This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN NW1U /

375-84, 15.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY

ex-libris
Robert E. Rockwood

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

AUTEURS COMIQUES

—

TOME IV

37584. 19. 5 (4)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
MAY 29 1961

Paris. — Typographie Firmin-Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

AUTEURS COMIQUES

DESTOUCHES, FAGAN, BOISSY

Le Philosophe marié.
Le Glorieux.
Le Dissipateur.
La Fausse Agnès.
La Pupille.
Les Originaux.
Les Dehors trompeurs, ou l'Homme du jour.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1860

DESTOUCHES.

LE PHILOSOPHE MARIÉ.

OU

LE MARI HONTEUX DE L'ÊTRE.

NOTICE SUR DESTOUCHES.

Philippe Néricault Destouches naquit à Tours le 22 avril 1680. Il montra de bonne heure des dispositions pour la poésie : il avait composé, pendant qu'il achevait ses études au collége des Quatre-Nations, une tragédie dont le sujet était les *Frères Machabées*. Cette pièce fut perdue, et souvent regrettée par son auteur.

A dix-neuf ans, Destouches partit en qualité de volontaire avec M. Fritzlar, capitaine d'infanterie, et son compatriote. Se trouvant en quartier d'hiver à Huningue, il y composa le *Curieux impertinent*, comédie en cinq actes et en vers, qui fut représentée en société chez M. de Puysieux, gouverneur de la ville, et ambassadeur de France en Suisse. Ce dernier prit le jeune poëte pour son secrétaire particulier. L'épreuve de cette comédie ayant répondu à son attente, il la fit jouer à Paris le 17 novembre 1710, où elle obtint du succès. Bientôt elle fut suivie de *l'Ingrat*, comédie en cinq actes et en vers, de *l'Irrésolu*, du *Médisant*, du *Triple Mariage*, et de *l'Obstacle imprévu*.

Le succès de ces différents ouvrages obtint à Destouches la bienveillance du duc d'Orléans, régent du royaume, qui, sur la recommandation du marquis de Puysieux, l'envoya en Angleterre pour y seconder l'abbé Dubois, ambassadeur plénipotentiaire. L'abbé ayant été rappelé, Destouches *resta* pendant sept ans le représentant de la France à la cour de Londres. Sa négociation lui valut une gratification de cent mille francs. Destouches eut également une mission politique en Espagne.

Après dix ans d'interruption, Destouches revint au théâtre, pour y régner par des succès constants. Dix-sept comédies, parmi lesquelles il faut compter *le Philosophe marié*, *le Glorieux*, *le Dissipateur*, *la Fausse Agnès*, *le Tambour nocturne*, réussirent plus ou moins, et valurent à leur auteur un des premiers rangs parmi les poëtes comiques. Après Molière, c'est celui dont le plus grand nombre d'ouvrages sont restés au répertoire, même de nos jours. C'est qu'en effet *le Glorieux* peut être mis à côté des meilleures pièces : plan, ordonnance, action, caractères, style, tout y annonce un peintre habile à saisir les nuances du ridicule. *Le Philosophe marié*, d'un genre différent, prouve de grandes ressources d'imagination : c'est l'œuvre d'un esprit pour qui le cœur n'a pas de secrets, et qui comprend bien le théâtre. *Le Dissipateur* et *l'Obstacle imprévu* ont des scènes que Molière n'eût point démenties.

Si Destouches n'a pas la force comique et la gaieté de Molière et de Regnard, il est souvent plus adroit dans ses dénoûments que le premier, et toujours plus décent et plus moral que le second. Destouches a pour lui la sagesse, la régularité : il marcherait quelquefois leur égal, s'il y avait moins de monotonie dans ses pièces, si son dialogue était plus serré, plus vif; s'il n'y régnait pas constamment un ton froid et réservé. Quoi qu'il en soit, Destouches est une des gloires du théâtre français. Il travailla jusqu'à sa mort, arrivée le 5 juillet 1754, dans sa soixante-quatorzième année.

LE PHILOSOPHE MARIÉ,

COMÉDIE. — 1727.

PERSONNAGES.

ARISTE.
DAMON, ami d'Ariste, et amant de Céliante.
LE MARQUIS DULAURET, autre ami d'Ariste, et amant de Mélite.
LISIMON, père d'Ariste.
GÉRONTE, oncle d'Ariste.
MÉLITE, femme d'Ariste.
CÉLIANTE, sœur aînée de Mélite.
FINETTE, suivante de Mélite.
UN LAQUAIS.

La scène est à Paris, chez Ariste.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un cabinet de livres. Ariste est assis vis-à-vis une table sur laquelle il y a une écritoire et des plumes, des livres, des instruments de mathématiques, et une sphère.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE, en robe de chambre.

Oui, tout m'attache ici; j'y goûte avec plaisir
Les charmes peu connus d'un innocent loisir;
J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie:
La folle ambition n'y trouble point ma vie;
Content d'une fortune égale à mes souhaits,
J'y sens tous mes désirs pleinement satisfaits.
Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire,
Et toujours occupé, sans avoir rien à faire.
D'un travail sérieux veux-je me délasser,
Les Muses aussitôt viennent m'y caresser.
Je ne contracte point, grâce à leur badinage,
D'un savant orgueilleux l'air farouche et sauvage.
J'ai mille courtisans rangés autour de moi:
Ma retraite est mon Louvre, et j'y commande en roi.

Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême.
Hors de mon cabinet, je ne suis plus le même.
Dans l'autre appartement, toujours contrarié :
Ici je suis garçon, là je suis marié...
Marié... C'est en vain que l'on se fortifie,
Par le grave secours de la philosophie,
Contre un sexe charmant que l'on voudrait braver;
Au sein de la sagesse il sait nous captiver :
J'en ai fait, malgré moi, l'épreuve malheureuse.
Mais ma femme, après tout, est sage et vertueuse;
Plus amant que mari, je possède son cœur.
Elle fait son plaisir de faire mon bonheur.
Pourquoi contre l'hymen est-ce que je déclame?
Ma femme est tout aimable; oui, mais elle est ma femme.
En elle j'aperçois des défauts chaque jour,
Qu'elle avait, avec art, cachés à mon amour.
Sexe aimable et trompeur, c'est avec cette adresse
Que vous savez des cœurs surprendre la tendresse.
Insensé que j'étais! ai-je dû présumer
Que le ciel pour moi seul eût pris soin de former
Ce qu'on ne vit jamais, une femme accomplie?
Je l'ai cru cependant, et j'ai fait la folie.
C'est à moi, si je puis, d'éviter tous débats,
De prendre patience, et d'enrager bien bas.

(Il se met à lire, le coude appuyé sur la table, en sorte que Damon entre sans être aperçu, et s'appuie sur le fauteuil d'Ariste. Ensuite Ariste dit par réflexion, et toujours sans le voir :)

SCÈNE II.

ARISTE, DAMON.

ARISTE.

Me voilà justement. C'est la vive peinture
D'un sage désarmé, dompté par la nature.
C'est toi qui le premier, attaquant ma raison,
Sus me faire à longs traits avaler le poison,
Cruel ami; c'est toi dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmante :
Tu vantas sa douceur et sa docilité;
Ma confiance en toi fit ma crédulité.

DAMON.

Vous en repentez-vous?

ARISTE, surpris en l'apercevant.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Est-ce vous?

DAMON.

C'est moi-même.

ARISTE.

A quoi bon me surprendre?

DAMON.

Je ne vous surprends point. Vous me parliez, et moi
Je vous réponds.

ARISTE.

Fort bien. Je vous jure ma foi
Que je me croyais seul.

DAMON.

A mon tour je vous jure
Que je suis fort surpris d'une telle aventure.
Je vois qu'en votre esprit me voilà décrié.
Quel crime ai-je donc fait?

ARISTE, se levant brusquement.

Vous m'avez marié.

DAMON.

Le mal est-il si grand?

ARISTE.

Il ne devrait pas l'être;
Je m'en flattais du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître,
Si quelque chose ici vous peut blesser l'esprit,
D'y mettre ordre au plus tôt?

ARISTE.

Non; car il est écrit
Qu'un mari doit toujours avoir lieu de se plaindre.
Jusques à ce moment j'avais su me contraindre:
Mais puisque le hasard a trahi mon secret,
Avec vous désormais je serai moins discret.

DAMON.

Je ne vous comprends point.

ARISTE.

Pourquoi?

DAMON.

Le mariage,
Quoi qu'on en puisse dire...

ARISTE.

Est un rude esclavage.

DAMON.

Pour les femmes.

ARISTE.

Bientôt vous aurez votre tour;
Et de ce que je dis vous conviendrez un jour.
Vous verrez qu'un mari qui s'est fait un système
De n'aimer que sa femme, et d'être aimé de même,
Doit, pour se conserver cette félicité,
N'avoir plus de raison, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi? Quand une femme est douce et raisonnable.

ARISTE.

Cent belles qualités rendent la mienne aimable;
Mais elle ne veut point se contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez-vous? Parlez de bonne foi.

ARISTE.

Son indiscrétion, qui me tient en cervelle,
Et me cause à toute heure une frayeur mortelle.
Il semble que ce soit son plaisir favori
De laisser entrevoir que je suis son mari.
Chaque jour elle fait nouvelle connaissance,
Et chaque jour aussi nouvelle confidence,
A des femmes surtout. Jugez si mon secret
N'est pas en bonnes mains.

DAMON.

Je prévois à regret
Que votre intention ne sera pas suivie:
Mais, au fond, pensez-vous que toute votre vie
Vous serez marié sans qu'on en sache rien?

ARISTE.

Plût au ciel!

DAMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

C'est qu'un secret lien,
Formé depuis deux ans à l'insu de mon père
M'expose tôt ou tard à sa juste colère.

DAMON.

Deux mots l'apaiseront. Son amitié pour vous...

ARISTE.

Mais je crains sa douleur bien plus que son courroux.
Vous savez à quel point je l'aime et le respecte :
Ma tendresse pour lui lui deviendra suspecte,
S'il est instruit enfin d'un hymen contracté
Sans son consentement, sans l'avoir consulté.
Ce n'est pas seulement cette délicatesse
Qui m'oblige au secret. Entre nous, ma faiblesse
Est de rougir d'un titre et vénérable et doux,
D'un titre autorisé, du beau titre d'époux,
Qui me fait tressaillir lorsque je l'articule,
Et que les mœurs du temps ont rendu ridicule.
Ce motif, je le sens, n'est pas des plus sensés;
Mais...

DAMON.

C'est avec raison que vous vous dispensez
A tout autre qu'à moi d'en faire confidence;
Et ce serait à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyiez pas sur un autre motif
Dicté par l'intérêt, et bien plus positif,
Celui de ménager un oncle fort avare,
Quoique puissamment riche; assez dur et bizarre
Pour vous déshériter indubitablement,
S'il vous sait marié sans son consentement.
Voilà pour votre femme une raison puissante.

ARISTE.

La rage de parler est encor plus pressante.
Mais ma femme, après tout, n'est pas la seule ici
Qui m'expose à l'éclat et me met en souci :
Sa sœur, plus imprudente, et si capricieuse
Qu'un moment elle est gaie, un moment sérieuse,
Riant, pleurant, jasant, se taisant tour à tour,
Enfin changeant d'humeur mille fois en un jour;
Sa sœur, votre future, et qui, par parenthèse,
Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aise,
Me met au désespoir par de fréquents écarts,
Et, de plus, nous amène ici de toutes parts
Un tas d'originaux, d'ennuyeuses commères,
Qui me font avaler cent pilules amères,
Lorsque, pour mon malheur, je vais imprudemment
Pour lui rendre visite à son appartement.

Dès que j'entre on se tait. On se parle à l'oreille,
On sourit. Par degrés le caquet se réveille :
Toutes parlent ensemble ; et ce que je comprends
Par leurs discours confus, leurs gestes différents,
C'est que ma belle-sœur, fine et dissimulée,
A mis dans mon secret la discrète assemblée,
Et que je dois compter que, dans fort peu de jours,
J'aurai pour confidents la ville et les faubourgs.

DAMON.

Je suis au désespoir d'une telle imprudence :
Et je vais de ce pas quereller d'importance
Madame votre femme et votre belle-sœur.

ARISTE.

Non : je crois qu'il vaut mieux leur parler en douceur.
Mais avertissez bien ma prudente compagne
Qu'elle me forcera de fuir à la campagne,
Et de m'y confiner pour n'en sortir jamais,
Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

DAMON, avec un souris malin.

Soit. Mais vous, employez votre art, votre science
A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE, sur le même ton.

Et vous, pour m'imiter, et par précaution,
D'avance faites-en bonne provision ;
Vous en aurez, ma foi, plus besoin que moi-même :
Je connais Céliante, et je crains...

DAMON.

Moi, je l'aime.
Ses défauts n'auraient rien qui me pût effrayer,
S'il ne s'agissait plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom et ma naissance,
Je vois, sur mon sujet, que sa fierté balance,
Excite son caprice, et lui fait croire enfin
Qu'elle s'abaisserait en me donnant la main ;
Mais elle m'aime, au fond. Et si jamais mon frère
Vient à bout d'assoupir la malheureuse affaire
Que je n'ai sur les bras que par un point d'honneur,
Je me ferai connaître à votre belle-sœur.

ARISTE.

Le plus tôt vaut le mieux, croyez-moi.

DAMON.

Je vous quitte;
Et vais gronder pour vous Céliante et Mélite.

SCÈNE III.

ARISTE.

Je brûle de le voir par l'hymen engagé :
Plus il enragera, mieux je serai vengé.
(Il retourne à sa table, et se remet à lire.)

SCÈNE IV.

ARISTE; FINETTE, qui observe quelque temps Ariste avant que de parler.

FINETTE.

(A part.) (Haut.)
Toujours lire! Monsieur, madame votre femme...

ARISTE.

Crie encore plus haut?

FINETTE.

Très-volontiers. Madame
Votre...

ARISTE.

J'ai défendu cent fois, depuis deux ans,
Que jamais ce mot-là fût prononcé céans :
Ne t'en souvient-il pas?

FINETTE.

Oui : mais quand je l'oublie,
Quel tort vous fait cela, monsieur, je vous supplie?

ARISTE.

Premièrement, celui de me désobéir.

FINETTE.

Passe.

ARISTE.

Secondement...

FINETTE.

J'enrage. A vous ouir,
On s'imaginerait que c'est faire un grand crime
De donner à madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette!

FINETTE.

Quoi, monsieur?

ARISTE.

Il faudrait m'écouter
Quand je parle.

FINETTE.

Ah! vraiment, qui voudrait s'arrêter
A tous vos beaux discours, et les suivre à la lettre,
Ne cesserait jamais...

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre
Que je dise deux mots?

FINETTE.

Quatre, si vous voulez.

ARISTE.

Vous savez qu'un secret...

FINETTE.

Deux ans sont écoulés
Depuis que nous menons une vie équivoque;
Je n'y puis plus tenir, le secret me suffoque.

ARISTE.

Ma patience enfin pourrait bien se lasser.

FINETTE.

C'est conscience à vous que de vouloir forcer,
Pendant deux ans entiers, des femmes à se taire.
Pour moi, j'aimerais mieux vivre en un monastère,
Jeûner, prier, veiller, et parler tout mon soûl.

ARISTE, se levant.

Parlez, morbleu! parlez; je ne suis pas si fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles :
Sur un point seulement qu'elles soient immobiles;
Ce n'est que sur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui; mais ce point, monsieur, c'est le fruit défendu;
Et voilà justement ce qui nous affriande.
Parmi vingt bons ragoûts, la plus grossière viande
Que l'on me défendrait constamment de goûter
Serait le seul morceau qui pourrait me tenter.
Jugez, après cela, si je n'ai pas la rage
De parler librement sur votre mariage.

ARISTE.

Quel travers! quel esprit de contradiction!

Quel fonds d'intempérance et d'indiscrétion!
Voilà les femmes.

FINETTE.

Soit. Mais, telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts, nous gouvernons les hommes,
Même les plus huppés; et nous sommes l'écueil
Où viennent échouer la sagesse et l'orgueil.
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes :
Vous avez la raison, et nous avons les charmes.
Le brusque philosophe, en ses sombres humeurs,
Vainement contre nous élève ses clameurs;
Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides,
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science et ses réflexions,
Il se croit à l'abri de nos séductions.
Une belle paraît, lui sourit, et l'agace :
Crac... au premier assaut elle emporte la place.

ARISTE, à part.

Voilà précisément mon histoire en trois mots.

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Braillant autour de vous; et vous-même, en cachette,
Jouant à cache-cache, ou bien à climusette.

ARISTE, à part.

La friponne a raison de rire à mes dépens,
Et ses discours malins sont remplis de bon sens.
(Haut.)
Faisons trêve, de grâce, à tout ce badinage.
Je veux encore un temps cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la succession
D'un oncle dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi! vous ambitieux? Je vois qu'un philosophe
Est fait comme un autre homme, et de la même étoffe.
Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentiments
Que vous nous étaliez, monsieur, à tous moments?
« Le comble, disiez-vous, de toutes les faiblesses,
« C'est de ne point guérir de la soif des richesses.
« Que cette hydropisie a fait de malheureux!
« Mais pour moi, ma fortune a surpassé mes vœux;
« Un trésor de vertus est le seul où j'aspire;

« Et mon cœur, pour l'avoir, céderait un empire. »
Et zeste, si quelqu'un vous pouvait prendre au mot,
Vous diriez : Serviteur, je ne suis pas si sot.

ARISTE.

Tu te trompes. Je suis dans les mêmes maximes,
Mais je sais leur donner des bornes légitimes ;
Et je serais maudit un jour par mes enfants,
Si j'étais philosophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer quand on veut être sage :
Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINETTE.

Ce motif est louable, il faut vous y tenir.
Mais messieurs vos enfants sont encore à venir.
Peut-être viendront-ils. Cependant...

ARISTE.

Quoi ?

FINETTE.

J'augure
Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

ARISTE.

Mais je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois...

FINETTE.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs très-estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.

ARISTE.

Finette a de l'esprit, et s'en sert joliment :
Il faut faire réponse à son doux compliment.
On souffre un temps les airs d'une fille suivante,
Que trop de bonté gâte et rend impertinente :
Elle offense, elle aigrit sans s'en embarrasser ;
Un jour elle conclut par se faire chasser.
Je pense que Finette est assez raisonnable
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter avec attention ;
Sinon, gare l'instant de la conclusion.

FINETTE.

Ce conseil aigre-doux mérite une réplique.
Je vois qu'un philosophe est mauvais politique,
Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret
Que de chasser quelqu'un qui sait notre secret ;

Surtout si ce quelqu'un est d'un sexe qui penche
Au plaisir de jaser et d'avoir sa revanche.

ARISTE.

Ta réplique est très-juste; et les maîtres prudents
Doivent au poids de l'or payer leurs confidents.
(Il lui donne de l'argent.)
Voici pour t'apaiser et t'imposer silence.
(à part.)
Mon lot est de souffrir, et d'avoir patience.

FINETTE.

Votre secret, monsieur, grandement me pesait;
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'était.
Par vos riches leçons je me sens plus discrète:
Répétez-les souvent, et je serai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter sur toi?

FINETTE.

Tant que vous paierez bien, je vous réponds de moi.
Mais, à propos, vraiment, j'oubliais de vous dire
Que votre femme... non, que madame désire...

ARISTE.

Madame?

FINETTE.

Ma maîtresse. Ah! j'y suis, Dieu merci!
Que ma maîtresse donc voudrait venir ici,
Pour vous entretenir sur certaines affaires...

ARISTE.

Nos entretiens de jour sont fort peu nécessaires;
Nous aurons cette nuit le temps de nous parler.
De grâce, empêche-la de venir me troubler;
Pendant une heure ou deux il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit, je vais vous sauver sa visite.

SCÈNE V.

ARISTE.

La douceur et l'argent sont plus persuasifs
Que les raisonnements les plus démonstratifs;
Et ce sont, à mon gré, deux moyens infaillibles
Pour corriger les gens les plus incorrigibles.

La maligne Finette à ma bourse sourit :
Je pourrai gouverner ce dangereux esprit.
Maintenant que je suis plus calme et plus tranquille,
Employons mon loisir à quelque ouvrage utile.

SCÈNE VI.

ARISTE, MÉLITE.

ARISTE, apercevant sa femme.

Comment ! c'est vous ?

MÉLITE.

Mon Dieu ! d'où vient cette frayeur ?
Est-ce donc que ma vue inspire tant d'horreur ?

ARISTE.

Eh non ! Vous m'êtes chère autant qu'on puisse l'être :
Mais dans mon cabinet devriez-vous paraître ?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MÉLITE.

Oui ; mais j'avais dessein de vous entretenir
Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez rien ne vous fait démordre.

MÉLITE.

Devez-vous me blâmer si je cherche à vous voir ?
Je contente mon goût, et je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

MÉLITE.

Tranchez le mot, mon cher, dites obéissante.
Vous n'aimez d'un mari que son autorité :
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice.
Me traiter de tyran, c'est me faire injustice ;
J'exige des égards, et non pas des respects :
Cachez notre secret par des soins circonspects ;
C'est tout ce que je veux de votre complaisance,
Et vous obtiendrez tout de ma reconnaissance.

MÉLITE.

Vous distraire un moment, est-ce vous offenser ?

ARISTE.

Si quelqu'un survenait, que pourrait-il penser?

MÉLITE.

Eh mais! il penserait... Après tout, que m'importe?

ARISTE.

Ciel! peut-on de sang-froid m'assommer de la sorte?
Que vous importe? Hé quoi! pouvez-vous oublier
Le motif qui m'engage à ne rien publier?...
Que dis-je, qui me force à tout mettre en usage
Pour ôter tout soupçon de notre mariage?

MÉLITE.

Cela ne se peut pas.

ARISTE.

Non, si vous en parlez.

MÉLITE.

Pour moi, je m'asservis à ce que vous voulez.
Mais comment empêcher que le monde ne voie?

ARISTE.

Tout va se découvrir.

MÉLITE.

Que j'en aurais de joie!

ARISTE.

Toujours contrarier!

MÉLITE.

Vous avoir pour époux
Est un bonheur pour moi si touchant et si doux,
Il me flatte à tel point, j'en suis si glorieuse,
Que, s'il était connu, je serais trop heureuse.
Si je suis criminelle en marquant ce désir,
Mon crime, je l'avoue, est mon plus grand plaisir.

ARISTE, à part.

Me voilà désarmé pour être trop sensible.
L'adresse d'une femme est incompréhensible.

MÉLITE.

Vous me voulez du mal, et je ne sais pourquoi.

ARISTE.

Non; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MÉLITE.

La raison, s'il vous plaît?

ARISTE.

D'avoir eu la faiblesse

De vous croire discrète, et femme de promesse :
Car vous m'aviez promis très-solennellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,
Que, tant que je voudrais qu'on en fît un mystère,
Votre sœur en serait seule dépositaire.

MÉLITE.

Il est vrai.

ARISTE.

Toutefois, grâce à vos soins prudents,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidents.

MÉLITE.

Accusez-en ma sœur, dont la langue indiscrète
Ne peut tenir longtemps une affaire secrète.
Jamais sur ce sujet je ne vous ai trahi :
Je n'ai jusqu'à présent que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez-vous ?

MÉLITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en est la cause?

MÉLITE.

A d'indignes soupçons votre secret m'expose.
Nous demeurons ensemble ; et j'apprends tous les jours
Que cela fait tenir d'impertinents discours.
Je n'en murmure pas. De ma seule innocence
Je me fais un rempart contre la médisance ;
Et, sacrifiant tout à mon affection,
Je laisse déchirer ma réputation ;
Mais, puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse,
Je demande le prix d'un si dur sacrifice.

ARISTE.

Hé quoi ?

MÉLITE.

C'est que, du moins, le marquis du Lauret,
Ou par vous, ou par moi, sache notre secret.

ARISTE.

Le marquis ! Pouvez-vous me tenir ce langage ?
C'est l'homme à qui je veux me cacher davantage.
Quoiqu'il soit courtisan, et qu'il ne sache rien,
C'est un sage caché sous un joyeux maintien,

Et qui ne connaît pas de plus grande faiblesse
Que de prendre une femme, et même une maîtresse,
Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité
Que d'être, à tous égards, en pleine liberté.
Faut-il vous dire plus? cent fois, en sa présence,
J'ai défendu sa thèse avec tant d'imprudence,
Que, s'il sait une fois que je suis marié,
Par ses traits, en tous lieux, je serai décrié.

MÉLITE.

Quoi donc! doit-on rougir des nœuds du mariage?

ARISTE.

On doit rougir du moins de changer de langage,
De principes, d'humeur, ou soutenir l'affront
D'être tympanisé: je n'en ai pas le front.

MÉLITE.

Cependant il faut bien vaincre cette faiblesse,
Et tout dire au marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous presse
De lui déclarer tout?

MÉLITE.

Un jour vous le saurez;
Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sachons donc ce motif.

MÉLITE.

Il est très-raisonnable,
Et, pour ne rien celer, il est indispensable.

ARISTE.

Pourquoi? Vous m'étonnez.

MÉLITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Poursuivez, je le veux.

MÉLITE.

Vous le voulez? Eh bien,
Ce sage courtisan, ce railleur si terrible,
Qui croit qu'on n'est point sage à moins qu'être insensible,
Quand il sort de chez vous, ne passe pas un jour
Sans venir me chercher pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous?

MÉLITE.

A moi.

ARISTE.

Mélite!

MÉLITE.

Eh bien?

ARISTE.

Quelle apparence
Que...

MÉLITE.

J'avais résolu de garder le silence,
De peur de vous commettre avec lui; mais enfin
Sa poursuite me cause un violent chagrin:
Pour la faire cesser, le moyen le plus sage
Est de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu
Qui de vous ou de moi lui fera cet aveu.
Je vous laisse un moment rêver à cette affaire;
Mais, ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

SCÈNE VII.

ARISTE.

Attendez... Elle fuit. Quel embarras maudit!
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit?
Cela ne peut pas être; et le marquis... Je gage
Qu'elle invente ce trait pour... Non; elle est trop sage,
Et je lui ferais tort d'oser la soupçonner.
Mais enfin que conclure et que déterminer?
Le marquis amoureux! Dans le fond de mon âme,
Je suis ravi... De quoi? qu'il en conte à ma femme?
Cela n'est point plaisant. Mon honneur effrayé...
Mon honneur! Qu'on est sot quand on est marié!
Allons voir le marquis. Tâchons, avec adresse,
De lui faire à moi-même avouer sa faiblesse:
Plus elle sera grande, et moins je le craindrai.
Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

Le marquis du Lauret va venir?

FINETTE.

Oui, madame.

CÉLIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime?

FINETTE.

Non.

CÉLIANTE.

Dans le fond de mon âme
J'en suis au désespoir.

FINETTE.

Oh! je n'en doute pas.
La plus rare beauté n'a pour lui nul appas.

CÉLIANTE.

C'est ce qui me ferait souhaiter sa conquête;
Et j'en viendrais à bout, si je l'avais en tête.
Il est un certain art, que je sais à ravir,
Pour fixer un tel homme et pour se l'asservir.

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CÉLIANTE.

Parles-tu tout de bon?

FINETTE.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Je te jure
Que bientôt de mes yeux il sentira les coups.
Je veux dès aujourd'hui le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise?

CÉLIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise;
Qu'un grand bien, cent aïeux, un haut rang dans l'État,
Ne peuvent m'imposer à la suite d'un fat [1].

FINETTE.

Pour fat, il ne l'est point. C'est un homme qui pense
Que le parfait bonheur est dans l'indifférence :
Du reste, auprès du sexe il est respectueux,
Et se ferait aimer, s'il était amoureux.
Mais je veux qu'il soit tel que vous le voulez croire;
Je trouverais pour vous encore plus de gloire
A vous l'assujettir, à l'aimer tout de bon,
Qu'à vous sacrifier à votre beau Damon.
C'est l'ancien confident, c'est l'ami de mon maître;
Vous l'aimez. Cependant, si je puis m'y connaître,
Vous prétendez en faire un mari complaisant.
En ce cas, le marquis vous conviendrait autant:
Les gens de qualité suivent toujours la mode;
Et tout homme de cour doit être époux commode.
Voilà l'essentiel. Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori?

CÉLIANTE.

Mais, au fond, tu dis vrai.

FINETTE.

Comment! je vous étale
Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.
Rompez avec Damon : j'insiste sur ce point;
N'étant pas gentilhomme, il ne vous convient point.

CÉLIANTE.

Tu te trompes, Finette; et, malgré l'apparence,
Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance,
Et que, par des raisons que nous saurons un jour...

FINETTE.

Ah! voilà justement de vos romans d'amour.
Pour moi, je le connais. Sa tendresse empressée
N'est que le pur effet d'une âme intéressée.
Une tante, en mourant, vous a laissé des biens
Dont il espère un jour rehausser ses moyens.
Voilà ce qui le rend si soumis, si facile :

[1] Mauvaise locution. On peut remplacer ce vers par celui-ci :
Ne peuvent à mes yeux faire valoir un fat.

Mais osez l'épouser, il sera moins docile.

CÉLIANTE.

J'entre dans tes raisons, et je les applaudis;
Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis.
Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême,
J'élude mon penchant, et le combats moi-même;
J'ai maltraité souvent un amant trop aimé;
Contre lui mon orgueil s'est hautement armé;
Enfin, pour me guérir, je me suis exilée:
Tout cela vainement; je suis ensorcelée.
Attends.

FINETTE.

Quoi?

CÉLIANTE.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur
A le désespérer.

FINETTE.

Quelque bonne vapeur
Vous serait à présent d'un secours admirable.
Quand vous extravaguez, vous êtes raisonnable.

CÉLIANTE.

Je ne me suis jamais trouvé tant de raison.

FINETTE.

Que Damon ne vient-il! Mais vous ferez l'oison
Sitôt qu'il paraîtra.

CÉLIANTE.

J'excite mon courage
A lui faire au plus tôt quelque sensible outrage.
Prête-moi ton secours pour m'y déterminer;
Traitons quelque sujet propre à me chagriner:
Parle-moi de ma sœur.

FINETTE.

Eh bien donc, ma maîtresse
De notre philosophe a lassé la tendresse.
Il s'est abandonné, pour la première fois,
A des vivacités qui, comme je prévois,
Pourront dégénérer en aigreur très-fâcheuse,
Et rendre, quelque jour, votre sœur moins heureuse.
Cela vous déplaît-il?

CÉLIANTE.

Non: tu me fais plaisir.

Un doux ravissement est prêt à me saisir.
Le bonheur de ma sœur excitait mon envie,
Et fait depuis deux ans le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc, madame, et pestez bravement;
Leur querelle a produit un raccommodement
Si tendre, si touchant, et si rempli de charmes,
Que notre philosophe en a versé des larmes.
Et moi qui parle, moi, je ne puis y penser
Sans sentir que mes yeux sont tout prêts d'en verser.
(Elle pleure.)

CÉLIANTE.

Ils s'aiment donc toujours?

FINETTE.

Plus que jamais, madame.
Mon maître est à présent l'esclave de sa femme.

CÉLIANTE.

Le sot!

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité,
Et plus, depuis une heure, il en est enchanté.

CÉLIANTE.

Je n'y puis plus tenir. Par quel charme Mélite
Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite?
S'il était mon mari, comme je le voudrais,
Plus il serait soumis, plus je l'approuverais.
Mais avoir pour ma sœur une telle faiblesse,
C'est un aveuglement qui me choque et me blesse;
J'en crève de dépit, et j'en suis en fureur.

FINETTE.

Ferme. Comment Damon est-il dans votre cœur?

CÉLIANTE.

Comme un monstre

FINETTE.

Fort bien. Le voici, ce me semble:
Il vient fort à propos, et je vous laisse ensemble.
(Céliante, aussitôt que Finette est sortie, va se placer nonchalamment sur une chaise, et se met à rêver.)

SCÈNE II.

CÉLIANTE, DAMON.

DAMON, regardant Céliante quelque temps sans qu'elle fasse semblant de l'apercevoir.

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir?

CÉLIANTE.

Vous auriez dû d'abord vous en apercevoir :
Mais vous ne sentez rien.

DAMON.

Quoique je vous ennuie,
Je ne puis me résoudre...

CÉLIANTE, d'un air dédaigneux.

A moins qu'on ne vous fuie,
On ne saurait jamais se défaire de vous.

DAMON, à part.

Elle est dans ses grands airs, il me faut filer doux.
(Il s'assied dans un coin.)

CÉLIANTE, vivement.

Je veux que vous sortiez.

DAMON.

Soit : mais daignez m'apprendre
Pourquoi.

CÉLIANTE, reprenant l'air dédaigneux.

Je n'ai, je pense, aucun compte à vous rendre.

DAMON.

J'en demeure d'accord : mais si ma vive ardeur
M'engage...

CÉLIANTE, se levant brusquement.

Ah! vous allez lâcher quelque fadeur.

DAMON.

Je ne dirai plus rien.

CÉLIANTE.

Ma vive ardeur m'engage!
Ne me tenez jamais ce doucereux langage :
Il me fait mal au cœur, je vous en avertis.
Votre goût et le mien sont bien mal assortis.
Ma vive ardeur!

DAMON, à part.

Il faut lui passer son caprice.

CÉLIANTE.

Vous prétendez, je crois, me traiter en novice?

DAMON.

Mon Dieu! non : je sais bien que vous ne l'êtes pas.

CÉLIANTE.

Qu'entendez-vous par là? Sortez.

DAMON.

Tout de ce pas
Je vais me retirer.

CÉLIANTE, le retenant.

Non, non; je me ravise.
On ne dit point en face une telle sottise
Sans avoir le dessein de rompre absolument.
Nous y procéderons dans un petit moment :
Mais je veux qu'avant tout votre bouche m'explique
Ce que vous entendez par le trait satirique
Qu'avec un fier souris vous m'avez décoché.

DAMON.

C'est vous qui, malgré moi, me l'avez arraché.
Vous croyez que je veux vous traiter en novice;
Moi je vous désabuse, et je vous rends justice.

CÉLIANTE.

Et comment?

DAMON.

En disant que vous ne l'êtes point.

CÉLIANTE.

Mais que voulez-vous dire? Expliquez-moi ce point.

DAMON.

Je veux dire... Eh! parbleu, cela s'entend de reste.

CÉLIANTE.

Vous ne valez rien.

DAMON.

Moi?

CÉLIANTE.

Mon Dieu, qu'il est modeste!
C'est lui qu'il faut traiter en novice.

DAMON, en riant.

Entre nous,
Madame, je le suis... au même point que vous.

CÉLIANTE, avec fureur.

Ah! je ne puis souffrir un tel excès d'outrage.

Vous m'en ferez raison.

DAMON.

C'est à quoi je m'engage.

CÉLIANTE.

Au plus tôt.

DAMON.

A l'instant.

CÉLIANTE.

Et de quelle façon?

DAMON.

Quoique vous m'appeliez pour vous faire raison,
Je vous laisse le choix du temps, du lieu, des armes :
Mais, comme vous pourriez m'éblouir par vos charmes,
Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas
De choisir une nuit pour vider nos débats?
Vous riez?

CÉLIANTE.

Oui, je ris, quoique fort en colère.
Cette saillie est bonne, et ne peut me déplaire [1].
(Elle rit plus fort.)

DAMON.

Je suis ravi de voir, par votre procédé,
Que notre différend sera bientôt vidé.

CÉLIANTE, reprenant un air sérieux.

Non, monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

DAMON, à part.

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle;
Mais je sais le moyen de la faire finir.
(à Céliante.)
Je vois que mon pardon ne se peut obtenir,
Quoiqu'à dire le vrai j'ignore par quel crime
J'allume votre haine et je perds votre estime.
Mes soupirs, mes respects, ne font que vous lasser.
Les inclinations ne se peuvent forcer :
Je le sens, j'en mourrai; mais, pour votre supplice,
Cruelle, après ma mort vous me rendrez justice.
Vous me regretterez quand vous ne m'aurez plus,

[1] Cette saillie est fort inconvenante. La Harpe s'exprime ainsi sur ce passage : « Apparemment Céliante n'est pas difficile en *saillies :* celle-ci me paraît beaucoup trop apprêtée, et, de plus, faite pour plaire à Finette plutôt qu'à Céliante. »

Et vous serez en proie aux regrets superflus.
Adieu.

CÉLIANTE, s'attendrissant.

Damon, Damon!

DAMON, la regardant tendrement.

O trop funestes charmes!

CÉLIANTE.

Le traître m'attendrit, et m'arrache des larmes.
Écoutez.

DAMON.

Non, je veux que vous me regrettiez,
Et je vous laisse.

CÉLIANTE.

Et moi, je veux que vous restiez.

DAMON.

Je demeurerai donc; mais c'est par complaisance.

CÉLIANTE.

Par complaisance?

DAMON.

Ou bien par pure obéissance;
Tout comme il vous plaira.

CÉLIANTE.

Je suis au désespoir!

DAMON.

De quoi?

CÉLIANTE.

De ne pouvoir me passer de vous voir.
Je voudrais vous haïr... autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas! vous le pourrez sans une peine extrême.
Vous venez de jurer de me haïr toujours.

CÉLIANTE.

Ah! comme je mentais!

DAMON.

Quel étrange discours!
Jurer de me haïr, quand, soigneux de vous plaire,
Je...

CÉLIANTE.

Tenez, je vous jure à présent le contraire.

DAMON.

Auquel des deux serments croirai-je, par hasard?

CÉLIANTE.

Au dernier : c'est le seul où mon cœur ait eu part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon?

CÉLIANTE.

Oui, je vous le proteste,
L'esprit a commencé, le cœur a fait le reste.
Mon esprit vous outrage, et mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur, et jamais votre esprit.
Mais encor, dites-moi par quel caprice étrange
Votre esprit contre moi se gendarme.

CÉLIANTE.

Il se venge
De ce qu'il ne peut pas régler mes sentiments :
Il m'inspire souvent de certains mouvements
Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne,
Et tiennent du mépris et même de la haine.
Vous êtes soutenu par l'inclination,
Mais souvent maltraité par la réflexion.

DAMON.

En voulant m'obliger, vous me faites injure.
J'ai donc bien des défauts dont votre esprit murmure?

CÉLIANTE.

Des défauts! des défauts! Je ne finirais point,
Si je voulais à fond examiner ce point.

DAMON.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

CÉLIANTE.

Premièrement, monsieur, sous un air très-sincère,
Vous êtes faux, rusé, malin comme un démon.

DAMON.

Je pense...

CÉLIANTE.

Écoutez-moi, cela vaut un sermon.
De plus, vous vous croyez un mérite suprême,
Et vous n'estimez rien à l'égal de vous-même :
Vous vous raillez sous main de vos meilleurs amis,
Quoique toujours près d'eux complaisant et soumis :
Votre intérêt vous guide, et seul vous détermine :
Chez vous, en grand secret, l'amour propre-domine :

Quand vous n'êtes point vu, vous courez au miroir,
Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

DAMON.

Quoique vous m'accusiez ici de fausseté,
Oserais-je imiter votre sincérité?

CÉLIANTE.

Fort bien.

DAMON.

Vous êtes belle, aimable, généreuse :
Mais vous êtes hautaine, inquiète, orgueilleuse :
Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui,
Et vous amaigrissez de l'embonpoint d'autrui :
Vous avez de l'esprit, mais souvent il s'égare;
Il vous rend d'une humeur inconstante et bizarre :
Toute femme qui plaît vous trouve en son chemin;
Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain :
Votre sincérité, dont vous faites parade,
N'est jamais que l'effet d'une brusque incartade;
Sans choix, tout est pour vous matière à discourir,
Et le moindre secret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

CÉLIANTE.

Vous m'aimez?

DAMON.

Que le ciel m'écrase en ce moment,
S'il fut jamais, madame, un plus fidèle amant.
Bien que quelques défauts obscurcissent vos charmes,
Mon cœur, trop prévenu, n'en conçoit point d'alarmes.

CÉLIANTE.

Pour moi, j'en suis frappée; ils m'alarment pour vous.
Vous me connaissez trop pour être mon époux :
On ne m'aura jamais sans me croire parfaite.

DAMON.

Eh bien! vous l'êtes donc. Êtes-vous satisfaite?

CÉLIANTE.

Non. Ce fade retour ne saurait me toucher.

DAMON.

J'ai voulu badiner, et non pas vous fâcher.

CÉLIANTE.

Puis-je compter encor sur votre complaisance?

DAMON.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Pour jamais évitez ma présence.

DAMON.

Vous raillez.

CÉLIANTE.

Point du tout. Partez dès ce moment;
Ou je ne réponds pas de mon emportement.

SCÈNE III.

CÉLIANTE.

Traître, de mes vertus tu fais un beau trophée!
S'il dit vrai, je suis folle et coquette fieffée.
Pour folle, je le suis, puisque j'ai pu l'aimer.
Mais quoi! n'est-il pas fait pour plaire et pour charmer?
Cela n'est que trop vrai, c'est ce qui me désole :
Si je l'ai tant aimé, je ne suis donc pas folle.
Pour coquette, voyons, le suis-je? Franchement,
Ce qu'il dit là-dessus n'est pas sans fondement.
Je le sens; mais, au fond, est-ce un reproche à faire?
Quoi! peut-on être femme, et ne pas vouloir plaire?
Toute femme est coquette, ou par raffinement,
Ou par ambition, ou par tempérament.
Je suis, ajoute-t-il, inquiète, envieuse.
J'ai grand tort d'enrager de voir ma sœur heureuse,
Et, moins belle que moi, posséder un époux
Qui ne devait jamais balancer entre nous?
J'ai de l'orgueil? Eh bien! suis-je si criminelle?
Peut-on n'être pas fière, et savoir qu'on est belle?
Je suis indiscrète? Oui, quelque chose à peu près :
Mais mon sexe est-il fait pour garder des secrets?
Enfin, je suis bizarre et d'un caprice extrême?
Rien n'est plus ennuyeux qu'être toujours la même.
Ainsi, monsieur Damon, tout pesé comme il faut,
Vous êtes un menteur, et je n'ai nul défaut.

SCÈNE IV.

MÉLITE, CÉLIANTE.

MÉLITE.

Nul défaut? Cet éloge est assez magnifique.
Vous ne faites pas mal votre panégyrique.

CÉLIANTE.

En êtes-vous contente?

MÉLITE.

Assurément.

CÉLIANTE.

Fort bien:
Quand je ferai le vôtre, il n'y manquera rien.

MÉLITE, en souriant.

Vous me peignez souvent, mais c'est d'une autre sorte.

CÉLIANTE.

Je dis ce que je crois; la vérité m'emporte.

MÉLITE.

Il n'est rien de si beau que la sincérité:
Mais souvent ce qu'on croit n'est pas la vérité.

CÉLIANTE.

De semblables erreurs je ne suis point capable;
Je ne crois jamais rien qui ne soit véritable

MÉLITE.

Cependant vous croyez n'avoir aucun défaut.

CÉLIANTE.

C'est ce qu'en un besoin je prouverais bientôt.

MÉLITE.

Comment?

CÉLIANTE.

En faisant voir aisément, ce me semble,
Qu'en tout point, vous et moi, nous différons ensemble.

MÉLITE.

Si votre caractère est différent du mien,
Je crois que contre moi cela ne conclut rien.

CÉLIANTE.

Vous croyez imposer par votre orgueil modeste;
Mais, malgré vos replis, on vous connaît de reste.

MÉLITE.

Plus je me fais connaître, et plus on est content:
Bien d'autres que je sais n'y gagneraient pas tant.

CÉLIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'adresse
Pour mener un mari dont on plaint la faiblesse.

MÉLITE.

Je tâche de lui plaire; il reconnaît ce soin :
C'est tout mon art. Le vôtre irait un peu plus loin.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je l'avoue, une fine hypocrite.
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MÉLITE.

Le vôtre si solide, et par vous si vanté,
A manqué sa conquête, et s'en était flatté.

CÉLIANTE.

Qui? moi? je l'ai manquée? Ah! quelle impertinence!
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MÉLITE.

Vous êtes mon aînée, et vous ne l'eûtes pas.

CÉLIANTE.

C'est que cette conquête eut pour moi peu d'appas.

MÉLITE.

Cependant mon bonheur vous rend un peu jalouse.
Vous m'aimiez comme sœur, vous haïssez l'épouse...

CÉLIANTE.

D'un sot.

MÉLITE.

De votre part rien ne doit m'étonner;
Mais ce dernier trait-là ne se peut pardonner.
Vous sortirez d'ici, si vous osez poursuivre.

CÉLIANTE.

Volontiers. Avec vous je ne saurais plus vivre.
Vous m'outrez, m'excédez; mais de tous vos mépris
Je me ferai raison, eussiez-vous vingt maris.

SCÈNE V.

ARISTE, un livre à la main; MÉLITE, CÉLIANTE.

CÉLIANTE le tire par le bras, et lui fait tomber son livre.

Ah! monsieur, vous voilà? Je m'en vais vous apprendre
Des choses qui devront sans doute vous surprendre.
(Elle crie haut.)
Votre femme...

ARISTE.

Eh! mon Dieu! laissons ce titre-là.
Nous sommes si souvent convenus de cela.

CÉLIANTE.

Ah! trêve, s'il vous plaît, à la délicatesse.

MÉLITE.

Si pour moi d'un mari vous avez la tendresse,
Vous devez...

ARISTE.

D'un mari! C'est fort bien commencé.
De grâce, que ce mot ne soit plus prononcé.
Mais de quoi s'agit-il? Sur quelque bagatelle
Sans doute vous venez d'avoir une querelle?

MÉLITE.

Bagatelle, monsieur!

CÉLIANTE.

Bagatelle est fort bon!

MÉLITE.

Ariste, puisqu'il faut vous nommer de ce nom,
Vous saurez que ma sœur...

CÉLIANTE.

Apprenez que Melite...

ARISTE.

Oh! vous avez raison toutes deux.

MÉLITE.

Il m'irrite
Par son sang-froid.

CÉLIANTE.

Raillez un peu plus à propos.
Il s'agit...

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.
Je n'examine point le fond de la querelle :
Un éclaircissement souvent la renouvelle.
Mais, pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CÉLIANTE.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maison?

ARISTE.

Avez-vous pu, Mélite, avoir cette pensée?

MÉLITE.

Pouvez-vous m'en blâmer, lorsque j'y suis forcée?

ARISTE.

Et par qui?

MÉLITE.

Par ma sœur. Elle ose s'oublier,
Devant moi, jusqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'est que cela, remettez-vous, mesdames :
Je ne m'offense point des injures des femmes.

MÉLITE.

Vous nous traitez, monsieur, avec bien du mépris!

CÉLIANTE.

Les femmes valent bien messieurs les beaux-esprits.

MÉLITE.

Rien n'est digne de vous, s'il n'est pris dans un livre.

CÉLIANTE.

Fréquentez notre sexe, et vous saurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voilà bien! C'est moi qu'on querelle à présent.
Quoi! vous me prenez donc pour un mauvais plaisant?
Si je passe aisément les injures des femmes,
Je déclare que c'est par respect pour les dames.
Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé,
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MÉLITE, après avoir un peu rêvé.

Demandez-le à ma sœur.

CÉLIANTE.

Non; dites-le vous-même.

MÉLITE.

Je ne m'en souviens pas.

CÉLIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon; ce problème
Ne m'embarrasse plus. Le fait est clair. Je voi
Que vous vous querellez, et ne savez pourquoi.
Ainsi donc je conclus en fort peu de paroles
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MÉLITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CÉLIANTE, vivement.

La plus folle des deux est plus sage que vous.

ARISTE.

Oh bien ! querellez donc, si cela peut vous plaire.

CÉLIANTE, gravement.

Je querelle, monsieur, quand je suis en colère,
Mais de sang-froid, jamais.

ARISTE.

Ma foi, vous avez tort;
Car vos vivacités me divertissaient fort :
L'une et l'autre y mettait tant d'esprit, tant de grâces...
Allons, ranimez-vous ; êtes-vous déjà lasses ?

CÉLIANTE.

Divertissez monsieur !

MÉLITE.

Le joli passe-temps !

CÉLIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens,
Et nous ferons la paix.

MÉLITE.

J'en avais peu d'envie;
Mais je me raccommode, et pour toute ma vie.

CÉLIANTE.

Touchez là.

MÉLITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah ! c'est trop vous venger.

CÉLIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embrassez-vous pour me faire enrager.

CÉLIANTE.

Oui-dà, de tout mon cœur.

MÉLITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage !
Et moi, pour vous montrer à quel point j'en enrage,
Je vais, dans mon transport, vous baiser toutes deux.

CÉLIANTE.

Le traître !

MÉLITE.

Il nous trompait.

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux.

(Il les embrasse l'une après l'autre. Géronte, qui entre dans le moment, s'arrête pour contempler Ariste; aussitôt qu'il parle, les deux sœurs s'enfuient.)

SCÈNE VI.

ARISTE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Appuyez, mon neveu; vous faites des merveilles.

ARISTE, demeurant immobile, sans regarder Géronte.

Ah, bon Dieu! quelle voix a frappé mes oreilles!
C'est mon oncle lui-même : autre surcroît de maux.

GÉRONTE.

Je suis fâché, vraiment, de troubler vos travaux.
Vous philosophez bien. Qui sont ces créatures?

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît, supprimez les injures.
Ce sont...

GÉRONTE.

Quoi?

ARISTE, à part.

Je ne sais que lui dire.

GÉRONTE.

Morbleu!
Achevez donc.

ARISTE.

Et vous, modérez votre feu :
Je vous l'ai dit cent fois, votre bile s'échauffe...

GÉRONTE.

Vous êtes un fripon, monsieur le philosophe;
Vous voulez éluder un éclaircissement :
Mais il faut me répondre, et positivement.

ARISTE.

Oui, je vous répondrai, la chose m'est facile :
Mais je voudrais vous voir d'une humeur plus tranquille.

GÉRONTE.

Ventrebleu!

ARISTE

Doucement, ou je ne dirai mot.
Il faut...

GERONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un sot?

ARISTE.

Non; vous avez, mon oncle, un esprit vif et juste;
Vous jouissez encor d'une santé robuste;
Vous avez de gros biens.

GÉRONTE.

Ah!

ARISTE.

Vous êtes d'un sang
Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang.

GÉRONTE.

Répondez-moi.

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage
De n'avoir point d'enfants, de goûter le veuvage

GÉRONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté
Qui des gens de bon sens fait la félicité.

GÉRONTE.

Bourreau!

ARISTE.

Votre neveu vous respecte et vous aime;
Cependant, au milieu de ce bonheur extrême...

GÉRONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime et me chérit,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit.

ARISTE.

Mais...

GÉRONTE.

Dis encore un mot, et je te déshérite.

ARISTE.

Je m'en vais, puisque enfin mon discours vous irrite.

GÉRONTE.

Non : il faut m'éclaircir, et m'apprendre à l'instant
Qui sont ces belles.

ARISTE.

Soit; je vous rendrai content.
Elles sont sœurs.

GÉRONTE.

Ensuite »

ARISTE, ayant un peu rêvé.

Elles sont de Bretagne.

GÉRONTE.

Fort bien.

ARISTE.

Elles partaient pour aller en campagne ;
Et fort innocemment... je leur disais adieu,
Quand vous êtes venu nous surprendre en ce lieu.
Voilà tout.

GÉRONTE.

Hom ! je viens pour affaire importante,
Et qui sera pour vous assez réjouissante.

ARISTE.

Le fait, en quatre mots ; j'ose vous en prier,
Mon oncle.

GÉRONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier ?

GÉRONTE.

Sans doute. Est-ce vous faire injure ?

ARISTE.

Non pas ; mais...

GÉRONTE.

Qui plus est, j'amène la future.

ARISTE.

Et qui ?

GÉRONTE.

Ma belle-fille.

ARISTE, à part.

Ah ! me voilà perdu.

GÉRONTE.

Quoi ! vous êtes fâché, si j'ai bien entendu ?

ARISTE.

Point.

GÉRONTE.

Le parti n'est pas de ceux que l'on méprise...

ARISTE.

Il est vrai ; mais, mon oncle, excusez la surprise...

GÉRONTE.

J'arrive de ma terre. Entrons un peu chez vous :
Nous parlerons à fond quand j'aurai bu deux coups.

SCÈNE VII.

ARISTE.

Que vais-je devenir? Je souffre le martyre.

SCÈNE VIII.

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

Le marquis du Laurel tantôt vous a fait dire,
Monsieur, ayant appris à son retour chez lui
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendrait aujourd'hui
Dîner avec vous.

ARISTE.

Bon! Voici nouvelle affaire.
Qu'on aille l'avertir...

FINETTE.

Il n'est pas nécessaire.

ARISTE.

Comment?

FINETTE.

Il est céans.

ARISTE.

Faites-lui donc savoir
Que mon oncle...

FINETTE.

Attendant que vous puissiez le voir,
Il est venu, monsieur, visiter ma maîtresse.

ARISTE.

Est-il chez elle?

FINETTE.

Oui, oui. Le bon marquis s'empresse
A lui conter fleurette : il lui fait les yeux doux,
Et même devant elle il s'est mis à genoux;
Le tout par passe-temps, je n'en fais aucun doute;
Car vous le connaissez.

ARISTE, d'un ris forcé. (à part.) (à Finette.)

Oui, oui. J'enrage. Écoute.
Va lui dire à l'instant... Non, non, ne lui dis rien;
Car il faut qu'avec lui j'aie un long entretien,
Et plus tôt que plus tard. Je m'en vais donc me rendre...

FINETTE.

Étant avec madame, il peut bien vous attendre :
Il ne s'ennuiera point.

ARISTE.

Je le crois en effet;
Mais je veux lui parler.

FINETTE.

Où?

ARISTE.

Dans mon cabinet.

SCÈNE IX.

ARISTE.

Ma situation est-elle assez cruelle?
Si je n'en deviens fou, je l'échapperai belle.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE MARQUIS.

Oui, cet oncle d'Ariste est un original.
Jamais homme ne fut plus grossier, plus brutal.
Je n'y saurais tenir. Son humeur intraitable,
Avec beaucoup d'esprit, le rend insupportable.
Le flegme du neveu vient de se surpasser,
Et sa philosophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'Ariste
Se soit débarrassé d'un entretien si triste.
Mais le voici.

SCÈNE II.

ARISTE, LE MARQUIS.

ARISTE.

Marquis, vous m'excusez, je croi?
Si mon oncle indiscret...

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi?
Je n'ai que trop senti votre embarras extrême :
J'entrais dans votre peine aussi bien que vous-même.

ARISTE.

Me venir relancer jusqu'en mon cabinet!
Crier! nous interrompre! et vous brusquer tout net!
Je ne puis y penser sans en mourir de honte.

LE MARQUIS.

Avez-vous conclu?

ARISTE.

Non; nous sommes loin de compte.
Avec sa belle-fille il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas si sot que de vous marier.
Que la philosophie est un grand avantage!
Personne mieux que vous n'en a su faire usage.

ARISTE, à part.

Il me raille; aurait-il découvert mon secret?

(au marquis).

Il est vrai que souvent, d'un ton fort indiscret,
Sur les pauvres maris j'ai lancé la satire.

LE MARQUIS.

Comment! en leur faveur voulez-vous vous dédire?

ARISTE.

Oui; leur état commence à me faire pitié.

LE MARQUIS.

Ah! mon pauvre garçon, seriez-vous marié?
Il court de certains bruits... Mais je ne puis les croire,
Et j'ai querellé ceux qui forgeaient cette histoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait; je vous suis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne saurais souffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous? Quelle est votre pensée?
Ma réputation serait-elle blessée,
Si je...

LE MARQUIS.

Votre sagesse a fait un tel éclat,
Vous avez si souvent loué le célibat,
Vous avez tant raillé, déploré la folie
De tout homme d'esprit qui pour jamais se lie,
Vous avez en public si hautement fait vœu
De vivre philosophe et garçon, que, pour peu
Qu'il vous soupçonne enfin d'avoir fait le contraire,
Avec tout ce public vous aurez une affaire :
Filles, femmes, maris, toutes sortes de gens,
A la ville, à la cour, vont rire à vos dépens.

ARISTE.

(à part.)

Ils auraient bien raison. Je suis mort, s'il découvre
Que je suis marié.

LE MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

ARISTE.

Oui, je le vois fort bien.

LE MARQUIS.

Mélite est votre amie, et rien de plus?

ARISTE.

Non, rien.

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours bien dit; et je soutiens encore
Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'adore.

ARISTE, d'un air embarrassé.

(à part.)

Eh! mais... comme on voudra. Quel horrible tourment!

LE MARQUIS.

Je vais donc vous parler tout naturellement.
Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez?

LE MARQUIS.

Je l'adore.

ARISTE.

Quel conte!

LE MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tant pis; et pour vous j'en ai honte.
Nous sommes, vous et moi, dans un cas tout pareil.
Fuyez Mélite.

LE MARQUIS.

Non; d'un si sage conseil,
Cher ami, je ne puis désormais faire usage.
J'aime jusqu'à vouloir... brusquer le mariage.

ARISTE.

On se rira de vous, et moi tout le premier.

LE MARQUIS.

D'un grand bien, d'un grand nom, je suis seul héritier;
De choisir un parti ma famille me presse :
Ces prétextes sauront excuser ma faiblesse.
Et d'ailleurs je suis homme à rire effrontément
Avec ceux qui riront de cet événement...
Trêve donc d'arguments. La chose est résolue,
Et, si vous m'appuyez, sera bientôt conclue.

ARISTE.

Qui? moi, vous appuyer?

LE MARQUIS.

Oui; j'ai compté sur vous.

ARISTE, d'un ton en colère.

Vous avez très-mal fait.

LE MARQUIS.

D'où vous vient ce courroux?
Mélite à vos conseils me paraît si soumise...

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une sottise.

LE MARQUIS.

Voici Mélite. Au moins ne la détournez point
De m'épouser.

ARISTE.

Oh! non; je vous promets ce point.

SCÈNE III.

ARISTE, LE MARQUIS, MÉLITE.

MÉLITE, à part.

Je brûle de savoir s'il a fait confidence
Du secret au marquis.

LE MARQUIS, à Mélite.

J'ai rompu le silence,
Madame, et j'ai tout dit à cet ami commun.

MÉLITE.

Et quoi?

LE MARQUIS.

Notre secret.

MÉLITE.

Nous n'en avons aucun,
Vous et moi. Vous m'aimez, si je veux vous en croire;
Je ne vous aime point : voilà toute l'histoire.

ARISTE, à Mélite.

Vous ne la chargez pas d'ornements superflus.

MÉLITE, au Marquis.

Avez-vous quelque chose à lui dire de plus?
Parlez.

ARISTE.

Ne cachez rien.

MÉLITE.

Qu'avez-vous à répondre?

LE MARQUIS.

Bien des choses.

MÉLITE.

Voyons.

LE MARQUIS, à Mélite.

Et, pour ne rien confondre,
Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
J'ai soupçonné longtemps, même jusque aujourd'hui,
Qu'il vous aimait, madame, et qu'en secret peut-être
Il prétendait à vous; mais il m'a fait connaître
Qu'à la philosophie uniquement soumis,
Il n'avait que l'honneur d'être de vos amis.
Cet aveu qu'à moi-même il vient ici de faire
Me rendra désormais un peu plus téméraire...

(Mélite, pendant que le Marquis parle, regarde Ariste en levant les épaules; Ariste lui fait signe de se taire.)

MÉLITE, bas, à Ariste.

Vous l'entendez.

ARISTE, à Mélite.

Paix donc.

LE MARQUIS, bas, à Mélite.

Si c'est témérité
Que de vous immoler jusqu'à ma liberté,
Que de vous protester que mon cœur ne respire
Que pour vivre à jamais sous votre aimable empire...

(Mélite veut parler, et Ariste lui fait signe de se taire.)

MÉLITE, bas, à Ariste.

Quoi!...

LE MARQUIS.

Que de vous offrir et ma vie et mes biens,
Et de m'unir à vous par d'éternels liens,
Recevez donc enfin mes vœux et mon hommage.

(Il se jette aux genoux de Mélite.)

ARISTE, à part.

Je joue ici vraiment un joli personnage!

MÉLITE, au Marquis.

Levez-vous, finissez, ou je sors à l'instant.

LE MARQUIS.

C'est donc là tout le prix d'un amour si constant?

MÉLITE, à Ariste.

Vous pouvez endurer...?

ARISTE, bas, à Mélite.

Contraignez-vous, de grâce.

(Haut.)

Madame, j'entrevois, par tout ce qui se passe,
Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous toucher;
Que sa poursuite est vaine, et qu'il devrait tâcher
D'éteindre un feu qui met tant de trouble en son âme,
A moins que vous n'ayez entretenu sa flamme :
Auquel cas, entre nous, vous auriez très-grand tort.
Cela n'est-il pas vrai ?

MÉLITE.

J'en demeure d'accord.
Si j'ai flatté monsieur de la moindre espérance,
Qu'il le dise.

ARISTE.

Je sors. Peut-être ma présence
L'empêche de parler librement avec vous.

MÉLITE, le retenant.

Cette discrétion excite mon courroux.
Restez. Et vous, marquis, expliquez-vous sans feindre.
De cet ami commun nous n'avons rien à craindre :
Il faut qu'il sache tout. Dites la vérité.

LE MARQUIS.

Eh bien ! vous allez voir mon ingénuité.

ARISTE, se mettant entre eux deux.

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumières,
Dites si ses discours, ses regards, ses manières,
Quand vos empressements l'obligeaient à vous voir,
Ont pu dans votre cœur exciter quelque espoir.
Pour bien juger, il faut d'exactes connaissances.
Ainsi n'oubliez pas les moindres circonstances.

MÉLITE, d'un air piqué.

Et sachez, pour ne pas l'éclaircir à demi,
Qu'il n'y prend d'autre part que celle d'un ami,
Tout prêt à me blâmer, tant il est juste et sage,
Pour peu que contre moi vous ayez d'avantage.

ARISTE.

Ah ! je vous en réponds. Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE.

Dépêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc, sans aucun préambule,

Que lorsque je lui fis un aveu ridicule
De mes feux (car il faut l'avouer franchement,
Je sais que je m'y pris très-ridiculement),
Elle me répondit par un éclat de rire,
Qui me déconcerta plus que je ne puis dire.

ARISTE.

Passons. Jusqu'à présent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué jusques au vif, je jurai, mais trop fort,
De ne la plus revoir; et quelques jours ensuite,
En sortant de chez vous, je lui rendis visite.
Je crus qu'elle rirait d'un aussi prompt retour;
Mais, d'un grand sérieux accueillant mon amour,
Elle me fit trembler, et près d'elle en silence,
Pour la seconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

Je sortis sans lui dire un seul mot,
Sentant que je m'étais comporté comme un sot.

ARISTE.

Ensuite?

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois se passèrent;
Mais au bout de ce temps mes feux recommencèrent.
Je revins plein d'ardeur, et je parlai des mieux.
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE, vivement, à Mélite.

Gracieux?

MÉLITE, en souriant.

Tout des plus.

LE MARQUIS.

Et me dit sans colère
Que, puisque j'aspirais au bonheur de lui plaire,
Elle voulait aussi m'en donner le moyen.
Elle me fit jurer de m'en servir.

ARISTE, d'un air consterné.

Fort bien.

LE MARQUIS.

Je promis, je jurai, sans savoir son idée:
Et quand mille serments l'eurent persuadée...
Ceci va vous surprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

LE MARQUIS.

« Marquis, écoutez-moi, dit-elle gravement :
« Quoique de tous vos soins je me tienne honorée,
« Je ne puis vous aimer, la chose est assurée ;
« Mais ma sœur, plus aimable et plus belle que moi,
« Sans doute recevrait vos vœux et votre foi.
« Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un et l'autre ;
« Demandez-lui son cœur, et donnez-lui le vôtre :
« Son mérite éclatant bientôt vous charmera,
« Et de votre mémoire enfin me bannira.
« J'exige cet effet de votre complaisance ;
« Sinon, je vous défends pour jamais ma présence. »

ARISTE.

Mais vraiment ce discours était plein de raison.

LE MARQUIS, vivement.

Vos applaudissements sont fort peu de saison.

ARISTE.

Enfin que fîtes-vous?

LE MARQUIS.

Je devins en furie
De voir que l'on m'eût fait cette supercherie.
Ce n'est pas tout encor.

ARISTE.

Quoi! pas tout, dites-vous?
Que fait-elle de plus?

LE MARQUIS.

Elle me rend jaloux.

ARISTE.

Et de qui?

LE MARQUIS.

Je ne sais. Mais enfin la cruelle
M'a juré qu'elle aimait ailleurs. Jamais, dit-elle,
Rien ne pourra ravir son estime et son cœur
A celui qu'en secret elle en rend possesseur.

ARISTE, à Mélite.

Avez-vous dit cela?

MÉLITE.

Je ne puis m'en défendre :
Oui, j'aime, et j'aimerai.

ARISTE, au Marquis.

Je ne saurais comprendre
Que vous l'aimiez encore après de tels aveux,
Vous dont mille beautés en vain briguent les vœux.

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle et fier l'ordinaire supplice,
C'est qu'il aime à la fin, et que l'on le haïsse.
Mais si d'elle, une fois, je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me venger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MÉLITE.

J'aime qu'on me méprise.

LE MARQUIS.

Morbleu!... Mais j'ai tout dit : imitez ma franchise.
Ariste, est-ce pour vous que je suis maltraité?

ARISTE.

Je vous laisse avec elle en pleine liberté.
Voyez si vos efforts pourront en mon absence
Attirer plus d'égards et de reconnaissance.
Vous voulez l'épouser. Je vous jure d'honneur
Que, si cela se peut, j'y consens de bon cœur.
Mais je connais Mélite; et si quelqu'un possède
Son estime et son cœur, vous souffrez sans remède,
A moins que, résolu de n'aimer plus en vain,
Vous n'offriez ailleurs vos vœux et votre main :
Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler sans feindre :
Croyez-en un ami qui ne peut que vous plaindre.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MÉLITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Il est sûr de son fait, et lit dans votre cœur.

MÉLITE.

Je ne lui cache rien.

LE MARQUIS.

Eh! faites-moi l'honneur
De me traiter, au moins, de la même manière.

MÉLITE.

Non pas; il aura seul ma confiance entière.
Un ami me suffit.

LE MARQUIS.

A parler franchement,
Un ami de la sorte a bien l'air d'un amant.

MÉLITE.

Soit amant, soit ami, je l'estime, l'honore,
Et pourrais, sans rougir, aller plus loin encore.

LE MARQUIS.

A ce discours, enfin, j'ai lieu de présumer
Qu'il est l'heureux mortel qui vous a su charmer.

MÉLITE.

Vous l'entendrez ainsi, si vous voulez l'entendre;
Et je ne prendrai pas le soin de m'en défendre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je m'en tiens à cette opinion;
Mais je dirai sans faste et sans présomption
Que je crois le valoir de toutes les manières.

MÉLITE.

Vous avez votre goût, et moi j'ai mes lumières :
Et de plus, quand un cœur consent à se donner,
Il n'examine pas, il se laisse entraîner.

LE MARQUIS.

Enfin, vous soupirez pour la philosophie?

MÉLITE.

Oui.

LE MARQUIS.

D'un si libre aveu mon esprit se défie.

MÉLITE.

Pour armer le dépit qui vous arrache à moi,
Je vous répète ici que mon cœur et ma foi
Ne sont plus à donner; qu'un prince, qu'un roi même
M'aimerait vainement; que j'estime, que j'aime
Celui que je ferai ma gloire, mon plaisir,
D'aimer et d'estimer jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE V.

LE MARQUIS.

Je suis moins affligé de son indifférence
Que je ne suis surpris d'une telle constance.
Une femme constante est un monstre nouveau
Que le ciel a produit pour être mon bourreau :
Cependant à l'aimer mon lâche cœur persiste,

En dépit de moi-même et des conseils d'Ariste.
Ne puis-je...? Ah! j'aperçois cette charmante sœur,
A qui Mélite veut que je donne mon cœur.
Eh bien! offrons-le-lui, non par obéissance,
Mais par un mouvement de gloire et de vengeance.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE, à part.

Voici ce fier marquis : je ne puis le souffrir;
Mais son cœur me résiste, il faut le conquérir.
Il y va de ma gloire : et je veux me contraindre,
Pour donner à Damon un rival très à craindre.

LE MARQUIS.

Voici pour moi, madame, un moment dangereux.

CÉLIANTE, à part.

Ce début me promet un succès très-heureux.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, CÉLIANTE; DAMON, qui se tient dans l'éloignement, et les écoute sans être aperçu.

LE MARQUIS, feignant de se retirer.

Je crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes.

CÉLIANTE, d'un air gracieux.

Ils sont trop peu brillants pour causer tant d'alarmes.

LE MARQUIS.

Déjà depuis longtemps, je l'avoue à regret,
Mon cœur vous rend, madame, un hommage secret.

CÉLIANTE.

(à part.) (au marquis.)
Oh! je m'en doutais bien. Un penchant légitime
Pour vous depuis longtemps m'inspire de l'estime.

LE MARQUIS.

Votre estime, madame, est-elle le seul prix
Qui dût récompenser un cœur vraiment épris?

CÉLIANTE.

Vous vous piquez, marquis, de tant d'indifférence,
Que lorsqu'on vous estime, on fait beaucoup, je pense.

LE MARQUIS.

Mais si je me rendais à vos divins appas,
Si je vous l'avouais?

CÉLIANTE.

Je ne le croirais pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire?

CÉLIANTE, se cachant de son éventail.

C'est que je n'oserais prétendre à tant de gloire.

LE MARQUIS.

Ah! ne rougissez point d'un si charmant aveu,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu...

CÉLIANTE, minaudant.

Eh! de grâce, marquis, finissez ce langage;
Vous feignez de m'aimer, et n'êtes qu'un volage.

LE MARQUIS.

Je vous aime, et je veux vous aimer constamment.
(à part.)
On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CÉLIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle et s'empresse.
Il me dit...

LE MARQUIS.

Que dit-il?

CÉLIANTE, à part.

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS, à part.

Par ma foi, je la tiens.

CÉLIANTE, à part.

Le voilà converti.

LE MARQUIS, à part.

Qu'une femme coquette est facile et crédule!

CÉLIANTE, à part.

Oh! qu'un amant novice est fade et ridicule!

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions?

CÉLIANTE.

Je méditais à part sur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me récriais en secret sur les vôtres.

DAMON, se jetant tout d'un coup entre deux.

Je croyais vos deux cœurs plus braves que les autres;
Mais, dès le premier choc, ils se rendent tous deux.

CÉLIANTE, à part.

Bon. Le voilà jaloux, et c'est ce que je veux.
(à Damon.)
Vous avez entendu...?

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS, à part.

Mélite le saura, c'est ce que je désire :
Peut-être le dépit produira son effet.
(à Damon.)
De votre procédé je suis peu satisfait.

DAMON.

Quoi, monsieur ?

CÉLIANTE, au marquis.

Excusez un trait de jalousie.

DAMON.

Non, je ne donne point dans cette frénésie.

CÉLIANTE, à Damon.

Vous n'êtes pas jaloux?

DAMON.

Moi, jaloux? Et pourquoi?

CÉLIANTE.

L'impudent!

DAMON.

Je n'ai point compté sur votre foi.

CÉLIANTE, à part.

Ah, le traître!

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle,
S'il ose se flatter de vous rendre fidèle.
Rien n'est plus naturel que votre changement :
Je le vois sans douleur et sans étonnement.

CÉLIANTE, à part.

Oh! je l'étranglerais.

LE MARQUIS, à Céliante.

Ceci me fait connaître
Que je suis plus heureux que je ne croyais l'être ;
Et que non-seulement vous m'avez écouté,
Mais que je vous fais faire une infidélité.
Je vous laisse. Voyez s'il ne peut point reprendre
Ce cœur qui de mes feux n'avait pu se défendre :

Et, si vous résistez à ses transports jaloux,
Je sais jusqu'à quel point je dois compter sur vous.

SCÈNE VIII.

DAMON, CÉLIANTE.

DAMON.

Il vous a démêlée.

CÉLIANTE.

Eh bien! que vous importe?
De quel droit osez-vous m'épier de la sorte?
Je vous ai commandé, si je m'en souviens bien,
D'éviter ma présence, et vous n'en faites rien.
Même avec le marquis vous osez me surprendre;
Et lorsque je m'efforce à lui faire comprendre
Que c'est le brusque effet d'un amour en courroux,
Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux?

DAMON.

Non, je ne le suis point, je vous le dis encore.

CÉLIANTE, en colère.

Comment!

DAMON.

Quand le Marquis jure qu'il vous adore,
Il vous trompe à coup sûr; quand vous juriez ici
De répondre à ses vœux, vous le trompiez aussi:
Devais-je être jaloux de cette comédie?

CÉLIANTE.

Et comment savez-vous tout cela, je vous prie?
Êtes-vous donc le seul que je puisse charmer?

DAMON.

Non pas: mais le Marquis ne saurait vous aimer.

CÉLIANTE.

La raison?

DAMON.

La raison?

CÉLIANTE.

Oui.

DAMON.

Votre caractère
Ne peut lui convenir: le sien ne peut vous plaire.

CÉLIANTE.

Et moi, je vous soutiens qu'il m'aime à la fureur.

DAMON.

Je vous dirai bien plus; c'est qu'une autre a son cœur.

CÉLIANTE.

Et qui donc, s'il vous plaît?

DAMON.

Votre sœur elle-même.

CÉLIANTE.

Ma sœur? Quel conte!

DAMON.

Non; je vous jure qu'il l'aime.

CÉLIANTE.

Je ne le saurais croire, et vous jurez en vain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira; mais le fait est certain.

CÉLIANTE.

Et pourquoi vient-il donc me dire qu'il m'adore?
Me presser de l'aimer?

DAMON.

Pour ce point, je l'ignore :
A moins que le dépit de se voir rebuté,
A vous offrir son cœur ne l'ait enfin porté.
De ce mystère-ci voulez-vous être instruite?
Allez sur ce sujet interroger Mélite;
Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CÉLIANTE.

Le Marquis m'aimerait seulement par dépit!
Il m'offrirait un cœur rebuté par une autre!
Est-ce son sentiment, serait-ce aussi le vôtre,
Qu'on ne puisse m'aimer qu'au refus de ma sœur?

DAMON.

Eh! délibère-t-on quand on donne son cœur?
Il se donne lui-même, et nous fait violence.
Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance?
Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment?

CÉLIANTE.

Pour vous, si vous m'aimez, c'est inutilement.
Je ne puis vous souffrir.

DAMON.

Votre bouche l'assure;
Mais votre cœur vous dit que c'est une imposture.

CÉLIANTE.

Et ma bouche et mon cœur sont d'accord là-dessus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CÉLIANTE.

Peut-on à cet excès pousser la confiance?

DAMON.

Mais consultez-vous bien. Vous gardez le silence?

CÉLIANTE.

Vous n'avez plus le don de me persuader.
N'avons-nous pas rompu?

DAMON.

Pour nous raccommoder.

CÉLIANTE.

Pour nous raccommoder? Je n'en ai point d'envie.

DAMON.

Et moi, je crois qu'au fond vous en seriez ravie.
Malgré tous vos écarts, vous m'aimez constamment;
Et le ciel m'a formé pour être votre amant.
Il fallait être moi pour avoir le courage
De dompter votre cœur par un constant hommage,
Pour se donner le temps d'être persuadé
Qu'il n'a jamais de part à votre procédé,
Qu'il est bon, généreux, sans fiel, sans artifice,
Et même très-fidèle, en dépit du caprice.

CÉLIANTE.

Je ne sais où j'en suis. Son air et ses discours...

(Damon lui baise la main.)

Ah, traître! malgré moi tu triomphes toujours.

SCÈNE IX.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

ARISTE, à Mélite.

Non, ne me faites point une telle demande.
Ayez le procédé que je vous recommande:
Remettez-vous, de grâce, et retenez vos pleurs.

MÉLITE.

Quoi! prête d'essuyer le plus grand des malheurs,
Vous voulez que je sois et muette et tranquille?

ARISTE.

Ah! je vais devenir la fable de la ville.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

MÉLITE.

Son oncle est arrivé.

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur! Quant à moi, j'ai trouvé
Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire;
Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons. Que faut-il faire?

CÉLIANTE.

Lui dire, sans tenir d'inutiles propos,
Qu'il s'aille promener, et vous laisse en repos.

ARISTE.

J'attendais ce conseil d'une aussi bonne tête.

MÉLITE.

Mais vous ne savez pas le tourment qu'il m'apprête,
Ma sœur?

CÉLIANTE.

Et quel tourment?

MÉLITE.

Il veut le marier.

CÉLIANTE, riant.

Tout de bon? Ce trait-là me paraît singulier.

MÉLITE.

Et de plus...

CÉLIANTE.

Écoutons. Cette histoire est divine.

MÉLITE.

Il est allé chercher celle qu'il lui destine,
Un enfant de treize ans, belle comme le jour.

SCÈNE X.

GÉRONTE, ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

GÉRONTE, à Ariste.

Oh çà, mon cher neveu, me voici de retour.
Dépêchons, et venez saluer votre femme.
(à Céliante.)
Ah! ah! je vous croyais déjà bien loin, madame.

ARISTE, à Mélite.

Dites que le départ est différé.

MÉLITE.

Pourquoi?

ARISTE, à Mélite.

Vous le saurez tantôt.

GÉRONTE.

Vous m'avez dit, je croi,
Que ces dames étaient toutes deux de Bretagne,
Et qu'étant sur le point d'aller à la campagne...

DAMON, à Géronte.

Un petit accident retarde leur départ;
Mais elles partiront dès demain, au plus tard.

GÉRONTE.

Le plus tôt vaut le mieux. Leur présence me choque.
C'est m'expliquer, je crois, sans aucune équivoque.

CÉLIANTE, à Géronte.

Pour répondre, monsieur, à ce doux compliment,
Votre odieux aspect nous choque également.
(à Ariste.)
Adieu. Vous, mettez fin à tout ce beau mystère,
Ou je ne réponds pas que je puisse me taire.

SCÈNE XI.

GÉRONTE, ARISTE.

GERONTE.

Qu'entend-elle par là?

ARISTE.

Rien. C'est que sa raison
Quelquefois...

SCÈNE XII.

GÉRONTE, ARISTE, PICARD.

PICARD.

Un monsieur, appelé Lisimon,
Vient d'entrer, et me suit.

ARISTE.

Qu'entends-je? Quoi! mon père?

PICARD.

A ce qu'il dit, au moins.

ARISTE, à part.

Ciel!

GÉRONTE.

Mon vieux fou de frère?
Ah! nous voilà fort bien.

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît,
Ne le maltraitez point.

GÉRONTE.

Comment! Quel intérêt
Y prenez-vous?

ARISTE.

Tout franc, la demande est fort bonne!
Celui de respecter et d'aimer sa personne.

SCÈNE XIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

LISIMON, embrassant Ariste.

Ah, mon fils! quel plaisir je sens de vous revoir!

ARISTE.

Vous m'avez prévenu, j'allais vous recevoir.

GÉRONTE, à Lisimon.

Eh bien! que voulez-vous?

LISIMON.

Il m'est permis, je pense,
De venir voir mon fils.

GÉRONTE.

Eh! l'on vous en dispense.
(à Ariste.)
Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.

ARISTE, à Géronte.

Sa visite, en tout temps, ne peut que m'honorer.
Pouvez-vous, à ce point, mortifier un frère?
Vous me percez le cœur. Songez qu'il est mon père;
Que, bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusque aujourd'hui,
Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

LISIMON.

Je reconnais mon frère et mon fils tout ensemble.
Que le ciel vous bénisse! et, puisqu'il nous rassemble,
Mon fils, de ce bonheur je veux me réjouir,
Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir.

GÉRONTE, à Lisimon.

Vos bénédictions seront son seul partage.

ARISTE, à Géronte.

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage;
Mon oncle, à son égard soyez plus circonspect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de respect.

GÉRONTE.

Philosophe imbécile! Un père, d'ordinaire,
A son fils tout au moins fournit le nécessaire.
Ici, tout au rebours : le fils, depuis dix ans...

LISIMON.

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens
Que s'il vivait aux miens. Oui, ma vive tendresse
Se complaît à le voir l'appui de ma vieillesse;
Sentiments inconnus à votre mauvais cœur.

GÉRONTE.

Mais qui vous a rendu si pauvre?

LISIMON.

Mon honneur.

GÉRONTE.

Jargon qu'on n'entend point, quoiqu'il frappe l'oreille.

LISIMON.

Mais celui de profit vous frappe et vous réveille
Avant le point du jour. Moi, dans ma pauvreté,
J'ai songé qui j'étais, et me suis respecté.
Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine.
Mais vous, vous avez fait, devenu financier,
D'un pauvre gentilhomme un riche roturier.

GÉRONTE.

Ah! vous voilà bien gras avec votre chimère!
Pour vous, le roturier fait l'office de père.
A ce fils bien-aimé vous ne laisserez rien;
Et moi, je le marie et lui laisse un gros bien.
Blesserai-je par là votre délicatesse?

LISIMON.

Non. L'action est belle, et vous rend la noblesse.
Mais qui lui faites-vous épouser?

GÉRONTE.

Un parti
Avec qui notre sang sera bien assorti :
C'est la fille, en un mot, de ma défunte femme.

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir ; car c'était une dame
D'un très-illustre nom, comme feu son époux.
Pour former ce lien, réconcilions-nous,
Mon frère. Et vous, mon fils, soyez sûr que ma joie
Est égale au bonheur que le ciel vous envoie.

ARISTE.

Un obstacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obstacle, mon fils, je suis trop satisfait.

ARISTE.

Mais la fille est si jeune ; et vous savez...

CÉRONTE.

J'enrage.

Ventrebleu ! mon neveu, craignez-vous qu'à son âge...

LISIMON.

Sottise ! Pour la noce allons tout préparer.

ARISTE.

Il ne manquait que lui pour me désespérer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE.

Dans mes sombres chagrins, quel parti dois-je prendre?
J'ai mille mouvements [1] : auquel faut-il me rendre?
Si je forme un projet, un autre le détruit :
La raison m'abandonne, et le trouble me suit.
De tant d'objets divers mon âme est obsédée,
Qu'à force de penser elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon esprit je fais ce que je puis :
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.

SCÈNE II.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Je vous cherchais, mon fils.

ARISTE.

Quel sujet vous amène?

LISIMON.

En nous quittant sitôt, vous m'avez mis en peine.

ARISTE.

J'étais indisposé.

LISIMON.

Pendant tout le repas,
J'ai bien vu qu'avec nous vous ne vous plaisiez pas.
Quelque important sujet vous gêne et vous applique :
Je vous trouve rêveur, sombre, mélancolique,
Vous que j'ai toujours vu d'une aimable gaieté,
Qui faisait rechercher votre société.
Nous n'avons pu tirer un mot de votre bouche;
Et votre oncle, qu'au fond rien n'afflige et ne touche,
Quoique souvent pour rien il se mette en courroux,

[1] Mauvaise locution, au lieu de *j'éprouve mille mouvements*.

Lui-même me paraît fort en peine de vous.
Ouvrez-moi votre cœur. Qu'est-ce qui vous afflige?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi?

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je.
Si vous êtes fâché de me voir de retour,
Je suis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi fâché de vous voir! O ciel! quelle injustice!
Avoir un tel soupçon, c'est me mettre au supplice.
Que j'expire à vos yeux, s'il est plaisir pour moi
Plus grand que le plaisir que j'ai quand je vous voi.

LISIMON.

Je vous crois. Cependant d'où vient cette tristesse?
Quelque souci secret vous ronge et vous oppresse.

ARISTE.

Cela se peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi?
Suis-je pas votre père, et de plus votre ami?
Oui, votre ami, mon fils; et j'ai bien lieu de l'être
D'un fils dont le bon cœur s'est si bien fait connaître,
D'un fils de qui l'amour, de qui les tendres soins,
Ont depuis si longtemps prévenu mes besoins.

ARISTE

Vous me rendez confus. Mais si j'ai pu vous plaire
En ne faisant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompense.

LISIMON.

Et quoi?

ARISTE.

C'est d'obtenir
Que vous n'en rappeliez jamais le souvenir.

LISIMON.

Soit. Je satisferai votre âme généreuse:
Je m'en fais une loi qui m'est bien onéreuse;

Mais à condition (je suis ami prudent)
Que vous me choisirez pour votre confident.

ARISTE.

Eh bien! vous le serez. Votre bonté décide...
Mais quand je veux parler, mon respect m'intimide.

LISIMON.

Est-ce ainsi qu'on en use avec un ami sûr?
Tout franc, ce procédé me paraît un peu dur.

ARISTE.

Ah! ne me blâmez point, et plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage
Que ce trouble est l'effet de votre mariage.

ARISTE.

(à part.)
Quel mariage? O ciel! saurait-il mon secret?

LISIMON.

Celui qu'on vous propose.

ARISTE.

Il m'alarme en effet.

LISIMON.

Je m'en suis aperçu, sans vouloir vous le dire.
Avançons. Avouez que votre cœur soupire
Pour quelque autre beauté.

ARISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment
Que vous êtes lié par quelque engagement?

ARISTE.

Si jamais on le fut.

LISIMON.

Ce contre-temps m'afflige :
Mais n'importe, achevez.

ARISTE.

Je ne puis.

LISIMON.

Je l'exige.
Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré vous!
Vous pâlissez! Pourquoi vous mettre à mes genoux?
Mon fils, j'approuve tout. L'objet qui vous enflamme
Est digne de vous?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Quel est-il ?

ARISTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Votre femme ! Comment ! vous êtes marié ?

ARISTE.

Par un secret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je reçois cet aveu plus en ami qu'en père :
Mais pourquoi jusqu'ici m'en avoir fait mystère ?

ARISTE.

J'ai consulté l'amour et non l'ambition,
Et me suis marié par inclination.
J'ai fait choix d'une aimable et jeune demoiselle,
Qui n'avait d'autre bien que celui d'être belle :
Vous pouviez m'en blâmer ; ainsi, quoique à regret,
A vous, comme au public, j'en ai fait un secret.

LISIMON.

A-t-elle un bon esprit ? est-elle douce, sage ?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très-bon mariage.

ARISTE.

Ah ! vous me ravissez par ce trait de bonté ;
Et je suis à présent comme ressuscité.

LISIMON.

Où loge-t-elle ?

ARISTE.

Ici, chez une vieille dame,
En qualité de nièce ; et la sœur de ma femme,
Qu'épousera Damon, demeure aussi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédients
Pour amuser votre oncle : et nous devons tout faire
Afin de lui cacher quelque temps cette affaire ;
Car cet homme, à coup sûr, la désapprouvera,
Et, croyant vous punir, vous déshéritera.

ARISTE.

Il est vrai.

LISIMON.

Feignez donc, et j'appuierai la chose,
De consentir sans peine à l'hymen qu'il propose.
Promettez d'épouser, mais demandez du temps ;
Et pendant ce délai nous tâcherons...

ARISTE

J'entends.

LISIMON.

Quand les affaires sont prudemment disposées,
On peut concilier les choses opposées.
Mais j'aperçois mon frère ; agissons de concert.

SCÈNE III.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Vous moquez-vous de moi? vous lever au dessert,
Et, pour me planter là, sortir l'un après l'autre !
(à Ariste.) (à Lisimon.)
Si vous étiez mon fils... Mais, morbleu ! c'est le vôtre :
Il vous ressemble en tout, et j'en suis bien fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GÉRONTE.

Oh ! puisqu'il est lâché,
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble
Pour voir...

GÉRONTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il vous ressemble?

LISIMON.

Non ; c'est la mienne. Il faut...

GÉRONTE.

Il faut qu'il soit poli,
Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GÉRONTE, à Ariste.

Est-il joli,

Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table,
D'en sortir le premier, et...

ARISTE.

Je suis excusable;
Car...

GÉRONTE.

Exposer un oncle, un oncle tel que moi,
A s'enivrer tout seul!

LISIMON.

Il a tort.

GÉRONTE.

Quand je boi,
Je veux qu'on me seconde, ou bien je bois de rage.

LISIMON.

Mon frère, nous parlions de notre mariage.

GÉRONTE.

A demain, mon neveu; sinon, déshérité.

ARISTE.

Mais différez du moins...

GÉRONTE.

Le sort en est jeté.

LISIMON.

Sommes-nous si pressés?

GÉRONTE.

Oh! la lenteur m'assomme.
Veut-on? ne veut-on pas?

ARISTE, à part.

Quel insupportable homme!

GÉRONTE.

Les parents d'un marquis riche, bien à la cour,
Et même gentilhomme, écrivent chaque jour
Au frère de ma femme, à toute la famille,
Pour faire un mariage avec ma belle-fille.
Je n'ai, jusqu'à présent, voulu rien écouter:
Mais, morbleu! gardez-vous de me mécontenter;
Sinon, je pourrais bien leur donner audience.

ARISTE.

Eh bien! mon oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON.

Non. Ariste a dessein de vous complaire en tout:
Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout...

CÉRONTE.

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles maximes?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes, légitimes :
Et sans doute mon fils semble avoir un peu tort
De ne pas se résoudre à les suivre d'abord;
Mais c'est un philosophe.

CÉRONTE.

Oui, morbleu! dont j'enrage.
Qu'est-ce qu'un philosophe? Un fou, dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnements;
Un esprit de travers, qui, par ses arguments,
Prétend, en plein midi, faire voir des étoiles;
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité;
Un bavard, inutile à la société,
Coiffé d'opinions et gonflé d'hyperboles,
Et qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur :
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur;
Vous peignez un pédant, et non un philosophe.

CÉRONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non. La philosophie est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même :
C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,
Être vrai, juste, bon, c'est son système unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux, et détestant les vices :

Voilà le philosophe; et, s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet.

GÉRONTE.

Êtes-vous fait ainsi?

ARISTE.

Non : mais j'aspire à l'être.

LISIMON.

Mon fils gagne toujours à se faire connaître :
Il est donc philosophe, ainsi que je disais;
Et voilà la raison sur quoi je me fondais
Pour vous représenter qu'en fait de mariage,
Rien ne l'empêcherait d'agir en homme sage.
Or le sage...

GÉRONTE.

Or le sage est différent de vous.
Je soutiens, moi, qu'il faut être le roi des fous
Pour se faire prier d'épouser une fille
Jeune, riche héritière, et de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque temps pour se déterminer.

GÉRONTE.

Si le parti convient, à quoi bon lanterner?

ARISTE.

Votre fille me hait.

LISIMON.

Souffrez qu'avec adresse
Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.

GÉRONTE.

Soit.

LISIMON.

A la fin...

GÉRONTE.

Cela se peut faire en un jour.

ARISTE.

Je ne sais pas sitôt inspirer de l'amour,
Surtout lorsque l'on marque autant de répugnance...

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour! Vous vous moquez, je pense?

GÉRONTE.

Combien lui faut-il donc?

LISIMON.

Au moins un ou deux mois.

GÉRONTE, s'en allant.

Elle sera marquise.

LISIMON.

Attendez.

GÉRONTE.

Une fois,

Deux fois, la voulez-vous?

LISIMON.

Oui; mais sa fantaisie...

GÉRONTE.

Je lui donne huit jours, par pure courtoisie.

ARISTE.

Ah! le terme est trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter;

Et, pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.

GÉRONTE, à Ariste.

A huit jours donc la noce.

ARISTE.

A huit jours.

GÉRONTE.

Sans remise,

Ou je vous ferai cher payer votre sottise.

Adieu.

SCÈNE IV.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Puisqu'au délai notre homme a consenti,

De ce brutal, enfin, nous tirerons parti.

Mais quel est ce marquis pour lequel on le presse?

Il faut, pour le savoir, user ici d'adresse:

J'espère y réussir. Pour en venir à bout,

J'attendrai qu'il se calme; alors je saurai tout.

Puis ensuite, appuyant le parti qu'on propose,

Peut-être je pourrai faciliter la chose.

Si j'amène votre oncle au point où je le veux,

Rien ne vous manquera pour être très-heureux.

Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage,

Vous vous déclarerez sur votre mariage.

ARISTE.

Non vraiment.

LISIMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

Je l'avoue à regret,
Tout mon bonheur consiste à garder le secret.

LISIMON.

Et quel sujet encor pourra vous y contraindre?
Si votre oncle se rend, qu'aurez-vous plus à craindre,
Dites-moi?

ARISTE.

Ce n'est pas mon oncle que je crains,
C'est le public; c'est lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le public? Pour le coup, votre discours m'étonne.
Avez-vous épousé, mon fils, une personne
Dont le nom, la conduite, ou quelque autre sujet,
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait?

ARISTE.

Elle est d'un sang illustre; elle est belle, elle est sage;
Et l'on ne peut rien dire à son désavantage.

LISIMON.

Pourquoi de votre hymen êtes-vous donc honteux?

ARISTE.

Pourquoi? C'est qu'il me donne un ridicule affreux :
Tous ceux que j'ai raillés vont railler sur mon compte.
Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaise honte :
Aidez-moi maintenant à cacher mon secret.
J'appréhende surtout un marquis du Lauret,
Railleur impitoyable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux?

ARISTE.

Oui. Jugez de l'état de mon âme.
J'aime mieux le souffrir, le voir à ses genoux,
Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMON.

Le cas est tout nouveau.

ARISTE.

Dites même bizarre.

Mais permettez du moins que je ne me déclare
Qu'après que ce marquis aura pris femme aussi,
Et que je me serai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer?

ARISTE.

C'est un point nécessaire :
Car, pour vous achever un aveu si sincère,
Je n'oserai jamais, au milieu de Paris,
Figurer à mon tour au nombre des maris.

LISIMON.

Je ne sais si je dois vous blâmer ou vous plaindre;
Mais, pour l'amour de vous, je veux bien me contraindre
A suivre votre plan : et je vais tout tenter
Pour vous servir, mon fils, sans rien faire éclater.

SCÈNE V.

ARISTE.

Il s'agit maintenant d'y disposer Mélite,
Et ma belle-sœur.

SCÈNE VI.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

Oui, son procédé m'irrite :
J'en veux avoir raison.

MÉLITE.

Modérez ce courroux :
Peut-être a-t-il dessein de se donner à vous.

CÉLIANTE.

Qu'il m'adore s'il veut; je le hais, le déteste.
Me croyez-vous donc fille à prendre votre reste?

ARISTE.

De qui parlez-vous là?

MÉLITE.

Nous parlons du marquis.

CÉLIANTE.

M'adorer par dépit! Ah! le trait est exquis.
Je voudrais bien savoir si, sans extravagance,

Quelqu'un vous peut sur moi donner la préférence.
Pour vous offrir ses vœux, ma sœur, plutôt qu'à moi,
Il faut être imbécile ou philosophe.

ARISTE.

Hé quoi!
Toujours désobligeante? Est-elle criminelle,
Si quelqu'un près de vous ose la trouver belle?

MÉLITE.

Me voyez-vous, ma sœur, chercher des soupirants,
Ou, pour vous les ôter, m'offrir à leur encens?
Faut-il même avouer, pour vous rendre contente,
Que mes traits font horreur, que vous êtes charmante?
Je le déclarerai devant qui vous voudrez,
Et tout autant de fois que vous l'exigerez.

CÉLIANTE.

Ce serait là nous rendre une égale justice;
Mais je n'exige point un pareil sacrifice.
Ne parlez point pour moi : mes traits parleront mieux
A quiconque a du goût, de l'esprit et des yeux.
Quant à notre marquis, c'est chose très-constante
Que j'ai dû, plus que vous, lui paraître charmante.
Étant homme de cour, et parfait connaisseur,
Il m'offense en osant me préférer ma sœur.
Pour s'arracher à vous, il m'offre son hommage,
Me le fait agréer, et c'est un double outrage
Qui me pique à tel point que je m'en vengerai.

ARISTE.

Et de quelle façon?

CÉLIANTE.

Je lui déclarerai
Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire.

ARISTE, riant.

Il sera fort touché d'un aveu si sincère!

CÉLIANTE.

Que si c'est par dépit qu'il s'est offert à moi,
C'est par dépit aussi que j'ai reçu sa foi.

ARISTE, riant.

Bon!

CÉLIANTE.

Que ma sœur, bien loin de répondre à sa flamme,
Le méprise.

ARISTE.

Fort bien!

CÉLIANTE.

Et qu'elle est votre femme.

ARISTE, effrayé.

J'ai des raisons encor pour cacher mon secret,
Et principalement au marquis du Lauret.

MÉLITE.

Quelle obstination! Votre oncle et votre père
Veulent vous marier : est-il temps de vous taire?

ARISTE.

Sur cet article-là ne vous alarmez pas;
Je trouverai moyen de sortir d'embarras.

MÉLITE.

Quoi! sans vous expliquer sur notre mariage?

ARISTE.

Si vous m'obéissez, c'est à quoi je m'engage.

MÉLITE.

J'obéirai, pourvu que vous juriez aussi
D'empêcher le marquis de revenir ici.

ARISTE.

Moi, l'empêcher! Comment? Que pourrai-je lui dire?

MÉLITE.

Que je suis votre femme.

ARISTE.

Il n'est point de martyre
Que je n'aimasse mieux mille fois endurer,
Que de prendre sur moi de le lui déclarer.

MÉLITE.

Eh bien! pour ne vous faire aucune violence,
Permettez qu'au marquis j'en fasse confidence.

ARISTE.

N'est-ce pas même chose? Et, dès qu'il me verra...

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur, quand il vous raillera!
Mon cher beau-frère, autant que je puis m'y connaître,
Vous êtes marié, mais très-honteux de l'être.

MÉLITE.

Prenez votre parti, le marquis vient à vous.

CÉLIANTE.

Je sens, à son aspect, redoubler mon courroux.

Ma langue se révolte, et n'est plus retenue.

ARISTE.

C'en est fait, je vois bien que mon heure est venue.

SCÈNE VII.

MÉLITE, CÉLIANTE, ARISTE, LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS, après les avoir observés quelque temps.

Plus je vous considère avec attention,
Plus je vois que [1] je cause ici d'émotion.
(regardant Mélite.)
L'une baisse les yeux, et paraît interdite;
(regardant Céliante.)
L'autre me fait sentir que mon aspect l'irrite;
Finette sous ses doigts sourit malignement;
Ariste consterné rêve profondément.
Chaque attitude est juste, énergique, touchante;
Et vous formez tous quatre un tableau qui m'enchante.

FINETTE.

Il ne nous manque à tous que la parole.

LE MARQUIS.

Eh bien!
Ne finirons-nous point ce muet entretien?
(à Mélite.)
Pour la dernière fois écoutez-moi, madame;
Je ne veux plus ici vous parler de ma flamme.
J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

ARISTE, à part.

Le traître a découvert que je suis marié.

MÉLITE.

Je ne demande point quel motif vous inspire.
Si vous ne m'aimez plus, c'est ce que je désire:
Et si ma sœur a pu causer ce changement,
Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.

SCÈNE VIII.

ARISTE, LE MARQUIS, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

En tout cas, s'il est vrai, comme je dois le croire,

[1] *Que*, employé ici pour *combien*, est une mauvaise locution; ou bien il faudrait, *de l'émotion*.

Que mes charmes aux siens arrachent la victoire,
Mon cher petit marquis, soyez bien averti
Que vous prenez encore un plus mauvais parti.
Pour être un pis-aller je ne fus jamais faite.
Adieu. Vous m'entendez, et je suis satisfaite.

SCÈNE IX.

ARISTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, riant.

L'incartade est plaisante, et me réjouit fort.

ARISTE.

On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

LE MARQUIS.

Laissons-lui le plaisir de faire la cruelle.
Si je veux m'engager, ce n'est pas avec elle.

ARISTE.

Quoi donc! voudriez-vous enfin vous marier?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher; et de plus je vais le publier,
Afin que les rieurs se dépêchent de rire,
Et que, la noce faite, on n'ait plus rien à dire.
Je ferai sur moi-même un couplet de chanson,
Pour animer leur verve, et leur donner le ton.

ARISTE.

Le projet est hardi, mais il est raisonnable.

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai? Pour moi, je le tiens préférable
Au parti que prendrait un homme tel que nous
De faire le plongeon pour éviter les coups.
Vous, par exemple, vous, dont la veine comique
Aux dépens du beau sexe a paru si caustique,
Ne conviendrez-vous pas, si, par quelque retour,
Vous vous avisiez... là... de prendre femme un jour,
Et que vous voulussiez cacher ce mariage,
Que vous joueriez alors un fort sot personnage?

ARISTE.

Ah! très-sot en effet. Mais enfin, dites-moi,
Quel est l'objet qui va recevoir votre foi?

LE MARQUIS.

Une enfant de treize ans. Cela doit vous surprendre;

Mais ce n'est encor rien; et vous allez apprendre
Un fait qui causera votre admiration :
J'épouse cette enfant par procuration.
Mon oncle, dont j'attends une fortune immense,
Depuis longtemps sous main traite cette alliance,
Et veut que, sans tarder, l'hymen soit contracté.
Il trouve seulement une difficulté,
Qui ne lui paraît rien cependant.

ARISTE.

Quelle est-elle ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais... c'est que celui de qui dépend la belle
Refuse absolument de me la donner.

ARISTE.

Bon !

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant qu'il peut changer de ton,
Et que son frère aîné, plus doux et plus docile,
Apprenant ce projet, le rendra plus facile.
Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

ARISTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Ou je me trompe fort, ou mon oncle et mon père
Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire :
Il s'agit du parti qui m'était destiné.

LE MARQUIS.

Ma foi, du premier coup vous l'avez deviné.
Nous voilà donc rivaux ? L'aventure est cruelle.

ARISTE.

Oh non ! De tout mon cœur je vous cède la belle.

LE MARQUIS, en souriant.

J'admire cet excès de générosité !
La fille est-elle aimable ?

ARISTE.

Oh ! c'est une beauté.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'esprit, dites-moi ?

ARISTE.

Comme un ange.

LE MARQUIS.

Et vous la refusez ?

ARISTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous êtes étrange!
Et si votre oncle va me donner tout son bien?

ARISTE.

Qu'il me laisse en repos, et je n'y prétends rien.

LE MARQUIS.

Malgré cela, pourtant, je regrette Mélite.

ARISTE.

Vous vous exagérez un peu trop son mérite;
Pour moi, je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous soupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux.
Non, Mélite jamais ne peut être oubliée;
Mais j'y dois renoncer, puisqu'elle est mariée.

ARISTE.

Mariée?

LE MARQUIS.

Oui vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaisanter.

LE MARQUIS, lui frappant sur l'épaule.

Notre ami, c'est un point dont je ne puis douter:
On a su découvrir cette affaire secrète
Par la sœur de Mélite, et même par Finette;
Et ceux qu'elles avaient choisis pour confidents
M'ont confié le fait depuis quelques instants.
On sait même le nom du mari de Mélite;
On vante son esprit, son bon cœur, son mérite;
Grand philosophe, mais bizarre, singulier;
Honteux d'avoir enfin osé se marier,
Et voulant au public cacher cette sottise,
De crainte qu'à son tour on ne le tympanise.
(Il rit.)
Ne le pourriez-vous point connaître à ce portrait?

ARISTE.

A peu près.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux, j'en suis fort satisfait.
Eh bien! dites-lui donc qu'on sait son mariage;

Et conseillez-lui fort de s'armer de courage,
Afin de recevoir galamment aujourd'hui
Certains petits brocards qui vont fondre sur lui.

(Il sort en riant.)

SCÈNE X.

ARISTE.

Suis-je mort ou vivant? Après ce coup de foudre,
Que vais-je devenir? et que puis-je résoudre?
Voici l'instant fatal que j'ai tant redouté :
Mais ne nous perdons point en cette extrémité.
Ici la diligence est un point nécessaire;
Et je sais le moyen de me tirer d'affaire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Mais écoutez-moi.

ARISTE.

Non. Vous me parlez en vain;
Rien ne peut m'empêcher de suivre mon dessein.

DAMON.

Vous extravaguez donc?

ARISTE.

Soit folie ou sagesse,
Je pars, et dans l'instant.

DAMON.

Quelle étrange faiblesse!
Que dira-t-on de vous?

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra.
Pourvu que je sois loin, rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi! cet esprit nourri de la sagesse antique
Se perd quand il s'agit de la mettre en pratique?

ARISTE.

Je vous l'ai dit souvent: les sages autrefois,
De la seule vertu reconnaissant les lois,
Loin de fuir la douleur comme un affreux supplice,
Non contents de la vaincre, en faisaient leur délice.
Les plus sanglants affronts, les plus cruels mépris,
Ne pouvaient un instant ébranler leurs esprits:
Immobiles rochers, ils défiaient l'orage.
J'admire leur exemple, et n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et moi, je vous réponds que vous l'égalerez
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh ! comment me calmer au fort de ma disgrâce ?
Je voudrais qu'un instant vous fussiez à ma place,
En butte à mille affronts pires que le trépas :
Un front à triple airain ne les soutiendrait pas.
A peine quelques gens savent mon mariage,
Qu'au même instant sur moi je vois fondre un orage,
Un déluge d'écrits, tant en prose qu'en vers,
Qui vont à mes dépens réjouir l'univers.
Et que sera-ce donc quand la cour et la ville... ?

DAMON.

Pour parer tous ces traits, soyez ferme et tranquille;
C'est le meilleur parti.

ARISTE.

Je le sens comme vous.
Mais pourriez-vous tenir contre de pareils coups ?
Lisez.

(Il présente plusieurs papiers à Damon.)

DAMON.

Bon ! jeux d'esprit et pures bagatelles !

ARISTE.

Morbleu ! ce sont pour moi des blessures mortelles :
L'équitable public me rend ce qu'il me doit.
On va me rire au nez et me montrer au doigt;
Je n'y pourrais survivre : une retraite obscure
Me sauvera du moins cette triste aventure.

DAMON.

Et Mélite ?

ARISTE.

Dans peu Mélite me suivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce dessein elle s'opposera.

ARISTE.

En dépit d'elle-même, il faut qu'elle y consente.
Ma disgrâce est l'effet de sa langue imprudente :
A mes cruels chagrins je prétends qu'elle ait part;
Et je vais la résoudre à souffrir mon départ.
Holà ! quelqu'un !

SCÈNE II.

ARISTE, DAMON, PICARD.

PICARD.

Monsieur?

ARISTE.

Va-t'en voir si madame
Est de retour.

PICARD s'en va, et revient.

De qui parlez-vous?

ARISTE, vivement, après avoir un peu rêvé.

De ma femme.

PICARD s'en va, et revient.

Laquelle est-ce?

ARISTE.

Mélite.

PICARD, se grattant l'oreille.

Oh! je ne suis pas sot :
Je le savais fort bien, sans vous en dire mot.

ARISTE.

Va-t'en.

SCÈNE III.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Où voulez-vous faire votre retraite?

ARISTE.

Pour cette circonstance, elle sera secrète.

DAMON.

Parbleu! je vous suivrai.

ARISTE.

Non, ne me suivez pas;
Et si ma belle-sœur a pour vous des appas,
Gardez-vous de la perdre un seul instant de vue;
Sinon, vous pourriez bien la retrouver pourvue.

DAMON.

Comment puis-je fixer son caprice éternel?

ARISTE.

En l'engageant à vous par un vœu solennel.
Votre nom supposé cause sa répugnance?

Il faut lui déclarer quelle est votre naissance.

DAMON.

Je le puis. Vous savez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang, et causait son erreur;
Grâce à mon frère aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, et j'en ai la nouvelle
Par un de mes parents arrivé de Lyon.
Je n'ai plus rien à craindre, et je reprends mon nom.
Du moins, jusqu'à demain suspendez votre fuite
Pour rendre témoignage...

ARISTE.

Ah! j'aperçois Mélite!
Que je suis agité! Voici l'occasion
Où je dois recourir à votre affection.
Aidez-moi de vos soins.

DAMON.

Eh bien! que faut-il faire?
Me voilà prêt.

ARISTE.

De grâce, allez trouver mon père,
Dites-lui mon dessein. Faites si bien aussi,
Qu'il puisse l'approuver et demeurer ici,
Afin de consoler Mélite en mon absence.
Allez: je vous attends avec impatience.

SCÈNE IV.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

MÉLITE, à Ariste.

Ciel! que dois-je augurer du trouble où je vous vois?

ARISTE, agité.

Ici fort à propos vous venez toutes trois.
(à Mélite.)
Ma femme, désormais vous serez satisfaite.

MÉLITE.

En quoi?

ARISTE.

Notre union cesse d'être secrète;
Et grâces à vos soins, à votre empressement,
De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

MÉLITE.

Quoi! vous osez me faire une telle injustice?

Si je vous ai trahi, que le ciel me punisse !

ARISTE.

Vous verrez que c'est moi qui me serai trahi :
Car Finette, à coup sûr, m'a trop bien obéi
Pour avoir laissé même entrevoir le mystère.
Et pour ma belle-sœur, qui sait l'art de se taire,
Que dis-je ? qui le porte à sa perfection,
Je n'ai qu'à me louer de sa discrétion.

CÉLIANTE.

Il est pourtant certain, malgré vos railleries,
Que je n'ai dit le fait qu'à six de mes amies.

FINETTE.

Et moi, qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis,
Qui n'en auront rien dit, car ils me l'ont promis.
En les mettant ainsi de notre confidence,
Je les engageais tous à garder le silence.

MÉLITE.

Ah ! cessez de railler, de grâce, et dites-nous...

ARISTE.

Eh bien ! sans plaisanter, je prends congé de vous.
Adieu, ma femme.

MÉLITE.

O ciel ! je n'y pourrai survivre.
Ariste, ou demeurez, ou laissez-moi vous suivre.

ARISTE.

Vous me suivrez aussi : soyez prête au départ.
Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma part,
Et nous nous reverrons dans un séjour tranquille,
Où j'ai fixé le mien [1]. Je renonce à la ville ;
Voyez si vous pouvez y renoncer aussi,
Et n'espérez jamais de me revoir ici.

CÉLIANTE.

Hé quoi ! pour un mari vous serez complaisante
Jusqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante ?

MÉLITE.

(à Ariste.)

Oui, ma sœur. Je ferai tout ce que vous voudrez.
Je trouverai Paris partout où vous serez.

[1] On ne peut pas dire qu'on fixe son séjour dans un séjour.

SCÈNE V.

ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

DAMON.

Je viens vous informer d'une fâcheuse affaire :
J'ai trouvé près d'ici votre oncle et votre père,
Sortant de la maison du marquis du Lauret,
Où sans doute ils avaient appris votre secret.
Votre oncle, transporté de colère et de rage,
Prétend faire, dit-il, casser le mariage,
Comme ayant été fait à l'insu des parents ;
Et trouve pour cela vingt moyens différents.

MÉLITE.

Ciel ! que nous dites-vous ?

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTE.

Et mon père ?

DAMON.

Il s'efforce en vain à vous défendre.
Votre oncle, prévenu, refuse d'écouter,
Et, s'il n'est secondé, veut vous déshériter.
Une telle menace alarme votre père,
Qui ne sait de quel biais ajuster cette affaire.
Ils sont partis ensemble, et vont, je crois, tous deux
Consulter sur ce point un avocat fameux.

MÉLITE.

Et dans un tel péril Ariste m'abandonne !

ARISTE.

Non. L'éclat que j'ai craint n'a plus rien qui m'étonne.
Votre péril me rend la noble fermeté
Qui des cœurs vertueux fait la félicité.
Je vais, d'un front serein, faire tête à l'orage.
Que le public surpris fronde mon mariage,
Que mon oncle irrité me prive de son bien ;
On veut nous séparer, je ne ménage rien.
Je vais trouver mon oncle, et moi-même lui dire
Qu'à m'arracher à vous c'est en vain qu'il aspire ;
Et je lui ferai voir, en bravant son courroux,
Que rien n'est à mon cœur si précieux que vous.

MÉLITE.

Je reconnais Ariste, et n'ai plus rien à craindre.

Mais au premier abord tâchez de vous contraindre,
Et souffrez tout le feu du premier mouvement.

ARISTE.

C'est mon dessein. Allez à votre appartement,
Et ne paraissez plus qu'on ne vous avertisse.

MÉLITE.

O ciel, protége-nous! j'implore ta justice.

SCÈNE VI.

CÉLIANTE, DAMON, FINETTE.

CÉLIANTE.

L'état où je les vois me fait compassion;
Malgré moi je prends part à leur affliction.
Il faut que je sois folle. Oh! oui, je suis trop bonne.
Moi, trembler pour ma sœur!

DAMON.

Quoi! cela vous étonne?

CÉLIANTE.

Pourquoi non? Songez-vous aux tours qu'elle m'a faits?

DAMON.

Quels tours?

CÉLIANTE.

Ceux qu'une sœur ne pardonne jamais.

DAMON.

Mais encore, en quoi donc?

CÉLIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire
A des gens dont l'hommage eût pu me satisfaire.

DAMON.

Je vous suis obligé de ce doux compliment :
Mais, puisque vous m'aimez, je ne vois pas comment
Vous lui voulez du mal d'avoir su plaire à d'autres.

FINETTE.

C'est que vos sentiments sont différents des nôtres.

CÉLIANTE.

Quoi! vous croyez encor que je vous aime, moi?

DAMON.

La question me charme! Eh, parbleu! je le croi,
Puisque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

CÉLIANTE.

Ah! quelle vision! Moi, Finette, je l'aime?
Est-il vrai?

FINETTE.

Quelquefois, selon le temps qu'il fait.

DAMON.

Du caprice souvent j'ai ressenti l'effet.
Mais, malgré vous, je lis jusqu'au fond de votre âme;
Et je vous réponds, moi, que vous serez ma femme.

CÉLIANTE.

Moi, je serai sa femme! Ah! je voudrais le voir.

DAMON.

Oui, oui, vous le verrez.

CÉLIANTE.

Quand cela?

DAMON.

Dès ce soir.

CÉLIANTE, à Finette.

Ne le croirait-on pas, de l'air dont il l'assure?

FINETTE.

On croirait qu'il vous dit votre bonne aventure.

CÉLIANTE.

Ma mauvaise plutôt.

DAMON.

Oui, vos yeux, malgré vous,
M'annoncent que ce soir je serai votre époux.

CÉLIANTE.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence!
Qui? moi, j'épouserais un homme sans naissance!

DAMON.

Et si vous deveniez comtesse en m'épousant?

CÉLIANTE.

Vous, me faire comtesse?

DAMON.

Ariste est mon garant,
Et du sang dont je sors il pourra vous instruire:
L'en croirez-vous?

CÉLIANTE.

Eh! mais... je ne sais plus que dire.
Pourquoi donc feignez-vous...?

DAMON.

Une forte raison
M'obligeait à cacher ma naissance et mon nom.

CÉLIANTE.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.

Le péril de ma sœur m'inquiète et m'attriste :
Nous songerons à nous quand je saurai son sort.
J'entends du bruit.

DAMON.

C'est l'oncle.

FINETTE.

Il querelle, et bien fort.

SCÈNE VII.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, CÉLIANTE FINETTE.

GÉRONTE.

O le grand philosophe ! ô le beau mariage !
Où se cache-t-il donc ce raisonneur si sage,
Qui n'impose jamais par ses opinions,
Et qui ne veut parler que par ses actions ?
Ah ! vraiment, l'imbécile en a fait une belle !

LISIMON.

Eh ! mon frère !

FINETTE, à Céliante.

Il me fait une frayeur mortelle.

CÉLIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON, la retenant.

Eh ! ne l'irritez pas.
De sang-froid laissons-lui faire tout son fracas.

GÉRONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de sa Mélite :
Mais qu'il sache, morbleu ! que je le déshérite.
Avec ma belle-fille on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi ! ce neveu si cher...

GÉRONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais...

GÉRONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait son horoscope ;
Et je veux qu'il enrage avec sa Pénélope,
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment.

LISIMON.

Ah ! ne vous flattez point de son consentement.

GÉRONTE.

L'affaire est entamée, il faut qu'il me le donne.
Mais je crois que voici justement la personne
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu.

FINETTE.

Madame, il vient à vous.

CÉLIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON, à Céliante.

Gardez-vous de l'aigrir.

CÉLIANTE.

Mon Dieu! laissez-moi faire.
Je m'en vais, en deux mots, accommoder l'affaire.

DAMON.

Ou plutôt la gâter.

GÉRONTE, à Céliante.

Ah! ma belle, est-ce vous
Dont mon sot de neveu prétend être l'époux?

CÉLIANTE.

Et quand cela serait, qu'y trouvez-vous à dire?

FINETTE, à part.

L'entretien sera vif, et je m'apprête à rire.

GÉRONTE.

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté :
Le mariage est nul, de toute nullité.

CÉLIANTE.

Je soutiens qu'il est bon, et bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GÉRONTE.

Que mon consentement,
Et celui de mon frère.

CÉLIANTE.

On s'en passe aisément,
Comme vous le voyez.

GÉRONTE, à Lisimon.

Tubleu! quelle commère!

CÉLIANTE, à Lisimon.

Apparemment, monsieur, vous êtes le beau-père?

LISIMON.

Je suis père d'Ariste.

CÉLIANTE.

Ayez la fermeté
De vous servir ici de votre autorité.
Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage
Qui, loin de chicaner sur un bon mariage,
Signerez au contrat sans vous faire prier.
(à Géronte.)
Pour vous, il vous sied bien, mon petit financier,
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur, et d'illustre naissance!
Oh bien! tenez de moi pour un fait assuré
Que vous vous en devez croire fort honoré;
Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille,
Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-fille.

GÉRONTE, à Lisimon.

C'est donc là cet esprit sage, modeste, doux,
Qui devait tout d'abord désarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avait dit : mais quelle est ma surprise?
Je crois que notre sage a fait une sottise.

GÉRONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela?

LISIMON.

Madame, il vous sied mal de prendre ce ton-là;
Et l'air dont vous venez de parler à mon frère
Me fait mal augurer de votre caractère.

CÉLIANTE.

Tant pis pour vous, monsieur.

LISIMON.

Dans cette occasion,
Votre unique parti c'est la soumission.

GÉRONTE.

Allons, sortons, mon frère, ou bien je vous renonce.
Ma belle, dans l'instant vous aurez ma réponse.

DAMON, à Céliante.

J'ai prévu ces effets de votre emportement.
Messieurs, vous vous trompez, écoutez un moment.

GÉRONTE.

Je n'écoute plus rien, je suis trop en colère.
J'aurais été peut-être aussi sot que mon frère :
Mais puisqu'on m'ose encor traiter de la façon,

Un bon procès, morbleu ! va m'en faire raison.
Allons. Malgré ce fils que vous croyez si sage,
Je prétends qu'un arrêt casse le mariage.

SCÈNE VIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, CÉLIANTE FINETTE.

ARISTE.

Casser mon mariage, avoir un tel dessein,
C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein.

CÉLIANTE.

Qu'il s'y joue, il verra.

ARISTE, à Lisimon.

Même en votre présence,
On m'ose menacer de cette violence !
J'ai peine à retenir un trop juste courroux.
Mon oncle, contre moi, dispose-t-il de vous?
Mais j'ai tort, après tout, de craindre que mon père
Veuille à cet attentat prêter son ministère :
Sa bonté, sa vertu, m'en sont de sûrs garants.
Si vous connaissiez bien celle que je défends,
Loin de vouloir, mon oncle, armer la loi contre elle,
Vous-même vous seriez son défenseur fidèle.
Aussitôt qu'on la voit, tout parle en sa faveur,
Ses traits, sa modestie, et surtout sa douceur.

GÉRONTE.

Sa douceur ! Oui parbleu ! nous en avons des preuves.
De grâce, en faites-vous de fréquentes épreuves?

ARISTE.

Sans cesse.

GÉRONTE, à Lisimon.

A quel excès va son aveuglement !

LISIMON, à Ariste.

Nous avons tout sujet d'en penser autrement.

ARISTE.

De ma femme?

LISIMON.

Oui, mon fils.

FINETTE, à part.

L'équivoque est plaisante.

LISIMON.

Elle est très-emportée, encor plus imprudente;
Et devant elle, enfin, je vous déclare net
Que de son procédé je suis mal satisfait.

ARISTE, regardant de tous côtés.

Devant elle?

GÉRONTE.

Pour moi, j'en suis outré de rage.

LISIMON.

Elle a fait à votre oncle un très-sensible outrage,
Et vous avez grand tort de vanter sa douceur.

FINETTE, à part.

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DAMON.

Ariste, écoutez-moi.

ARISTE, à Damon.

Se peut-il que Mélite....

CÉLIANTE.

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GÉRONTE, à Ariste.

Eh bien! vous entendez?

ARISTE.

Moi? Non, je n'entends point.

LISIMON.

Puisqu'elle ose pousser l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au dessein de mon frère.

ARISTE.

Non, Mélite n'est point d'un pareil caractère.
Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit;
Et je vais la chercher.

GÉRONTE, à Lisimon.

A-t-il perdu l'esprit?

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher? Où?

ARISTE.

Chez elle.

GÉRONTE.

Oh! la philosophie a brouillé sa cervelle.
Ne la voyez-vous pas?

ARISTE, apercevant Mélite.

En effet, la voici.

Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

SCÈNE IX.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, MÉLITE, ARISTE, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

Mélite, approchez-vous.

LISIMON.

Que vois-je?

DAMON.

C'est sa femme.

GÉRONTE.

C'est sa femme?

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE.

On me soutient, madame,
Que mon oncle et mon père, en ce même moment,
Ont essuyé cent traits de votre emportement;
Que, sans aucun respect, excitant leur colère...

MÉLITE.

Moi, j'aurais insulté votre oncle et votre père!
Eh! je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE.

Quel galimatias!

DAMON.

Je vais le démêler,
Si l'on m'écoute enfin. Une pure méprise
Forme l'embrouillement qui fait votre surprise;
Et les vivacités de votre belle-sœur,
Qu'ils prenaient pour Mélite, ont causé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez dû plus tôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Et le moyen? jamais on n'a voulu m'entendre.

CÉLIANTE.

Ce que je leur ai dit, je le répéterai.
On veut nous faire affront, et je le souffrirai!
On intente un procès sur votre mariage,
Et je ne serai pas sensible à cet outrage!

Si j'étais votre femme, et qu'on eût ce dessein,
Votre oncle ne mourrait jamais que de ma main.

MÉLITE, à Lisimon et à Géronte.

De quoi suis-je coupable? Ariste peut vous dire
Qu'à recevoir sa main il n'a pu me réduire
Qu'après m'avoir promis et juré mille fois
Que son père avec joie approuverait son choix.
(à Lisimon.)
C'est à vous, je le vois, qu'il faut que je m'adresse,
Pour vous entendre ici confirmer sa promesse.
Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'honneur,
Pour condamner son choix, et causer mon malheur.

LISIMON.

Madame, vos discours ont pénétré mon âme.
Mon fils ne pouvait prendre une plus digne femme,
Je le vois; et son choix entraînerait le mien
Si ce fils pour vous deux avait assez de bien.
Sa fortune dépend des bontés de mon frère,
Et votre mariage excite sa colère.
Il veut absolument rompre cette union,
Ou priver votre époux de sa succession.

MÉLITE, à Géronte.

Pour vous fléchir, monsieur, je n'ai point d'autres armes
Que ma soumission, mes soupirs et mes larmes.
Confirmez mon bonheur: pour l'obtenir de vous,
Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux.
Mais si je presse en vain, si votre aigreur subsiste,
Je ne veux point causer l'infortune d'Ariste.
En brisant nos liens, rendez-lui votre cœur;
Un couvent cachera ma honte et ma douleur.

GÉRONTE, attendri.

Qui pourrait résister à sa voix de sirène?
Ma nièce, levez-vous. Me voilà fort en peine.
Tantôt, désespéré de votre hymen secret,
J'ai promis aux parents du marquis du Lauret
Qu'il aurait tout mon bien avec ma belle-fille,
En cas que je la fisse entrer dans leur famille.
Si je vous laisse Ariste, elle aura le marquis,
Et ma succession, puisque je l'ai promis.

ARISTE.

Mon oncle, vous pouvez accomplir vos promesses:

Mélite me tient lieu de toutes vos richesses.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

LE MARQUIS.

Vous voyant assemblés, je suppose d'abord
Qu'après un peu de bruit vous voilà tous d'accord :
C'est prendre, croyez-moi, le parti le plus sage.
(à Ariste.)
Je vous fais compliment sur votre mariage :
Si vous eussiez daigné me le faire savoir,
J'aurais su m'acquitter plus tôt de ce devoir.

ARISTE.

Épargnez-vous, marquis, ces froides railleries.
Vous perdez tout le fruit de vos plaisanteries,
Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour.

LE MARQUIS.

Si votre oncle y consent, ce sera dès ce jour.
(à Géronte.)
Vous destiniez Ariste à votre belle-fille,
Cela n'est plus faisable. En ce cas, ma famille,
Vous et moi, nous pourrons conclure en ce moment,
Si vous voulez, monsieur, décider promptement.

GÉRONTE.

Vous êtes bien pressé.

LE MARQUIS, regardant Ariste.

Lorsqu'un homme si sage
Se soumet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus, puis-je trop me presser
De suivre le chemin qu'il vient de me tracer?

GÉRONTE.

Eh bien! ma belle-fille est à vous. Sa naissance
Est égale à la vôtre, et tout au moins, je pense.

LE MARQUIS.

D'accord.

GÉRONTE.

Par elle-même elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GÉRONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrais le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GÉRONTE.

Vous opposer au don que je voulais vous faire?

LE MARQUIS.

Ce n'est point pour trancher ici du généreux.
Un jour, je serai riche au delà des mes vœux :
Mais quand je serais né sans bien, sans espérance
D'en avoir, je mourrais plutôt dans l'indigence
Que de devenir riche aux dépens d'un ami.
Monsieur, ne soyez point indulgent à demi :
Non content d'approuver qu'il conserve Mélite,
De deux parfaits époux couronnez le mérite.
Je n'exige de vous d'autre condition
Que de leur assurer votre succession.

ARISTE, en l'embrassant.

Ami trop généreux!

LISIMON.

Ce procédé m'enchante.

GÉRONTE.

La déclaration est nouvelle et touchante.
Ma nièce, mon neveu, je voulais vous punir;
Mais tout parle pour vous, je n'y puis plus tenir :
Vous aurez tout mon bien, en dépit de moi-même.

MÉLITE.

Puisque Ariste est heureux, mon bonheur est extrême.

GÉRONTE.

Mon frère, allons dresser et signer deux contrats.

ARISTE, à Céliante.

Nous en signerons trois. N'y consentez-vous pas?

MÉLITE, à Céliante.

Vous résistez en vain : Damon a su vous plaire;
Donnez-lui votre main.

ARISTE.

Vous ne pouvez mieux faire.
Il vous cachait son rang; mais je suis caution
Qu'il est homme d'honneur et de condition.

CÉLIANTE.

Je vous crois : mais enfin...

FINETTE, à Céliante.

Allons, un bon caprice.

DAMON.

Je vois que, malgré vous, vous me rendez justice.

CÉLIANTE.

Oui, monstre, il est écrit que je t'épouserai :
Mon penchant m'y contraint; mais je m'en vengerai.

FINETTE.

Belle conclusion!

DAMON.

Pestez, sans vous contraindre.
Vous m'aimez, je vous aime, et je n'ai rien à craindre.

ARISTE, à Mélite.

Pour vous mettre, Mélite, au comble de vos vœux,
En face du public resserrons nos doux nœuds;
Et prouvons aux railleurs que, malgré leurs outrages,
La solide vertu fait d'heureux mariages.

FIN DU PHILOSOPHE MARIÉ.

LE GLORIEUX,

COMÉDIE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 18 JANVIER 1732.

PERSONNAGES.

LISIMON, riche bourgeois anobli.
ISABELLE, fille de Lisimon.
VALÈRE, fils de Lisimon.
LE COMTE DE TUFIÈRE, amant d'Isabelle.
PHILINTE, autre amant d'Isabelle.
LYCANDRE, vieillard inconnu.
LISETTE, femme de chambre d'Isabelle.
PASQUIN, valet de chambre du Comte.
LAFLEUR, laquais du Comte.
M. JOSSE, notaire.
UN LAQUAIS de Lycandre.
Plusieurs autres LAQUAIS du Comte.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASQUIN.

Lisette ne vient point : je crois que la friponne
A voulu se moquer un peu de ma personne,
En me donnant tantôt un rendez-vous ici.
Pour le coup, je m'en vais. Ah! ma foi, la voici.

SCÈNE II.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

Mon cher monsieur Pasquin, je suis votre servante.

PASQUIN.

Très-humble serviteur à l'aimable suivante
D'une aimable maîtresse.

LISETTE.

Un si doux compliment

Mérite de ma part un long remercîment,
Mais pour m'en acquitter je manque d'éloquence :
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre.

PASQUIN

A vous parler sans fard,
Ma reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurais voulu pouvoir un peu plus tôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étais vif, et j'enrageais d'attendre;
Rien ne pouvait calmer mes désirs excités :
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE.

Si bien que vous voilà devenu raisonnable?

PASQUIN.

Et j'en suis bien honteux.

LISETTE.

Honteux d'être estimable?

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous; et je lis dans vos yeux
Qu'avec moins de raison je vous plairais bien mieux.

LISETTE.

A moi? Je vous fuirais, si vous étiez moins sage.

PASQUIN.

Me voilà donc au fait, et j'entends ce langage.
Vous me trouvez trop vieux pour être un favori;
Et de moi vous ferez un honnête mari.
Je me sens pour ce titre un fonds de patience,
Dont vous pourrez bientôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort; car je ne veux, de vous,
Ni faire mon amant, ni faire mon époux.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc? Quel sujet nous assemble?

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

Sur quoi?

LISETTE.

Sur votre maître et ma maîtresse.

PASQUIN.

Eh bien ?

LISETTE.

Traitons cette matière, et ne nous cachons rien.
Tous deux à les servir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles, je pense.

PASQUIN.

Votre idée est très-juste; elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux.
Le comte votre maître est froid et sérieux;
Et, depuis trois grands mois qu'avec nous il demeure,
Je n'ai pas encor pu lui parler un quart d'heure.
Quel est son caractère? Entre nous, j'entrevois
Que ma maîtresse l'aime; et cependant je crois
Qu'il ne doit pas longtemps compter sur sa tendresse;
Car, avec de l'esprit, du sens, de la sagesse,
Des grâces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec constance. Avant qu'aimer, dit-on,
Il faut connaître à fond; car l'Amour est bien traître.
Pour Isabelle, elle aime avant que de connaître;
Mais son penchant ne peut l'aveugler tellement,
Qu'il dérobe à ses yeux les défauts d'un amant.
Les cherchant avec soin, et les trouvant sans peine,
Après quelques efforts sa victoire est certaine;
Honteuse de son choix, elle reprend son cœur,
Et l'on voit à ses feux succéder la froideur :
Sur le point d'épouser, elle rompt sans mystère.

PASQUIN.

Voilà, sur ma parole, un plaisant caractère.
Un cœur tendre et volage, un esprit vif, ardent
Jusqu'à l'étourderie, et toutefois prudent;
Coquette au par-dessus.

LISETTE.

Non; point capricieuse,
Point coquette, et surtout point artificieuse.
Elle aime tendrement, et de très-bonne foi;
Mais cela ne tient pas. Maintenant dites-moi
Toutes les qualités du comte votre maître.
C'est pour le mieux servir que je veux le connaître.
Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui;

Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma maîtresse
De s'en apercevoir, et fixons sa tendresse :
Mais découvrez-les-moi, pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

Instruit de vos desseins, je parlerai sans craindre,
Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.
Ses bonnes qualités seront mon premier point;
Ses défauts, mon second. Je ne vous cache point
Que je serai très-court sur le premier chapitre;
Très-long sur le dernier. Premièrement, son titre
De comte de Tufière est un titre réel,
Et son air de grandeur est un air naturel :
Il est certainement d'une haute naissance.

LISETTE.

C'est l'effet du hasard. Passons.

PASQUIN.

Toute la France
Convient de sa valeur, et, brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il est très-estimé.
Il fera son chemin, à ce que l'on assure.
Il est homme d'honneur : on vante sa droiture.
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très-bon.
Voilà mon premier point.

LISETTE.

Passons vite au second.

SCÈNE III.

LISETTE, PASQUIN, LAFLEUR.

PASQUIN.

Ah! te voilà, Lafleur? Que fait monsieur le comte?

LAFLEUR.

Il joue; et, qui plus est, il y fait bien son compte;
Car il va mettre à sec un franc provincial,
Au moins aussi nigaud qu'il me paraît brutal.
Notre maître, tandis qu'il jure et se désole,
Embourse son argent, sans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens-tu si tôt?

LAFLEUR.

Pour un dessein que j'ai.

PASQUIN.

Quel dessein?

LAFLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi?

LAFLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connaître,
Vous êtes factotum de monsieur notre maître.
On n'ose lui parler sans le mettre en courroux :
Il faut par conséquent que l'on s'adresse à vous.

PASQUIN.

Tu me surprends, Lafleur; je te croyais plus sage.
Servir monsieur le comte est un grand avantage;
Pourquoi donc le quitter? éclaircis-moi ce point.

LAFLEUR.

C'est que vous parlez trop, et qu'il ne parle point.

LISETTE.

Le trait est singulier, et la plainte est nouvelle.

LAFLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chère demoiselle,
Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un sot;
Et mon maître, en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Que t'importe cela?

LAFLEUR.

Comment donc, que m'importe?
Peut-il avec ses gens en user de la sorte!
Que je sois tout un jour dans son appartement,
Il ne daignera pas me gronder seulement;
Et j'ai quitté pour lui la meilleure maîtresse...
Qui voulait qu'on parlât, et qui parlait sans cesse.
On ne s'ennuyait point. Tous les jours, tour à tour
Elle nous chantait pouille avant le point du jour.
C'était un vrai plaisir.

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te gronde?

LAFLEUR.

Je ne hais point cela, pourvu que je réponde.

Répondre, c'est parler. Encor vit-on. Mais, bon
Avec monsieur le comte on ne dit oui ni non.
Il ne dit pas lui-même une pauvre syllabe.
Oh! j'aimerais autant vivre avec un Arabe.
Cela me fait sécher, cela me pousse à bout,
Moi qui dis volontiers mon sentiment sur tout
Le silence me tue; et.... Vous riez?

LISETTE.

Achève.

LAFLEUR, en pleurant.

Si je reste céans, il faudra que je crève.

LISETTE, à Pasquin.

Que j'aime sa franchise et sa naïveté!

LAFLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

PASQUIN.

Notre maître à ses gens fait garder le silence;
Mais ils sentent l'effet de sa magnificence:
Bien nourris, bien vêtus, et payés largement.

LAFLEUR.

Et tout cela pour moi n'est point contentement.

LISETTE.

Enfin, il faut qu'il parle; et c'est là sa folie.

LAFLEUR.

Autrement je succombe à la mélancolie.
J'eus un maître autrefois que je regrette fort,
Et que je ne sers plus, attendu qu'il est mort.
Il ne me faisait pas de fort gros avantages;
Il me nourrissait mal, me payait mal mes gages;
Jamais aucuns profits, et souvent en hiver
Il me laissait aller presque aussi nu qu'un ver:
Mais je l'aimais. Pourquoi? C'est qu'il me faisait rire,
Et que de mon côté je pouvais tout lui dire.
Il m'appelait son cher, son ami, son mignon;
Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.
Mais pour monsieur le comte, au diantre si je l'aime!
Il est toujours gourmé, renfermé dans lui-même;
Toujours portant au vent, fier comme un Écossais.
Je ne puis le souffrir, à vous parler français:
Et, dût-il m'enrichir, que le diable m'emporte
Si je voulais servir un maître de la sorte.

PASQUIN.

Patience ; à ta face on s'accoutumera,
Et tu verras qu'un jour monsieur te parlera.
Mais ne t'échappe point ; attends l'heure propice.
Depuis dix ans au moins je suis à son service,
Et n'ose lui parler que par occasion.

LISETTE, à Pasquin.

Ce pauvre garçon-là me fait compassion.
Faites que l'on lui dise au moins quelques paroles.

LAFLEUR.

Tenez, j'aimerais mieux deux mots que deux pistoles.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LAFLEUR.

Enfin, point de milieu :
Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chasse. Adieu.
Voilà mon dernier mot ; c'est moi qui vous l'annonce ;
Et je parlerai, moi, si je n'ai pas réponse.

SCÈNE IV.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'ai pitié, comme vous, de ce pauvre Lafleur.

LISETTE.

Le comte de Tufière est donc un fier seigneur ?

PASQUIN.

C'est là mon second point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique
Est d'être toujours grave avec un domestique.
S'il lui disait un mot, il croirait s'abaisser ;
Et qu'un valet lui parle, il se fera chasser.
Enfin, pour ébaucher en deux mots sa peinture
C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
Pour ses inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ses égaux même il prend l'air important :
Si fier de ses aïeux, si fier de sa noblesse,
Qu'il croit être ici-bas le seul de son espèce ;

Persuadé d'ailleurs de son habileté
Et décidant sur tout avec autorité ;
Se croyant en tout genre un mérite suprême ;
Dédaignant tout le monde, et s'admirant lui-même ;
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus suffisant, et le plus glorieux.

LISETTE.

Ah ! que nous allons rire !

PASQUIN.

Et de quoi donc ?

LISETTE.

Son faste,
Sa fierté, ses hauteurs, sont un parfait contraste
Avec les qualités de son humble rival,
Qui n'oserait parler, de peur de parler mal ;
Qui par timidité rougit comme une fille ;
Et qui, quoique fort riche, et de noble famille,
Toujours rampant, craintif, et toujours concerté,
Prodigue les excès de sa civilité ;
Pour les moindres valets rempli de déférences,
Et ne parlant jamais que par ses révérences.

PASQUIN.

Oui, ma foi, le contraste est tout des plus parfaits :
Et nous en pourrons voir d'assez plaisants effets.
Ce doucereux rival, c'est Philinte, sans doute ?
Mon maître, d'un regard, doit le mettre en déroute.

LISETTE.

Mais ce comte si fier est donc bien riche aussi ?
Du moins il le paraît.

PASQUIN.

Riche ? Non, Dieu merci :
Car c'est là quelquefois ce qui rabat sa gloire ;
Et tout son revenu, si j'ai bonne mémoire,
Vient de sa pension, et de son régiment.
Mais il sait tous les jeux, et joue heureusement :
C'est par là qu'il soutient un train si magnifique.

LISETTE.

Et faites-vous fortune ?

PASQUIN.

Oui, par ma politique.
Avec moi quelquefois il prend des libertés.

Je le boude, il sourit. Mes dépits concertés,
Un air froid et rêveur, quelques brusques paroles,
L'amènent où je veux. Par quatre ou cinq pistoles
Il cherche à m'apaiser, à me calmer l'esprit;
Et, comme j'ai bon cœur, son argent m'attendrit.

LISETTE.

Vous m'avez mise au fait, et je vais vous instruire.
Le comte va bientôt lui-même se détruire
Dans l'esprit d'Isabelle; oui, soyez-en certain,
S'il ne lui cache pas son naturel hautain.
Elle est d'humeur liante, affable, sociable:
L'orgueil est à ses yeux un vice insupportable;
Et, malgré les grands biens qui lui sont assurés,
Son air et ses discours sont simples, mesurés,
Honnêtes, prévenants, et pleins de modestie.

PASQUIN.

Si bien qu'avec mon maître elle est mal assortie?

LISETTE.

Il aura son congé, s'il ne se contraint point.
Donnez-lui cet avis.

PASQUIN.

Il est haut à tel point...

LISETTE.

J'entends du bruit. Je crois que c'est notre vieux maître.
Ne me laissez pas seule avec lui.

PASQUIN.

Ce vieux reître [1]
Est-il si dangereux?

LISETTE.

A cinquante-cinq ans,
Il est plus libertin que tous nos jeunes gens;
Et ce qui me surprend, c'est que son fils Valère
A toute la sagesse et la vertu d'un père.

SCÈNE V.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON, courant à Lisette.

Bonjour, ma chère enfant; embrasse-moi bien fort.

[1] On donnait encore cette épithète aux hommes âgés et de mauvaises mœurs. Les reitres étaient une soldatesque étrangère, mercenaire, et indisciplinée.

Comment donc, tu me fuis?

LISETTE.

Réservez ce transport
Pour madame.

LISIMON.

Eh! fi donc! Tu te moques, je pense?
J'arrive de campagne; et, plein d'impatience
De te revoir, j'accours... Quel est ce garçon-là?
Tête à tête tous deux? Je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étais pas si fière?

LISETTE.

Nous nous entretenions du comte de Tufière,
Son maître.

LISIMON.

Ce seigneur que l'on m'a proposé
Pour ma fille?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

LISIMON.

Je suis très-disposé,
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre.
On me le vante fort; et l'on me fait entendre
Qu'il est homme d'honneur, de grande qualité.
Mais est-il vif, alerte, étourdi, bien planté,
Bon vivant? car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites son portrait, et c'est par là qu'il brille.

LISIMON.

Bon. Aime-t-il la table, et boit-il largement?

PASQUIN.

Diable! il est le plus fort de tout le régiment.
Il a fait son chef-d'œuvre en Allemagne, en Suisse.

LISIMON

Voilà mon homme. Il faut que l'autre déguerpisse.

LISETTE.

Qui? Philinte?

LISIMON.

Lui-même. Il me cajole en vain.
C'est un homme qui met le tiers d'eau dans son vin.
Ce fade personnage, en ses façons discrètes,
Me donne la colique à force de courbettes.

Mon gendre buveur d'eau ! Fût-il prince, morbleu,
Je le refuserais. Nous allons voir beau jeu ;
Car ma femme, dit-on, le destine à ma fille.
Sait-elle que je suis le chef de ma famille,
Le monarque absolu d'elle et de mes enfants ?
Que j'en veux disposer ? Mais est-elle céans ?

LISETTE.

Oui, monsieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chère compagne
Qu'il faut que dès ce soir elle aille à la campagne.

LISETTE.

Et pourquoi donc ?

LISIMON.

Pourquoi ? C'est que je suis ici.
Belle demande !

LISETTE.

Mais...

LISIMON.

Dans cette maison-ci
Nous sommes à l'étroit, et trop près l'un de l'autre ;
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon hôtel sera vaste, et je prendrai grand soin
Que nos appartements se regardent de loin,
Afin qu'un même toit elle et moi nous assemble [1],
Sans nous apercevoir que nous logions ensemble.

LISETTE.

Je vais voir si madame est visible.

LISIMON.

Non, non ;
J'ai deux mots à te dire. Et toi, sors, mon garçon.
Va-t'en chercher ton maître en toute diligence.
Il faut qu'incessamment nous fassions connaissance.

LISETTE.

Son maître va rentrer.

PASQUIN.

Et je l'attends ici.

LISIMON.

Va l'attendre dehors, décampe.

[1] *Nous rassemble* serait préférable

SCÈNE VI.

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu merci,
Nous sommes tête à tête ; et ma vive tendresse...
Où vas-tu donc?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma maîtresse :
Elle m'appelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas?

LISIMON.

Moi? Point.

LISETTE.

Moi, je l'entends; et j'y cours de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende.

LISETTE.

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde?

LISIMON.

Qui l'oserait céans? Je veux que tout le monde
T'y regarde en maîtresse, et me respecte en toi;
Que femme, enfants, valets, tout t'obéisse.

LISETTE.

A moi,
Monsieur? Y pensez-vous?

LISIMON.

Oui, ma petite reine;
De mon cœur, de mes biens, je te rends souveraine.

LISETTE.

Ce langage est obscur, et je ne l'entends pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.
Pour nous débarrasser d'une foule importune
Je te veux à l'écart loger superbement.
Les soirs, j'irai chez toi souper secrètement.
Je ferai tous les frais d'un nombreux domestique,

D'un équipage leste autant que magnifique :
Habits, ajustements, rien ne te manquera ;
Et sur tous tes désirs mon cœur te préviendra.
M'entends-tu maintenant ?

LISETTE.

Oui, monsieur, à merveille.

LISIMON.

Et ce discours, je crois, te chatouille l'oreille ?
Que réponds-tu, ma chère, à ces conditions ?

LISETTE.

Je ne puis accepter vos propositions,
Monsieur, sans consulter une très-bonne dame
Que j'honore.

LISIMON.

Et qui donc ?

LISETTE.

Madame votre femme.

LISIMON.

Comment diable, ma femme !

LISETTE.

Oui, monsieur, s'il vous plaît :
A ce qui me regarde elle prend intérêt ;
Et je ne doute point qu'elle ne soit ravie
De me voir embrasser ce doux genre de vie.

LISIMON.

Te moques-tu ?

LISETTE.

Je vais aussi prendre l'avis
De ma maîtresse, et puis de monsieur votre fils.
Tous trois, édifiés, à ce que j'imagine,
Du soin que vous prenez d'une pauvre orpheline,
Seront touchés de voir que, lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-même en un si beau chemin,
Et qu'à votre âge enfin votre charité brille
Jusques à les ruiner pour placer une fille.

LISIMON.

Tu le prends sur ce ton ?

LISETTE.

Oui, monsieur, je l'y prends.
Apprenez, je vous prie, à connaître vos gens :
Un cœur tel que le mien méprise les richesses,

Quand il faut les gagner par de telles bassesses.

LISIMON.

Oh! puisque mon amour, mes offres, mes discours,
Ne peuvent rien sur toi, je prétends...

LISETTE, s'enfuyant.

Au secours!

LISIMON.

Quoi, friponne! me faire une telle incartade!

SCÈNE VII.

LISIMON, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, accourant.

Mon père, qu'avez-vous?

LISIMON.

Rien.

VALÈRE.

Êtes-vous malade?

LISIMON.

Non; je me porte bien. Que voulez-vous?

VALÈRE.

Qui? moi?
On criait au secours; et, plein d'un juste effroi,
Je suis vite accouru.

LISIMON.

C'est prendre trop de peine.
Lisette me suffit.

VALÈRE.

Mais...

LISIMON.

Votre aspect me gêne.
Sortez.

VALÈRE.

Moi, vous quitter en ce pressant besoin!
Je n'ai garde, à coup sûr. Lisette, j'aurai soin
De monsieur. Sortez vite; allez dire à ma mère
Qu'elle vienne au plus tôt.

LISIMON.

Eh! je n'en ai que faire,
Bourreau!

LISETTE.

J'y vais.

LISIMON.

(A Valère.)

Demeure. Et toi, sors à l'instant.

VALÈRE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Lisette restera : mais aussi je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voilà trop ému. Vos yeux sont tout en feu.
Je crains quelque accident. Asseyez-vous un peu.
Vous êtes, je le vois, fatigué du voyage.
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.
Enverrai-je chercher le médecin?

LISIMON.

Tais-toi.

(En sortant.)

Traître, tu le paieras.

SCÈNE VIII.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez.

VALÈRE.

Oui, je voi
A quel indigne excès veut se porter mon père.
Quel exemple pour moi! quel chagrin pour ma mère!
Je ne m'étonne plus si sa faible santé
L'oblige à renoncer à la société,
Et si, toujours livrée à sa mélancolie,
Dans son appartement elle passe sa vie.

LISETTE.

Je veux sortir d'ici.

VALÈRE.

Non, non, ne craignez rien.
De mon père, après tout, nous vous défendrons bien.

LISETTE.

Je le sais; mais enfin je veux sortir, vous dis-je.

VALÈRE.

Songez-vous à quel point votre discours m'afflige?
Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur.
Vous savez mon dessein.

LISETTE.

Il ferait mon bonheur,
S'il pouvait s'accomplir; mais il est impossible.
Je sens de vous à moi la distance terrible.
Un mariage en forme est ce que je prétends.
Vous me le promettez; mais en vain je l'attends.
Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance.
Vos parents sont puissants; une fortune immense
Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis:
Jugez si vous et moi nous sommes assortis.

VALÈRE.

L'amour assortit tout, et mon âme ravie
Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, et ne sais d'où je sors.

VALÈRE.

Esprit, grâces, beauté, ce sont là vos trésors,
Vos titres, vos parents.

LISETTE.

Vous flattez-vous, Valère,
De faire à notre hymen consentir votre père?

VALERE.

Nous nous passerons bien de son consentement.

LISETTE.

Oui, vous; mais non pas moi.

VALÈRE.

Je puis secrètement...

LISETTE.

Non, non, ne croyez pas qu'un vain espoir m'endorme.
Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme;
Et me garderai bien de courir le hasard...

VALÈRE.

Vous n'avez rien à craindre; et... Que veut ce vieillard?

LISETTE.

Tout pauvre qu'il paraît, sa sagesse est profonde,
Et c'est le seul ami qui me reste en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Sensible à mes besoins, empressé, généreux,
Fait de me secourir sa principale affaire:
Je trouve en sa personne un guide salutaire.

Laissez-nous un moment, s'il vous plaît.

VALÈRE.

De bon cœur.

Mais revenez bientôt me joindre [1] chez ma sœur.

SCÈNE IX.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Enfin je vous revois : cette rencontre heureuse
Me comble de plaisir.

LISETTE.

Moi, je suis bien honteuse
Que vous me retrouviez dans l'état où je suis.

LYCANDRE.

Que faites-vous ici?

LISETTE.

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher ; mais...

LYCANDRE.

Quoi?

LISETTE.

J'y suis en service.

LYCANDRE.

Juste ciel ! Et c'est donc pour ce vil exercice
Que, sans m'en avertir, vous sortez du couvent?

LISETTE.

Autrefois, pour me voir, vous y veniez souvent;
Mais depuis quelque temps vous m'avez négligée.
De plus, ma mère est morte. Inquiète, affligée,
N'entendant rien de vous, sans espoir, sans appui,
Quelle ressource avais-je en ce cruel ennui?
La fille de céans, à présent ma maîtresse,
Mon amie au couvent, sensible à ma tristesse,
Sur le point de sortir, m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit serment
Que je serais plutôt compagne que suivante :
Je ne pus résister à son offre pressante.
Ce ne fut pas pourtant sans verser bien des pleurs;

[1] Destouches se sert indifféremment du verbe ou de son composé ; ici il faudrait *rejoindre*. De même, scène IV, il a dit :

Afin qu'un même toit elle et moi nous assemble

au lieu de, *nous rassemble*.

Mais mon sort le voulut : et voilà mes malheurs.

LYCANDRE.

O fortune cruelle ! Et vous tient-on parole
Par de justes égards ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

Cela me console
D'un si triste incident, que j'aurais prévenu
Si mes infirmités ne m'eussent retenu,
Pendant près de six mois, dans la retraite obscure
Où je mène moi-même une vie assez dure.
Si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui ?

LISETTE.

Autant qu'on le peut être au service d'autrui.

LYCANDRE.

Hélas !

LISETTE.

Vous soupirez ! Dans ma triste aventure
Je ne sais quel espoir me soutient, me rassure :
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LYCANDRE.

Votre espoir est fondé. Le moment souhaité
Peut arriver bientôt. La fortune se lasse
De vous persécuter. Mais dites-moi, de grâce,
A qui parliez-vous là, quand je suis survenu ?

LISETTE.

Au fils de la maison. S'il vous était connu,
Vous l'estimeriez fort.

LYCANDRE.

Il a donc votre estime ?
Vous rougissez !

LISETTE.

Qui ? moi ? Me feriez-vous un crime
De lui rendre justice ?

LYCANDRE.

Il est jeune, bien fait,
Riche. Il vous voit souvent ?

LISETTE.

Oui, souvent, en effet.

LYCANDRE.

Vous êtes jeune, aimable, et sans expérience ;

Voilà bien des écueils!

LISETTE.

Soyez en assurance.
Mon cœur est au-dessus de ma condition.
J'ai des principes sûrs contre l'occasion.

LYCANDRE.

J'y compte. Mais enfin que vous dit ce jeune homme?

LISETTE.

Il se nomme Valère.

LYCANDRE.

Eh, mon Dieu, qu'il se nomme
Ou Valère, ou Cléon, que m'importe? Il s'agit
De m'informer à fond des choses qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LYCANDRE.

Est-ce là tout?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

C'est tout?

LISETTE.

Oui, vous dis-je.

LYCANDRE.

Vous me trompez.

LISETTE.

Eh! mais... Ce reproche m'afflige.
Eh bien donc, ce jeune homme, à ne rien déguiser,
Si j'y veux consentir, m'offre de m'épouser
En secret.

LYCANDRE.

En secret? Il cherche à vous surprendre.

LISETTE.

Non; je réponds de lui. Mais, bien loin de me rendre
En acceptant son cœur, je refuse sa main,
A moins que ses parents n'approuvent son dessein.
Ils le rejetteront, je n'en suis que trop sûre;
Et, pour fuir un éclat, monsieur, je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce soir,
Pour que Valère et moi nous cessions de nous voir.

LYCANDRE.

D'un sort moins rigoureux, ô fille vraiment digne!

Ce que vous exigez est une preuve insigne
Et de votre prudence et de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tu.
Vous pouvez aspirer à la main de Valère,
Et même l'épouser, de l'aveu de son père.

LISETTE.

Moi, monsieur?

LYCANDRE.

Je dis plus; ils se tiendront heureux,
Dès qu'ils vous connaîtront, de former ces beaux nœuds,
Et, respectant en vous une haute naissance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

LISETTE.

Vous vous moquez de moi. Pourquoi, jusqu'à sa mort,
Ma mère a-t-elle eu soin de me cacher mon sort?
Mon père est-il vivant?

LYCANDRE.

Il respire, il vous aime,
Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

LISETTE.

Et pourquoi si longtemps m'abandonner ainsi?

LYCANDRE.

Vous saurez ses raisons. Mais demeurez ici
Jusqu'à ce qu'il se montre, et gardez le silence :
C'est un point capital.

LISETTE.

Moi, d'illustre naissance?
Ah! je ne vous crois point, si vous n'éclaircissez
Tout ce mystère à fond.

LYCANDRE.

Non : j'en ai dit assez.
Pour savoir tout le reste, attendez votre père.
Adieu. Mais dites-moi, le comte de Tufière
Demeure-t-il céans?

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LYCANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah! monsieur, je prévois
Qu'il vous recevra mal en ce triste équipage;

Car on me l'a dépeint d'un orgueil si sauvage...

LYCANDRE

Je saurai l'abaisser.

LISETTE.

Il vous insultera.

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.
Jusqu'au revoir. Songez qu'une naissance illustre
Des sentiments du cœur reçoit son plus beau lustre.
Pour les faire éclater il est de sûrs moyens;
Et si le sort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare trésor enviant le partage,
Soyez riche en vertus : c'est là votre apanage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE.

Dois-je me réjouir? dois-je m'inquiéter?
Ce que m'a dit Lycandre est bien prompt à flatter
Mon petit amour-propre; et pourtant plus j'y pense,
Et moins à son discours je trouve d'apparence.
Le bonhomme, à coup sûr, s'est diverti de moi.
Mais non, il m'aime trop pour me railler. Je croi
Démêler sa finesse : il veut me rendre fière,
Afin que je me croie au-dessus de Valère;
Et le vieillard adroit, usant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'amour.
Oui, oui, tout bien pesé, m'en voilà convaincue.
De toutes mes grandeurs je suis bientôt déchue :
Je redeviens Lisette; et le sort conjuré...
Pauvre Lisette! Hélas! ton règne a peu duré.
Je me suis endormie, et j'ai fait un beau songe;
Mais dans mon triste état le réveil me replonge.

SCÈNE II.

VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

J'avais beau vous attendre. Eh quoi! seule à l'écart!
Qu'y faites-vous?

LISETTE.

Je rêve.

VALÈRE.

Il faut que ce vieillard
Qui vous est venu voir, vous ait dit quelque chose
D'affligeant.

LISETTE.

Au contraire.

VALÈRE.

Et quelle est donc la cause
De votre rêverie?

LISETTE.

Un fait qui sûrement
Devrait me réjouir; et c'est précisément
Ce qui m'afflige.

VALÈRE.

Oh, oh! le trait, sur ma parole,
Est des plus surprenants.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle,
Sur ce que je vous dis; et cependant ce trait
D'un excès de sagesse est peut-être l'effet.

VALÈRE.

Je ne vous comprends point. Expliquez ce mystère.

LISETTE.

Cela m'est défendu; mais je ne puis me taire;
Et quoique l'on m'ordonne un silence discret,
Je sens bien que pour vous je n'ai point de secret.
Je soutiens avec peine un fardeau qui me lasse.

VALÈRE.

A la tentation succombez donc, de grâce.

LISETTE.

C'est le meilleur moyen de m'en guérir, je croi
Mais si je vais parler, vous vous rirez de moi.

VALÈRE.

Quoi! vous pouvez...

LISETTE.

Jurez que, quoi que je vous dise,
Vous n'en raillerez point.

VALÈRE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchise,
Ou, si vous le voulez, mon indiscrétion,
Exige de ma part cette précaution.
Au surplus, vous pourrez m'éclaircir sur un doute
Qui me tourmente fort. Or, écoutez.

VALÈRE.

J'écoute.

LISETTE.

Ce bonhomme m'a dit.. Vous allez vous moquer?

VALÈRE.

Eh non! vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer,
Valère, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, et surtout point d'éloge.

VALÈRE.

Voyons.

LISETTE.

Me trouvez-vous l'air de condition
Que donnent la naissance et l'éducation?
Et croyez-vous mes traits, mes façons, mon langage,
Propres à soutenir un noble personnage?

VALÈRE.

Un amant sur ce point est un juge suspect.
Mais vous m'avez d'abord inspiré le respect,
La vénération. Qui les a pu produire?
Votre rang? votre bien? Plût au ciel! Je soupire
Lorsque je vois l'état où vous réduit le sort:
Mais pour vous abaisser il fait un vain effort;
Et, de quelques parents que vous soyez issue,
Chacun remarque en vous, à la première vue,
Certain air de grandeur qui frappe, qui saisit;
Et ce que je vous dis, tout le monde le dit.

LISETTE.

Ce discours est flatteur; mais est-il bien sincère?

VALÈRE.

Oui, foi de galant homme.

LISETTE.

Apprenez donc, Valère,
Ce qu'on vient de me dire, et ce qui m'est bien doux,
Parce que son effet rejaillira sur vous.
Par de fortes raisons qu'on doit bientôt m'apprendre,
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de descendre
D'une famille illustre et de condition,
Si l'on n'a point voulu me faire illusion.

VALÈRE.

Non, on vous a dit vrai, c'est moi qui vous l'assure;
Et j'en ferai serment.

LISETTE, en riant.

Fort bien.

VALÈRE.

Je vous conjure,
Charmante Lis... O ciel! je ne sais plus comment
Vous nommer; mais enfin je vous prie instamment,
Si vous m'aimez encor, d'être persuadée
Qu'on vous donne de vous une très-juste idée;
Et souffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doit.

(Il se met à genoux.)

LISETTE.

Valère, levez-vous; vous me rendez confuse.

VALÈRE.

Quoi! vous, servir ma sœur! Ah! déjà je m'accuse
D'avoir été trop lent à la désabuser;
A vous manquer d'égards je pourrais l'exposer.
Mon père m'inquiète, et je sais que ma mère
Quelquefois avec vous prend un ton trop sévère.
Je vais donc avertir ma famille, et je crains...

LISETTE.

Ah! voilà mon secret en de fort bonnes mains!
On me défend surtout de me faire connaître.
Si vous dites un mot à qui que ce puisse être,
Bien loin de me servir...

VALÈRE.

Eh bien, je me tairai.
Je suis dans une joie... Oh! je me contraindrai,
Ne craignez rien.

LISETTE.

Paix donc! j'aperçois Isabelle.

SCENE III.

ISABELLE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, courant au-devant d'elle.

Ma sœur, que je vous dise une grande nouvelle.

LISETTE, le retenant.

Eh bien! ne voilà pas mon étourdi?

VALÈRE.

Mon cœur

Ne peut se contenir. Je sors. Adieu, ma sœur.

ISABELLE.

Adieu! vous moquez-vous? Dites-moi donc, mon frère,
Cette grande nouvelle.

VALÈRE.

Oh! ce n'est rien.

ISABELLE.

Valère,
Quoi! vous me plaisantez?

VALÈRE.

Non, non. Quand vous saurez...

LISETTE, bas, à Valère.

Allez-vous-en.

VALÈRE sort et revient.

Ma sœur, lorsque vous parlerez
A Lisette...

ISABELLE.

Eh bien donc?

VALÈRE.

Ayez toujours pour elle
Le respect...

ISABELLE.

Le respect?

VALÈRE.

Oui; car mademoiselle,
Je veux dire Lisette, a certainement lieu
De prétendre de vous, et de nous tous... Adieu.

(Il sort brusquement.)

SCÈNE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Je ne sais que penser d'un discours aussi vague.
Qu'en dites-vous? Je crois que mon frère extravague.

LISETTE.

Quelque chose à peu près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du respect!
C'est aller un peu loin : ce discours m'est suspect.
Oh çà, conviendrez-vous de ce que j'imagine?

LISETTE.

Quoi?

ISABELLE.

Mon frère vous aime. Oh! oui, oui, je devine;
Votre air embarrassé confirme mon soupçon.

LISETTE.

Et quand il m'aimerait, serait-ce un crime?

ISABELLE.

Non:
Mais....

LISETTE.

Si je l'en veux croire, il me trouve jolie;
Mais, bon! je n'en crois rien.

ISABELLE.

Pourquoi?

LISETTE.

Pure saillie
De jeune homme, qui sait prodiguer les douceurs,
Et qui, sans rien aimer, en veut à tous les cœurs.

ISABELLE.

Non, mon frère n'est point de ces conteurs volages
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
Je connais sa droiture et sa sincérité;
Et s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE, vivement.

Quoi! sérieusement?

ISABELLE.

Oui, la chose est certaine.
Je vois que ce discours ne vous fait point de peine.
Ah, ma bonne!

LISETTE.

Quoi donc?

ISABELLE.

Je pénètre aisément.

LISETTE.

Quoi? que pénétrez-vous?

ISABELLE.

Mon frère est votre amant,
Et mon frère, à coup sûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut et l'âme délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que si je n'étais point,

Ce que je suis...

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

Il m'estime à tel point,
Qu'il ferait son bonheur de m'obtenir pour femme.

ISABELLE.

Ensuite? Vous rêvez! Je vous ouvre mon âme
En toute occasion, Lisette; imitez-moi.
Que lui répondez-vous? Parlez de bonne foi.

LISETTE.

Eh! mais, je lui réponds... Vous êtes curieuse
A l'excès.

ISABELLE.

Poursuivez.

LISETTE.

Que je serais heureuse
Si j'étais un parti qui lui pût convenir!
Voilà tout.

ISABELLE.

Je le crois. Mais je crains l'avenir :
Votre amour vous rendra malheureux l'un et l'autre.

LISETTE.

Vous avez votre idée, et nous avons la nôtre.

ISABELLE.

Comment donc?

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre frère enfin n'ayez aucun souci.
Ne vous alarmez point de ce que je hasarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connaissez l'état;
Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,
Aux révolutions il est souvent en proie.
Comment se porte-il?

ISABELLE.

Mal.

LISETTE.

J'en ai de la joie.

Il est donc bien épris?

ISABELLE.

Oui, Lisette; si bien
Qu'il le sera toujours.

LISETTE.

Oh! ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferais bien serment.

LISETTE.

Le ciel vous en préserve!

ISABELLE.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Votre esprit a toujours en réserve
Quelques si, quelques mais, qui, malgré votre ardeur,
Pénètrent tôt ou tard au fond de votre cœur.
Le comte est sûrement d'une aimable figure;
Son mérite y répond, ou du moins je l'augure:
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois,
Vous le connaissez peu. C'est pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il soit huit jours, croyant le mieux connaître,
Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE.

Cela ne se peut pas; c'est un homme accompli.
De ses perfections mon cœur est si rempli,
Qu'il le met à couvert de ma délicatesse.
S'il a quelque défaut, c'est son peu de tendresse.
Il me voit rarement.

LISETTE.

C'est qu'il a du bon sens:
Qui se fait souhaiter, se fait aimer longtemps;
Qui nous voit trop souvent, voit bientôt qu'il nous lasse.

ISABELLE.

Vous l'excusez toujours; mais dites-moi, de grâce,
Ne lui trouvez-vous point quelques défauts?

LISETTE.

Qui? moi?
Pas le moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a, je croi

Qu'ils n'échapperont pas longtemps à votre vue ;
Et c'est tant pis pour vous. Êtes-vous résolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point ?
Cet homme est le phénix ; il ne se trouve point.
Si le comte à vos yeux est ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur ; que ce soit votre oracle :
Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment
S'il vous trompe, du moins c'est agréablement.
Il est bon quelquefois de s'aveugler soi-même,
Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

ISABELLE.

Me voilà résolue à suivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercierez de les avoir suivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte ?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je sens qu'il m'ennuie à mourir.
Je l'estime beaucoup, et ne puis le souffrir.
Le moyen d'y durer? Toutes ses conférences
Consistent en regards, ou bien en révérences ;
Dès qu'il parle, il s'égare, il se perd ; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.

LISETTE.

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il ?

LISETTE.

A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

SCÈNE V.

ISABELLE, PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE, du fond du théâtre, après plusieurs révérences.

Madame..., je crains bien de vous importuner.

LISETTE, à Isabelle.

Cet homme a sûrement le don de deviner.

ISABELLE.

Un homme tel que vous...

PHILINTE, redoublant ses révérences.

Ah, madame!... De grâce,
Si je suis importun, punissez mon audace.

ISABELLE, lui faisant la révérence.

Monsieur....

PHILINTE.

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE, lui faisant la révérence.

Madame, en vérité...

ISABELLE, la lui rendant.

J'ai pour votre personne
(A Lisette.)
L'estime et les égards... Aidez-moi donc, ma bonne.

LISETTE, après avoir fait plusieurs révérences à Philinte, lui présente un siége.

Vous plaît-il vous asseoir?

PHILINTE, vivement.

Que me proposez-vous,
O ciel! devant madame il faut être à genoux.

LISETTE.

(A Isabelle.)
A vous permis, monsieur. Dites-lui quelque chose.

ISABELLE.

Je ne saurais.

LISETTE.

Fort bien; l'entretien se dispose
(A Philinte.)
A devenir brillant... Monsieur, je m'aperçoi
Que vous faites façon de parler devant moi.
Je me retire.

PHILINTE, la retenant.

Non, il n'est pas nécessaire;
Et je ne veux ici qu'admirer et me taire.

LISETTE, à Philinte.

Vous vous contentez donc de lui parler des yeux?

PHILINTE.

Je ne m'en lasse point.

LISETTE.

Parlez de votre mieux,
Rien ne vous interrompt.

ISABELLE, à Lisette.

Oh ! je perds contenance

LISETTE, bas, à Isabelle.

Eh bien, interrogez-le ; il répondra, je pense.

ISABELLE, bas, à Lisette.

Vous-même avisez-vous de quelque question.

LISETTE, bas, à Isabelle.

C'est à vous d'entamer la conversation.

ISABELLE, à Philinte, après avoir un peu rêvé.

Quel temps fait-il, monsieur ?

LISETTE, à part.

Matière intéressante !

PHILINTE.

Madame... en vérité... la journée est charmante.

ISABELLE.

Monsieur, en vérité... j'en suis ravie.

LISETTE.

Et moi,
J'en suis aussi charmée, en vérité. Mais quoi !
La conversation est donc déjà finie ?
Çà, pour la relever, employons mon génie.
(A part.)
Dit-on quelque nouvelle ? Enfin il parlera.

ISABELLE.

N'avez-vous rien appris du nouvel opéra ?

PHILINTE.

On en parle assez mal.

LISETTE, à part

Cet homme est laconique.

ISABELLE, à Philinte.

Qu'y désapprouvez-vous ? Les vers, ou la musique ?

PHILINTE.

Je sais peu de musique, et fais de méchants vers :
Ainsi j'en pourrais bien juger tout de travers.
Et d'ailleurs j'avouerai qu'au plus mauvais ouvrage
Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un auteur, quel qu'il soit, me paraît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux auteurs la critique est utile.

PHILINTE.

La critique est aisée, et l'art est difficile.
C'est là ce qui produit ce peuple de censeurs,
Et ce qui rétrécit les talents des auteurs.
(A Isabelle.)
Mais vous êtes distraite, et paraissez en peine.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

PHILINTE.

Bon Dieu! qu'avez-vous?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE, s'en allant avec précipitation.

Je m'enfuis.

ISABELLE, le retenant.

Non, restez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur!

ISABELLE.

C'est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma douleur
Ne vous afflige trop. Je souffre le martyre.

PHILINTE.

J'en suis au désespoir. Je veux vous reconduire.
(Il met ses gants avec précipitation.)
Madame, vous plaît-il de me donner la main?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, madame?

ISABELLE.

Ah! monsieur, à toute heure;
Mais ne me suivez point, de grâce.

SCÈNE VI.

PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE, à Lisette.

Je demeure
Pour vous dire deux mots.

LISETTE, embarrassée.

Monsieur... en vérité
J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté

De ne pas prendre garde à mon impolitesse;
Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtresse.

(Philinte lui donne la main et la reconduit, puis revient.)

SCÈNE VII.

PHILINTE.

Cette migraine-là vient bien subitement!
C'est moi qui l'ai donnée indubitablement.
C'est ma timidité, que je ne saurais vaincre,
Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre.
Que je suis malheureux! Des jeunes courtisans
Que n'ai-je le babil et les airs suffisants!
Quiconque s'est formé sur de pareils modèles
Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCÈNE VIII.

PHILINTE; UN LAQUAIS, mal vêtu.

LE LAQUAIS.

Cette lettre, monsieur, s'adresse à vous, je croi.

PHILINTE lit.

Au comte de Tufière. Elle n'est pas pour moi;
Mais il demeure ici.

LE LAQUAIS.

Pardonnez, je vous prie.

PHILINTE, lui faisant la révérence.

(A part.)

Ah! monsieur [1]! C'est à lui que l'on me sacrifie.
Madame Lisimon n'y pourra consentir,
Et je veux lui parler avant que de sortir.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Holà! quelqu'un des gens du comte de Tufière!

PASQUIN, d'un ton arrogant.

Que voulez-vous?

[1] Ces égards de Philinte pour un domestique mal vêtu sont d'un comique faux, et justifient le reproche que Voltaire et d'autres ont fait à Destouches, d'avoir un comique forcé.

LE LAQUAIS.

Cet homme a la parole fière.

PASQUIN.

Parlez donc.

LE LAQUAIS.

Est-ce vous qui vous nommez Pasquin?

PASQUIN.

C'est moi-même, en effet. Mais apprenez, faquin,
Que le mot de monsieur n'écorche point la bouche.

LE LAQUAIS.

Monsieur, je suis confus; ce reproche me touche.
J'ignorais qu'il fallût vous appeler monsieur;
Mais vous me l'apprenez, j'y souscris de bon cœur.

PASQUIN, d'un ton important.

Trêve de compliments.

LE LAQUAIS.

Voudrez-vous bien remettre
Au comte, votre maître, un petit mot de lettre?

PASQUIN.

Donnez. De quelle part?

LE LAQUAIS.

Je me tais sur ce point.
Elle est d'un inconnu qui ne se nomme point.
Adieu, monsieur Pasquin. Quoique mon ignorance
Ait pour monsieur Pasquin manqué de déférence,
Il verra désormais, à mon air circonspect,
Que pour monsieur Pasquin je suis plein de respect.

SCÈNE X.

PASQUIN.

Ce maroufle me raille, et même je soupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond, les airs que je me donne
Frisent l'impertinent, le suffisant, le fat,
Et si [1], tout bien pesé, je ne suis qu'un pied plat.
Sans ce pauvre garçon j'allais me méconnaître,
Et me gonfler d'orgueil aussi bien que mon maître.
Je sens qu'un glorieux est un sot animal!
Mais j'entends du fracas. Ah! c'est l'original
De mes airs de grandeur, qui vient tête levée.
Mon éclat emprunté cesse à son arrivée.

[1] Pour *ainsi* : locution surannée, même au temps de Destouches.

SCÈNE XI.

LE COMTE, PASQUIN, LAFLEUR, CINQ AUTRES LAQUAIS.

LE COMTE entre, marchant à grands pas et la tête levée. Ses six laquais se rangent au fond du théâtre d'un air respectueux; Pasquin est un peu plus avancé.

L'impertinent!

PASQUIN, lui présentant la lettre.

Monsieur...

LE COMTE, marchant toujours.

Le fat!

PASQUIN.

Monsieur...

LE COMTE.

Tais-toi.

Un petit campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de respect pour quatre cents pistoles!

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem? A qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN.

Au petit campagnard.

LE COMTE.

Soit. Mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez, serrez cela.

(Il lui donne une grosse bourse.)

PASQUIN.

Peste, qu'elle est dodue!
A ce charmant objet je me sens l'âme émue.

(Il ouvre la bourse, et en tire quelques pièces.)

LE COMTE, le surprenant.

Que fais-tu?

PASQUIN.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, lui reprenant la bourse.

Vous êtes curieux.

Il fait plusieurs signes, et, à mesure qu'il les fait, ses laquais le servent. Deux approchent la table, deux autres un fauteuil; le cinquième apporte une écritoire et des plumes, et le sixième du papier; ensuite il se met à écrire.)

PASQUIN.

Monsieur, je puis, je crois,
Sans manquer au respect, vous donner cette lettre,
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre?

LE COMTE, continuant d'écrire après l'avoir prise.

Ah! c'est du petit duc?

PASQUIN.

Non ; un homme est venu.

LE COMTE.

C'est donc de la princesse?...

PASQUIN.

Elle est d'un inconnu
Qui ne se nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remise?

PASQUIN.

Un laquais mal vêtu...

LE COMTE, lui jetant la lettre.

C'est assez; qu'on la lise,
Et qu'on m'en rende compte. Entendez-vous?

PASQUIN.

J'entends.

(Il lit la lettre bas.)

LE COMTE, toujours écrivant.

Monsieur Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Faites sortir mes gens.

PASQUIN, d'un air suffisant.

Sortez.

LAFLEUR, au comte.

Monsieur....

LE COMTE.

Comment?

LAFLEUR.

Oserais-je vous dire...

LE COMTE.

Il me parle, je crois! Holà! qu'il se retire,
Qu'on lui donne congé.

PASQUIN, à Lafleur.

Je te l'avais prédit.
Va-t'en, je tâcherai de lui calmer l'esprit.

SCÈNE XII.

LE COMTE, PASQUIN.

(Le comte relit ce qu'il a écrit, et Pasquin lit la lettre.)

LE COMTE, après avoir lu ce qu'il écrivait.

Tu ne partiras point, et c'est une bassesse,
Dans les gens de mon rang, d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se ferait déshonneur
Si sa plume à quelqu'un donnait du monseigneur.
Non, mon petit seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très-complet;
Mais si c'est à ce prix, je suis votre valet.
(Il déchire la lettre.)
Ote-moi cette table. Eh bien, que dit l'épître?

PASQUIN.

Elle roule, monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc? Lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez; mais....

LE COMTE.

Oh! trêve de discours.

PASQUIN lit.

« Celui qui vous écrit...

LE COMTE.

Qui vous écrit! Le style
Est familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

(Il lit.)

« Celui qui vous écrit, s'intéressant à vous,
« Monsieur, vous avertit, sans crainte et sans scrupule,
« Que par vos procédés, dont il est en courroux,
« Vous vous rendez très-ridicule.

LE COMTE, se levant brusquement.

Si je tenais le fat qui m'ose écrire ainsi...

PASQUIN.

Poursuivrai-je?

LE COMTE.

Oui; voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN lit.

« Vous ne manquez pas de mérite;
« Mais...

LE COMTE.

Vous ne manquez pas! Ah! vraiment, je le croi.
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi!

PASQUIN lit.

« Vous ne manquez pas de mérite;
« Mais, bien loin de vous croire un prodige étonnant,
« Apprenez que chacun s'irrite
« De votre orgueil impertinent...

LE COMTE, donnant un soufflet à Pasquin.

Comment, maraud?

PASQUIN.

Fort bien; le trait est impayable!
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable?
Au diable l'écrivain avec ses vérités!

(Il jette la lettre sur la table.)

LE COMTE.

Ah! je vous apprendrai...

PASQUIN.

Quoi! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur...

LE COMTE, lui donnant sa bourse.

Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.

PASQUIN va et revient.

Savez-vous à combien cette somme se monte?

LE COMTE.

Non, pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.

(A part.)

Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCÈNE XIII.

LE COMTE.

Puissé-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure!
Voyons si je pourrais connaître l'écriture.
(Il lit.)
« L'ami de qui vous vient cette utile leçon
« Emprunte une main étrangère;
(Haut.)
Il fait fort bien.
« Mais il ne vous cache son nom
« Que pour donner le temps à votre âme trop fière
« De se prêter à la seule raison;
« Et lui-même, ce soir, il viendra, sans façon,
« Vous demander si votre humeur altière
« Aura baissé de quelque ton. »
(Il jette le billet.)
Voilà, sur ma parole, un hardi personnage!
S'il vient, il paiera cher un si sensible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant?
Plus j'y pense...

SCÈNE XIV.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monsieur, j'ai compté cet argent.

LE COMTE.

Il se monte?

PASQUIN.

A trois cent quatre-vingt-dix pistoles.

LE COMTE.

Mais...

PASQUIN.

Si vous y trouvez seulement deux oboles.
De plus, je suis un fat.

LE COMTE.

Mais cependant mon gain
Montait à quatre cents, et j'en suis très-certain.

PASQUIN.

C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous trompe;

Et vous ne pensez pas que l'argent me corrompe?

LE COMTE.

Monsieur Pasquin !

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Vous êtes un fripon.

PASQUIN.

Je vous respecte trop pour vous dire que non;
Mais...

LE COMTE.

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Oui. Parlons d'Isabelle.
Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle.
Elle s'en plaint, du moins.

LE COMTE.

Elle sait mon amour.
J'ai parlé; c'est assez.

PASQUIN.

Son père est de retour.

LE COMTE.

C'est à lui de venir, et de m'offrir sa fille.

PASQUIN.

Ah, monsieur! vous voulez qu'un père de famille
Fasse les premiers pas?

LE COMTE.

Oui, monsieur, je le veux.
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une manière un peu moins dédaigneuse;
Car Lisette m'a dit...

LE COMTE.

Petite raisonneuse,
Qui veut parler sur tout, et ne dit jamais rien.

PASQUIN.

Pour une raisonneuse, elle raisonne bien.

LE COMTE.

Et que dit-elle donc?

PASQUIN.

Elle dit qu'Isabelle

A pour les glorieux une haine mortelle;
Et qu'à ses yeux le rang, la haute qualité
Perd beaucoup de son lustre où règne la fierté.

LE COMTE, se levant.

Que dites-vous?

PASQUIN.

Moi? Rien. C'est Lisette. J'espère...

LE COMTE.

On vient; voyez qui c'est.

PASQUIN.

Ma foi, c'est le beau-père.

LE COMTE.

J'étais bien assuré qu'il ferait son devoir.

PASQUIN.

Il faudrait vous lever pour l'aller recevoir.

LE COMTE.

Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre.
Allez, faites-le entrer; et moi, je vais vous suivre.

SCÈNE XV.

LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON, à Pasquin.

Le comte de Tufière est-il ici, mon cœur?

PASQUIN.

Oui, monsieur, le voici.

(Le comte se lève nonchalamment, et fait un pas au-devant de Lisimon, qui l'embrasse.)

LISIMON.

Cher comte, serviteur.

LE COMTE, à Pasquin.

Cher comte! Nous voilà grands amis, ce me semble.

LISIMON.

Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE, froidement.

J'en suis fort aise aussi.

LISIMON.

Parbleu, nous boirons bien.
Vous buvez sec, dit-on? Moi, je n'y laisse rien [1]
Je suis impatient de vous verser rasade,

[1] Locution elliptique, et peu correcte.

Et ce sera bientôt. Mais êtes-vous malade ?
A votre froide mine, à votre sombre accueil...

LE COMTE, à Pasquin, qui présente un siége.

Faites asseoir monsieur... Non, offrez le fauteuil.
Il ne le prendra pas [1] ; mais...

LISIMON.

Je vous fais excuse.
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use ;
Que je m'étale aussi ; car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon ;
Et je veux qu'entre nous toute cérémonie,
Dès ce même moment, pour jamais soit bannie.
Oh çà, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi ?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, monsieur ?

LISIMON.

A qui donc, je te prie ?
A Pasquin ?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon ? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela ?

LE COMTE.

Non ; mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.

Oh bien, tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes ?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point ; car c'est une traîtresse

[1] Malgré sa hauteur, dit la Harpe, le comte ne doit point dire cela devant son futur beau-père, qui lui rend visite, et à qui un valet veut donner une chaise. C'est une grossièreté dont l'homme le plus vain n'est pas capable, dès qu'on lui suppose l'usage du monde.

Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fière grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on familiarise ;
Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais ! vous le prenez haut. Écoute, mon cher comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit ;
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit ;
Tu lui plais ; j'y souscris du meilleur de mon âme,
D'autant plus que par là je contredis ma femme,
Qui voudrait m'engendrer d'un grand complimenteur,
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-père,
Il faut baisser d'un cran, et changer de manière :
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE, à Pasquin, se levant brusquement.

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune ?

LE COMTE.

Mais si..

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse ; allons, veux-tu venir ?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangements ; mais commençons par boire.
Grand' soif, bon appétit, et surtout point de gloire :
C'est ma devise. On est à son aise chez moi ;
Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.

Viens, et, sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse, en entrant chez nous, ta grandeur à la porte [1].

SCÈNE XVI.

PASQUIN.

Voilà mon glorieux bien tombé ! Sa hauteur
Avait, ma foi, besoin d'un pareil précepteu ;
Et si cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

[1] Vers comique, parodié de celui de Corneille dans *Horace* :

Laisse, en entrant ici, tes lauriers à la porte

On raconte que l'acteur Dufrêne, qui jouait ce rôle du vivant de Destouches, et qui était lui-même très-glorieux de caractère, tomba un jour à la fin de la scène précédente, au moment où il quitte Lisimon ; de sorte que ces mots de Pasquin s'appliquaient si naturellement à cet accident, qu'il provoqua la plus bruyante gaieté du parterre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

Oui, quoique à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en secret m'abaisser un moment,
Et descendre avec toi jusqu'à la confidence.
De ton attachement j'ai fait l'expérience ;
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-père.

LE COMTE.

Il m'adore à présent.

PASQUIN.

J'en suis ravi.

LE COMTE.

J'espère
Que me connaissant mieux il me respectera,
Et je te garantis qu'il se corrigera.

PASQUIN.

Du moins pour le gagner vous avez fait merveilles,
Et vous avez vidé presque vos deux bouteilles,
Avec tant de sang-froid et d'intrépidité,
Que le futur beau-père en était enchanté.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je serais son gendre :
Sa fille était ravie, et me faisait entendre
Combien à ce discours son cœur prenait de part ;
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaisir qu'elle laissait paraître.

PASQUIN.

Quel excès de bonté !

LE COMTE.

Si son père est le maître,

L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bonhomme; il contraint son humeur,
Et n'ose presque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'assomme,
Si vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

D'où vient?

PASQUIN.

C'est qu'il est vieux, et qu'il a pris son pli.
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense
Est du moins comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, et pourtant n'en croit rien.
Je vois clair; je suis sûr que, malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.
De ces hommes nouveaux c'est là l'ambition.
L'avarice est d'abord leur grande passion;
Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satisfaite,
Et courent les honneurs quand la fortune est faite [1].
Lisimon, nouveau noble, et fils d'un père heureux,
Qui le comblant de biens n'a pu combler ses vœux,
Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse;
Et sa fille, sans doute, a la même faiblesse.
Un homme tel que moi flatte leur vanité:
Et c'est là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance;
Et, pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon sang, je vais dans le discours
Leur donner à penser que mon père est toujours
Dans cet état brillant, superbe et magnifique,
Qui soutint si longtemps notre noblesse antique;
Et leur persuader que par rapport au bien,
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cède en rien.

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire?

[1] *Leur fortune* serait plus exact. On ne dit pas *faire la fortune*, mais *faire fortune*, ou *faire sa fortune*.

Car un vieux serviteur de monsieur votre père
Autrefois m'a conté les cruels accidents
Qui lui sont arrivés; et peut-être...

LE COMTE.

Le temps
Les a fait oublier. D'ailleurs notre province,
Où mon père autrefois tenait l'état d'un prince,
Est si loin de Paris, qu'à coup sûr ces gens-ci
De nos adversités n'ont rien su jusqu'ici.
Si ta discrétion...

PASQUIN.

Croyez...

LE COMTE.

Point de harangue,
Les effets parleront.

PASQUIN.

Disposez de ma langue :
Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera.
Sans entrer en détail, réponds en assurance
Que ma fortune au moins égale ma naissance;
A Lisette surtout persuade-le bien.
Pour établir ce fait, c'est le plus sûr moyen;
Car elle a du crédit sur toute la famille.

PASQUIN.

Ma foi, vous devriez ménager cette fille.
Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

D'une suivante, moi, ménager le crédit!
J'aurais trop à rougir d'une telle bassesse.
Près d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse,
Sans dire que ce soit de concert avec moi;
J'approuve ce commerce, il convient d'elle à toi.
On vient : sors, et surtout fais bien ton personnage.

PASQUIN.

Oh! quand il faut mentir, nous avons du courage.

SCÈNE II.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Je vous trouve à propos, et mon père veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'entretien.
Il me destine à vous; l'affaire est sérieuse.

LE COMTE.

Et j'ose me flatter qu'elle n'est pas douteuse,
Que par vous mon bonheur me sera confirmé;
J'aspire à votre main, mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oserais-je prétendre?
C'est un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.

Je sais ce qu'elle pense; et je crois qu'en effet
Vous avez lieu, monsieur, d'en être satisfait.

LE COMTE, à Isabelle, après avoir regardé dédaigneusement Lisette.

Eh! faites-moi l'honneur de répondre vous-même.

LISETTE.

Une fille, monsieur, ne dit point, Je vous aime;
Mais garder le silence en cette occasion,
C'est assez bien répondre à votre question.

LE COMTE, à Isabelle.

Ne parlez-vous jamais que par une interprète?

ISABELLE.

Comme elle est mon amie, et qu'elle est très-discrète...

LE COMTE.

Votre amie?

ISABELLE.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Cette fille est à vous,
Ce me semble?

ISABELLE.

Il est vrai; mais ne m'est-il pas doux
D'avoir en sa personne une compagne aimable,
Dont la société rend ma vie agréable?

LE COMTE.

Quoi! Lisette avec vous est en société?
Je ne vous croyais pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE.

Chacun a sa manière
De penser ; mais pour moi...

LISETTE, à part.

Le comte de Tufière
Est un franc glorieux ; on me l'avait bien dit.

ISABELLE.

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'esprit,
De la sincérité, de l'amitié, du zèle ;
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle [1].
Car enfin...

LE COMTE.

Votre père a-t-il fixé le jour
Où je dois recevoir le prix de mon amour?

ISABELLE.

Vous allez un peu vite, et nous devons peut-être,
Avant le mariage, un peu mieux nous connaître;
Examiner à fond quels sont nos sentiments,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvements.
C'est peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant soit fondé sur l'estime.
Et...

LE COMTE.

J'attendais de vous, à parler franchement,
Moins de précaution et plus d'empressement.
Je croyais mériter que d'une ardeur sincère
Votre cœur appuyât l'aveu de votre père,
Et que, sur votre hymen me voyant vous presser,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai cru mériter que du moins pour ma gloire
Vous me fissiez l'honneur de ne pas tant vous croire [2] ;
Que, de votre personne osant moins présumer,
Vous parussiez moins sûr que l'on dût vous aimer :
Et ce doute obligeant, qui ne pourrait vous nuire,
Calmerait un soupçon que je voudrais détruire.

[1] On dit, *payer de retour*, *être en retour envers quelqu'un*, et non *avoir du retour*.

[2] Locution obscure et incorrecte. Elle veut dire : *que vous me fissiez l'honneur de ne pas penser si favorablement de vous.*

LE COMTE.

Quel soupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE.

Le soupçon d'un défaut
Dont l'effet contre vous n'agirait que trop tôt.

SCÈNE III.

ISABELLE, LE COMTE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

Dois-je croire, ma sœur, ce qu'on vient de m'apprendre?

ISABELLE.

Quoi?

VALÈRE.

Que vous épousez monsieur.

LE COMTE.

J'ose m'attendre
Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALÈRE.

Je crois...

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment.
(Il veut sortir.)
J'en serai très-flatté. Je rejoins votre père,
Pour lui donner parole et conclure l'affaire.

VALÈRE.

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi, monsieur?

VALÈRE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Aurez-vous la bonté
De me faire savoir qui peut la faire naître?
Qui me traversera?

VALÈRE.

Mais... ma mère, peut-être.

LE COMTE.

Votre mère!

VALÈRE.

Oui, monsieur.

LE COMTE, riant.

Cela serait plaisant.

ISABELLE, bas, à Lisette.

Il prend avec mon frère un ton bien suffisant.

LE COMTE.

Elle ne sait donc pas que j'adore Isabelle,
Et qu'un ami commun m'a proposé pour elle?

VALÈRE.

Pardonnez-moi, monsieur.

LE COMTE.

Vous m'étonnez.

VALÈRE.

Pourquoi?

LE COMTE.

C'est que j'avais compté qu'elle serait pour moi.
J'avais imaginé que mon rang, ma naissance,
Méritaient des égards et de la déférence;
Que bien d'autres raisons, que je pourrais citer
Si j'étais assez vain pour oser me vanter,
Feraient pencher pour moi madame votre mère.
Mais je me suis trompé, je le vois bien. Qu'y faire?
Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu.
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu;
Et, loin que le mépris et m'offense et m'irrite,
Je ne m'en prends jamais qu'à mon peu de mérite.

VALÈRE.

Qui? nous, vous mépriser? En recherchant ma sœur,
Certainement, monsieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE, avec un souris dédaigneux.

Ah! mon Dieu, point du tout.

VALÈRE.

Mais, à parler sans feinte,
Depuis assez longtemps ma mère est pour Philinte;
Elle a même avec lui quelques engagements;
Et l'amitié, l'estime, en sont les fondements.

LE COMTE, d'un ton railleur.

Oh! je le crois. Philinte est un homme admirable.

VALÈRE.

Non; mais, à dire vrai, c'est un homme estimable:
Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut se faire aimer;
Et, riche sans orgueil...

LE COMTE.

Vous allez m'alarmer
Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
Je commence à sentir que je suis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il soit, m'a-t-on dit, un franc original.
Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi n'est qu'un faible avantage,
Sitôt qu'avec Philinte on veut me comparer;
Et c'est lui faire tort que de délibérer.

LISETTE, à Isabelle.

Quoi! n'admirez-vous pas cette humble repartie?

ISABELLE.

Je n'en suis point la dupe, et cette modestie
N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

LE COMTE, à Isabelle.

Madame, en vain pour vous je m'étais proposé.
Mon ardeur est trop vive et trop peu circonspecte;
On m'oppose un rival qu'il faut que je respecte.

ISABELLE, en souriant.

Philinte du respect veut bien vous dispenser.

LE COMTE, faisant la révérence.

Il me fait trop d'honneur.

VALÈRE.

Mais, sans vous offenser,
Il a cent qualités respectables. Du reste,
Plus on veut l'en convaincre, et plus il est modeste.
Il se tait sur son rang, sur sa condition.

LE COMTE.

Et fait très-sagement; car, sans prévention,
Il aurait un peu tort de vanter sa naissance.

VALÈRE.

Il est bon gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaisance
De le croire.

VALÈRE.

Et, de plus, il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi,
C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tels que moi,

Ce n'est pas là-dessus que l'on en fait accroire;
Et j'ose me vanter, sans me donner de gloire,
Car je suis ennemi de la présomption,
Que si Philinte était d'une condition
Et de quelque famille un peu considérable,
Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable,
Et que bien sûrement il me serait connu.
Mais son nom jusqu'ici ne m'est pas parvenu;
Preuve que sa noblesse est de nouvelle date.

VALÈRE.

C'est ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le flatte.
Par exemple, monsieur, vous connaissiez mon nom
Avant de m'avoir vu?

VALÈRE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, monsieur; car le nom de Tufière
Nous ne le prenons pas d'une gentilhommière,
Mais d'un château fameux. L'histoire en cent endroits
Parle de mes aïeux, et vante leurs exploits.
Daignez la parcourir, vous verrez qui nous sommes,
Et qu'entre mes vassaux j'ai trois cents gentilshommes
Plus nobles que Philinte.

VALÈRE.

Ah! monsieur, je le croi.

LE COMTE.

Les gens de qualité le savent mieux que moi;
Pour moi, je n'en dis rien; il faut être modeste.

VALÈRE.

C'est très-bien fait à vous. L'orgueil...

LE COMTE.

Je le déteste.
Les grands perdent toujours à se glorifier,
Et rien ne leur sied mieux que de s'humilier.
Vous sortez?

VALÈRE.

Oui, monsieur, je quitte la partie,
Et je sors enchanté de votre modestie.

LE COMTE, lui touchant dans la main.

Sommes-nous bons amis?

VALÈRE.

Ce m'est bien de l'honneur;
Et je...

LE COMTE.

Parbleu, je suis votre humble serviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grâce,
A ne pas m'obliger à lui céder la place [1].
Il fera beaucoup mieux s'il renonce à l'espoir
D'épouser votre sœur, et cesse de la voir.
Dites-lui que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence [2];
Car je vous le déclare en termes très-exprès,
S'il l'emportait sur moi, nous nous verrions de près.

VALÈRE.

A cet égard, monsieur, je ne puis rien vous dire;
Mais j'entends ce discours, et je vais l'en instruire.

SCÈNE IV.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris.

LE COMTE.

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
Je n'ai pas de fierté; mais, à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte.
Un rival comme lui n'est pas fait, que je croi,
Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi! Ce terme-là m'étonne :
Il me paraît bien fort.

LE COMTE.

C'est selon la personne.
Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens;
Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE.

J'entends.

[1] Cette locution signifie-t-elle bien ce que l'auteur veut dire? Il semble qu'il faudrait : *à lui faire céder la place*, et non, *à lui céder la place*.

[2] *De ne me pas porter à quelque violence;* locution elliptique peu correcte, pour, *de ne pas faire, de ne pas agir de sorte que je me porte à quelque violence.*

Le ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.

LE COMTE.

Comment donc? D'un rival prenez-vous le parti?

ISABELLE.

Non pas; mais à présent que mon frère est sorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

Ah! j'attendais de vous un plus juste retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites votre amour-propre. Oui, tout me le fait croire,
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un et l'autre m'anime, et la gloire que j'ai
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pu souffrir l'indigne préférence
Dont j'étais menacé même en votre présence.
Vous dites qu'elle est fière, et parle avec hauteur.
Mais qu'est-ce que ma gloire, après tout? C'est l'honneur.
Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime;
Mais il est généreux, sincère, magnanime;
Et, pour dire en deux mots quelque chose de plus,
Il est et fut toujours la source des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je suis persuadée;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée,
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux?
Le véritable honneur est moins présomptueux;
Il ne se vante point, il attend qu'on le vante;
Et c'est la vanité qui, lasse de l'attente,
Et qui, fière des droits qu'elle sait s'arroger,
Croit obtenir l'estime en osant l'exiger.
Mais, loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grâce, à quel propos cette distinction?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'application;
Et de la modestie embrassant la défense,

Je soutiens que par elle on voit la différence
Du mérite apparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller; l'autre brille en effet,
Sans jamais y prétendre, et sans même le croire.
L'un est superbe et vain, l'autre n'a point de gloire;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus : les gens nés d'un sang respectable
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est partout odieuse, importune.
Avec la politesse, un homme de fortune
Est mille fois plus grand qu'un grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé,
Traitant avec dédain et même avec rudesse
Tout ce qui lui paraît d'une moins noble espèce;
Croyant que l'on est tout quand on est de son sang,
Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

LE COMTE.

Ce discours est fort beau; mais que voulez-vous dire?

ISABELLE.

Lisette, mieux que moi, saura vous en instruire.
Je lui laisse le soin de vous interpréter
Un discours qui paraît déjà vous irriter.

LE COMTE.

Non, de grâce, avec vous souffrez que je m'explique.
Cette fille, après tout, est votre domestique;
Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connaîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez :
Et vous me ferez voir une preuve fidèle
De vos égards pour moi, dans vos égards pour elle.
Elle connaît à fond mon esprit, mon humeur;
Écoutez, profitez, et méritez mon cœur.
Adieu.

SCÈNE V.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

Vous restez donc?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle; on me l'ordonne; et moi,
J'en meurs d'envie aussi, mais je ne sais pourquoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune et me blesse.

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre noblesse;
Mais en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paraît bien petit.

LE COMTE.

Quoi! vous osez...

LISETTE.

Oui, j'ose; et votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, monsieur.

LE COMTE.

Comment donc, je me perds?

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs,
Vous décèlent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien traîtresse.
Le discours d'Isabelle était votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en souffrir, je ne saurais me taire.
Je ne vous dirai pas, Changez de caractère;
Car on n'en change point, je ne le sais que trop;
Chassez le naturel, il revient au galop:
Mais du moins je vous dis, Songez à vous contraindre,
Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre;
Paraissez quelque temps de l'humeur dont elle est,
Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt.
Car, après tout, monsieur, l'éclat de la richesse
Augmente encor celui de la haute noblesse.
Voilà mon sentiment. Profitez-en, ou non,

Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paraît mécontente,
Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

SCÈNE VI.

LE COMTE.

Il n'est donc plus permis de sentir ce qu'on vaut?
Savoir tenir son rang passe ici pour défaut?
Et ces petits bourgeois traiteront d'arrogance
Les sentiments qu'inspire une haute naissance?
Si je m'en croyais... Non, je veux prendre sur moi :
L'amour et l'intérêt m'en imposent la loi.
Oui, devant Isabelle il faudra me contraindre;
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre
Va dès ce même instant me voir tel que je suis
S'il m'ose disputer l'objet que je poursuis.
Je veux connaître un peu ce petit personnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus sage.

SCÈNE VII.

LE COMTE, PHILINTE.

PHILINTE, faisant plusieurs révérences.

Je ne viens vous troubler dans vos réflexions
Que pour vous assurer de mes soumissions,
Monsieur. Depuis longtemps je vous dois cet hommage,
Et je ne le saurais différer davantage.

LE COMTE.

Très-obligé, monsieur. D'où nous connaissons-nous?

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,
J'aurai bientôt celui de me faire connaître.
Mon nom n'impose pas; mais...

LE COMTE.

Cela peut bien être.

PHILINTE.

Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné,
(En faisant une profonde révérence)
Je m'appelle Philinte.

LE COMTE.

Oh! j'ai donc deviné.

Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE, d'un air très-humble.

Je ne puis vous marquer par trop de déférences
Combien je vous honore.

LE COMTE.

Et vous avez raison.
Mais de quoi s'agit-il ? Parlez-moi sans façon.

PHILINTE.

Valère est mon ami; vous le savez, je pense.

LE COMTE.

Que m'importe cela?

PHILINTE.

Tantôt en sa présence,
Si j'en crois son rapport, et j'en suis peu surpris,
Vous m'avez honoré... d'un assez grand mépris.

LE COMTE.

Il vous exaltait fort; moi, j'ai dit ma pensée.
Votre délicatesse en est-elle blessée ?

PHILINTE, faisant la révérence.

Ah, monsieur ! point du tout : je me connais; je croi
Qu'on peut avec raison dire du mal de moi.
Mais on ajoute encore, à l'égard d'Isabelle,
Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

Voilà précisément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dît.

PHILINTE.

Je croyais avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi?

PHILINTE.

Vous exigez un cruel sacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obéisse.

LE COMTE, d'un air railleur.

Vous en doutez, monsieur?

PHILINTE.

Jamais jusqu'à ce jour
Je ne me suis senti si plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monsieur, j'en désespère,

Et j'en viens d'assurer Isabelle et sa mère.

LE COMTE, mettant son chapeau.

Et vous venez me faire un pareil compliment!

PHILINTE.

Avec confusion, mais très-distinctement.
La nature, envers moi moins mère que marâtre,
M'a formé très-rétif et très-opiniâtre,
Surtout lorsque quelqu'un veut m'imposer la loi.

LE COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis.

PHILINTE.

La mienne est bien mutine :
Plus on lui fait la guerre, et plus elle s'obstine;
Et jamais la hauteur ne pourra la dompter.

LE COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'insulter!
Un petit gentilhomme ose avoir cette audace?

PHILINTE.

Moi, monsieur? Je vous viens demander une grâce.

LE COMTE.

Et c'est?

PHILINTE.

De m'accorder le plaisir et l'honneur...
De me couper la gorge avec vous.

LE COMTE.

La faveur
Est bien grande en effet. Vous êtes téméraire;
Vous vous méconnaissez : mais il faut vous complaire.
L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE, d'un air railleur, mettant ses gants.

Je suis reconnaissant de cette grâce insigne,
Et je vais vous prouver que mon cœur en est digne.

LE COMTE.

Trêve de compliments. Moi, je vais vous prouver
Que l'on court un grand risque en osant me braver.

(Ils mettent l'épée à la main.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, PHILINTE, LISIMON.

LISIMON, accourant.

Chez moi, morbleu, chez moi, faire un pareil vacarme!
Par la mort, le premier...

PHILINTE.

Le respect me désarme.

LISIMON.

Ah! vous êtes mutin, monsieur le doucereux!

PHILINTE.

Quelquefois.

LE COMTE.

Par bonheur, il n'est pas dangereux.

PHILINTE.

C'est ce qu'il faudra voir. Du moins je vous assure
Que de cette maison si quelqu'un peut m'exclure,
Ce ne sera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce sera moi.

PHILINTE.

Je prends la liberté de vous dire...

LISIMON.

Je croi
Qu'un père de famille, en ce cas, est le maître.

PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prends la liberté de l'être,
En dépit de ma femme et de ses adhérents:
Si tu ne le sais pas, c'est moi qui te l'apprends.
Le comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre;
J'ai pris la liberté de le choisir pour gendre.
Ma fille en est d'accord, et prend la liberté
De se soumettre en tout à mon autorité.
Ainsi, sans te flatter contre toute apparence,
En prenant ton congé, tire ta révérence.

PHILINTE.

J'aurai l'honneur, monsieur, de répondre à cela
Que madame n'est pas de ce sentiment-là.

LISIMON.

Madame n'en est pas? J'ai donné ma parole

Si pour me chicaner madame est assez folle,
Madame sur-le-champ, par le pouvoir que j'ai,
En même temps que toi recevra son congé.

PHILINTE.

J'adore votre fille ; et l'aveu de sa mère
Me permet d'aspirer au bonheur de lui plaire.
Dès qu'elles m'excluront, je leur obéirai.
Jusque-là j'ai mes droits, et je les soutiendrai.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, LISIMON.

LISIMON.

Quelle obstination !

LE COMTE.

Ceci vient de Valère,
Et je m'en vengerais si vous n'étiez son père.

LISIMON.

Je veux le faire, moi, mourir sous le bâton ;
Ou le gueux, dès ce soir, quittera ma maison.
Il m'a joué d'un tour... Eh ! la, la, patience.

LE COMTE.

C'est un petit monsieur rempli de suffisance.

LISIMON.

Le portrait de sa mère, un sot, un freluquet,
Qui fait le bel-esprit et n'a que du caquet.
Oh ! la méchante femme ! avec son air affable,
Composé, doucereux, c'est un tyran, un diable
De sang-froid. Tout à l'heure, en termes éloquents,
Et tous bien de niveau, mais malins et piquants,
Devant ma fille même elle m'a fait entendre
Qu'elle me quittera si je vous prends pour gendre ;
Et moi j'ai répondu que j'étais résigné
A souffrir ce malheur dès qu'elle aurait signé ;
Qu'immédiatement après sa signature,
Elle pourrait aller à sa bonne aventure.
Sur cela, force pleurs, évanouissement.
Isabelle et Lisette avec gémissement
L'ont vite secourue, et par cérémonie
Toutes trois à présent pleurent de compagnie.

Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,
Et toutes pleureront tant qu'il en surviendra.

LE COMTE.

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles.

LISIMON.

Pour en venir à bout je ferai des miracles :
Ce que j'apprends de toi me réchauffe le cœur.
Je ne te croyais pas un si puissant seigneur.
Comment diable ! ton père, à ce que l'on m'assure,
Fait dans sa baronnie une noble figure.

LE COMTE, lui frappant sur l'épaule.

Allez, mon cher, allez, quand vous me connaîtrez,
De vos tons familiers vous vous corrigerez ;
Vous ne tutoierez plus un gendre de ma sorte.

LISIMON.

Ma foi, sans y penser, l'habitude m'emporte.
Au cérémonial enfin je me soumets.

LE COMTE.

Me le promettez-vous ?

LISIMON.

Oui, je te le promets.
Va, tu seras content.

LE COMTE.

Fort bien ! Belle manière
De se corriger !

LISIMON.

Oh ! trêve à votre humeur fière ;
Et consultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conseil que je vous donnerai,
C'est de ne plus souffrir qu'ici l'on se hasarde
A dire son avis sur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider...

LE COMTE.

Non, monsieur, je vous jure ;
Quand vous serez d'accord, je suis prêt à conclure.

SCÈNE X.

LISIMON.

Il faut que je sois bien possédé du démon,
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil rodomont;
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque dans mon dépit son empire m'arrête!
Je vais rompre. Attendons. Si je prends ce parti,
De mon autorité me voilà départi;
Je ferai triompher et mon fils et ma femme,
Et monsieur désormais dépendra de madame.
Bel honneur que je fais à messieurs les maris!
Non, il n'en sera rien. Le dépit m'a surpris,
Mais l'honneur me réveille; il m'excite à combattre,
Et je m'en vais, pour lui, faire le diable à quatre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, PASQUIN, entrent par deux différents côtés du théâtre, Pasquin le premier, et marchant fort vite.

LISETTE.

Quoi ! sans me regarder, doubler ainsi le pas ?

PASQUIN.

Ah ! ma reine, pardon ; je ne vous voyais pas.
Auriez-vous par hasard quelque chose à me dire ?

LISETTE.

Oui. Sur de certains faits voudriez-vous m'instruire ?

PASQUIN.

Le puis-je ?

LISETTE.

Assurément.

PASQUIN.

Vous avez donc grand tort
D'en douter.

LISETTE.

Mais sur vous il faut faire un effort.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire
Pour vous marquer mon zèle et tâcher de vous plaire.
Quel est ce grand effort que votre autorité
M'impose ?

LISETTE.

De me dire ici la vérité

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matière,
Avez-vous jamais vu le château de Tufière ?

PASQUIN.

(A part.)

Si je l'ai vu ? cent fois. C'est mentir hardiment.

LISETTE.

Est-ce un si bel endroit qu'on nous l'a dit?

PASQUIN.

Comment?
C'est le plus beau château qui soit sur la Garonne.
Vous le voyez de loin, qui forme un pentagone...

LISETTE.

Pentagone, bon Dieu! Quel grand mot est-ce là?

PASQUIN.

C'est un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela:
Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire.

PASQUIN.

Cela m'est très-facile, et je vais vous décrire
Ce superbe château, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que si vous le voyiez.
D'abord, ce sont sept tours entre seize courtines...
Avec deux tenaillons placés sur trois collines...,
Qui, formant un vallon dont le sommet s'étend
Jusque sur... un donjon... entouré d'un étang...
Et ce donjon placé justement... sous la zone...
Par trois angles saillants forme le pentagone.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux château!

PASQUIN.

Je crois, sans vanité, que vous le trouvez beau.

LISETTE.

Et c'est donc en ce lieu que le père du comte
Tient sa cour?

PASQUIN.

Oui, ma reine; et faites votre compte
Que dans tout le royaume il n'est point de seigneur
Qui soutienne son rang avec plus de splendeur.
Meutes, chevaux, piqueurs, superbes équipages,
Table ouverte en tout temps, deux écuyers, six pages,
Domestiques sans nombre et bien entretenus,
Tout cela ne saurait manger ses revenus.

LISETTE.

Mais c'est donc un seigneur d'une richesse immense?

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par sa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut :
Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc ?

LISETTE.

Un menteur qui n'a pas de mémoire
Se décèle d'abord. Si je veux vous en croire,
Le comte est grand seigneur ; dans un autre entretien,
Vous m'avez assuré qu'il n'avait pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc, votre argument me paraît sans réplique.
Naturellement, moi, je suis très-véridique.
Mais j'obéis. Au fond les faits sont très-constants,
Et nous n'avons menti qu'en allongeant le temps.

LISETTE.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus claire.

PASQUIN.

Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du père
Se trouvera très-vrai. Depuis, tout a changé.
Dans un piteux état le bonhomme est plongé,
Et le pauvre seigneur traîne une vie obscure.
Mais mon maître, voulant qu'il fasse encor figure,
Par un récit pompeux, fruit de sa vanité,
Vient de le rétablir de son autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plaît, la chose soit secrète.

LISETTE.

Allez, ne craignez rien. Si j'étais indiscrète,
Je ferais tort au comte ; et si je fais des vœux,
C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valère à mes efforts sans relâche s'oppose ;
Mais à les seconder je veux qu'il se dispose.
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos aussi
Je vais me retirer, puisqu'il vous cherche ici.

SCÈNE II.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE, d'un air dédaigneux.

Ah ! vous voilà, monsieur ? vraiment j'en suis ravie.

VALÈRE.

Quoi ! vous voulez gronder ?

LISETTE.

J'en aurais bien envie.

VALÈRE.

Et sur quoi, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Mais sur vos beaux exploits.
Mes moindres volontés, dites-vous, sont vos lois ?

VALÈRE.

Il est vrai.

LISETTE.

Cependant, devant monsieur le comte,
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte ;
Et, contre mon avis, votre zèle emporté
A su porter Philinte à toute extrémité.

VALÈRE.

J'ai dit à mon ami qu'on avait eu l'audace
De risquer contre lui jusques à la menace.
Je n'ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur,
Qui n'a dû sur le reste écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur ? Ce discours me fatigue et m'irrite.

VALÈRE.

Mais par quelle raison ? Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos soins avec ardeur
Pour faire que le comte épouse votre sœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte,
Je vous déclare, moi, sans mystère et sans feinte,
Que, demoiselle ou non, comme le ciel voudra,
Lisette, de ses jours, ne vous épousera.
J'ai conclu. C'est à vous maintenant de conclure.

VALÈRE.

(Voyant Lycandre.)

Par quel motif ?... Hé quoi ! cette vieille figure
Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens ?

LISETTE.

Il faut que je lui parle.

VALÈRE.

Adieu donc.

SCÈNE III.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Je reviens,
Et je vous trouve encore en même compagnie.

LISETTE.

Oui, mais nous querellions. Valère a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune seigneur
Qui demeure céans ne prétende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et vous, vous soutenez le comte de Tufière?

LISETTE.

Oui, monsieur, contre tous, et de toute manière.
Il est vrai que le comte est si présomptueux,
Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux :
Il ne respecte rien, ne ménage personne;
Et plus je le connais, plus sa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah! que vous m'affligez!

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

LYCANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
A ce qui le concerne? Est-il donc bien possible
Qu'à votre empressement il se montre sensible
Jusques à vous marquer des égards, des bontés?

LISETTE.

Il n'a payé mes soins que par des duretés;
Je ne puis y penser sans répandre des larmes.
N'importe; à le servir je trouve mille charmes.

LYCANDRE.

Qu'entends-je? juste ciel! Quel bon cœur d'un côté!
De l'autre, quel excès d'insensibilité!
O détestable orgueil! Non, il n'est point de vice
Plus funeste aux mortels, plus digne de supplice.
Voulant tout asservir à ses injustes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix.

LISETTE.

Je l'éprouve.

LYCANDRE.

Pour vous, vous serez, je l'espère,
La consolation d'un trop malheureux père.

LISETTE.

A chaque instant, monsieur, vous me parlez de lui.
Il devait à mes yeux se montrer aujourd'hui :
Mais il ne paraît point. Vous me trompiez peut-être.

LYCANDRE.

Un peu de patience ; il va bientôt paraître.

LISETTE.

Pourquoi diffère-t-il de trop heureux moments ?
Que ne vient-il s'offrir à mes embrassements ?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi ? Se peut-il qu'il le pense ?

LYCANDRE.

Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidissent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah ! qu'il me connaît mal !

LYCANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur sa triste aventure il veut qu'on vous prévienne.
Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en sera plus cher ; et, loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur, plein de son infortune,
Redoublera pour lui de tendresse et d'amour.
Tout baigné de mes pleurs ; avant la fin du jour
Il sera possesseur du peu que je possède.
Mon zèle à ses malheurs servira de remède.
Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait présent ;
Je garde un diamant que m'a laissé ma mère.
Je vais tout engager, tout vendre, pour mon père.
Heureuse si je puis, et mille et mille fois,
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois !

LYCANDRE.

Arrêtez. Laissez-moi respirer, je vous prie.
Donnez quelque relâche à mon âme attendrie.
Vous aimez votre père, il n'est plus malheureux.

LISETTE.

Ah ! puisqu'il est si lent à contenter mes vœux,
Apprenez-moi quel monstre a causé sa misère.

LYCANDRE.

Quel monstre ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

L'orgueil... l'orgueil de votre mère :
Par son faste, les biens se sont évanouis ;
Son orgueil a causé des malheurs inouïs.

LISETTE.

Et comment ?

LYCANDRE.

Une dame assez considérable,
Lui disputant le pas dans un lieu respectable,
En reçut un affront si sanglant, si cruel,
Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.
L'époux de cette dame, enflammé de colère,
Pour venger cet affront, attaqua votre père
Au retour d'une chasse, et prit si bien son temps,
Qu'ils se trouvèrent seuls pendant quelques instants.
D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie.
Il voulait se venger : il y perdit la vie.
En un mot, votre père, en défendant ses jours,
Tua son ennemi, mais sans autre secours
Que celui de son bras armé pour sa défense.
Les parents du défunt poussèrent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Pur effet du hasard, pour un assassinat.
Des témoins subornés soutiennent l'imposture :
On les croit. Votre père, outré de cette injure,
Se défend, mais en vain. Il se cache. Aussitôt
Un arrêt le condamne : et, pour fuir l'échafaud,
Il passe en Angleterre, où quelques jours ensuite
Votre mère devient compagne de sa fuite,
Le rejoint avec vous qui sortiez du berceau ;

Et son orgueil puni la conduit au tombeau.

LISETTE.

Ciel! que m'apprenez-vous? Ce n'est donc pas ma mère
Que j'avais au couvent, et qui m'était si chère?

LYCANDRE.

C'était votre nourrice. Elle vous ramena,
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre père, deux ans après sa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance,
Se disant votre mère, et cachant votre nom.

LISETTE.

Mais pourquoi ce secret? et par quelle raison
Me laisser ignorer de quel sang j'étais née?

LYCANDRE.

Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée,
Et pour vous épargner des regrets, des douleurs,
Jusqu'à ce que le ciel adoucit vos malheurs.
C'est ainsi que l'avait ordonné votre père;
Et sa précaution vous était nécessaire.

LISETTE.

Je brûle de le voir, et je tremble pour lui.
Comment osera-t-il se montrer aujourd'hui,
Après l'injuste arrêt...?

LYCANDRE.

Pendant sa longue absence,
De fidèles amis, sûrs de son innocence,
Et puissants à la cour, ont eu tant de succès,
Qu'ils l'ont déterminée à revoir le procès [1];
Et deux des faux témoins, prêts à perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre père, caché depuis près de deux ans,
Attendait les effets de ces secours puissants.
On vient de lui donner d'agréables nouvelles,
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE.

Qu'il ne s'expose point. Je crains quelque accident,
Quelque piége caché. N'est-il pas plus prudent
Que nous l'allions chercher? Par notre diligence
Prévenons ses bontés et son impatience.

[1] Phrase elliptique, au lieu de *faire revoir le procès*. Voy. les notes de la pag. 151.

Sortons, monsieur; je veux embrasser ses genoux,
Et mourir de plaisir dans des transports si doux.

LYCANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie :
Vous voulez la chercher, et le ciel vous l'envoie.
Oui, ma fille, voici ce père malheureux;
Il vous voit, il vous parle; il est devant vos yeux.

LISETTE, se jetant à ses pieds.

Quoi! c'est vous-même? O ciel! que mon âme est ravie!
Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

LYCANDRE.

Ma fille, levez-vous. Je connais votre cœur;
Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur.
Mais, hélas! que je crains de revoir votre frère!

LISETTE.

Mon frère? Et quel est-il?

LYCANDRE.

Le comte de Tufière.

LISETTE.

Je ne sais où j'en suis! je ne respire plus!
Daignez me soutenir.

LYCANDRE.

Qu'il doit être confus;
Quand il vous connaîtra!

LISETTE.

Moi, sa sœur?

LYCANDRE.

Oui, ma fille.

LISETTE.

Sans doute, nous sortons de la même famille;
Oui, le comte est mon frère; et dès que je l'ai vu,
A travers ses mépris, mon cœur l'a reconnu.
De mon faible pour lui je ne suis plus surprise.

LYCANDRE.

Votre cœur le prévient, et l'ingrat vous méprise!
Ah! je veux profiter de cette occasion
Pour jouir devant vous de sa confusion,
Quand le temps permettra de vous faire connaître.

LISETTE.

Jusque-là devant lui ne dois-je plus paraître?

LYCANDRE.

Non. Je vais le trouver. La conversation

Sera vive, à coup sûr; et sa présomption
Mérite qu'avec lui, prenant le ton de père,
Je fasse à ses hauteurs une leçon sévère.

LISETTE.

S'il ne vous connaît pas, vous les éprouverez.

LYCANDRE.

Non. Nous nous sommes vus : il me connaît. Rentrez,
Ma fille; quelqu'un vient : gardez bien le silence.

LISETTE, lui baisant la main.

Mon père, attendez tout de mon obéissance.

SCÈNE IV.

LYCANDRE; PASQUIN, s'arrêtant à considérer Lycandre.

LYCANDRE.

Le comte de Tufière est-il chez lui?

PASQUIN, d'un ton brusque.

Pourquoi?

LYCANDRE.

Je voudrais lui parler.

PASQUIN, le regardant du haut en bas.

Lui parler? Qui? vous!

LYCANDRE.

Moi.

PASQUIN, d'un air méprisant.

Cela ne se peut pas.

LYCANDRE.

La raison, je vous prie?

PASQUIN.

C'est qu'il est en affaire.

LYCANDRE.

Oh! je vous certifie,
Quelque occupé qu'il soit, que dès qu'il apprendra
Que je veux lui parler, il y consentira.

PASQUIN, fièrement.

Eh! qu'êtes-vous?

LYCANDRE.

Je suis... car je perds patience!
Un homme très-choqué de votre impertinence.

PASQUIN, à part.

Il a, ma foi, raison. Je retombe toujours,

(à Lycandre.)

Et je veux m'en punir. Je vois que mon discours,
Monsieur, n'a pas le don de vous être agréable.
Mais si je suis si fier, je suis très-excusable.

LYCANDRE, vivement.

Et par où, s'il vous plaît?

PASQUIN.

Pour le dire en un mot,
Et sans trop me vanter, c'est que je suis un sot.

LYCANDRE.

Allez, on ne l'est point quand on connaît sa faute.

PASQUIN.

Mon maître a très-souvent la parole si haute,
Il est si suffisant, que, par occasion,
Je le deviens aussi, mais sans réflexion.
Heureusement pour moi, la raison, la prudence,
Abrègent les accès de mon impertinence.
Vous voyez que d'abord j'ai bien baissé mon ton.
Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LYCANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre,
Que je viens demander sa réponse à la lettre
Que l'on vous a pour lui remise de ma part.
L'a-t-il lue?

PASQUIN.

Oui, monsieur. Seriez-vous par hasard
L'inconnu?

LYCANDRE.

Je le suis.

PASQUIN.

Moi, que je vous annonce!
Eh! vite, sauvez-vous. J'ai reçu sa réponse,
Et je la sens encor.

LYCANDRE, souriant.

Ne craignez rien pour moi,
Il sera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi!
Vous vous exposez...?

LYCANDRE.

Oui, j'en veux courir le risque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre bisque.

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grâce.

PASQUIN va et revient.

En vérité, je crains...

LYCANDRE, d'un air impatient.

Ah!

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCÈNE V.

LYCANDRE.

Par les airs du valet on peut juger du maître.
Ah! du moins si mon fils pouvait se reconnaître,
Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon,
Tôt ou tard sa fierté plierait sous sa raison.
Mais je n'ose espérer...

SCÈNE VI.

LYCANDRE, LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE entre en furieux.

Quel est le téméraire,
Quel est l'audacieux qui m'ose...? Ah! c'est mon père!

LYCANDRE.

L'accueil est très-touchant; j'en suis édifié.

PASQUIN, à part.

Comment donc! le voilà comme pétrifié?

LE COMTE, ôtant son chapeau.

Un premier mouvement quelquefois nous abuse.
Excusez-moi, monsieur.

PASQUIN, à part.

Il lui demande excuse!

LE COMTE.

(A Pasquin.)
Je croyais... Sors, Pasquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chassez-vous?
Laissez-le ici; je veux...

LE COMTE, poussant Pasquin.

Sors, ou crains mon courroux.

LYCANDRE, retenant Pasquin.

Reste.

PASQUIN, s'enfuyant.

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne.

SCÈNE VII.

LYCANDRE, LE COMTE.

LYCANDRE.

Que veut dire ceci?

LE COMTE.

J'ai mes raisons.

LYCANDRE.

Pourquoi
Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi?

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je exposer mon père?

LYCANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misère;
Voilà votre motif : et, loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil alarmé
Rougit de ma présence; il se sent au supplice.
De sa confusion votre cœur est complice;
Et, tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter
Aux tendres mouvements qui devraient l'agiter.
Ah! je ne vois que trop en cette conjoncture
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.
C'est en vain qu'un billet vous avait prévenu;
Et je me suis trompé, croyant qu'un inconnu
Vous corrigerait mieux qu'un père misérable,
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE.

Qui? moi! je vous méprise? Osez-vous le penser?
Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser!
Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.

LYCANDRE.

Vous? Prouvez-le-moi donc, et dans ce moment même.

LE COMTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Parlez; qu'exigez-vous?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je suis
Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystère,
Et de me reconnaître en qualité de père
Dans cette maison-ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous exposez?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille?
Allons voir Lisimon; menez-moi chez sa fille.

LE COMTE.

De grâce, à vous montrer ne soyez pas si prompt:
Vous les exposerez à vous faire un affront.
Vous ne savez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un bourgeois anobli, fier de son opulence?
Si le faste et l'éclat ne soutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illustre sang.
Mesurant ses égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts,
Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom et mon courage
Font toute ma richesse; et ce seul avantage,
Réchauffé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens et de protections.
J'ai monté par degrés, et, riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naissance;
Et sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auraient pu m'introduire auprès de Lisimon.

LYCANDRE.

On me l'a peint tout autre; et j'ai peine à vous croire.
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire.
Mais pour moi, qui ne suis ni superbe ni vain,
Je prétends me montrer, et j'irai mon chemin.

(Il veut sortir.)

LE COMTE, le retenant.

Différez quelques jours; la faveur n'est pas grande:

(Il se jette aux pieds de Lycandre.)

Je me jette à vos pieds, et je vous la demande.

LYCANDRE.

J'entends. La vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous [1].
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mère,
Et tu n'as hérité que de son caractère.

LE COMTE.

Eh! compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie
Serait de vous servir aux dépens de ma vie.
Mais du moins ménagez un honneur délicat;
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

Vous me faites pitié! Je vois votre faiblesse,
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse;
Mais à condition que si votre hauteur
Éclate devant moi, dès l'instant...

SCÈNE VIII.

LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON.

LISIMON, au comte.

Serviteur.
Je vous cherchais, mon cher; votre froideur m'étonne,
Car il est temps d'agir. Je crois, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raisonnable.

LE COMTE.

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne dame est sage;
Car j'allais sans cela faire un joli tapage!
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouse; et puis tout ira bien,
Pourvu que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas, au moins; car c'est une princesse
Aussi fière que vous, et dont les préjugés...

[1] Ces deux vers sont admirables; ils ont une sorte de beauté bien rare, et presque unique dans la comédie, le sublime de l'expression; car on peut qualifier ainsi la *vanité* qui parle à *genoux*. (LA HARPE.)

LE COMTE.

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON, se couvrant.

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE.

Fort bien!

LISIMON, se découvrant.

Enfin, monsieur, le succès de l'affaire
Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monsieur vous parle juste, et pour votre avantage :
Que votre unique objet soit votre mariage;
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON, au comte.

Quel est cet homme-là?

LE COMTE, tirant Lisimon à part.

C'est... c'est mon intendant.

LISIMON.

Il a l'air bien grêlé. Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

LE COMTE, à Lisimon.

C'est un homme d'honneur.

LISIMON.

Il y paraît.

LYCANDRE, à part.

Je voi
Qu'il trompe Lisimon en lui parlant de moi.
Sa gloire est alarmée à l'aspect de son père.

LE COMTE, à Lisimon.

Sachez encore...

LISIMON.

Eh bien?

LYCANDRE, à part.

Je retiens ma colère,
Espérant que bientôt il me sera permis
De me faire connaître et de punir mon fils;
Et mon juste dépit lui prépare une scène
Où je veux mettre enfin son orgueil à la gêne.

LE COMTE, à demi-voix, à Lycandre.

Contraignez-vous, de grâce; et ne lui dites rien

Qui lui fasse augurer qui vous êtes.

LYCANDRE.

Fort bien.

LE COMTE, retournant à Lisimon.

C'est un homme économe autant qu'il est fidèle.

LISIMON, haut.

Oh çà, je vous ai dit une bonne nouvelle :
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir;
Pour gagner son esprit, faites votre devoir.

LE COMTE, en souriant.

Mon devoir !

LISIMON.

Oui, vraiment.

LE COMTE.

L'expression est forte.

LYCANDRE, au comte.

Quoi ! faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte ?

LISIMON, au comte.

Il parle de bon sens.

LYCANDRE.

Il est bien question
De chicaner ici sur une expression !

LE COMTE, d'un air un peu fier, à Lycandre.

Mais, monsieur...

LYCANDRE, d'un air impérieux.

Mais, monsieur, je dis ce qu'il faut dire :
Faites ce qu'il faut faire au plus tôt.

LE COMTE, à part.

Quel martyre !
Il va se découvrir.

LISIMON, au comte.

Ce vieillard est bien vert.
Ce me semble.

LE COMTE.

(A Lisimon.) (A Lycandre.)
Il est vrai. Votre discours me perd.
Devant cet homme, au moins, tâchez de vous contraindre.

LYCANDRE, au comte.

Faites ce qu'il désire, ou je cesse de feindre.

LISIMON.

Ma femme vous attend : venez, d'un air soumis,

Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE, au comte.

Soumis; vous entendez?

LE COMTE, d'un air piqué.

Oui, j'entends à merveille.

(A part.)

Ciel!

LISIMON.

Vous approuvez donc ce que je lui conseille?
Bonhomme, expliquez-vous.

LYCANDRE.

Oui, je l'approuve fort;
Et s'il ne s'y rend pas, il aura très-grand tort.
Vous lui donnez, monsieur, une leçon très-sage.
Il en avait besoin. Je le connais.

LE COMTE, à part.

J'enrage.

LISIMON, à Lycandre.

Vous êtes donc à lui depuis longtemps?

LE COMTE, à Lisimon.

Sortons.
Je regrette, monsieur, le temps que nous perdons.

LISIMON.

(Au comte.) (A Lycandre.)
Un moment. A quoi vont les revenus du comte?

LYCANDRE.

Je ne saurais vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor?

LE COMTE, à Lycandre.

Dites-lui...

LYCANDRE, au comte, bas.

Je ne veux point mentir.

(A Lisimon.)

Une affaire, monsieur, m'oblige de sortir:
Mais avant qu'il soit peu je veux vous satisfaire.
Vous pouvez cependant conclure votre affaire;
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de temps
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contents.
Adieu.

SCÈNE IX.

LISIMON, LE COMTE.

LISIMON.

Votre intendant avec vous fait le maître.
Que veut dire cela? Hem?

LE COMTE.

Comme il m'a vu naître,
Avec moi bien souvent il prend ces libertés.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, et trêve de fiertés.

LE COMTE.

J'irai, si vous voulez : mais que faut-il lui dire?

LISIMON.

Plaisante question! Quoi! faut-il vous instruire?

LE COMTE.

Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là.
Prier! solliciter! je n'entends point cela.
Je souhaite de faire avec vous alliance;
Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.
Parlez pour moi vous-même, et faites bien ma cour :
Cela suffit, je crois?

LISIMON.

Est-ce là le retour
Dont vous payez mes soins? Suivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous présenter ma fille,
Vous priant à genoux de vouloir l'accepter?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.
Ma fille vaut bien peu si l'on ne la demande.
Je te baise les mains, et je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

SCÈNE X.

LE COMTE.

Que ces gens inconnus
Sont fiers! Voilà l'orgueil de tous nos parvenus.
C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole,
Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'idole.

Ah ! maudite fortune, à quoi me réduis-tu ?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humilier par l'appât des richesses ?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses ?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Oh çà, mademoiselle, expliquons-nous un peu ;
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Votre mère apaisée
A vos tendres désirs paraît moins opposée ;
Vous pouvez espérer d'épouser votre amant :
Mais, loin de témoigner ce doux ravissement
Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse,
Je ne vous vis jamais si triste et si rêveuse.

ISABELLE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le comte pour époux ;
Son amour à vos yeux s'est signalé pour vous ;
Il vous a demandée, et cette âme si fière
Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle manière?
De ses soumissions la choquante froideur,
Son souris dédaigneux, son air fier et moqueur,
Son silence affecté, tout me faisait comprendre
Que son cœur jusqu'à nous avait peine à descendre.
Mon père avec ardeur sollicitait pour lui ;
A peine de deux mots lui prêtait-il l'appui ;
Et sans votre crédit sur l'esprit de mon frère,
Qui s'est servi du sien pour ramener ma mère,
Le comte a si bien fait que tout était rompu.
Pour cacher mon dépit, j'ai fait ce que j'ai pu ;
Mais plus de cet instant j'occupe ma pensée,

Plus je sens que j'en suis vivement offensée.
Pour un cœur délicat quel triste événement!

LISETTE.

Si bien que votre amour est mort subitement?

ISABELLE.

Il est bien refroidi.

LISETTE.

Parlez en conscience,
N'entre-t-il point ici quelque peu d'inconstance?

ISABELLE.

Vous me connaissez mal.

LISETTE.

Oh! que pardonnez-moi;
Et s'il faut s'expliquer ici de bonne foi...

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

D'aucun roman, à ce que j'imagine,
Vous ne pourrez jamais devenir l'héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuser quand vous me plaisantez?

LISETTE.

Je ne plaisante point, je dis vos vérités.
Le soupçon d'un défaut vous trouble et vous alarme.
Dès qu'il est confirmé, votre cœur se gendarme.
Trop de délicatesse est un autre défaut,
Dont vous serez punie, et peut-être trop tôt.

ISABELLE.

Mais pouvez-vous blâmer cette délicatesse?
Loin de me témoigner un retour de tendresse,
Le comte me désole à chaque occasion.

LISETTE.

Quoi! pour un peu de gloire et de présomption?
C'est là ce qui fait voir la grandeur de son âme.
Il est fier à présent; mais devenez sa femme,
L'amant fier deviendra mari tendre et soumis.

ISABELLE.

Un espoir si flatteur peut-il m'être permis?

SCÈNE II.

ISABELLE, VALÈRE, LISETTE.

LISETTE, à Valère.

Vous voilà bien rêveur?

VALÈRE.

Et j'ai sujet de l'être.
Aux yeux de mon ami je n'ose plus paraître.
J'ai servi son rival. Je ne puis m'empêcher,
Même devant vous deux, de me le reprocher.
C'est une trahison dont j'étais incapable,
Si l'amour n'eût voulu que j'en fusse coupable.

LISETTE.

Vous vous en repentez?

VALÈRE.

Je m'en repentirais
Si je vous aimais moins. Mais enfin je voudrais
Que vous déclarassiez le motif qui vous porte
A marquer pour le comte une amitié si forte.

LISETTE.

Ce motif est très-juste; et quand vous l'apprendrez,
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALÈRE.

Je le veux croire ainsi; mais daignez m'en instruire.

LISETTE.

Je l'ignorais tantôt, et ne pouvais le dire.
Je le sais à présent, et ne le dirai point.

VALÈRE.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point?
Quoi! faut-il qu'un amant vous trouve si discrète?

ISABELLE, à Valère.

Mais c'est donc tout de bon que vous aimez Lisette?

VALÈRE.

Je l'aime, et m'en fais gloire.

ISABELLE.

Un tel attachement
Prouve mieux que jamais votre discernement:
Mais quel en est l'objet? quelle est votre espérance?

LISETTE.

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.

ISABELLE.

J'y veux bien consentir, et me fais cet effort
Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort.

VALÈRE.

Il est tout décidé.

ISABELLE.

Juste ciel!

VALÈRE.

Et mon père,
Pour dicter le contrat, est chez notre notaire.

ISABELLE.

Ma mère n'y met plus aucun empêchement?

VALÈRE.

Non; et vous me devez un si prompt changement.

SCÈNE III.

LISIMON, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON, à Isabelle.

Çà, réjouissons-nous. Enfin, vaille que vaille,
L'ennemi se soumet; j'ai gagné la bataille;
Le champ m'est demeuré. Je craignais un éclat;
Mais vôtre mère enfin va signer le contrat.
Elle a banni Philinte; et j'attends le notaire
Pour terminer enfin cette importante affaire.
Excepté quelques points dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu seras dès ce soir madame la comtesse,
Ma fille.

ISABELLE.

Dès ce soir?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne presse.
Cette affaire mérite un peu d'attention;
Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion? Comment, mademoiselle,
Allez-vous nous donner une scène nouvelle,

Et vous dédire ici, comme vous avez fait
Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d'effet?
Pensez-vous que le comte entende raillerie,
Et soit homme à souffrir votre bizarrerie?

VALÈRE.

Mais, mon père, après tout...

LISIMON.

Mais, après tout, mon fils,
Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis?
Quoi donc! j'aurai su faire un miracle incroyable,
En rendant aujourd'hui ma femme raisonnable
(Chose qu'on n'a point vue, et qu'on ne verra plus),
Et mes enfants rendront mes travaux superflus!
Un chef-d'œuvre si beau deviendrait inutile!
Non, parbleu! Gardez-vous de m'échauffer la bile,
Ou vous aurez sujet de vous en repentir,
Et mon juste courroux se fera ressentir.

LISETTE.

Voilà parler, monsieur, en père de famille.
Courage! disposez enfin de votre fille :
Ne l'abandonnez plus à ses réflexions.
C'est à vous à trancher dans ces occasions.

ISABELLE.

Quoi, Lisette...?

LISETTE.

Monsieur a prononcé l'oracle :
A l'accomplissement rien ne peut mettre obstacle.
S'il vous destine au comte, il faut que ce dessein
S'exécute, en dépit de tout le genre humain.

LISIMON.

Cette fille me charme. Oui, ma chère Lisette,
Tiens, sois un peu moins sage, et tu seras parfaite.

LISETTE.

L'avis est bon.

LISIMON.

Le tien vient de m'édifier,
Et je veux t'embrasser pour te remercier.

LISETTE.

Réservez, s'il vous plaît, cette tendre saillie
Jusqu'à ce que je sois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrais trop longtemps. Il faut absolument

Que ma reconnaissance éclate en ce moment.

VALÈRE, le retenant.

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon père.

LISIMON, le repoussant.

Monsieur le médecin, ce n'est pas votre affaire :
Que je m'échauffe ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du soin de ma santé.
(A part.)
Je crois que ce coquin est jaloux de Lisette,
Et je soupçonne entre eux quelque intrigue secrète.
(A Valère.)
Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu...

VALÈRE.

Voici
Votre notaire.

LISIMON.

(A Valère, qui veut sortir.)
Ah! bon. Non, non, demeure ici.
Dans un petit moment nous compterons ensemble.

SCÈNE IV.

LISIMON, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE, M. JOSSE.

LISIMON.

Approche, monsieur Josse.

M. JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble?

LISIMON.

Oui.

M. JOSSE.

Lisons ma minute. A trois articles près,
Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts.
C'est donc là la future?

LISIMON.

A peu près. C'est ma fille.

M. JOSSE, la regardant avec ses lunettes.

Voilà de quoi former une belle famille.
Où donc est le futur?

ISABELLE.

Je n'en sais encor rien.

M. JOSSE.

Comment! se faire attendre! Oh! cela n'est pas bien;

LISETTE, à demi-voix, à Isabelle.

Paix donc.

ISABELLE, à demi-voix, à Lisette.

Je ne saurais me taire.
Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE, à demi-voix, à Isabelle.

C'est le faible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien souvent font tout leur patrimoine.

M. JOSSE, à Lisimon.

(Il lit.)

A vous présentement, monsieur. Messire Antoine
Lisimon...

LE COMTE, d'un air surpris.

Antoine?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi! c'est là votre nom?
Antoine! Est-il possible?

LISIMON.

Eh! parbleu, pourquoi non?

LE COMTE.

Ce nom est bien bourgeois!

LISIMON.

Mais pas plus que les autres.
Je crois que mon patron valait bien tous les vôtres.

LE COMTE, d'un air dédaigneux.

Passons, monsieur, passons. Vos titres? c'est le point
Dont il s'agit ici.

LISIMON.

Qui? moi! Je n'en ai point.

LE COMTE.

Comment donc? vous n'avez aucune seigneurie?

LISIMON.

Ah! je me souviens d'une. Écrivez, je vous prie.
(Il dicte.)
Antoine Lisimon, écuyer.

LE COMTE.

Rien de plus?

LISIMON.

Et seigneur suzerain... d'un million d'écus.

LE COMTE.

Vous vous moquez, je crois? L'argent est-il un titre?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens; et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. JOSSE, à part.

Il a raison.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la noblesse...

M. JOSSE.

Oh! nous autres bourgeois, nous tenons pour l'espèce.
(A Lisimon.)
Çà, stipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prends
M'engage à la porter à neuf cent mille francs.

M. JOSSE, au comte.

Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

LE COMTE, à M. Josse, bas.

Monsieur le garde-note, oui, l'argent nous soutient;
Mais nous purifions la source dont il vient.

M. JOSSE.

Et quel douaire aura l'épouse contractante?

LE COMTE.

Quel douaire, monsieur? Vingt mille francs de rente.

LISETTE, à part.

Mon frère est magnifique. En tout cas, je sais bien
Que, s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M. JOSSE, au comte.

Sur quoi l'assignez-vous?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE, dictant.

Sur la baronnie
De Montorgueil.

M. JOSSE, se levant.

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant. La noce se fera

Aussitôt qu'à Paris ton père arrivera.

LE COMTE.

Mon père, dites-vous ? Il ne faut point l'attendre :
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goutte le retient au lit depuis six mois.

LISETTE, à part.

Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LYCANDRE.

LE COMTE, à part.

Ah ! le voici lui-même. O ciel ! quel incident !

LISIMON, à Lycandre.

Que voulez-vous ? Parbleu, c'est monsieur l'intendant.

LYCANDRE, au comte.

Je viens savoir, mon fils...

VALÈRE et ISABELLE.

Son fils !

LE COMTE, à part.

Je meurs de honte.

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé ? Répondez, mon cher comte.

LE COMTE, à Lycandre.

Hé quoi ! dans cet état osez-vous vous montrer ?

LYCANDRE.

Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.
Mon arrivée ici t'alarme et t'importune ;
Mais apprends que mes droits vont devant ta fortune.
Rends leur hommage, ingrat, par un plus tendre accueil.

LE COMTE.

Eh ! le puis-je au moment... ?

LISIMON.

Baron de Montorgueil,
C'est donc là ce superbe et brillant équipage
Dont tu faisais tantôt un si bel étalage ?

LYCANDRE, à Lisimon.

L'état où je parais, et sa confusion,

D'un excessif orgueil sont la punition.

(Au comte.)

Je la lui réservais. Je bénis ma misère,
Puisqu'elle t'humilie, et qu'elle venge un père.
Ah! bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.
Parle, reconnais-moi.

ISABELLE, à Lisette.

Vous voilà tout en pleurs,
Lisette?

LISETTE, à Isabelle.

Vous allez en apprendre la cause.

LYCANDRE, au comte.

Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppose;
Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.

LE COMTE.

Je ne puis résister à ce ton respectable.
Eh bien! vous le voulez? Rendez-moi méprisable :
Jouissez du plaisir de me voir si confus.
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnaît plus.
Oui, je suis votre fils, et vous êtes mon père.
Rendez votre tendresse à ce retour sincère.

(Il se met aux genoux de Lycandre.)

Il me coûte assez cher pour avoir mérité
D'éprouver désormais toute votre bonté.

LISIMON, à Lycandre.

Il a, ma foi, raison. Par ce qu'il vient de faire,
Je jurerais, morbleu, que vous êtes son père.

LYCANDRE relève le comte, et l'embrasse.

En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé :
Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes!
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts, qui sont assez punis.
Mon fils, rassurez-vous; nos malheurs sont finis.
Le ciel, enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.
Notre auguste monarque, instruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes persécuteurs,
Vient, par un juste arrêt, de finir ma misère.
Il me rend mon honneur; à vous, il rend un père

Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans son rang,
Enfin dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle, et ma joie est extrême
De pouvoir à présent vous l'annoncer moi-même.

LE COMTE.

Qu'entends-je? juste ciel! Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur;
Oui, tu me rends mes biens, mon rang et ma naissance,
Et j'en ai désormais la pleine jouissance.

LYCANDRE.

Devenez plus modeste, en devenant heureux.

LISIMON.

C'est bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre
Pour choisir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près il est joli garçon.
Voici notre contrat; signez-le sans façon.

LYCANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui je dois vous rendre grâce;
Et, pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétends avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

Comment?

LYCANDRE.

Pour votre fils je vous offre ma fille.

VALÈRE, à Lisette.

Je suis perdu.

LISIMON.

L'honneur est grand pour ma famille.
Très-agréablement vous me voyez surpris.
J'accepte le projet. Mais est-elle à Paris,
Votre fille?

LYCANDRE.

Sans doute. Approchez-vous, Constance;
Et recevez l'époux...

LISIMON.

Vous vous moquez, je pense?
C'est Lisette.

LYCANDRE.

Ce nom a causé votre erreur.

Venez, ma fille. Comte, embrassez votre sœur.

LISIMON.

Sa sœur, femme de chambre!

LYCANDRE, au comte.

Une telle aventure
Des jeux de la fortune est une preuve sûre.
Grâce au ciel, votre sœur est digne de son sang.
Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.

VALÈRE.

Quel heureux dénoûment! Je vais mourir de joie.

ISABELLE, à Lisette.

Je prends part au bonheur que le ciel vous envoie.

LISETTE, au comte.

En me reconnaissant, confirmez mon bonheur.

LE COMTE.

Je m'en fais un plaisir, je m'en fais un honneur.

LISIMON, à Lycandre.

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille
Puisse donner un rang sortable à votre fille :
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat;
Et je suis en marché d'un très-beau marquisat,
Dont je veux que mon fils décore sa future.
Dès ce soir, monsieur Josse, il faudra le conclure.
Allez voir le vendeur; et que demain mon fils
Ne se réveille point sans se trouver marquis.
(Au comte.)
Êtes-vous satisfait?

LE COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.

Bon. Nous allons donc faire un double mariage.

ISABELLE, au comte.

Mon cœur parle pour vous, mais je crains vos hauteurs.

LE COMTE.

L'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs.
Comptez sur son pouvoir. Que faut-il pour vous plaire?
Vos goûts, vos sentiments, feront mon caractère.

LYCANDRE.

Mon fils est glorieux, mais il a le cœur bon :
Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raison;
Et s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE.

Non, je n'aspire plus qu'à triompher de moi;
Du respect, de l'amour, je veux suivre la loi.
Ils m'ont ouvert les yeux; qu'ils m'aident à me vaincre.
Il faut se faire aimer; on vient de m'en convaincre;
Et je sens que la gloire et la présomption
N'attirent que la haine et l'indignation [1].

[1] Il eût été plus moral et plus dramatique que le Glorieux fût puni, et c'est ainsi que Destouches avait conçu et exécuté son cinquième acte; mais il dut sacrifier sa première conception à l'amour-propre du comédien Dufrêne, qui, chargé du rôle de Tufière, déclara qu'il ne le prendrait pas, s'il était humilié à la fin de la pièce. Le poëte eut la faiblesse de céder à cette prétention de l'acteur, et sa première rédaction s'est perdue.

FIN DU GLORIEUX.

LE DISSIPATEUR,

OU

L'HONNÊTE FRIPONNE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 23 MARS 1753.

PERSONNAGES.

LE BARON, père de Julie.
GÉRONTE, oncle de Cléon.
CLÉON, amant de Julie, et dissipateur.
LE MARQUIS, fils du baron.
LE COMTE, ami et confident de Cléon.
FLORIMON, autre ami de Cléon.
CARTON, aussi ami de Cléon.
PASQUIN, valet de Cléon.
JULIE, jeune veuve.
CIDALISE, jeune coquette, rivale de Julie.
ARSINOÉ, ARAMINTE, BÉLISE, } amies de Cléon.
FINETTE, femme de chambre de Julie.
Plusieurs CONVIVES de Cléon.

La scène est à Paris, dans la maison de Cléon.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

Bonjour, monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Très-humble serviteur.

FINETTE.

Cléon est-il levé?

PASQUIN.

Depuis longtemps, mon cœur.

FINETTE.

Pourrais-je lui parler?

PASQUIN.

Cela n'est pas possible.
D'un bon quart d'heure, au moins, il ne sera visible.

FINETTE.

Eh! pourquoi donc?

PASQUIN.

Avec le comte du Guéret,
Au moment que je parle, il tient conseil secret.
Il a cent mille écus, et cherche la manière
De dépenser, dans peu, la somme tout entière.
Cet argent-là lui pèse; il veut s'en dessaisir.

FINETTE.

Eh bien! qu'il me le donne, il ne peut mieux choisir.
Je suis fille; il me faut un mari : cette somme
Pourrait, entre mes mains, tenter un galant homme.
L'argent et le mari me viendraient à propos;
Je ne m'en cache point.

PASQUIN.

C'est-à-dire, en deux mots,
Que vous êtes pressée?

FINETTE.

Oui.

PASQUIN.

Vos yeux le font croire.

FINETTE.

Ma foi, Cléon ferait un acte méritoire.

PASQUIN.

C'est par cette raison qu'il ne le fera pas.
La générosité pour lui n'a point d'appas.
C'est, ou pour son plaisir, ou par vanité pure,
Qu'il prodigue son bien sans raison ni mesure.
Très-souvent le caprice excite ses bienfaits;
Et jamais, à coup sûr, ils n'ont de bons effets.
Aussi ses faux amis, dont grande est l'abondance,
Loin de lui savoir gré de sa folle dépense,
Ici pour le flatter, font de communs efforts,

Et se moquent de lui sitôt qu'ils sont dehors.

FINETTE.

Et Pasquin peut souffrir un semblable manége?
Tu ne profites pas de l'ample privilége
Que Cléon t'a donné, depuis un si long temps,
De lui pouvoir sur tout dire tes sentimens,
Pour chasser de chez vous tous ces flatteurs avides,
Que l'on ne voit jamais en sortir les mains vides?
Morbleu! si ma maîtresse avait ce faible-là,
Je périrais plutôt que de souffrir cela!
Jamais ces faux amis ne deviendraient nos maîtres,
Et je les ferais tous sauter par les fenêtres.

PASQUIN.

Dans les commencements je me suis tout permis
Pour bannir de céans ces dangereux amis.
Sortis par une porte, ils rentraient par une autre.
Mon maître quelque temps a fait le bon apôtre;
Il suivait mes conseils, s'en faisait une loi:
A la fin les flatteurs l'ont emporté sur moi.
J'allais être chassé pour toute récompense,
Et vingt coups de bâton m'ont imposé silence.
Moi qui me plais céans, et qui m'y trouve bien,
Je me suis radouci. J'ai fait comme ce chien
Qui portait à son cou le dîner de son maître,
Et, trouvant d'autres chiens qui voulaient s'en repaître,
Quand il crut ne pouvoir le sauver du hasard,
Leur livra le dîner, pour en manger sa part.

FINETTE.

D'un fidèle valet est-ce donc là l'office?

PASQUIN.

Eh! morbleu! que chacun se rende ici justice.
Ta maîtresse Julie en use-t-elle mieux?
Cléon, de jour en jour, en est plus amoureux;
Il prétend l'épouser, et cette aimable veuve
De son pouvoir sur lui fait chaque jour l'épreuve.
Ne devrait-elle pas empêcher que Cléon
N'achève de ses biens la dissipation?
Mais, bien loin de sauver son amant du pillage,
C'est elle qui s'y porte avec plus de courage.

FINETTE.

Il est vrai qu'elle est vive, et qu'elle fait sa main.

Malgré tous mes avis, elle va son chemin.

PASQUIN.

Eh! tu suis son allure avec assez d'adresse,
Et te voilà vêtue ainsi qu'une princesse.
De même que Julie ardente à nous piller...

FINETTE, l'interrompant.

Oh! pour moi, je ne fais encor que grapiller.
Si tu voulais m'aider, je ferais mieux mon compte.

PASQUIN.

Tout dépend à présent de ce monsieur le comte
Qui gouverne Cléon et s'en est emparé.
C'est lui qu'il faut gagner. C'est ce flatteur outré
Qui, par une servile et basse complaisance,
A subjugué mon maître et règle sa dépense :
Son pouvoir est sans borne; on n'obtient rien sans lui.

FINETTE.

L'avis n'est pas mauvais : je veux, dès aujourd'hui,
En faire usage... Adieu; car voici ma maîtresse.

PASQUIN.

Je voulais te glisser quelques mots de tendresse :
On m'en ôte le temps, mais tu n'y perdras rien.

FINETTE.

J'y compte, et nous pourrons renouer l'entretien.

SCÈNE II.

JULIE, FINETTE.

JULIE.

Eh bien! qu'a dit Cléon du dessein de mon père?

FINETTE.

Je n'ai pu lui parler; une importante affaire
L'empêche de donner audience aujourd'hui.

JULIE.

Mon père me désole, et veut rompre avec lui,
Voyant qu'à nos avis il ne veut point se rendre.

FINETTE.

Votre père a raison... Mais il devrait attendre;
Cléon n'a pas encor dissipé tout son bien :
Nous romprons avec lui quand il n'aura plus rien.
Encor deux ou trois mois, sa ruine est complète.
Voudriez-vous laisser la chose à demi faite?

JULIE.

Hélas!

FINETTE.

Vous soupirez?

JULIE.

Eh! n'ai-je pas raison?
Tu sais que Cléon m'aime et que j'aime Cléon;
Mais à le corriger en vain je me fatigue,
Je ne puis mettre un frein à son humeur prodigue.

FINETTE.

Puis-je, sans vous fâcher, vous parler franchement?
Cléon vous aime peu, vous l'aimez faiblement.
Si pour lui vous aviez une ardeur bien sincère,
S'il était animé du désir de vous plaire,
Pourriez-vous accepter ses prodigalités?
Et lui vous ferait il cent infidélités?
Loin de le corriger, vous briguez ses largesses.
Cléon fait chaque jour de nouvelles maîtresses.
Vous ruinez sa bourse; il promène ses vœux,
Et vous ne travaillez qu'à vous tromper tous deux.

JULIE.

Quelque jour tu verras si ma tendresse est feinte.
Je permets, il est vrai, sans faire aucune plainte,
Que de nouveaux objets il paraisse charmé;
Mais je sens que mon cœur n'en est point alarmé.
C'est par vanité pure, et non par inconstance,
Que Cléon me trahit souvent en apparence;
Et pourvu qu'une intrigue ait beaucoup éclaté,
Il n'y recherche point d'autre félicité.

FINETTE.

Mais de sa vanité sa bourse est la victime:
Et c'est par là surtout que votre amant s'abîme.

JULIE.

J'arrêterai le cours de ce déréglement.

FINETTE.

Vous?

JULIE.

Oui; mais ce n'est pas l'ouvrage d'un moment.
Je ne puis le guérir de son erreur extrême
Qu'en le livrant encor quelque temps à lui-même.

FINETTE.

Du moins, commencez donc par n'en rien recevoir.

JULIE.

Au contraire, je veux employer mon pouvoir
Pour m'attirer encor des dons plus magnifiques.

FINETTE.

Voilà d'un tendre amour des preuves héroïques!
C'est l'amour à la mode. Avouez-moi, tout net,
Que ruiner Cléon est votre unique objet:
D'un si noble dessein faites-moi confidente;
Car pour vous seconder j'ai la main excellente.

JULIE.

J'accepte ton secours. Oui, mon intention
Est d'avoir, si je puis, ce qui reste à Cléon.

FINETTE.

La chose étant ainsi, me voilà toute prête;
Et je vais commencer par un coup de ma tête...
Si nous pouvions gagner le comte du Guéret!...
Heureusement je crois qu'il vous aime en secret.

JULIE.

Oui, Finette, j'en suis à présent trop certaine.
Par de fortes raisons je lui cache ma haine;
Mais, autant que je puis, je fuis son entretien,
Et je veux avertir Cléon...

FINETTE, l'interrompant.

N'en faites rien.
Il trahit son ami; c'est un fripon. N'importe:
On peut tirer parti d'un homme de sa sorte.
Feignez de vous laisser un peu persuader,
Et dans tous nos projets il va nous seconder.
C'est sans vous engager et sans lui rien promettre,
Que je veux...

JULIE, l'interrompant à son tour.

Je vois bien qu'il faut te le permettre.
Mais songe que Cléon a mon cœur et ma foi;
Que je mourrais plutôt...

FINETTE, l'interrompant encore.

Reposez-vous sur moi.
Dans votre appartement vous n'aurez qu'à m'attendre.
J'ai deux projets en tête, et veux les entreprendre...
Le comte vient... Je vais entamer le premier.
Sortez vite.

SCÈNE III.

LE COMTE, FINETTE.

FINETTE, à part.

Avec nous il faut l'associer.
Oui, oui, fourber un fourbe est une œuvre louable;
J'en fais gloire... Il me voit.

LE COMTE, à part.

L'instant est favorable,
Tâchons de la gagner... Finette, vous rêvez?

FINETTE, feignant de ne l'avoir pas vu.

Ah! ah! c'est vous, monsieur? Je songeais...

LE COMTE, l'interrompant.

Vous avez
Quelque affaire de cœur qui vous occupe?

FINETTE.

A l'âge
Où je suis parvenue, on ne serait pas sage
Si l'on ne suivait pas les mouvements du cœur.
Le vôtre est-il tranquille? On vous trouve rêveur
Depuis un certain temps; et je gage ma tête
Que quelque aimable objet a fait votre conquête.

LE COMTE.

Ma foi, tu gagnerais, car je suis amoureux.

FINETTE.

Tout de bon?

LE COMTE.

Tout de bon.

FINETTE.

Par conséquent, heureux?
Qui vous résisterait?

LE COMTE.

Ton ingrate maîtresse.

FINETTE.

Il est vrai que Cléon a toute sa tendresse;
Et vous vous exposez à soupirer longtemps.

LE COMTE.

On peut faire changer les cœurs les plus constants;
Et celui d'une femme est toujours variable.

FINETTE.

J'en juge par le mien... Vous êtes fort aimable,

Encor jeune, et d'un rang qui se fait respecter :
A de moindres appâts on se laisse tenter.
D'ailleurs, quand l'intérêt parle pour le mérite,
C'est rarement en vain qu'il presse et sollicite.

LE COMTE, l'embrassant.

Tu me charmes, Finette ! et si j'ai ton secours,
J'espère te devoir le bonheur de mes jours.

FINETTE.

Est-ce de bonne foi que vous aimez Julie ?
Là, parlez franchement.

LE COMTE.

Je l'aime à la folie,
Et j'entreprendrais tout pour mériter son cœur.

FINETTE.

Eh bien ! il faudra voir jusqu'où va cette ardeur.

LE COMTE.

Commençons par savoir si l'aimable Finette
Voudra parler pour moi ?

FINETTE.

Tout ce qui m'inquiète,
C'est que, si je vous sers, je vous donne moyen
De trahir votre ami.

LE COMTE.

Bon ! cela ne fait rien.
Cléon est un ami si fou, si ridicule,
Que l'on peut le berner sans le moindre scrupule.

FINETTE.

Je croyais, moi (jugez de ma simplicité !),
Que l'on devait rougir de la duplicité ;
Que trahir son ami c'était faire un grand crime ;
Et que rien n'assurait plus de gloire et d'estime
Que de s'immoler même aux droits de l'amitié.

LE COMTE.

Morale surannée.

FINETTE.

Oui ?

LE COMTE.

Cela fait pitié.
On suivait autrefois cette fade méthode ;
Aujourd'hui les amis ne sont plus à la mode.
Les hommes sont unis par le seul intérêt :

L'amitié n'est qu'un nom.

FINETTE.

Cette mode me plaît.
Et de là je conclus, en dépit des scrupules,
Que les honnêtes gens sont de francs ridicules...
Il vous fut réservé d'éclairer ma raison.
Que ne vous dois-je pas, monsieur, pour la leçon!
Mais, venons donc au fait.

LE COMTE.

Le fait est que j'adore
Ta charmante maîtresse; et je dis plus encore,
C'est que me voilà prêt à la servir en tout,
Si de m'en faire aimer tu peux venir à bout.

FINETTE.

Sans vous promettre rien, je ferai mon possible...
Mais, comme à l'intérêt elle est un peu sensible,
Le moyen de gagner son inclination,
C'est que vous nous aidiez à ruiner Cléon;
Je veux dire, monsieur, à placer dans nos coffres
Son argent, ses bijoux...

LE COMTE, l'interrompant.

Vous prévenez mes offres.
S'il ne tient qu'à cela, Julie est à moi.

FINETTE.

Bon!
Je vais donc attaquer la bourse de Cléon :
Secondez mon adresse; et ma reconnaissance
Ne fera pas longtemps languir votre espérance.

SCÈNE IV.

CLÉON, PASQUIN, LE COMTE, FINETTE.

FINETTE, bas, au comte.

Il vient; souvenez-vous...

LE COMTE, l'interrompant, bas.

Je suis homme réel.

SCÈNE V.

CLÉON, LE COMTE, PASQUIN.

CLÉON, à Pasquin, qui le suit.

Qu'on dise de ma part à mon maître d'hôtel

Que je ne trouve plus ma dépense assez forte ;
Que cela déshonore un homme de ma sorte ;
Que le ménage ici ne convient nullement.

LE COMTE.

Il est vrai.

CLÉON, à Pasquin.

Parlez-lui très-sérieusement.
Je prétends que chez moi tout soit en abondance.

LE COMTE, à Pasquin.

A quoi sert le bon goût sans la magnificence?...
Ou lui fait mal sa cour en épargnant son bien.

CLÉON, à Pasquin.

Oui, pour me faire honneur, je ne plains jamais rien ;
Et mon plus grand plaisir est d'exciter l'envie.

LE COMTE, à Pasquin.

Rien n'est si bas, si vil qu'un air d'économie.
Si cet homme s'en pique, il se fera chasser.

CLÉON, à Pasquin.

C'est à moi de fournir, à lui de dépenser.

PASQUIN.

Il ne mérite point cette mercuriale,
Car il prodigue tout, et sans cesse il régale.

LE COMTE.

Tant mieux !

PASQUIN, à Cléon.

Comptez, de plus, qu'il en prend bien sa part ;
Il est gros comme un muid ; vos gens sont gras à lard.
A tous venants, beau jeu. Votre seule desserte
Nous met tous en état de tenir table ouverte.
Chacun a sa chacune ; et, dès le point du jour,
Nos amis et les leurs nous aident tour à tour ;
Et je puis vous jurer qu'à vous mettre en dépense
Chacun ici, monsieur, travaille en conscience.

CLÉON, prenant du tabac.

Cela me fait plaisir... Mais je vois cependant
Qu'on se relâche un peu.

PASQUIN.

C'est monsieur l'intendant
Qu'il en faut accuser. Il dit que les fonds baissent,
Et que vous maigrissez quand les autres s'engraissent.
Il crie à tous moments. Ses lamentations

Nous causent jour et nuit des indigestions :
Car pour bien digérer il faut être tranquille,
Et ce vilain censeur nous échauffe la bile.

CLÉON, au comte.

Défaites-moi, mon cher, de ce malheureux-là.

LE COMTE.

Fiez-vous-en à moi, je travaille à cela.
Mais il me faut du temps, car je veux faire en sorte
Qu'il rende gorge avant que de passer la porte.
C'est un maître fripon qui fait le ménager
Pour couvrir ses larcins.

CLÉON.

Vous m'y faites songer.
Telle est de ses pareils la manœuvre ordinaire.
Je ne sais point compter ; je hais la moindre affaire.
Pour vaquer au plaisir je lui livre mon bien,
Dont il fait ce qu'il veut, et peut-être le sien ;
Et, fier de ma paresse et de mon ignorance,
Pour mieux faire sa main, il rogne ma dépense !
Oh ! parbleu ! nous verrons !

PASQUIN.

Mais il manque d'argent.

CLÉON.

Qu'il vende deux contrats qui lui restent.

PASQUIN.

L'agent
Dont il se sert toujours pour ce petit négoce
Dit qu'ils perdent moitié.

CLÉON.

Qu'importe ?... Mon carrosse
Est-il prêt ?

PASQUIN.

Oui, monsieur... Mais plusieurs créanciers,
De fort mauvaise humeur, et de tous les métiers,
Vous attendent là-bas pour avoir audience.

CLÉON, en colère.

Moi, de les écouter j'aurais la patience ?
Qu'on me chasse d'ici cette canaille-là.

PASQUIN.

Je vais les enivrer. Je ne sais que cela
Pour les endormir.

CLÉON.

Soit, pourvu qu'on m'en délivre

PASQUIN.

Cet auteur si fameux vous apporte son livre,
Et voudrait vous l'offrir.

CLÉON.

Il peut s'en retourner.
A ces sortes de gens je n'ai rien à donner :
Ils me cherchent partout, partout je les évite.

PASQUIN, à part.

Il prodigue aux fripons, et refuse au mérite.

CLÉON.

Va-t'en.

SCÈNE VI.

FINETTE, CLÉON, LE COMTE.

CLÉON, à Finette.

C'est toi, Finette?

FINETTE, d'un air triste.

Eh! vraiment oui, c'est moi.

CLÉON, en riant.

Qu'as-tu donc?

FINETTE, les yeux baissés.

Rien, monsieur.

CLÉON.

Tu soupires, je croi?

FINETTE, poussant un gros soupir.

Il est vrai.

CLÉON.

Quel sujet t'inspire la tristesse?

FINETTE.

Je m'afflige, monsieur, pour ma pauvre maîtresse...
Elle est au désespoir.

CLÉON.

Eh! par quelle raison?

FINETTE.

Je ne puis vous la dire.

CLÉON.

Oh! je la saurai.

FINETTE.

Non...

Cela m'est défendu.

CLÉON, d'un air fâché.

Quoi! pour moi du mystère?
Cela me pique, au moins!

FINETTE.

Je n'y saurais que faire;
Mais on me chasserait.

CLÉON, lui présentant une bague.

Tiens, prends ce diamant.

FINETTE, prenant la bague.

Vous me perdez, monsieur.

CLÉON.

Parle-moi promptement.

FINETTE.

Le moyen avec vous de garder le silence!
J'ai le cœur si sensible à la reconnaissance!

CLÉON.

Ne me fais plus languir, et dis-moi...

FINETTE, en pleurant.

Depuis peu...
Ma maîtresse a perdu... vingt mille écus au jeu ..

CLÉON.

Vingt mille écus!

FINETTE, en sanglotant.

Autant.

CLÉON.

La somme est un peu forte.

LE COMTE, à Finette.

Quoi! faut-il, pour un rien, s'affliger de la sorte?

FINETTE, pleurant.

Mais elle doit ce rien, et voudrait l'acquitter.
Tous ses fonds sont placés; il faut bien emprunter ..
On la presse... D'ailleurs elle craint que son père
Ne vienne à découvrir cette fâcheuse affaire...
(A Cléon.)
J'ai fait ce que j'ai pu pour la résoudre enfin
A recourir à vous dans ce mortel chagrin...
« Peux-tu, m'a-t-elle dit, me parler de la sorte?
« Ote-toi de mes yeux... » Vainement je l'exhorte
A vous faire avertir de son besoin urgent.

CLÉON.

Elle a, ma foi, raison, car je n'ai point d'argent.

FINETTE.

Enfin, voyant un peu sa fougue ralentie :
« Madame, ai-je ajouté, je viens d'être avertie
« Que Cléon, hier au soir, toucha cent mille écus :
« Je l'ai su de bon lieu. Craignez-vous un refus,
« Quand Cléon est nanti d'une si grosse somme ?
« Non, madame, il vous aime; il est si galant homme,
« Que pouvant vous tirer d'un cruel embarras,
« Je gage mon honneur qu'il n'y manquera pas.
« Vous connaissez son cœur généreux, magnifique ! »

CLÉON.

Qu'a-t-elle répliqué ?

FINETTE, d'un air mystérieux.

Rien... Je suis politique,
Et je juge par là qu'en cette occasion
Vous pourriez vaincre enfin son obstination.

CLÉON.

Le crois-tu ?

FINETTE.

J'en réponds.

CLÉON.

Je connais ta maîtresse,
Elle refusera.

FINETTE.

Non, pourvu qu'on la presse.

CLÉON, au comte.

Qu'en dites-vous ?

LE COMTE, affectant un air indifférent.

Eh ! mais... qu'il faut faire un effort...
Ces vingt mille écus-là vous feront peu de tort.

CLÉON, en souriant.

Cependant vous savez...

LE COMTE, l'interrompant, à Finette.

Va lui dire, Finette,
Que je lui porterai de quoi payer sa dette.

FINETTE, d'un air gracieux, et faisant une profonde révérence à Cléon et au comte.

Madame aura l'honneur de vous remercier.

LE COMTE, à part.

La friponne est adroite et fait bien son métier.

SCÈNE VII.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON, en riant.

Ami, que dites-vous d'un semblable message?
Julie avec Finette est de concert, je gage.

LE COMTE, d'un air froid.

Non, je ne le crois pas... Mais je suis assuré
Qu'elle a perdu beaucoup, et doit vous savoir gré
D'un secours aussi prompt pour la tirer d'affaire,
Et lui sauver l'ennui d'importuner son père,
Dont elle recevrait cent reproches fâcheux;
Car il est dur, hautain, prompt, entêté, quinteux,
Brutal, emporté...

CLÉON, bas, en voyant le baron.

Chut...

LE COMTE, bas, apercevant le baron.

C'est lui-même, je pense.

CLÉON, bas.

Il gronde entre ses dents.

SCÈNE VIII.

LE BARON, CLÉON, LE COMTE.

LE BARON, à part, en contemplant Cléon et le comte, du fond du théâtre.

Oh! la belle alliance
D'un flatteur et d'un fou!...
(A Cléon et au comte, qui le saluent.)
. Serviteur! serviteur!

CLÉON, en souriant.

Qu'avez-vous? Vous voilà d'assez mauvaise humeur,
Ce me semble?

LE BARON, brusquement.

Oui, morbleu!

CLÉON.

Pourquoi ce ton sévère?

LE BARON.

J'étais intime ami de défunt votre père...

CLÉON, l'interrompant.

Je sais cela. Passons.

LE BARON.

Je puis même ajouter

Qu'il connaissait mon rang, savait le respecter;
Que, loin de se piquer d'une haute naissance,
Il mettait entre nous beaucoup de différence,
Et que, reconnaissant de mes égards pour lui,
Il n'en abusait pas comme vous aujourd'hui.

CLÉON.

Ah! vous voulez prêcher, et me faire comprendre
Que vous m'honorez trop en me prenant pour gendre?

LE BARON.

Si je vous le disais... je ne mentirais point...
Mais il ne s'agit pas à présent de ce point.
Je viens me plaindre à vous de vos folles dépenses.
Quoi! je serai témoin de tant d'extravagances,
Et je les souffrirai?

CLÉON, d'un ton méprisant.

Mais, monsieur le baron,
Vous le prenez ici sur un fort plaisant ton!

LE BARON, en fureur.

Mon ton n'est point plaisant.

CLÉON, au comte, en riant.

C'est celui de mon père.
Je crois l'entendre encore.

LE BARON.

Il avait bien affaire
De suer, de veiller, d'entasser pour un fils
Qui prodigue des biens si durement acquis!

(Cléon et le comte rient.)

CLÉON.

Voilà comme il parlait... Ma foi, je vous admire :
Si mon père vivait, il ne pourrait mieux dire.
Mais le pauvre bonhomme était très-ennuyeux...
Asseyez-vous, baron; vous prêcherez bien mieux.

LE BARON, s'asseyant brusquement.

Ah parbleu! volontiers... ouvrez bien vos oreilles.

CLÉON, au comte, en s'asseyant.

Asseyons-nous aussi, nous entendrons merveilles.
(au baron.) (Au comte, en riant.)
Eh bien! vous dites donc?... Ne l'interrompons point.

LE BARON.

Que vous êtes un fou. Voilà mon premier point.

CLÉON.

(Au comte.)

Continuez, bonhomme... Il radote, le sire.

LE BARON.

Et voici mon second : Votre folie attire
Chez vous mille flatteurs qui mangent votre bien,
Et vous planteront là quand vous n'aurez plus rien.
Ils vous vendent bien cher de basses flatteries,
Tandis qu'ils font de vous cent fades railleries.

LE COMTE.

Eh! qui sont ces flatteurs?

LE BARON.

Qui? Vous, tout le premier.

LE COMTE.

Je pardonne à votre âge; autrement...

LE BARON, l'interrompant.

Sans quartier,
Je dis la vérité... C'est ce qui vous étonne;
Mais je suis homme encore à ne craindre personne.

LE COMTE, en souriant.

Avec des cheveux blancs on peut bien risquer tout.

CLÉON, au baron.

Votre discours est long... Quand serez-vous au bout?

LE BARON.

M'y voici.

CLÉON.

Je respire.

LE BARON.

En faveur de Julie,
Changerez-vous ou non votre genre de vie?
Songez qu'à votre perte il vous mène à grands pas.

CLÉON.

Non, monsieur le baron, je n'en changerai pas.
Je n'ai que trop souffert de l'indigne avarice
D'un père qui faisait son bonheur de ce vice
Entassant jour et nuit un bien prodigieux,
Il me laissait languir dans un état honteux.
Je n'avais point d'argent, de valets, d'équipage;
J'étais contraint à fuir tous les gens de mon âge.
Il est mort... Grâce au ciel! tout son bien est à moi.
En faire un noble usage est mon unique loi.

Il haïssait l'éclat; et la magnificence
Est mon plus grand plaisir. Il fuyait la dépense;
Je la cherche, et me fais estimer et chérir
Autant qu'il se faisait mépriser et haïr.

LE BARON, à part.

Oh! la belle leçon pour la plupart des pères!
Ils se plaignent souvent les choses nécessaires;
Pour qui? Pour des ingrats, pour des extravagants,
Qui défont en un an l'ouvrage de trente ans.

CLÉON.

Mais vous, qui prétendez faire ici le capable,
Le marquis votre fils est-il plus raisonnable?

LE BARON.

Il en est bien puni!... Le voilà ruiné,
Et par son père même il est abandonné.
L'exemple est fait pour vous; tâchez d'en faire usage.

CLÉON, prenant du tabac.

Eh bien! dans quarante ans je deviendrai plus sage.

LE BARON, se levant brusquement.

Dans quarante ans!... Bonjour... Voici mon dernier point :
Vous recherchez ma fille, et vous ne l'aurez point.

CLÉON, en riant.

Dépend-elle de vous? Songez-vous qu'elle est veuve,
Maîtresse de son sort?

LE BARON.

Ah! vous ferez l'épreuve
Que j'en suis maître encor... Je vous donne huit jours;
Et si, dans ce temps-là, prenant un autre cours,
Vous ne chassez d'ici tout ce train qui vous pille,
Je quitte la maison, et j'emmène ma fille.
Elle m'obéira; n'en doutez nullement...
Adieu... J'ai parlé net; songez-y mûrement.

SCÈNE IX.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON.

Il m'embarrasse, au moins; car j'adore Julie,
Et je sacrifierais...

LE COMTE, l'interrompant.

Vous feriez la folie

De bannir vos amis, de renoncer à tout,
Pour une femme?... Eh! fi... Nous viendrons bien à bout
D'adoucir le bonhomme, et j'en fais mon affaire.

CLÉON.

Que vous m'obligerez!

LE COMTE.

Allez, laissez-moi faire;
Nous irons notre train, et nous épouserons.
Il veut faire le fier, mais nous le réduirons.
Je réponds de Julie, et je sais la manière
De l'obtenir.

CLÉON.

Comment?

LE COMTE, voyant paraître le marquis.

Ah! j'aperçois son frère.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, CLÉON, LE COMTE.

LE MARQUIS, à Cléon, en courant l'embrasser.

Bonjour, mon cher Cléon.

CLÉON.

Bonjour, mon cher marquis.

(Examinant la mise du marquis.)

Te voilà bien brillant!

LE MARQUIS.

Tu vois... A ton avis;
Penses-tu qu'à mon âge, avec cette figure,
Cette taille, ces traits, cet air, cette encolure,
On n'ait pas des secours toujours prêts au besoin?
Me montrer, m'étaler est mon unique soin;
L'Amour fait tout le reste : il me nourrit, m'habille,
Me fournit de l'argent : c'est par lui que je brille
A la cour, à la ville, aux spectacles, aux cours.
Riche sans aucun fonds, je passe d'heureux jours.
Va, mon cher, on a tout quand on a du mérite.

CLÉON, en riant.

Le tien rend à merveille, et je t'en félicite.

LE MARQUIS.

Je suis sec, abîmé, ruiné; mais, parbleu!
J'ai deux bons appuis.

CLÉON.

Quels?

LE MARQUIS.

Les femmes et le jeu.
Depuis que je suis gueux, je vis dans l'abondance.
Si, comme toi, j'étais au sein de l'opulence,
Je me délivrerais d'un si sot embarras.
Ruine-toi donc vite, et tu m'imiteras...
Que me donneras-tu pour la bonne nouvelle
Que je t'apporte ici?

CLÉON.

Nous verrons. Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Tu vas être charmé.

CLÉON.

De quoi donc? Dis-le-moi.

LE MARQUIS.

Premièrement... je viens m'enivrer avec toi.
De plus, j'amène ici nombreuse compagnie;
Mais moins nombreuse encor que finement choisie.
(Au comte.)
Votre cousine en est.

LE COMTE.

Cidalise?

LE MARQUIS.

Oui... Parbleu!
C'est un friand morceau!... Quel enjouement! quel feu!
J'en suis fou.

LE COMTE.

(A Cléon.)
Je le crois... Je vous réponds d'avance
Que vous serez ravi de cette connaissance.

CLÉON.

Je la connais. Ce sont les plus piquants attraits.

LE MARQUIS.

Son esprit est encor plus brillant que ses traits.
Du reste, cher ami, chacun de nous se flatte
De faire ici grand'chère, et chère délicate.

Prends donc soin d'ordonner un somptueux repas,
Que le vin de Champagne, au moins, n'y manque pas :
Du mousseux... J'aime à voir, dans un verre qui brille,
Un vin qui porte au nez un bouquet qui pétille...
Mais, qu'as-tu, mon enfant? Tu parais inquiet!

CLÉON.

Oui, je le suis; ton père en est le seul sujet.

LE MARQUIS.

Bon! c'est un vieux rêveur... Est-ce que tu l'écoutes?

CLÉON.

Il me fait des sermons..

LE MARQUIS, l'interrompant.

Fadaises!... Tu redoutes
Un censeur envieux des plaisirs que tu prends?

CLÉON.

Mais il m'ôte ta sœur

LE MARQUIS.

Et, moi, je te la rends.
J'ai du crédit sur elle; et, malgré le bonnomme,
Elle m'aime toujours. Je veux que l'on m'assomme
Si tu n'es son époux dans huit jours, au plus tard.
Tiens-toi gai, buvons frais, et nargue du vieillard!
Compte sur ma parole; elle est très-positive...
Mais, à propos, avant que notre monde arrive,
Écoute un mot.

(Il le tire à l'écart.)

CLÉON.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Prête-moi cent louis.

CLÉON, lui donnant sa bourse.

J'ai mille écus sur moi.

LE MARQUIS, saisissant la bourse.

Bon! je m'en réjouis...
C'est autant d'avancé sur le présent de noce.

CLÉON, entendant du bruit au dehors.

Quelqu'un entre céans.

LE COMTE.

Oui, j'entends un carrosse.

LE MARQUIS.

Que je vais m'en donner !

CLÉON, en souriant.

Oh ! je n'en doute pas.

LE MARQUIS, prenant Cléon sous le bras.

Allons, vive la joie ! et faisons grand fracas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Vous faussez compagnie?

JULIE.

O ciel! quelle cohue!
Je n'y puis plus tenir.

FINETTE.

Vous voilà bien émue?

JULIE.

Qui ne le serait pas? C'est un tas de joueurs,
De joueuses, de fous, de libertins. Mes pleurs
Auraient fait remarquer la douleur qui m'accable:
Je me suis éclipsée.

FINETTE.

On n'est donc pas à table?

JULIE.

Non, Finette; on attend six convives nouveaux.

FINETTE.

Eh! qui sont, s'il vous plaît, tous ces originaux?

JULIE.

Le premier, c'est mon frère.

FINETTE.

Oh! le bon personnage!
Je crois qu'il fait beau bruit?

JULIE.

Il assomme!

FINETTE.

Je gage
Que la vieille Araminte est céans.

JULIE.

Oui, vraiment.
Elle lorgne Carton, son insipide amant,

Qui se croit adorable, et qui lorgne sa bourse.
Il joue, et perd toujours; la vieille est sa ressource,
Et scandaleusement se ruine pour lui.

FINETTE.

A soixante ans passés!

JULIE.

Pour augmenter l'ennui,
Mon frère a fait venir l'orgueilleuse Bélise,
La prude Arsinoé, la jeune Cidalise,
Coquette impertinente, et folle au par-dessus,
Qui soutient que la mode est de ne rougir plus.
Elle agace Cléon. Lui, selon sa coutume,
Prend feu d'abord pour elle. On ferait un volume
Des portraits singuliers de tous ceux qu'aujourd'hui
Cléon se fait honneur de régaler chez lui;
Surtout de Florimon, dont je hais la présence,
Et qui ne sait briller que par son impudence.

FINETTE.

Ah! Florimon, ce gros magistrat débauché,
Qui porte en un beau corps un esprit ébauché,
Du Cuisinier français fait son unique livre,
Et de vin de Langon dès le matin s'enivre;
Parasite effronté, menteur comme un laquais,
Vivant toujours d'emprunt, et ne payant jamais?
Grand homme! et pour Cléon utile connaissance!

JULIE.

Il vient de lui prêter deux mille écus.

FINETTE.

Je pense
Que Cléon devient fou.

JULIE.

Depuis quelques instants,
Il a distribué quinze ou vingt mille francs.
Sa vanité triomphe, et tient sa bourse ouverte
A tous venants.

FINETTE.

Cet homme est tout près de sa perte.

JULIE.

Il y court tant qu'il peut.

FINETTE.

Ne le ménageons plus...
A propos, avez-vous touché vingt mille écus?

JULIE.

Oui, le comte tantôt m'a remis cette somme.

FINETTE.

Ah! tant mieux... Vous voyez que c'est un galant homme,

JULIE.

Ou plutôt un indigne!

FINETTE.

Il le faut ignorer.
Donnez-lui, tout au moins, quelque lieu d'espérer.

JULIE.

Je l'ai moins maltraité, c'est ce que j'ai pu faire.

FINETTE.

Il croit vous acquérir.

JULIE.

Il verra le contraire.
Mais je ne pui penser, sans un chagrin cuisant,
Que Cléon, me croyant en un besoin pressant,
Loin de venir m'offrir une ressource prompte,
Pour s'y déterminer ait consulté le comte.

FINETTE.

Belle délicatesse! Encor si vous l'aimiez,
Ce serait à bon droit que vous vous plaindriez;
Mais, aimant son argent bien plus que sa personne,
Qu'importe que son cœur ou sa main vous le donne?

JULIE.

Que tu me connais mal!

FINETTE.

Je jurerais que non.

JULIE.

Malgré tes faux soupçons, j'aime toujours Cléon.
C'est l'amour le plus vif...

FINETTE, l'interrompant.

Oui, l'amour des pistoles.
On ne m'éblouit point par de belles paroles.

JULIE, vivement.

Oh! tu me fâcheras, si tu ne me crois point.

FINETTE.

Eh bien, cela posé, traitons un autre point.
Je ne m'étonne point si céans l'argent roule,
Et si des emprunteurs il attire la foule...

JULIE, l'interrompant.

Comment?

FINETTE.

Pour mériter encor mieux notre amour,
Cléon vient, par ma foi, de jouer un beau tour!
Il a vendu sous main une terre à Dorante :
Terre qui vaut au moins dix mille écus de rente.
Ce marché s'est conclu sans qu'on en ait su rien;
Mais Pasquin m'a tout dit... Vous souriez? Eh bien!
Qu'en dites-vous?

JULIE.

Je dis... que l'affaire est très-bonne.

FINETTE.

Oui, pour les emprunteurs... Votre sang-froid m'étonne.

JULIE.

Je sais le fait.

FINETTE.

Comment! et quand l'avez-vous su?

JULIE.

J'ai conduit le marché; c'est moi qui l'ai conclu.

FINETTE.

Qui? vous, autoriser la plus haute sottise?...

JULIE.

Le reste va bien plus augmenter ta surprise.

FINETTE.

Quoi?

JULIE.

Dorante n'a fait que me prêter son nom,
En achetant, sous main, la terre de Cléon :
Cette terre est à moi, car je l'ai bien payée;
Mais Cléon n'en sait rien.

FINETTE.

Je suis extasiée.
Qui vous avait fourni tant de deniers comptants?

JULIE, en riant.

C'est le vendeur.

FINETTE.

Cléon?

JULIE.

Oui, par ses dons fréquents.

FINETTE.

Le trait est tout nouveau.

JULIE.

Ne m'en fais point la guerre.

FINETTE.

Des deniers du vendeur vous achetez sa terre?

JULIE.

Pouvais-je mieux, Finette, employer ses effets?
Je te dirai bien plus; mais garde mes secrets :
J'ai déjà retiré mon argent en partie.
J'en veux tirer encore; et je ne suis sortie
Que pour donner l'alarme à mon prodigue amant.
Il viendra me chercher... Je vais feindre un moment
Que je romps avec lui. Tu verras sa faiblesse :
Il va m'offrir... Il vient... Seconde mon adresse;
Et de l'argent compté pour l'acquisition,
Nous sauverons encore une autre portion.

SCÈNE II.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON.

Madame, vous avez bien peu de complaisance.
Quoi! me laisser ainsi? Vous devriez, je pense,
M'aider à recevoir.

JULIE, l'interrompant.

Moi, Cléon, vous aider
A vous perdre? Chez vous on vient vous obséder;
On vous pille à mes yeux, et je serai tranquille?
Non, non; j'ai fait sur vous un effort inutile;
Il faut rompre.

CLÉON.

Il faut rompre?

FINETTE.

Oui, monsieur, à l'instant.
Madame parle juste, et j'en ferais autant.

CLÉON, à Julie.

Est-ce donc là le prix d'une amour si parfaite?

FINETTE.

(A Julie.)

Chansons que tout cela!... Vite faisons retraite.

CLÉON.

Finette est contre moi?

FINETTE.

Si je suis contre vous?
Comme un tigre!

CLÉON.

Eh! pourquoi?

FINETTE.

Prendra-t-elle un époux
Qui prodigue ses biens, qui les met au pillage?
Ce serait de quoi faire un fort joli ménage!

CLÉON, à Julie

Souffrez...

FINETTE, à Julie en voulant l'emmener.

Point de quartier.

CLÉON, à Julie, en l'arrêtant.

Je vous promets qu'un jour...

FINETTE, l'interrompant, en poussant Julie.

Promettez, promettez; mais adieu sans retour.

CLÉON, à Julie.

Voulez-vous que je meure?

FINETTE, entraînant Julie.

A vous permis.

CLÉON, retenant Julie.

Madame...

FINETTE, à Julie qui s'arrête.

Fuyez. Il vous séduit.

CLÉON, à Julie.

Un moment.

FINETTE, à Julie, en voyant qu'elle regarde Cléon.

Quelle femme!

JULIE, à Cléon.

Voulez-vous mériter et mon cœur et ma foi?

CLÉON.

Si je le veux!

JULIE.

Eh bien! vivez seul avec moi.
Allons à votre terre... Un séjour si tranquille
Vous dédommagera des plaisirs de la ville,
Si le don de ma main, si mon fidèle amour...

FINETTE, l'interrompant, à Cléon.

Votre terre est, dit-on, un si charmant séjour!
C'est un château superbe, un parc d'une étendue
Surprenante! des eaux, et la plus belle vue!
Bref, c'est une merveille; outre les revenus,
Qui vont, bon an, mal an, à dix bons mille écus.

Oui, oui, si vous voulez que nous allions y vivre,
Nous vous épouserons, et nous allons vous suivre.

JULIE, à Cléon.

Mais partons dès demain.

FINETTE.

Soit.

JULIE, à Cléon.

Vous ne dites mot?

CLÉON, à part.

Dorante m'a trahi; je suis pris comme un sot.

JULIE, d'un air piqué.

Vous avez bonne grâce à garder le silence,
Au lieu de me marquer votre reconnaissance!

FINETTE.

Il me vient un soupçon; le dirai-je tout haut?

JULIE.

Parle.

FINETTE.

Sur mon honneur, la terre a fait le saut;
Et cette maison-ci sera bientôt vendue :
Ainsi, mariez-vous pour coucher dans la rue.

JULIE, à Cléon.

Insensé!

CLÉON.

Je vois bien que Dorante me perd,
Et le traître qu'il est vous a tout découvert,

JULIE.

Oui, cruel! je sais tout, et je vais à mon père
Découvrir au plus tôt cet odieux mystère.

CLÉON, l'arrêtant.

Ah! s'il en est instruit, il vous emmènera,
Et mon oncle, à coup sûr, me déshéritera.

FINETTE.

Mais comment voulez-vous qu'une femme se taise?
Quand je garde un secret, j'ai les pieds sur la braise.

JULIE, à Cléon.

Puis-je me dispenser de lui faire savoir...?

CLÉON, l'interrompant.

Si vous me décelez, craignez mon désespoir.

FINETTE.

Que ferez-vous?

CLÉON, mettant la main sur son épée.

Je veux me percer à sa vue.

FINETTE.

Vous? vous n'en ferez rien.

CLÉON.

Que la foudre me tue,
Si mon bras à l'instant ne termine mon sort!...
(A Julie.)
Je remplirai vos vœux, si vous voulez ma mort.

FINETTE, se mettant entre eux deux.

Doucement!... Nous pouvons ajuster cette affaire.
Je ne vois qu'un moyen qui nous force à nous taire.
Combien pour cette terre avez-vous eu d'argent?

CLÉON.

Deux cent mille écus.

FINETTE.

Bon! Est-ce en argent comptant?

JULIE.

Oui, j'en suis sûre.

CLÉON, à Finette.

Eh bien?

FINETTE.

Monsieur est économe,
Et sûrement encore il a toute la somme?

CLÉON.

Mais à peu près.

FINETTE, montrant Julie.

Oh çà, combien lui donnez-vous
Pour enchaîner sa langue et calmer son courroux?

CLÉON.

Tout ce qu'elle voudra.

FINETTE.

Cent mille francs. La faute
Mériterait, sans doute, une amende plus haute.
C'est marché donné; mais nous avons le cœur bon.

CLÉON, faisant quelques pas pour sortir.

Je reviens à l'instant.

FINETTE, l'arrêtant.

Une fille, dit-on,
Se tait malaisément... J'ai le malheur de l'être;
Et je crains...

CLÉON, l'interrompant en riant.

Je t'entends.

SCÈNE III.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

De pareils coups de maître
N'appartiennent qu'à vous.

JULIE.

Tu vois bien que Cléon
Ne me soupçonne point de l'acquisition?

FINETTE.

Et vous voyez aussi qu'avec assez d'adresse
Je sais, quand il le faut, seconder ma maîtresse.

JULIE.

Il est vrai; mais Cléon va te récompenser...

FINETTE, l'interrompant.

De l'avoir attrapé... Qu'il sait bien dépenser
Son argent!

JULIE.

Tu le vois.

FINETTE.

Il faut peu de science
Pour en tirer de lui... Ma foi, c'est conscience.
Ne vous sentez-vous point quelque secret remord?

JULIE.

Pas le moindre.

FINETTE.

Tant mieux... Nous voilà donc d'accord
Pour le bien pressurer?

JULIE.

C'est à quoi je m'occupe.

FINETTE.

Ma foi, vive un amant quand il est aussi dupe!

JULIE.

S'il ne l'est que de moi, je plains peu son malheur.

SCÈNE IV.

CLÉON, FINETTE, JULIE.

CLÉON, à Julie, en lui présentant des papiers.

Voici cent mille francs en billets au porteur.

FINETTE, à Julie, qui prend les billets et les examine.

Ils sont bons?

JULIE.

Oui, très-bons, et j'en suis satisfaite.

CLÉON, à Finette, en lui donnant une bourse.

Et voici de quoi rendre une fille muette.

FINETTE, prenant la bourse.

La dose est-elle forte?

CLÉON.

Oui; cent louis.

FINETTE.

Enfin

J'ai trouvé pour mon mal un savant médecin...
Prenons donc son remède... Ah! je me sens guérie...
Et vous, madame?

JULIE.

Eh! mais...

CLÉON, l'interrompant.

Oh çà, sans raillerie,
Sommes-nous bons amis?

JULIE.

Il le faut bien, Cléon!

CLÉON.

Vous ne direz donc rien à monsieur le baron?

JULIE.

Soyez tranquille.

CLÉON, à Finette.

Et toi?

FINETTE.

Moi, je n'ai plus de langue...
Permettez-moi pourtant une courte harangue.
A vous guérir vous-même employez tout votre art.

CLÉON.

J'y ferai mes efforts.

JULIE.

Mais ce sera trop tard,
Si vous ne vous hâtez.

CLÉON.

Oh! j'ai double ressource.

FINETTE.

Tout le monde s'empresse à vous couper la bourse.

CLÉON.

Eh ! peut-on l'épuiser ? Je suis seul héritier
De mon oncle.

JULIE.

Il est vrai.

CLÉON.

C'est un vieux usurier
Qui ménage pour moi des richesses immenses,
Et sa mort va bientôt relever mes finances.
Au surplus, feu mon père a mis sur un vaisseau
Plus de cent mille écus.

FINETTE.

C'est de l'argent sur l'eau.
La mer est bien perfide !

CLÉON.

Oui, mais, à pleine voile,
Mon trésor vient, guidé par mon heureuse étoile.

JULIE.

Elle peut se lasser.

CLÉON.

Plus de moralité.
J'achète noblement un peu de liberté ;
Pour m'en laisser jouir, que votre complaisance,
Du moins, soit de mes dons la douce récompense.

JULIE.

Si vous voulez vous perdre, il faut bien le souffrir.

CLÉON, lui prenant la main.

M'aimez-vous ?

JULIE, tendrement.

C'est un mal dont je ne puis guérir.

CLÉON

Un mal ?... Vous me charmez et me faites outrage.

JULIE, attendrie.

Adieu... Je ne veux pas vous fâcher davantage.

CLÉON.

Quoi ! vous ne rentrez pas ?

JULIE.

Dans un petit instant.

FINETTE, à Cléon.

Doublez toujours la dose, et vous serez content.

SCÈNE V.

CLÉON.

Au fond, je ne sais plus que penser de Julie.
En combien de façons son esprit se replie!
Tantôt douce, attrayante, elle charme mon cœur;
Et tantôt ses froideurs m'accablent de douleur.

SCÈNE VI.

LE COMTE, CLÉON.

LE COMTE.

Qu'avez-vous?

CLÉON.

Je rêvais.

LE COMTE.

A quoi donc?

CLÉON.

A Julie.

LE COMTE, en riant.

Et cela vous excite à la mélancolie?

CLÉON.

Je l'avoue.

LE COMTE.

Eh! pourquoi?

CLÉON.

Je soupçonne, entre nous,
Qu'elle veut me tromper.

LE COMTE.

Sur quoi le croyez-vous?

CLÉON.

Je l'accable de bien, et rien ne la contente.

LE COMTE, après avoir un peu rêvé.

Écoutez donc, la chose est assez apparente;
On veut vous ruiner, et puis vous planter là :
L'insulte du baron me fait croire cela.
Que voulez-vous! Souvent je vous plains, je murmure;
Mais je n'ose parler.

CLÉON.

Parlez, je vous conjure :
Je vous croirai peut-être, et je romprai tout net.

LE COMTE.

Pouvez-vous différer un si sage projet?

CLÉON.

Oui, je me crains moi-même, et connais ma faiblesse;
Je romps toujours mes fers, et j'y rentre sans cesse.
Mais je veux me punir de mon aveuglement,
En quittant un objet aimé trop tendrement.
Appuyez mon dépit, et prêtez-moi votre aide.

LE COMTE.

Cidalise pour vous est le plus sûr remède;
Aimez-la.

CLÉON.

Je m'y sens vivement disposé.
J'ai voulu lui parler et ne l'ai pas osé.

LE COMTE.

Parlez-lui... Cidalise est d'une humeur charmante,
Très-désintéressée, et ma proche parente.
Elle ne dépend plus que de son vieux tuteur,
Dont je puis disposer.

CLÉON.

Que n'ai-je sur mon cœur
Un empire absolu!

LE COMTE.

Plus il vous tyrannise,
Moins il faut lui céder... Ah! voici Cidalise...
Voyez si son abord est sombre et sérieux.

CLÉON, bas.

Tout me paraît en elle aimable et gracieux.

SCÈNE VII.

CIDALISE, CLÉON, LE COMTE.

CIDALISE.

Messieurs, la compagnie est complète et nombreuse,
Mais franchement sans vous je la trouve ennuyeuse,
Et je viens vous chercher. Quel est donc le sujet
Qui vous tient à l'écart?

LE COMTE.

Nous formons un projet.

CIDALISE.

Quel projet?

LE COMTE.

Nous voulons vous marier.

CIDALISE.

Chimère!

LE COMTE.

Pourquoi donc?

CIDALISE.

(Regardant tendrement Cléon.)

Oh! pourquoi!... C'est que je désespère
D'être unie à celui que je voudrais avoir.

LE COMTE, bas, à Cléon.

L'entendez-vous?

CLÉON.

(Bas.) (A Cidalise.)

Fort bien!... Vos yeux ont tout pouvoir.

CIDALISE.

Point du tout. Jugez-en... Le seul homme que j'aime
Aime une autre que moi. Mon malheur est extrême,
Comme vous le voyez! et je puis vous jurer
Que je le pleurerais si je savais pleurer;
Mais, ne le pouvant pas, je ris de ma sottise.
Que je suis ridicule!

CLÉON.

Ah! cessez, Cidalise,
De faire tant d'outrage à vos divins appas.
Vous, vous aimez quelqu'un qui ne vous aime pas?

CIDALISE, riant encore plus fort.

Oui.

CLÉON.

Quel est donc l'objet de ce joyeux martyre?

CIDALISE, prenant un air sérieux.

Vous êtes l'homme à qui je voudrais moins le dire.

CLÉON.

Vous le pourriez : je suis un confident discret.

CIDALISE, d'un air tendre.

A quoi vous servirait de savoir mon secret?

CLÉON, vivement.

A vous désabuser, à vous faire connaître
Que l'on vous aime plus que vous n'aimez, peut-être.

CIDALISE, en minaudant.

On pourrait me le dire, et je n'en croirais rien.

CLÉON.

Pourquoi?

CIDALISE.

Celui que j'aime est pris dans un lien
Dont il ne peut sortir; je n'en suis que trop sûre.
C'est dommage pourtant; car, au fond, la nature,
En nous formant tous deux, forma la même humeur.
Il aime le fracas; je l'aime à la fureur :
Il est gai, complaisant, libéral, magnifique;
Je vous en offre autant : égal, doux, pacifique;
Ce sont mes qualités : bien loin que l'avenir
Occupe son esprit, il fait tout son plaisir
De jouir du présent, sans en craindre la suite;
Morale qui me charme et règle ma conduite :
Beau joueur, bon convive, aimant à dépenser,
Et prêtant son argent sans jamais balancer;
Faiblesse d'un bon cœur, d'une âme généreuse
Qui cadre avec la mienne, et me rendrait heureuse.
Enfin cet homme-là me ressemble si bien,
Qu'en faisant son portrait je crois faire le mien.

LE COMTE.

Oui, voilà de quoi faire un parfait assemblage.

CIDALISE, en riant au comte.

L'entreprendriez-vous?

LE COMTE.

C'est à quoi je m'engage.

CIDALISE.

Chimère, encore un coup!

LE COMTE, montrant Cléon.

Voici ma caution.

CIDALISE, montrant Cléon.

Monsieur vous répondra que l'homme en question
Est si bien engagé qu'il n'ose s'en dédire.

CLÉON.

Vous vous trompez. Sur lui vous prenez tant d'empire,
Que, pour peu que vos yeux daignent l'encourager,
Sous vos aimables lois il viendra se ranger.

CIDALISE, tendrement.

Il se trompe, et jamais il n'aura ce courage.

CLÉON, lui baisant la main.

Il l'aura, j'en réponds.

CIDALISE.

Eh bien! qu'il se dégage,
Et me rapporte un cœur qu'il avait mal placé,
Et nous pourrons finir le projet commencé.

CLÉON.

Vous lui promettez donc... ?

CIDALISE, l'interrompant.

Oh! j'ai dit, ce me semble,
Tout ce qu'il fallait dire... Ajustez-vous ensemble :
Vous pourrez bien, sans moi, poursuivre l'entretien;
Vous avez de l'esprit, et vous m'entendez bien.
Sans adieu.

SCÈNE VIII.

CLÉON, LE COMTE.

LE COMTE.

Quel rapport et quelle sympathie!

CLÉON.

Cidalise doit être une femme accomplie.

LE COMTE.

N'est-il pas vrai?

CLÉON.

Sans doute. Il faut que vous m'aidiez...

LE COMTE, l'interrompant.

Qu'exigez-vous de moi?

CLÉON.

Que vous me dégagiez...
Allez trouver Julie, et lui faites comprendre
Que d'un nouvel amour je n'ai pu me défendre;
Que, comme nos humeurs...

LE COMTE, l'interrompant.

Ne me prescrivez rien;
Je sais ce qu'il faut dire, et je le dirai bien.
En cette occasion usons de politique.
Envoyez à Julie un présent magnifique,
Pour lui faire agréer que vous rompiez tous deux,
Et qu'il vous soit permis de former d'autres nœuds.
Vous savez à quel point elle est intéressée?

CLÉON.

C'est bien dit.

LE COMTE

Le hasard seconde ma pensée..

(Il tire de sa poche un écrin.)

Voici les diamants que vous lui destiniez.
Le fameux usurier de qui vous empruntiez
Les avait pris en gage, et vient de me les rendre.
Je les porte à Julie, et les lui ferai prendre
Comme un prix éclatant de votre liberté.

CLÉON.

Ce projet me paraît assez bien concerté.
Je m'abandonne à vous.

LE COMTE.

Je vais trouver Julie.
Rentrez; je rejoindrai bientôt la compagnie,
Et je vous rendrai compte, à l'oreille, en deux mots,
De ce que j'aurai fait.

CLÉON, l'embrassant.

Je vous dois mon repos.

(Il rentre dans l'intérieur de son appartement; et au moment où le comte va sortir, Julie revient avec Finette.)

SCÈNE IX.

JULIE, FINETTE, LE COMTE.

JULIE, à Finette, dans le fond, et sans voir d'abord le comte.

Oui, je reviens chez lui, quoique avec répugnance;
Mais il faut lui montrer un peu de complaisance.

FINETTE.

Il vous la paiera bien.

JULIE, en riant.

C'est mon intention.

(Elle aperçoit le comte, et double le pas pour rentrer dans l'appartement de Cléon.)

LE COMTE, à Julie, en l'arrêtant.

Madame, où courez-vous?

JULIE.

On m'a dit que Cléon
M'attendait.

LE COMTE.

Non, madame; et même il vous conjure
De ne le plus revoir.

JULIE.

Moi?

LE COMTE.

Vous... je vous assure..

JULIE, l'interrompant et voulant avancer.

Vous vous moquez, je crois?

LE COMTE, en la suivant.

C'est lui qui m'a chargé
Du compliment.

FINETTE.

Comment! on nous donne congé?

LE COMTE.

Congé très-absolu, s'il faut que je le dise.

JULIE.

D'où lui vient ce caprice?

LE COMTE.

Il aime Cidalise.

JULIE, riant et voulant encore avancer.

Oh! n'est-ce que cela?

LE COMTE.

Le fait est sérieux,
Et c'est un parti pris... Faut-il le prouver mieux?
Je vous apporte ici ce présent magnifique...
(Il lui montre l'écrin.)
Pour vous en consoler.

FINETTE, voulant prendre l'écrin.

Donnez.

LE COMTE, à Julie.

Mais... je m'explique...
C'est à condition que vous lui permettrez
De suivre son penchant?

JULIE, d'un air noble et fier.

Monsieur, vous lui direz
Que mon intention n'est point de le contraindre
Sur nos engagements, qu'il souhaite d'enfreindre;
Que je l'en rends le maître, et que je fais des vœux
Pour qu'une autre que moi puisse le rendre heureux,
Quoique j'ose en douter; et qu'au surplus j'accepte
Le présent qu'il me fait.

(Elle prend l'écrin.)

FINETTE.

Bon cela!... Le précepte

Qu'on m'a le plus prêché, que j'ai le mieux suivi,
C'est qu'il faut toujours prendre.

(Julie donne l'écrin à Finette.)

LE COMTE, à Julie.

Il sera très-ravi
D'un procédé si doux... Oserais-je vous dire
Que l'unique bonheur pour lequel je soupire,
C'est que son inconstance et son aveuglement
Vous fassent écouter un plus fidèle amant?
Je sais bien que, toujours circonspecte et sévère,
Votre vertu vous tient soumise à votre père:
Consentez-y, madame, et je vais lui parler.

JULIE, d'un air froid.

Vous le pouvez, monsieur.

LE COMTE.

Mais, sans dissimuler,
Si je puis obtenir que le baron prononce
En ma faveur...

JULIE, l'interrompant.

Pour lors, je vous ferai réponse.

LE COMTE.

Cela suffit, madame; et je n'oublierai rien,
Comptant sur votre aveu, pour obtenir le sien.

(Il sort.)

SCÈNE X.

JULIE, FINETTE.

JULIE, en souriant.

Ah! s'il peut l'obtenir, je consens qu'il m'épouse...
Le perfide!

FINETTE.

Après tout, n'êtes-vous point jalouse
De Cidalise?

JULIE, en riant

Moi? non, Finette, à coup sûr.

FINETTE.

Un congé cependant est un morceau bien dur.
Au fond, j'en suis piquée, et j'en rougis de honte.

JULIE.

Moi, j'en ris de bon cœur... C'est un des tours du comte.

FINETTE.

Mais enfin, si Cléon...

JULIE, l'interrompant.

Dès que je le voudrai,
En esclave, à mes pieds, je le rappellerai.
Tel est de la vertu l'ascendant légitime.
L'amour est tout-puissant s'il règne avec l'estime.

FINETTE, ouvrant l'écrin.

En tout cas, nous avons de quoi nous soutenir.

JULIE.

Allons chercher mon père. Il faut le prévenir
Sur les offres du comte, et dicter sa réponse,
Qui doit être pesée avant qu'il la prononce.

FINETTE.

Oui, oui, trompons celui qui trahit son ami.
Il faut avec un fourbe être fourbe et demi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASQUIN.

Quel éclat! quel fracas! quelle diable de vie!
Quoi! quarante couverts, et la table remplie!
Des vins de tous pays! tant de mets délicats,
Qu'une ville, je crois, ne les mangerait pas!
Trente musiciens, symphonistes avides,
Qui sont entrés céans la bourse et le corps vides;
Qui, convoitant les plats, font jurer leur archet,
Et s'en vont tour à tour s'enivrer au buffet.
Des galants, pleins de vin, qui déclarent leurs flammes.
Par-dessus tout cela, le caquet de vingt femmes,
Et Cléon transporté, qui ne s'occupe à rien
Qu'à provoquer les gens à dévorer son bien.

SCÈNE II.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

Ah! te voilà, Pasquin? Que fais-tu?

PASQUIN.

Je médite
Sur les faits de mon maître... O cervelle maudite!

FINETTE.

Comment! cela t'afflige?

PASQUIN.

Eh! puis-je sans douleur
Voir périr tous les biens de ce dissipateur?
Les trésors de Crésus ne pourraient lui suffire.

FINETTE.

Crois-moi, profitons-en, et n'en faisons que rire.
L'exemple de ce chien que tu citais tantôt
M'a frappée, et je vois que c'est un grand défaut
Que de s'embarrasser des sottises des autres.

Vos affaires vont mal, et nous faisons les nôtres;
C'est ce qui me console.

PASQUIN.

Oh! le bon petit cœur!

FINETTE.

Les scrupules avaient suspendu mon ardeur;
Mais je m'en suis guérie.

PASQUIN.

Aussi fait ta maîtresse...
Qu'elle a bon appétit!

FINETTE.

Elle dévore! Adresse,
Complaisance, rigueurs, ruptures et retours,
Elle met tout en œuvre et profite toujours.
Mais le meilleur de tout, c'est que monsieur le comte
S'intéresse pour nous très-vivement.

PASQUIN.

Je compte
Que vous n'y perdrez pas?

FINETTE.

Tu sais bien que Gripon,
Votre honnête intendant, est un maître fripon?

PASQUIN.

Le fait est clair. Eh bien?

FINETTE.

Le comte le menace
De le faire danser au milieu d'une place,
Si de son brigandage il ne fait pas raison.
Gripon, qui sent son cas digne de pendaison,
Vient de nous apporter, par les ordres du comte,
Soixante mille écus, dont on lui tiendra compte
Sur ce qu'il doit lâcher par restitution.
Sa taxe étant payée, on portera Cléon,
Par l'appât toujours sûr d'une modique somme,
A signer que Gripon est un très-honnête homme.
Tel est le marché fait entre le comte et lui.

PASQUIN.

Quel est le plus fripon de vous tous?

FINETTE.

Aujourd'hui
Pareille question est un peu trop subtile :

On passe sur l'honnête, et l'on songe à l'utile.

PASQUIN.

Ta maîtresse, à coup sûr, s'occupe du dernier.
Et laisse aux sots le soin de songer au premier.

FINETTE.

Ma maîtresse prétend que rien n'est plus honnête
Que sa façon d'agir, et se fait une fête
De ruiner Cléon, afin de lui garder
Ce qu'elle sauvera.

PASQUIN.

Pour me persuader,
Il me faut des effets. Ils vont bientôt paraître :
Le dénoûment approche.

FINETTE.

Il approche?

PASQUIN.

Oui; mon maître,
Sans s'en apercevoir, est ruiné tout net.
Il brille; mais, ma foi, c'est en faisant binet.
On va, pour l'achever, jouer un jeu terrible.
Mon maître taillera : crois-tu qu'il soit possible
Qu'il évite sa perte? Il joue étourdiment,
Tient tout et ne voit rien. Tu juges aisément
Que sa banque se fond en jouant de la sorte,
Et que ce qu'il y met, tout le monde l'emporte.

FINETTE.

Il faut que ma maîtresse en tire aussi sa part,
Car elle sait à fond tous les jeux de hasard;
Et son bonheur, au moins, égale son adresse.

PASQUIN.

Mais Cléon, m'a-t-on dit, rompt avec ta maîtresse?

FINETTE.

Cette rupture-là nous inquiète peu.
D'ailleurs, pour son argent, chacun se met au jeu,
C'est la règle.

PASQUIN.

Courage! achevez le pauvre homme;
Les autres l'ont blessé, ta maîtresse l'assomme.
Encor si son cher oncle avait la charité
De se laisser mourir! Cléon ressuscité
Reprendrait son éclat; mais, morbleu! le vieux traître

A déjà si souvent attrapé mon cher maître...

FINETTE, l'interrompant.

Les lois devraient défendre à ces vieux opulents,
Qui ne sont bons à rien, de passer soixante ans.
Mais ces oncles malins sont cloués à la vie.

PASQUIN.

Le nôtre est tous les ans deux fois à l'agonie.
Un courrier diligent vient nous en avertir;
Pour aller l'enterrer nous songeons à partir,
Quand un autre courrier, qui jusqu'au cœur nous frappe,
Arrive; et nous apprend que le traître en réchappe,
Malgré deux médecins qui ne le quittent pas!

FINETTE.

Deux médecins n'ont pu lui donner le trépas?
Il ne mourra jamais.

PASQUIN.

Je ne suis point tranquille.
On vient de m'avertir qu'il est en cette ville.
Ah! si ce vieux avare allait venir céans
Pendant tout le fracas que l'on fait là-dedans,
Lui qui mène une vie et misérable et dure,
Il déshériterait son neveu.

FINETTE.

Chose sûre...
Tu devrais prévenir...

PASQUIN, l'interrompant, en voyant paraître Géronte.

Morbleu! tout est perdu.
Voici l'homme lui-même... Il n'est point attendu...
Oh! le malin vieillard! il s'est mis dans la tête
De venir nous surprendre et de troubler la fête...
Que lui dire? Aide-moi.

FINETTE, regardant Géronte.

J'y ferai de mon mieux...
Il se parle; écoutons.

(Pasquin et Finette se rangent dans un coin pour écouter Géronte, sans en être vus.)

SCÈNE III.

GÉRONTE, PASQUIN, FINETTE.

GÉRONTE, à part, et sans voir d'abord Pasquin et Finette.

Oui, je suis curieux

De voir si mon neveu, comme le dit sa lettre,
S'est si bien réformé; car tenir et promettre,
Ce sont deux.

PASQUIN, à part.

Vraiment oui!

GÉRONTE, à part.

Si je l'en crois pourtant,
Il vit comme un Caton... Que je serais content
S'il m'avait mandé vrai!

PASQUIN, bas, à Finette.

Bon! voilà notre texte;
Il faut broder dessus, et sous quelque prétexte,
Éloigner ce fâcheux.

FINETTE, bas.

Commence, j'appuierai.

GÉRONTE, à part.

S'il me trompe, jamais je ne le reverrai,
Et de tous mes grands biens je ferai le partage
Entre gens qui sauront en faire un bon usage.

PASQUIN, bas, à Finette.

Ne te l'ai-je pas dit?

FINETTE, bas.

Le péril est pressant.

PASQUIN, bas.

Abordons-le, et prenons l'air tendre et caressant...
(A Géronte, en s'approchant de lui et en embrassant ses genoux.)
Ah, monsieur! est-ce vous?

FINETTE, à Géronte en s'approchant aussi et lui prenant les mains.

Quel bonheur! quelle joie
De vous revoir!

PASQUIN, à Géronte.

Monsieur, il suffit qu'on vous voie
Pour sentir des transports...

GÉRONTE, l'interrompant.

Bonjour... Et mon neveu,
Comment se porte-t-il?

PASQUIN.

Assez bien, depuis peu.

GÉRONTE.

Depuis peu! Comment donc! a-t-il été malade?

PASQUIN.

Oui... L'étude, à mon sens, est un plaisir bien fade;

Cependant c'est le seul auquel il s'est réduit :
La lecture, à présent, l'occupe jour et nuit.

GÉRONTE.

Tout de bon? La nouvelle est pour moi bien charmante.
Mais, à dire le vrai, je la trouve étonnante.

PASQUIN.

Trop d'application l'a fort incommodé;
Mais sa santé revient.

GÉRONTE.

Il ne m'a point mandé
Qu'il eût été malade.

PASQUIN.

Hélas! il n'avait garde.

GÉRONTE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Vous affliger!... Voulez-vous qu'il hasarde
Une santé, l'objet de son attention?
Car il se sent pour vous une inclination,
Un amour, un respect!... Demandez à Finette.

FINETTE.

Tenez, monsieur, depuis qu'il vit dans la retraite,
Son amitié pour vous s'est augmentée encor.
Ma foi, c'est un neveu qui vaut son pesant d'or...
Demandez à Pasquin.

GÉRONTE.

Vous me comblez de joie.
Enfin le voilà sage, et dans la bonne voie.

FINETTE.

On n'y peut être mieux... C'est une gravité,
C'est une modestie, une docilité,
Une discrétion!...

GÉRONTE, l'interrompant.

Fort bien, ma douce amie;
Mais vous ne parlez point de son économie.
C'est le point capital.

FINETTE.

Bon! il est trop mesquin,
Trop dur!

GÉRONTE.

Me dis-tu vrai?

FINETTE, montrant Pasquin.

Demandez à Pasquin.

PASQUIN, à Géronte.

Son ménage à présent va jusqu'à l'avarice.

GÉRONTE.

(A part.) (A Pasquin.)

Oh ! le brave garçon !... On dit que c'est un vice...

FINETTE, l'interrompant.

Fi donc !

GÉRONTE, à Pasquin.

Mais, à mon sens, le plaisir d'amasser
Surpasse infiniment celui de dépenser.

PASQUIN.

Voilà ce qu'il nous dit.

GÉRONTE.

Mais c'est donc un autre homme?

PASQUIN.

Oui, monsieur... Savez-vous qu'à présent on le nomme
Le petit Harpagon?

GÉRONTE.

Vous me flattez.

FINETTE.

Qui, nous?

Je vous jure qu'il est aussi ladre que vous.
C'est tout dire.

PASQUIN, à Géronte.

Oui, ma foi !

GÉRONTE, pleurant et tirant son mouchoir.

Sur mon honneur, je pleure

(Voulant entrer dans l'appartement de Cléon.)

De surprise et de joie... Il faut que tout à l'heure
Je l'embrasse.

PASQUIN, l'arrêtant.

Ah, monsieur ! n'entrez pas...

GÉRONTE.

Eh ! pourquoi?

PASQUIN, embarrassé, et montrant Finette.

Demandez à Finette; elle sait mieux que moi...

FINETTE, à Géronte, avec hésitation.

Monsieur, c'est qu'il s'est fait une étrange habitude...
Pendant toutes les nuits... il s'applique à l'étude,

Et ne s'endort jamais... qu'après qu'il a dîné.

GÉRONTE.

Parbleu ! plus vous parlez, plus je suis étonné.
Un pareil changement ne saurait se comprendre.
Mon neveu, qui jamais n'a voulu rien apprendre,
Qui haïssait l'étude à la mort, maintenant
Passe les nuits à lire ?

PASQUIN.

Il est plus surprenant
De l'avoir vu prodigue et de le voir avare.

FINETTE, à Géronte.

L'homme est un animal si changeant, si bizarre !

GÉRONTE.

Mais l'éveiller pour moi n'est pas un grand malheur...
(Voulant encore entrer chez Cléon.)
Je veux le voir... Entrons.

FINETTE, le retenant.

Auriez-vous bien le cœur
D'interrompre son somme ?

GÉRONTE.

Oui.

PASQUIN, le retenant, à son tour.

Souffrez qu'on vous dise
Qu'un réveil en sursaut...

GÉRONTE, l'interrompant et se débarrassant de lui.

Tarare !

FINETTE, le rattrapant.

La surprise
Peut le rendre malade. Attendez à ce soir.

GÉRONTE.

Non, ma joie est trop grande, et je prétends le voir.

PASQUIN.

Puisque vous résistez à ce qu'on vous conseille,
Pour le surprendre moins, souffrez que je l'éveille.

GÉRONTE.

Eh bien ! va l'avertir que je l'attends ici.
(Pasquin passe dans l'appartement de Cléon.)

SCÈNE IV.

GÉRONTE, FINETTE.

GÉRONTE, entendant du bruit dans l'appartement de Cléon.

Mais j'entends un grand bruit... Que veut dire ceci ?

FINETTE.

Comme votre neveu donne dans les sciences,
Il fait venir ici, pour des expériences,
Grand nombre de savants, esprits vifs, pointilleux,
Gens qui, sur un fétu, jasent une heure ou deux,
En dissertations fièrement se répandent,
Et font un si grand bruit que les voisins l'entendent.

GÉRONTE.

Des savants?

FINETTE.

Ici près le cercle est assemblé.

GÉRONTE.

Le sommeil de Cléon doit en être troublé?

FINETTE.

Oh! point; car, pour se mettre à l'abri du tapage,
Il monte prudemment jusqu'au troisième étage.
Il s'endort, il s'éveille, il descend; on lui dit
Ce que l'on a conclu, dont il fait son profit.
Il faut voir quelquefois comme il les contrarie!

GÉRONTE.

Mais, à propos, quand donc est-ce qu'il se marie?
Julie est un parti qui lui convient très-fort:
S'il ne l'épousait pas, il aurait très-grand tort.
Je veux, tout au plus tôt, faire ce mariage,
Et c'est là proprement l'objet de mon voyage.
Voilà le frein qu'il faut donner à mon neveu.

FINETTE.

C'est bien dit, et cela se peut faire dans peu.
Nous touchons à la fin des deux ans de veuvage.

GÉRONTE.

D'ailleurs, puisque Cléon est devenu si sage,
Je ne vois plus d'obstacle à cet engagement.

SCÈNE V.

CLÉON, PASQUIN, GÉRONTE, FINETTE

CLÉON, à Géronte, en accourant à lui les bras ouverts.

Je revois mon cher oncle!... Ah! quel ravissement!

GÉRONTE, l'embrassant.

Venez, embrassez-moi... Ce que j'apprends me charme.
Grâce au ciel, me voilà hors de crainte et d'alarme...
Vous n'êtes plus le même, à ce que l'on me dit.

Quel heureux changement!

CLÉON, d'un air sérieux.

J'ai bien fait mon profit
De vos sages discours, de vos lettres prudentes.

PASQUIN, à Géronte.

Oh! oui.

CLÉON, à Géronte.

Des jeunes gens les passions ardentes
Les entraînent souvent dans des égarements;
Mais, pour les bons esprits, il est de bons moments...
Après beaucoup d'efforts, j'ai réformé ma vie.
Vous imiter, vous plaire, est toute mon envie.
J'ai pris le bon chemin, et j'y veux demeurer.

FINETTE, à Géronte.

Vous voyez.

PASQUIN, à Géronte, qu'il voit pleurer de joie.

Comme vous, cela me fait pleurer...
N'êtes-vous pas touché d'une telle réforme?

GÉRONTE.

(A Cléon.)

Oui... Mais pendant la nuit la santé veut qu'on dorme.
On s'échauffe à veiller.

CLÉON.

Oh! je ne veille plus.

GÉRONTE.

On m'assure pourtant...

CLÉON, l'interrompant.

C'est un mensonge.

PASQUIN.

Abus,
De prétendre cacher la mauvaise habitude
Que vous avez.

CLÉON.

De quoi?

PASQUIN, lui faisant des signes.

De donner à l'étude
Toutes les nuits, au lieu de les passer au lit...
Monsieur sait votre train, et nous avons tout dit.

CLÉON, à Géronte.

Il faut vous l'avouer, jour et nuit j'étudie.

GÉRONTE.

Je ne m'étonne plus de votre maladie.

CLÉON, surpris.

Je ne suis point malade, et ne l'ai point été.

FINETTE, lui faisant des signes.

Quoi! les veilles n'ont pas troublé votre santé?
Vous n'avez pas senti de certaines atteintes...?

PASQUIN, à Cléon.

Eh! que diable, monsieur, mettons bas toutes feintes :
Oserez-vous nier que l'application...?

CLÉON, embarrassé, à Géronte.

Il est vrai, j'ai senti... quelque altération...
Par l'excès du travail, et n'osais vous le dire,
De peur de vous fâcher; mais...

PASQUIN, l'interrompant.

Moi, pour un empire
(A Géronte.)
Je ne mentirais pas... Avec tous ces efforts,
Mon maître se ruine et l'esprit et le corps.

GÉRONTE, en colère, à Cléon.

Je ne veux point cela.

CLÉON.

Mon oncle, la science
A des attraits si vifs!

GÉRONTE.

J'ai fait l'expérience,
Mon neveu, qu'un docteur est souvent un grand sot.
L'étude appesantit, et n'est point votre lot.
On peut, par-ci par-là, vaquer à la lecture;
Mais c'est folie à vous de forcer la nature.
A gouverner vos biens soyez très-diligent;
Mangez peu, dormez bien, et comptez votre argent
Quand vous vous ennuyez.

CLÉON.

J'en fais tous mes délices.

GÉRONTE.

Plus on aime l'argent, et moins on a de vices :
Le soin d'en amasser occupe tout le cœur;
Et quiconque s'y livre y trouve son bonheur.
Un ami qu'on implore, ou refuse, ou chancelle :
L'argent est un ami toujours prompt et fidèle.
Le plaisir d'entasser vaut seul tous les plaisirs.
Dès qu'on sait que l'on peut remplir tous ses désirs,

Qu'on en a les moyens, notre âme est satisfaite...
De tout ce que je vois je puis faire l'emplette,
Et cela me suffit. J'admire un beau château :
Il ne tiendrait qu'à moi d'en avoir un plus beau,
Me dis-je... J'aperçois une femme charmante :
Je l'aurai, si je veux; et cela me contente.
Enfin, ce que le monde a de plus précieux,
Mon coffre le renferme, et je l'ai sous mes yeux,
Sous ma main; et, par là, l'avarice, qu'on blâme,
Est le plaisir des sens et le charme de l'âme.

CLÉON.

Que c'est bien dit, mon oncle! Aussi mon plus grand soin
Est de thésauriser.

PASQUIN, à Géronte.

J'en suis un bon témoin...
C'est un charme de voir comme mon maître amasse!

CLÉON, à Géronte.

J'ai beaucoup dépensé; mais, à la fin, tout lasse.
Je n'ai plus de plaisir qu'à compter de l'argent.

FINETTE, à Géronte.

Et qu'à le dépenser... comme un homme prudent.

GÉRONTE, à Cléon.

Fort bien!

CLÉON.

Je ne veux plus manger mon bled en herbe.

GÉRONTE, examinant l'habit de Cléon.

Vous portez là pourtant un habit bien superbe.

CLÉON.

J'achève de l'user, au lieu de le donner.

GÉRONTE.

Bon!... Quand il sera vieux, faites-le retourner;
Puis il vous durera cinq ou six ans encore.

CLÉON, lui faisant la révérence.

Je n'y manquerai pas.

GÉRONTE.

Le faste...

CLÉON, l'interrompant.

Je l'abhorre.

GÉRONTE.

Est toujours ruineux.

CLÉON.

Sans doute.

GÉRONTE, lui montrant son habit.

Voyez-moi,
Je porte cet habit depuis dix ans, je croi,
Et je veux le porter encor plus de dix autres.

PASQUIN, bas à Cléon.

Dieu nous en garde!

GÉRONTE.

Quoi?

PASQUIN.

Je lui dis que les nôtres
Sont riches à l'excès, et qu'il faut nous garder
Désormais de ce luxe... Ah! qu'on va brocarder
Sur notre économie!

FINETTE, avec affectation.

Eh! qu'importe qu'on raille?
Accumulez toujours.

GÉRONTE.

C'est bien dit... La canaille,
Quand je passe, m'insulte et me siffle souvent.
J'entre, j'ouvre mon coffre, et puis mon cher argent
Me console... J'en ai de quoi remplir deux pipes.
Outre cet argent-là, mes meubles et mes nippes,
J'ai, de revenu clair, trois cent bons mille francs,
Et n'en dépense pas trois mille tous les ans.
Aussi mon tas s'accroît, il se renfle.

PASQUIN.

Le nôtre
Ne se renfle pas tant; mais nous visons au vôtre,
Et nous y parviendrons.

FINETTE, à Géronte.

Dans peu, je vous réponds
Que votre cher neveu sera si bien en fonds,
Qu'il ne comptera plus.

CLÉON, à Géronte.

Oui, toute mon envie
Est d'atteindre à vos biens.

GÉRONTE, à part.

Que j'ai l'âme ravie
De voir qu'il tienne enfin de son père et de moi!
(A Cléon.)
Continuez, mon cher, vous irez loin.

PASQUIN.

Ma foi,
C'est très-bien dit.

GÉRONTE.

D'honneur, à la fin je me pique,
Et je m'en vais vous faire un présent magnifique,
Pour vous récompenser de tout ce que j'apprends.
(Il tire de sa poche une petite bourse de cuir, et la présente à Cléon.)
Tenez, mon cher neveu, voilà quatre cents francs
Que je vous donne.

CLÉON.

A moi ?

GÉRONTE.

Faites-en bon usage...
Je serai libéral tant que vous serez sage.

CLÉON, en souriant.

Vos libéralités sont touchantes.

PASQUIN, bas.

Prenez.

CLÉON, prenant la bourse des mains de Géronte, et la donnant à Pasquin.

Tiens, Pasquin.

PASQUIN, bas.

Grand merci.

GÉRONTE, à Cléon.

Comment! vous lui donnez
Mon argent ?

PASQUIN.

Oui, monsieur; mais c'est pour sa dépense.
Comme c'est en moi seul qu'il met sa confiance,
Il me charge du soin d'acheter, de payer.

GÉRONTE.

Mais n'es-tu point fripon ?... Songe à bien employer
Cette somme... Après tout, elle est considérable.

PASQUIN.

Aussi servira-t-elle à défrayer sa table
Pendant plus d'un grand mois.

GÉRONTE, à Cléon, en l'embrassant.

Ah! je suis enchanté.

SCÈNE VI.

LE BARON, GÉRONTE, CLÉON, PASQUIN, FINETTE.

GÉRONTE, au baron, en allant au-devant de lui.

Mon ami, prenez part à ma félicité;
Souffrez qu'entre vos bras mon transport se déploie.

LE BARON, l'embrassant.

Bonjour, mon cher Géronte.

PASQUIN, bas, à Finette.

Ah! voici Rabat-joie!
Avec ses vérités, il s'en va tout gâter...
Comment le prévenir?

FINETTE, bas.

Je m'en vais le tenter...
(Bas, au baron.)
Monsieur, un petit mot.

LE BARON.

(A Finette.) (A Géronte.)
Paix!... Sachons, je vous prie,
D'où naissent vos transports.

GÉRONTE.

Mon âme est attendrie
De voir que mon neveu...

LE BARON, l'interrompant.

La mienne l'est aussi;
Et je compatis fort aux chagrins...

GÉRONTE, l'interrompant.

Dieu merci,
Je n'ai plus de sujet d'en avoir.

LE BARON.

Moi, je pense
Que si jamais...

FINETTE, bas, l'interrompant.

Monsieur, un moment d'audience.
Nous avons...

LE BARON.

(L'interrompant, et la repoussant.) (A Géronte.)
Ote-toi... Je...

PASQUIN, l'interrompant, et tirant le baron dans un coin.

Deux mots à l'écart.

LE BARON, fort haut.

Eh ! plaît-il?

PASQUIN, bas.

Écoutez.

LE BARON, à part.

Que me veut ce pendard ?

PASQUIN, bas.

Monsieur, c'est que...

LE BARON, l'interrompant et le repoussant durement.

Tais-toi.

PASQUIN, à part.

Que la peste te crève !

(Bas, à Cléon.)

Aidez-nous... Il s'agit d'empêcher qu'il n'achève
Ou vous êtes perdu.

LE BARON, à Géronte.

Je suis très-étonné
De vous voir si joyeux.

CLÉON, montrant Géronte.

Il m'a tout pardonné,
Monsieur ; laissons cela.

LE BARON, à Géronte.

Vous êtes bien facile !
Ah ! si vous m'en croyiez...

CLÉON, l'interrompant.

Vous venez de la ville :
Que dit-on de nouveau ?

LE BARON.

Ce qu'on dit ?... Ah ! vraiment,
On parle assez de vous.

GÉRONTE.

C'est sur son changement.

CLÉON.

Sans doute.

GÉRONTE, au baron.

Tout le monde est bien surpris, je pense ?

LE BARON.

En doutez-vous ? Chacun fronde sur sa dépense.

PASQUIN, à Géronte.

Qu'il vient de retrancher... Rien n'est plus étonnant.

LE BARON, à Cléon.

Vous l'avez retranchée ?

CLÉON.

Ah, monsieur! maintenant
Je suis bien revenu de mes erreurs passées;
Et mes dépenses sont tellement compassées,
Je suis si réformé...

LE BARON, l'interrompant.

Me prend-on pour un fou,
Quand on me parle ainsi? Vous, réformé? Par où?
Depuis quand?

CLÉON, faisant des signes au baron.

Il suffit que mon oncle le croie;
Et vous avez grand tort d'interrompre sa joie.
Enfin, il est content, très-content.

LE BARON.

En effet,
Le bonhomme a tout lieu d'être très-satisfait.

GÉRONTE.

Aussi suis-je, et ma joie égale ma surprise.

LE BARON.

Allez, vous radotez, il faut que je le dise...

(On entend dans l'intérieur de l'appartement le bruit de plusieurs hommes et de plusieurs femmes qui parlent et qui rient.)

Entendez-vous le bruit que l'on fait là-dedans?

GÉRONTE.

Oui... Mon neveu chez lui rassemble des savants
Qui, disputant entre eux...

LE BARON, l'interrompant.

Des savants? La cervelle
Vous tourne, assurément... Vous me la donnez belle
Avec vos savants!

GÉRONTE.

Mais...

LE BARON, l'interrompant, et voulant le faire entrer dans l'appartement.

Suivez-moi, vous verrez
Des docteurs avec qui vous vous divertirez,
Et qui font rude guerre à la mélancolie.

CLÉON, bas, à Géronte.

Mon oncle, vous voyez jusqu'où va sa folie.

GÉRONTE, bas.

Il me fait grand'pitié!

LE BARON, en riant.

Parbleu! vous en tenez

Avec vos savants! Ah!

GÉRONTE, d'un ton piqué.

Pourquoi me rire au nez?

PASQUIN, bas.

Eh! ne l'irritez point, il est dans son délire.

CLÉON, bas, à Géronte.

Souvent dans ses excès il se pâme de rire.

LE BARON, riant à gorge déployée.

Des savants!... Le bon tour que l'on vous joue ici!
Des savants!

(Il rit encore plus fort.)

GÉRONTE, à Cléon.

Sur mon âme, il me fait rire aussi...
(Au baron.)
Oui, baron, des savants.

(Il rit de tout son cœur.)

LE BARON, riant de plus en plus.

La scène est excellente.

GÉRONTE, riant comme lui.

Par ma foi, notre ami, vous la rendez plaisante.

(Le baron et Géronte rient démesurément, en se moquant l'un de l'autre.)

PASQUIN, bas, à Cléon.

Ils vont crever tous deux.

CLÉON, bas.

Plût à Dieu!... Mais, du moins,
Tâche à m'en délivrer.

PASQUIN, bas.

J'y vais mettre mes soins.

LE BARON, reprenant son air sérieux, à Géronte.

Oh, çà, c'est assez ri... Je vois qu'on vous abuse,
Et que votre neveu vous prend pour une buse...
Pour finir la dispute, entrons. Bientôt, ma foi,
Vous verrez qui radote, ou de vous, ou de moi.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, ivre, et entrant en tenant une serviette à la main; CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, PASQUIN, FINETTE.

LE MARQUIS, à Cléon.

Hé! Cléon!

CLÉON, à part.

Le bourreau!

PASQUIN, bas, à Finette, en apercevant le marquis.

Le marquis? Comment faire?

LE BARON, au marquis.

Ah! c'est monsieur mon fils!

LE MARQUIS.

Eh! c'est monsieur mon père!

(A Cléon, en montrant le baron et Géronte.)

Comment vous portez-vous?... Que fais-tu donc ici
Avec ces bonnes gens?

CLÉON, bas.

Eh! tu me perds.

LE BARON, à Géronte, en lui montrant le marquis.

Voici
Un des savants...

GÉRONTE, à part.

O ciel!

LE BARON.

Que céans on rassemble.

LE MARQUIS.

Nous sommes là-dedans plus de quarante ensemble.

GÉRONTE.

Plus de quarante!

LE MARQUIS, frappant sur l'épaule de Géronte.

Oui... Bonjour, vieux roquentin!
Vous me voyez bien rond... Quand on a de bon vin,
On boit à ses amours... cela grimpe à la tête...

(A Cléon.)

Et le cœur s'attendrit... Mon cher Cléon, ta fête
Te coûtera bon... mais elle te fait honneur.

LE BARON, à Géronte, en lui montrant Cléon.

Faites la révérence à monsieur le docteur.

GÉRONTE, à Cléon.

Ah! ah! c'est donc ainsi qu'on me berne?

CLÉON, à part.

J'enrage!

LE MARQUIS, à Géronte.

Entrez, vous allez voir un fort joli ménage.

GÉRONTE, à Pasquin.

Eh bien, maître fripon?

PASQUIN, s'esquivant avec Finette.

Très-humble serviteur...

Nous allons prendre aussi le bonnet de docteur.

GÉRONTE, poursuivant Pasquin et Finette.

Quoi ! l'on me raille encor ?

(Pasquin et Finette sortent.)

SCÈNE VIII.

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à Géronte, en l'arrêtant.

Respectez le beau sexe,
Et modérez un peu votre pas circonflexe.
Comme vous n'avez plus l'appétit sensitif,
Le sexe à vos fureurs n'est pas un correctif.
Mais moi qui le révère et qui le trouve aimable...
Allons, point de chagrin, venez vous mettre à table.
Vous verrez un festin aussi bien entendu...

GÉRONTE, l'interrompant.

Si j'en goûte un morceau, je veux être pendu.

LE MARQUIS.

Je veux vous enivrer.

GÉRONTE.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS.

Vous... et j'espère
Choquer aussi le verre avec monsieur mon père.

SCÈNE IX.

BÉLISE, FLORIMON, ARSINOÉ, CIDALISE, ARAMINTE, LE COMTE, CARTON, ET PLUSIEURS AUTRES CONVIVES; CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, LE MARQUIS.

FLORIMON, à Cléon.

Comment donc ! t'éclipser au milieu d'un repas ?

LE COMTE, à Cléon.

Nous venons vous chercher.

GÉRONTE, à part.

Ah ! bon Dieu ! quel fracas !

LE BARON.

Le cercle est assez beau !

ARAMINTE, à Cléon.

J'étais impatiente .

De voir où vous étiez.

CIDALISE, à Cléon.

Peut-on être contente
Où l'on ne vous voit pas?

ARSINOÉ, à Cléon.

On se plaint fort de vous :
Qui peut donc si longtemps vous séparer de nous?

BÉLISE, à Cléon.

Vous nous donnez, Cléon, un festin magnifique,
Et vous nous plantez là... Ce procédé me pique.

CARTON, à Cléon.

Tu nous fais trop languir : il faut nous mettre au jeu;
Le temps est précieux.

GÉRONTE, à Cléon.

Courage, mon neveu!
La réforme est complète et très-édifiante.

FLORIMON, au marquis, en montrant Géronte.

Quel est cet homme-là?

LE MARQUIS, à tous les convives, en prenant la main de Géronte et en le leur montrant.

Messieurs, je vous présente
La fleur de la contrée, un oncle gracieux,
Prévenant, libéral, et qui fait de son mieux
Pour soutenir Cléon dans sa magnificence.

CIDALISE, à Géronte.

Il veut bien recevoir notre humble révérence?

(Toutes les dames saluent Géronte.)

LE COMTE, à Géronte, en l'embrassant.

Monsieur, en vérité, j'avais un grand désir
De faire connaissance avec vous.

FLORIMON, à Géronte, en l'embrassant.

Quel plaisir
De l'embrasser!

CARTON, à Géronte, en l'embrassant aussi.

Monsieur veut bien me le permettre?

LE MARQUIS, à Géronte, en allant, de même, l'embrasser.

Parbleu! j'aurai mon tour, et j'ose me promettre
Que monsieur sentira, dans cet embrassement,
L'excès de l'amitié...

GÉRONTE, l'interrompant et se débarrassant d'entre ses bras.

Doucement, doucement.

LE MARQUIS, à Cléon.

Allons, à toi, Cléon; une tendre accolade!

CLÉON, à Géronte, en l'embrassant avec transport.

Mon oncle! mon cher oncle!...

GÉRONTE, l'interrompant, en s'essuyant et le repoussant.

Ah! j'en serai malade...
Retire-toi, bourreau!... Tu me fais outrager;
Mais, avant qu'il soit peu, je saurai m'en venger.

CLÉON.

Quoi! lorsque mes amis s'empressent à vous plaire...

GÉRONTE, l'interrompant.

Dissipe, mange, bois; ce n'est plus mon affaire.
Je t'abandonne.

LE COMTE, à Géronte.

Au fond, de quoi vous plaignez-vous?

GÉRONTE.

De quoi je me plains?

LE COMTE.

Oui.

GÉRONTE.

J'ai tort d'être en courroux!

LE COMTE, l'interrompant.

Vous ménagez pour lui. Votre sage vieillesse
Réparera bientôt des fautes de jeunesse.

GÉRONTE, effrayé.

Bientôt?

LE MARQUIS.

Assurément... A parler de bon sens,
C'est une honte à vous de vivre si longtemps,
Et d'un pauvre héritier lasser la patience!

LE BARON.

Insolent! Tout au moins, respectez ma présence.

LE MARQUIS.

On cherche à quereller? Je n'aime point le bruit;
Je m'en retourne à table, et qui m'aime me suit.

(Il rentre dans l'intérieur de l'appartement.)

SCÈNE X.

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, BÉLISE, FLORIMON, ARSINOÉ, CIDALISE, LE COMTE, ARAMINTE, CARTON, ET PLUSIEURS AUTRES CONVIVES.

CLÉON, à Géronte.

Je suis mortifié, mon oncle...

GÉRONTE, l'interrompant.

Point d'excuse :
Je n'écoute plus rien... On m'insulte, on m'abuse,
On m'outre... C'en est fait, je ne te connais plus.

CARTON, à Cléon.

Puisque pour l'apaiser tes soins sont superflus,
Compte sur des amis de qui la bourse ouverte
Sera prête, au besoin, à réparer ta perte.

ARAMINTE, à Cléon.

Sans doute.

BÉLISE, à Cléon.

J'en réponds.

ARSINOÉ, à Cléon.

Je m'en ferais honneur.

CIDALISE, à Cléon.

J'en ferais mon plaisir.

FLORIMON, à Cléon.

Sois sûr d'un serviteur
Pénétré de tendresse et de reconnaissance.
Va, tu m'éprouveras quelque jour.

LE COMTE, à tous les convives, en montrant Cléon.

Il m'offense,
S'il ne regarde pas ce que j'ai comme à lui.

CLÉON, à Géronte.

Vous entendez?

GÉRONTE.

Fort bien.

LE BARON, à Cléon.

On vous flatte aujourd'hui,
Et, jusques au besoin, on vous promet merveilles ;
Mais s'il vient, parlez-leur, ils n'auront plus d'oreilles.

CIDALISE, à tous les convives.

Messieurs, m'en croirez-vous? rejoignons le marquis.

ARAMINTE.

Je me rends volontiers à ce prudent avis.

(Les convives rentrent dans l'intérieur de l'appartement.)

SCÈNE XI.

CLÉON, LE BARON, GÉRONTE.

CLÉON, à Géronte.

Mon oncle, sans rancune et sans cérémonie,
Voulez-vous prendre place avec la compagnie?

GÉRONTE.

Va trouver ta coluе, et me laisse en repos.

CLÉON, lui faisant la révérence.

Je me retire donc sans un plus long propos.

(Il rentre dans l'intérieur de son appartement.)

SCÈNE XII.

JULIE, entrant, et écoutant d'abord dans le fond; GÉRONTE, LE BARON.

GÉRONTE, au baron.

Allons, passons chez vous... Qu'on appelle un notaire.

LE BARON.

Un notaire?

GÉRONTE.

A l'instant.

LE BARON.

Et que voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Je vais déshériter mon indigne neveu.

LE BARON.

Un si cruel dessein n'aura point mon aveu.

JULIE, à Géronte, en s'avançant avec précipitation vers lui.

Ah! qu'entends-je? Monsieur, vous sera-t-il possible
D'avoir tant de rigueur?

GÉRONTE.

Il est incorrigible;
Je suis inexorable, et je veux le punir.

JULIE.

Je demande sa grâce, et je dois l'obtenir :
Excusez les transports de sa folle jeunesse;
Ayez pitié de moi, qui l'aime avec tendresse.

CÉRONTE.

Je sais que vous l'aimez; mais ce dissipateur
Ne doit point de mes biens devenir possesseur.
Pour vous en assurer la jouissance entière,
Je m'en vais vous nommer mon unique héritière.

JULIE.

Qui? moi, monsieur?

CÉRONTE.

Oui, vous. Je veux que, dès ce soir,
Le sort de mon neveu soit en votre pouvoir.
Dès longtemps je connais votre prudence insigne;
Vous le rendrez heureux, s'il s'en rend moins indigne.
Sinon, à son malheur vous l'abandonnerez,
Et du fruit de mes soins seule vous jouirez.
Vous êtes, après lui, ma plus proche parente:
De plus, vous êtes sage, économe, prudente;
C'est un double motif pour vous laisser mon bien.

JULIE.

Songez...

CÉRONTE, l'interrompant.

Vous aurez tout, et l'ingrat n'aura rien..
(Au baron.)
Allons, mon cher baron, terminer cette affaire.
Du dessein que j'ai pris rien ne peut me distraire:
J'assure à la vertu sa rétribution,
Et me venge en faisant une bonne action.

(Ils sortent tous les trois.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, LE BARON, JULIE.

GÉRONTE, à Julie.

En vertu de mon seing, et du seing du notaire,
Vous voilà de mes biens unique légataire.
Que le ciel me punisse et m'abîme à l'instant
Si dans mes volontés je ne suis pas constant,
Et si du testament je révoque une ligne!

JULIE.

Je sais par quel moyen je dois m'en rendre digne,
Monsieur, et je vous jure aussi, de mon côté...

GÉRONTE, l'interrompant.

N'achevez pas. Je veux qu'en pleine liberté
Vous possédiez mes biens, sans que rien vous engage,
Envers qui que ce soit, au plus petit partage;
Et que mon neveu même apprenne le premier
Qu'il ne doit plus compter d'être mon héritier.

LE BARON.

Vous avez très-grand tort. S'il n'a plus rien à craindre,
Dans ses égarements qui pourra le contraindre?
Vous étiez le seul frein qui le retînt un peu :
Otez-lui ce frein-là, vous allez voir beau jeu.

JULIE.

Tant mieux pour lui!

LE BARON.

Tant mieux?

JULIE.

Oui; car pour moi j'opine
Que, pour se corriger, il faut qu'il se ruine.
Alors, ses faux amis, ses lâches séducteurs,
Le laisseront en proie aux remords, aux douleurs.
Il ouvrira les yeux, il connaîtra les hommes;

Et, s'étant convaincu que le siècle où nous sommes
N'est que corruption, intérêt, fausseté,
Lui-même il blâmera sa prodigalité.
On redoute l'écueil quand on a fait naufrage,
Et le malheur d'un fou sert à le rendre sage.

GÉRONTE.

Cette sagesse-là lui coûtera bien cher.

JULIE, vivement.

Ses pertes désormais doivent peu vous toucher.
Il est presque abîmé; j'en suis trop avertie,
Et j'ai de ses débris la meilleure partie.

GÉRONTE.

La meilleure partie?

JULIE.

Oui, sa terre est à moi,
Ses bijoux, son argent; j'ai presque tout.

GÉRONTE.

Ma foi,
J'en suis charmé, ravi.

JULIE.

J'ai bien conduit ma barque,
Et je la conduirai dans le port.

GÉRONTE.

Je remarque
Qu'une femme prudente et qui se donne au bien
Vaut cent fois mieux qu'un homme.

LE BARON.

Oui.

GÉRONTE.

Mais par quel moyen
Avez-vous pu...?

JULIE, l'interrompant.

Tantôt vous saurez notre histoire :
Elle vous surprendra... Mais, voulez-vous me croire?
En cachant à Cléon qu'il est déshérité,
Quand vous le reverrez, traitez-le avec bonté
Et laissez-lui penser qu'un excès de tendresse
Calme votre courroux, excuse sa jeunesse,
Et daigne se prêter à ses égarements.
Vous donnerez matière à des événements
Qui précipiteront ses regrets et sa perte,

Et qui rendront bientôt cette maison déserte.

GÉRONTE.

Volontiers... A mon tour, je m'en vais le berner,
Et c'est un vrai plaisir que je veux me donner.

LE BARON.

Je vous seconderai, quoique peu propre à feindre.
Mais il est des moments où l'on doit se contraindre,
Et je sens, comme vous, que Julie a raison.

SCÈNE II.

CLÉON, GÉRONTE, JULIE, LE BARON.

CLÉON.

(A part, en entrant avec précipitation.) (Apercevant Julie et le bar
Je veux voir si mon oncle... Encor dans ma maison,
Le baron et Julie!... Ah! que je vais entendre
De beaux sermons! Je suis en train de me défendre,
Et de leur dire, à tous, leur fait en quatre mots.

GÉRONTE, d'un ton doux.

Approchez, mon neveu.

CLÉON, d'un ton fier.

Point d'ennuyeux propos.
J'ai du sens, de l'esprit, et je sais me conduire.

GÉRONTE.

Sans doute.

CLÉON.

A me gêner rien ne peut me réduire.
J'aime ma liberté plus que mon intérêt;
Et mon unique loi, c'est tout ce qui me plaît.

LE BARON.

Ah! c'est parler cela!

JULIE, à Cléon.

Qui songe à vous contraindre?

CLÉON.

Qui? Vous trois. Et j'étais assez sot pour vous craindre.
Sous le poids de mes fers mon cœur a trop gémi;
Mais contre ma faiblesse on m'a bien affermi.

GÉRONTE.

Vertubleu! mon neveu, comme vous êtes brave!

CLÉON.

Oui, je lève le masque et cesse d'être esclave.

LE BARON, à Géronte.

Il prend le mors aux dents.

CLÉON.

Vous aurez beau pester,
Je veux voir mes amis, jour et nuit les traiter,
Inventer cent moyens d'augmenter ma dépense,
Et me rendre fameux par ma magnificence.
Rien ne me coûtera pour me mettre en crédit,
Dussent tous les censeurs en crever de dépit!...
(A Géronte et au baron.)
Vous m'entendez, messieurs?

GÉRONTE.

Ah! fort bien.

LE BARON.

Il s'explique
En termes éloquents, et...

CLÉON, l'interrompant.

Plus de politique;
C'est un art dont jamais je ne me piquerai...
(A Géronte.)
J'en ai fait avec vous un malheureux essai;
Pour y bien réussir, j'ai le cœur trop sincère...
(Regardant Julie.)
Il faut être né faux pour aimer le mystère,
Pour aller à ses fins sous un masque trompeur.
La finesse est toujours l'effet d'un mauvais cœur...
Vous m'entendez, madame?

JULIE, en souriant.

Oui, j'entends à merveille.

GÉRONTE, à Cléon.

Je vois bien, mon neveu, que le vin vous éveille.

CLÉON.

Je serais un grand fou de me régler sur vous.

GÉRONTE.

J'en demeure d'accord.

CLÉON.

Car, mon oncle, entre nous,
Est-il quelque défaut plus bas que l'avarice?
Il suffit de paraître entiché de ce vice
Pour être regardé comme un homme sans cœur.
A quoi servent les biens que pour s'en faire honneur?

Le faste nous tient lieu d'une haute noblesse.
Les plus fiers, les plus grands adorent la richesse :
Quiconque en fait usage avec eux va de pair ;
Et pour paraître grand, il faut prendre un grand air.
Ainsi, loin de blâmer mon humeur libérale,
Mon oncle, savourez ma prudente morale ;
Et, sans me fatiguer d'inutiles raisons,
Prenez-moi pour modèle, et suivez mes leçons.

GÉRONTE, en riant.

Il n'est pas fort aisé de les suivre à mon âge.

CLÉON.

On n'est jamais trop vieux pour devenir plus sage.

GÉRONTE, au baron.

Il parle comme un livre, et raisonne si bien,
Que j'ai honte d'avoir amassé tant de bien.

CLÉON.

C'est un pesant fardeau dont je veux vous défaire.

GÉRONTE.

Non ; je vous en dispense, et j'en fais mon affaire.
Puisque à se ruiner on se fait tant d'honneur,
Corbleu ! j'y vais aussi travailler de bon cœur.

CLÉON.

Ah ! vous me plaisantez.

GÉRONTE.

Non, mon cher, je vous jure ;
En vous croyant un fou je vous faisais injure,
Et c'est moi qui l'étais.

LE BARON.

Il faut en convenir ;
Et de mes préjugés il me fait revenir.

CLÉON.

Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie ?

LE BARON.

Tout de bon.

GÉRONTE, à Cléon.

Agissez sans façon, je vous prie.
De tout votre fracas bien loin d'être alarmé,
Plus vous prodiguerez, plus je serai charmé.
Vous ne pouvez jamais épuiser la fortune...
Embrassez-moi, mon cher, et vivons sans rancune...

(Ils s'embrassent.)

Adieu, mon doux neveu ; tenez-vous en gaieté.

Coupez, taillez, rognez en pleine liberté.
Comptez toujours sur moi, comme vous devez faire,
Et que votre plaisir soit votre unique affaire.

CLÉON.

Quoi! sérieusement vous n'êtes plus fâché?

GÉRONTE.

Plus du tout! Vos discours m'ont vivement touché.
Je vois votre sagesse et mon extravagance,
Et veux vous surpasser par la magnificence.
J'étais un idiot, un buffle, un animal;
Dès demain je régale et je donne le bal.

LE BARON, à Cléon.

Et j'y danserai.

JULIE, à Cléon.

Moi, j'en veux être la reine.

GÉRONTE.

(Montrant Cléon.)

C'est comme je l'entends... Ma présence le gêne,
Laissons-le à ses amis... Touchez là, mon neveu;
Et, sans cérémonie, allez vous mettre au jeu.
La compagnie attend. Jouissez de la vie,
Et bravez, comme moi, la censure et l'envie.

SCÈNE III.

CLÉON, JULIE.

CLÉON.

Par un ton si nouveau je suis déconcerté.

JULIE.

Hé quoi! vous fâchez-vous de votre liberté?

CLÉON.

Cette liberté-là me paraît bien suspecte.

JULIE.

Vous voyez qu'à la fin votre oncle vous respecte.

CLÉON.

Êtes-vous de concert pour vous moquer de moi?

JULIE.

Non, Cléon, je vous parle ici de bonne foi.
Votre oncle vous blâmait; il reconnaît sa faute:
Vous aviez un tyran, et c'est moi qui vous l'ôte.
J'ai corrigé son ton. Sans aigreur, sans courroux,

Votre oncle va vous voir vous livrer à vos goûts.
Je l'en ai tant prié qu'à la fin il m'a crue.
Moi-même, qui sur vous voulais être absolue,
Je suivrai son exemple; et mon cœur désormais
Veut se montrer par là sensible à vos bienfaits.
Je vous ai rebuté par mon humeur austère;
Quand vous vous en vengez, c'est à moi de me taire.
De votre volonté je me fais une loi,
Et vous ne recevrez nul reproche de moi.

CLÉON, embarrassé.

Cet excès de bonté...

JULIE, l'interrompant.

L'inconstance est permise
Lorsqu'elle est bien fondée. Après tout, Cidalise
Vous convient mieux que moi, je le dois avouer;
Et d'un choix si prudent chacun va vous louer.

CLÉON.

Vous êtes bien piquée, et de mon inconstance...

JULIE, l'interrompant.

Je la vois, je vous jure, avec indifférence.

CLÉON.

Mais, au fond, vous m'aimiez?

JULIE.

Hé! mais, oui, je le croi.

CLÉON.

Et vous aviez de même un ascendant sur moi,
Que je vaincrai bientôt.

JULIE, en soupirant.

Vous aimez Cidalise.

CLÉON.

Ma résolution n'était pas trop bien prise...
Mais vous la confirmez, et cela me suffit.
Au défaut de l'amour, je suivrai le dépit.

JULIE.

Et l'amour le suivra?

CLÉON.

C'est ce que je souhaite.

JULIE.

Je le souhaite aussi.

CLÉON.

Vous serez satisfaite.

SCÈNE IV.

CIDALISE, CLÉON, JULIE.

CIDALISE, à Cléon.

On vous attend, Cléon ; que faites-vous ici ?
Un raccommodement ?

JULIE.

Non... puisque vous voici,
Je dois me retirer et vous céder la place.

CIDALISE.

On ne peut mieux agir, ni de meilleure grâce.

JULIE.

Vous voyez, je suis bonne.

CIDALISE.

Eh ! pas trop... Entre nous,
Est-ce ma faute à moi, si je plais mieux que vous ?

JULIE.

Ah, mon Dieu ! point du tout ; je sais que c'est la mienne.
Je n'ai qu'un cœur fidèle, et rien qui le soutienne.
Pour vous, dont les attraits ont un si grand éclat,
Vous n'avez pas besoin d'un cœur si délicat.

CIDALISE.

Si l'on nous veut ici comparer l'une à l'autre,
Sans nulle vanité, mon cœur vaut bien le vôtre.
Il ne balance pas, il suit ce qui lui plaît ;
Mais il aime, du moins, sans aucun intérêt.

CLÉON, à toutes deux, en se mettant entre elles.

Eh ! mesdames, cessez.

JULIE, l'interrompant, à Cidalise.

Je ne suis point blessée
Que vous me soupçonniez d'une âme intéressée.
Mes actions un jour sauront ouvrir les yeux
A qui me connaît mal, et vous connaîtra mieux.

CIDALISE.

Plus on me connaîtra, plus j'aurai l'avantage
De l'emporter sur vous, qui vous croyez si sage...
Si les dons de Cléon...

CLÉON, l'interrompant.

Madame, croyez-moi,
Ne poussez pas plus loin ce discours.

CIDALISE, montrant Julie.

Mais je croi
Que je puis lui répondre?

CLÉON.

Oui; mais je vous supplie
De marquer moins d'aigreur, et d'épargner Julie.

CIDALISE.

Comment! vous exigez...?

CLÉON, l'interrompant.

Moi? je n'exige rien.
Je voudrais seulement rompre cet entretien.

CIDALISE.

Je puis, comme elle, ici dire ce que je pense.

JULIE.

Oui, vous y pouvez tout, grâce à son inconstance.
Votre triomphe est beau, chacun vous l'enviera;
Mais vous n'en jouirez qu'autant qu'il me plaira.

(Elle rentre dans l'intérieur de l'appartement.)

SCÈNE V.

CLÉON, CIDALISE.

CIDALISE.

Qu'autant qu'il lui plaira. Je la trouve plaisante.
On ne saurait tenir à sa gloire insolente;
Et je vais la rejoindre.

CLÉON, l'arrêtant.

Ah! de grâce! arrêtez.

CIDALISE.

Quoi donc! je souffrirai toutes ses duretés?

CLÉON.

Daignez me témoigner un peu de complaisance,
Et ne lui faites pas la plus légère offense.

CIDALISE.

La prière, sans doute, a de quoi me flatter...
Si bien que, pour vous plaire, il faut la respecter?

CLÉON.

Je ne m'en cache point, quoique je vous adore,
Je sens bien que mon cœur la révère et l'honore.
N'en soyez point jalouse; et l'amour qui nous joint...

SCÈNE VI.

CARTON, CLÉON, CIDALISE.

CARTON, à Cléon.

Toujours des pourparlers ? Nous ne jouerons donc point ?
La table est entourée, et Julie a pris place.

CLÉON.

Julie ?

CARTON.

Elle t'attend.

CIDALISE, à Cléon.

A-t-elle encor l'audace
De venir me braver ?... Mais...

CLÉON, l'interrompant.

On l'en punira ;
Et de tous ses mépris le jeu nous vengera.

CIDALISE.

Oui, vengeons-nous ainsi de qui nous importune,
Et, guidés par l'amour, courons à la fortune.

(Elle lui donne la main, et elle passe avec lui et Carton dans l'intérieur de l'appartement.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FINETTE.

O ciel, vit-on jamais un revers plus funeste?
Pauvre Cléon! tu viens de jouer de ton reste;
Te voilà ruiné sans ressource... Le sort
Paraît avec l'amour être aujourd'hui d'accord
Pour punir l'inconstance, et pour venger Julie.

SCÈNE II.

LE BARON, FINETTE.

LE BARON.

Eh bien! a-t-on fini cette grande partie?
Ma fille en était-elle?

FINETTE.

Oui, monsieur, sûrement.

LE BARON.

A-t-elle eu du bonheur?

FINETTE.

Épouvantablement.

LE BARON.

L'expression est neuve.

FINETTE.

Et conforme à l'histoire.
Je l'ai vue arriver, et j'ai peine à la croire.
Quand vous en douteriez, vous m'étonneriez peu.
Ma maîtresse attendait que l'on se mît au jeu.
En entrant, Cidalise et Cléon l'ont brusquée,
Et par cent traits malins l'ont vivement piquée.
Plus elle était tranquille, et plus on la raillait;
Mais, sans rien répliquer, comme Cléon taillait,
Elle s'en est vengée en tentant la fortune.
L'inconstant, qui trouvait sa présence importune,

Et voulait s'en défaire en la poussant à bout,
L'excitait à risquer, offrant de tenir tout.
« Eh bien ! a dit madame, il faut vous satisfaire.
« Ruinez-moi, monsieur, si cela peut vous plaire.
« Je mets mille louis sur ces trois cartes-là. »
Elle gagne d'abord. Très-piqué de cela,
Cléon, pour réparer une perte si dure,
Lui fait autre défi; toujours même aventure.
Jusqu'au trente et le va leur fureur les conduit.
Plus Cléon risque et tient, plus le malheur le suit.
D'un sang-froid merveilleux ma prudente maîtresse
Pour le mettre au néant, épuise son adresse.
Enfin elle a gagné tout ce qu'elle a risqué;
Et jusqu'à quatre fois elle l'a débanqué.

LE BARON.

La fortune aujourd'hui paraît bien équitable.

FINETTE.

Cléon jure, il fulmine, il renverse la table;
Et, jetant sur Julie un regard furieux :
Barbare, lui dit-il, ôtez-vous de mes yeux.
Elle, sans s'émouvoir, fait emporter sa proie,
Et la suit, sans marquer ni tristesse ni joie.
A peine sommes-nous dans votre appartement,
Que l'on vient la prier avec empressement,
De la part de Cléon, d'excuser sa furie,
Et de rentrer chez lui. Ma maîtresse, attendrie,
Ne sait quel parti prendre, et balance longtemps.
Un messager pressant vient d'instants en instants.
Elle rejoint Cléon, lui parle, le console.
« Madame, lui dit-il, je vous donne parole
« Que, quand sur moi le sort épuiserait ses coups,
« J'expirerais plutôt que de m'en prendre à vous.
« Mon respect en répond, l'honneur me le commande;
« Mais je veux ma revanche, et je vous la demande. »

LE BARON.

Ciel !

FINETTE.

Pour s'expédier, il lui propose un jeu
Dont l'inventeur, je crois, mériterait le feu.

LE BARON.

De quel jeu parles-tu ?

FINETTE.

C'est au trente et quarante
Que Cléon a trouvé la fortune constante
A le faire périr. Argent, billets, contrats,
Meubles, carrosse, hôtel, tout a passé le pas
Devant trente témoins consternés de sa perte,
Et tous prêts à laisser cette maison déserte,
Où pour plumer leur dupe ils n'ont plus nul moyen ;
Car tout est à madame, et Cléon n'a plus rien.

SCÈNE III.

JULIE, LE BARON, FINETTE.

LE BARON, à Julie.

Ce que j'apprends ici me paraît incroyable :
Y dois-je ajouter foi ?

JULIE.

Rien n'est plus véritable,
J'ai ruiné Cléon. Ma rivale en fureur
Est, encor plus que lui, sensible à son malheur.
Elle pleure, elle crie, elle se désespère.
Moi, pour ne point aigrir leur haine et leur colère,
Je viens de les laisser en proie à leurs transports.
Toute la compagnie a fait de vains efforts
Pour adoucir l'excès de leur douleur profonde;
Ils n'écoutent plus rien, et brusquent tout le monde.
Enfin, grâces au ciel, mon triomphe est parfait.
Il faut voir maintenant quel en sera l'effet;
Si tous ces grands amis, qu'attirait la fortune,
Voudront avec Cléon faire bourse commune,
Comme ils l'en ont flatté quand il était heureux,
Et si j'ai, de tout temps, bien ou mal jugé d'eux.
Cidalise, surtout, est ce qui m'intéresse :
Elle peut à présent lui prouver sa tendresse.
Le bonheur nous expose à des dehors trompeurs;
Mais c'est dans le malheur qu'on éprouve les cœurs.

LE BARON.

Cléon devrait mourir de douleur et de honte...
Je sors pour informer le bonhomme Géronte
De cet événement, et je reviens ici
Pour voir quelle sera la fin de tout ceci.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Comment prétendez-vous user de la victoire?

JULIE.

Je n'en sais rien encor.

FINETTE.

Ma foi, j'ai peine à croire
Qu'il reste à votre amant d'autres amis que vous.

JULIE.

Et c'est ce qui rendra mon triomphe plus doux.

FINETTE.

Plus doux? Vous me semblez bien âpre à la vengeance.
Voulez-vous de Cléon augmenter la souffrance?
Il vous doit, tout au moins, faire compassion,
Et vous ne me marquez aucune émotion.

JULIE.

Le temps amène tout.

FINETTE.

Tout franc, je vous admire :
Se peut-il que sur vous vous ayez tant d'empire?
Pouvez-vous d'un amant savourer le malheur?

JULIE.

Je veux voir quel effet il fera sur son cœur.
Son sort va désormais dépendre de lui-même :
S'il est digne de moi, tu verras si je l'aime.

FINETTE.

Il est assez puni, madame, en vérité.

JULIE, en souriant.

Il ne sait pas encor qu'il est déshérité;
Et, pour l'éprouver mieux, je prétends qu'il l'apprenne.

FINETTE.

De votre bouche?

JULIE.

Non, Finette; de la tienne.
Saisis l'occasion de l'informer du fait,
Et devant Cidalise. On verra, par l'effet,
Que, loin qu'à son égard je sois dure, insensible,
J'use pour le guérir d'un secret infaillible.

FINETTE.

Je commence, madame, à penser comme vous.
Employer pour cela des remèdes trop doux,
Ce serait tout gâter. Il faut, d'une main sûre,
Tailler, couper, percer, pour achever la cure.
Je vais armer mon cœur d'un peu de dureté,
Et tâcher d'opérer avec dextérité.
Pour éloigner d'ici la troupe qui nous lasse,
Je veux à votre amant donner le coup de grâce...
Laissez-moi faire; il vient.

SCÈNE V.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON, d'un air furieux, parlant à quelqu'un dans la coulisse, et qu'on ne voit pas.

Non, ne me suivez pas :
Je veux lui parler seul.

FINETTE, bas, à Julie.

Fuyez, doublez le pas;
Il est hors de lui-même!

CLÉON, à Julie, qu'il voit vouloir l'éviter, et qu'il arrête.

Un moment d'audience.
Hé quoi! d'un malheureux vous fuyez la présence?
Barbare! ingrate!... Eh bien! me voilà ruiné.
De votre propre main je suis assassiné.
Vous triomphez.

JULIE.

Le sort...

CLÉON, l'interrompant.

Vous triomphez, ingrate!
Oui, malgré vous, je sens que ma fureur vous flatte.
Ce qui me désespère est un charme pour vous.
J'écoute mon respect : il retient mon courroux;
Mais je veux une fois vous dire ma pensée.
Vous n'avez jamais eu qu'une âme intéressée.
Vous n'aimiez point Cléon; vous adoriez son bien.
Son malheur vous l'assure, et Cléon n'est plus rien.
Je vais à mes amis demander un asile,
En vous laissant chez moi triomphante et tranquille.
Tandis que mes malheurs combleront vos souhaits,

Je ferai mon bonheur de ne vous voir jamais.
Dans mon désastre affreux c'est ce qui me console;
Et j'espère...

(Julie fait à Cléon une profonde révérence, et sort.)

SCÈNE VI.

CLÉON, FINETTE.

CLÉON.

Elle sort... sans dire une parole :
Voilà son dernier coup, l'outrage et le mépris.

FINETTE.

Ne vous emportez point, et calmez vos esprits.

CLÉON.

Moi! je me calmerais, lorsque sa barbarie,
Son sang-froid insultant, rallument ma furie?

SCÈNE VII.

CIDALISE, CLÉON, FINETTE.

CLÉON, à Cidalise.

Ah, madame! venez soulager ma douleur,
Et rendez-vous enfin maîtresse de mon cœur.
Il brûle d'être à vous; achevez votre ouvrage.
Ne lui permettez plus un indigne partage;
Sauvez-le de lui-même; il s'offre à vos attraits,
Et se livre en vos mains, pour n'en sortir jamais.

CIDALISE.

Quoi! vous doutiez encor que j'en fusse maîtresse?
Sentez-vous pour Julie un retour de tendresse?
Elle l'a mérité.

CLÉON.

Je vais la détester...
Désormais tout à vous, j'ose vous protester...

(Voyant que Cidalise a un air contraint et embarrassé.)

Vous ne m'écoutez point?

CIDALISE, montrant Finette.

Non, car on nous épie.

FINETTE.

Moi?... Tout ce que je vois me fait haïr Julie;
Et, pour mieux vous prouver à quel point je la hais,

Je vais vous découvrir les beaux tours qu'elle a faits...
Mais je n'ose.

CIDALISE.

Pourquoi?

FINETTE.

Si je vous le révèle,
Je m'en vais vous causer une douleur mortelle.
Vous aimez trop Cléon, vous devez trop l'aimer
Pour soutenir ce choc.

CIDALISE.

Achève... Il faut s'armer
De courage... Quel coup va l'accabler encore?

FINETTE.

Il peut le supporter, parce qu'il vous adore,
Et qu'il retrouve en vous le généreux appui
D'un bon cœur, déjà prêt à s'immoler pour lui.
Que ferait-il sans vous? son oncle l'abandonne.

CLÉON, à Cidalise.

Ah! ne le croyez pas; je sais qu'il me pardonne.

FINETTE.

Non : il vous a trompé, pour se venger de vous;
Et ses feintes douceurs vous cachaient son courroux.

CLÉON.

Quoi donc?

FINETTE, d'un air affligé.

Le méchant oncle!... Ah! quelle âme traîtresse!
Quel fourbe! il assassine au moment qu'il caresse...
Oui, monsieur, dans l'instant que cet oncle malin
Vous disait cent douceurs d'un air tendre et benin,
Il venait de signer votre ruine entière,
En vous déshéritant d'une indigne manière;
Car il vous ôte tout, et même a fait serment
De ne jamais changer un mot au testament.
Votre disgrâce est pleine, infaillible, authentique,
Et Julie est, monsieur, sa légataire unique.

CLÉON.

Julie!... A-t-elle pu pousser l'indignité...?

FINETTE, l'interrompant, en prenant un ton furieux.

Rien ne peut échapper à son avidité...
Et votre terre aussi que vous avez vendue...

CIDALISE, l'interrompant, d'un ton d'étonnement.

Il a vendu sa terre?

FINETTE, d'un ton pleureur.

Et même il l'a perdue...
Je veux dire le prix qu'il en avait touché...
(A Cléon.)
Mais si vous saviez tout, que vous seriez fâché,
Monsieur, et que pour vous l'aventure est piquante!
Ma maîtresse...

CLÉON.

Poursuis.

FINETTE, hésitant encore.

Sous le nom de Dorante...

CLÉON.

Eh bien?

FINETTE.

A fait sous main cette acquisition.
Votre terre est, monsieur, en sa possession.

CLÉON.

La perfide! au moment qu'elle m'en fait reproche,
Et que, pour l'apaiser...

FINETTE, l'interrompant en soupirant.

Ah! c'est un cœur de roche :
Elle convoite tout et sait tout obtenir.
Elle a vos biens présents et vos biens à venir.
C'est son bonheur outré qui vous rend misérable,
Et qui vient d'accomplir votre sort déplorable.
Adieu... j'ai trop de peine à retenir mes pleurs,
Et madame aura soin d'adoucir vos malheurs.
(Elle s'éloigne, les contemple quelque temps, et sort en souriant avec malice.)

SCÈNE VIII.

CLÉON, CIDALISE.

CLÉON.

Eh bien! vous le voyez, ma disgrâce est complète.

CIDALISE, brusquement.

Oh! rien n'y manque.

CLÉON.

Allons, il faut faire retraite;
Quittons une maison où tout m'est odieux,
Où tout exciterait mes transports furieux...
Juste ciel! ah! sans vous, que je serais à plaindre,

Madame!... A mon malheur rien ne saurait atteindre;
Mais puisque vous m'aimez, mon sort me paraît doux,
Et mon cœur est flatté de n'espérer qu'en vous,
D'avoir en vos bontés un glorieux asile,
Et de pouvoir compter...

CIDALISE, l'interrompant, d'un air froid et embarrassé.

Il serait inutile
De vous tromper, Cléon. Je plains votre malheur;
Mais je ne suis pas libre, et dépends d'un tuteur,
Qui, dès qu'il apprendrait vos disgrâces diverses,
Vous ferait essuyer les plus rudes traverses.
Nous attendrons la mort de ce tuteur fâcheux,
Et peut-être qu'alors...

CLÉON, l'interrompant.

Le trait est généreux:
Il m'ouvre votre cœur, et je sens ma folie
De l'avoir cru plus sûr que celui de Julie...
Je ne vois que des cœurs doubles, intéressés,
Perfides, séducteurs...

CIDALISE, l'interrompant, d'un ton de hauteur.

Ah! Cléon, finissez...
Le malheur vous aigrit, la hauteur m'importune;
Et l'on doit prendre un ton conforme à sa fortune.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, CLÉON, CIDALISE.

LE MARQUIS, à Cléon.

Bonsoir, Cléon. J'accours pour te féliciter.
Ton oncle vient, dit-on, de te déshériter.
L'oncle, le jeu, l'amour, la table, les largesses,
Te sauvent pour jamais l'embarras des richesses.
Comme un sage de Grèce, en méprisant le bien,
Te voilà vraiment libre et vis-à-vis de rien.
Parbleu! j'en suis ravi... même sort nous rassemble,
Mon cher, et nous allons philosopher ensemble.

CLÉON, d'un ton de colère.

Viens-tu pour m'insulter?

LE MARQUIS.

Non, Cléon, sur ma foi!
Un revers t'a rendu tout aussi gueux que moi:

Mais ne t'afflige point, mon ami, je t'en prie;
Et je vais t'enseigner à vivre d'industrie...
Tu nous prêtais : ton tour est venu d'emprunter,
Pour y bien réussir, tu n'as qu'à m'imiter.

CLÉON.

Les hommes tels que moi tombent dans la misère,
Mais ne dégradent point leur noble caractère.
J'ai des amis encor que je puis implorer,
Et ce sera toujours sans me déshonorer...
C'est à quoi je me fixe; ou, si tout m'abandonne,
La mort est ma ressource, et n'a rien qui m'étonne.

LE MARQUIS.

Tu te piques de gloire au comble du malheur?

CLÉON.

Est-ce être glorieux que d'avoir de l'honneur?

LE MARQUIS.

De l'honneur?... On n'en a qu'autant qu'on fait figure...
Ah! je vois ce que c'est. Madame te rassure;
Tu crois...

CLÉON, l'interrompant.

Non, mon malheur a produit son effet,
Et me rend à ses yeux un méprisable objet.
J'attendais de sa part une main secourable;
Mais son cœur, effrayé du sort d'un misérable,
Oppose à mon espoir l'obstacle d'un tuteur,
Qui ne souffrirait pas qu'elle fît mon bonheur.

LE MARQUIS.

Qui? lui, te traverser?... Pitoyable défaite!
C'est un vieux idiot, un homme qui végète,
Qui ne sait ce que c'est que de rien refuser,
Et dont, comme il lui plaît, elle peut disposer.

CLÉON, à Cidalise.

Voilà donc ce tuteur pour moi si redoutable?

CIDALISE, montrant le marquis.

Écoutez-vous un fou?

LE MARQUIS.

C'est un fou raisonnable,
Du moins par intervalle... Ah! je vous connais bien...
Vous le croyez perdu, parce qu'il n'a plus rien;
Mais j'ai trente moyens pour le tirer d'affaire.

CIDALISE, ironiquement.

Il n'a qu'à se former sur votre caractère,

Il ne saurait manquer.

LE MARQUIS.

Rien ne lui manquera
Lorsque de vos liens il se délivrera;
Et les avis d'un fou pourraient le rendre sage.

CIDALISE.

Eh bien, pour son repos, je romps son esclavage,
Et je lui rends un cœur qu'il m'offrit à regret.

CLÉON.

Vous ne l'eûtes jamais; et toujours, en secret,
Il a penché pour celle à qui votre artifice
Avait su m'enlever, sans l'en rendre complice.
Le ciel m'en est témoin; ce ciel qui me punit
D'avoir cru les flatteurs, et suivi mon dépit.
Vous m'aviez aveuglé; vous me rendez la vue;
Et tout mon malheur vient de vous avoir connue.

CIDALISE, ironiquement.

J'aime ce ton tragique, il vous sied à ravir!...
Dans vos besoins urgents il pourra vous servir...
Il ne vous reste plus que l'art de la parole;
Et je vous laisse, en paix, méditer votre rôle.

(Elle sort d'un air dédaigneux.)

SCÈNE X.

CLÉON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Cette scène m'a plu, t'a dévoilé son cœur,
Et je vais sur-le-champ en informer ma sœur.

(Il fait quelques pas pour sortir.)

CLÉON, le retenant.

C'est un soin superflu, je l'ai trop offensée.

LE MARQUIS.

Les femmes ont toujours quelque arrière-pensée;
Et je veux pénétrer si ma sœur, en effet,
N'a point encor pour toi quelque retour secret.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

CLÉON.

Son cœur intéressé ne m'en croira plus digne.

SCÈNE XII.

BÉLISE, ARSINOÉ, ARAMINTE, CARTON, FLORIMON, ET PLUSIEURS AUTRES CONVIVES; CLÉON.

ARSINOÉ, à Bélise, en montrant Cléon.

A son mauvais destin il faut qu'il se résigne :
Il ne peut faire mieux.

BÉLISE.

Mais, quoi! déshérité,
Après qu'il s'est perdu? C'est trop, en vérité!

ARAMINTE, à Cléon.

Ah, mon pauvre Cléon! que venons-nous d'apprendre?
J'en ai presque pleuré.

BÉLISE, à Cléon.

Je n'ai pu m'en défendre;
Et votre sort me fait vraiment compassion.

CLÉON, attendri.

Je n'attendais pas moins de votre affection.

CARTON, à Cléon.

La fortune sur toi semble épuiser sa rage :
Le remède à cela, c'est d'avoir bon courage.

FLORIMON, à Cléon.

En effet, mon enfant, pour soutenir ce choc,
Il faut s'armer de fer, avoir un cœur de roc...
Où donc est Cidalise?

CLÉON.

Elle est déjà partie.

ARSINOÉ.

Quand on est en malheur, on quitte la partie.

BÉLISE, à Cléon.

C'est jouer bassement.

ARAMINTE, à Cléon.

Il le faut avouer,
Un pareil procédé n'est pas fort à louer.

ARSINOÉ, à Cléon.

Pour moi, je la croyais tendre et compatissante;
Mais je me trompais bien... Je serai plus constante...
(A Cléon.)
Je plains votre malheur, sans cesse le plaindrai,
Et de mes vœux ardents je vous seconderai;
N'en doutez point. Je sens que votre sort me tue,

Et je ne saurais plus soutenir votre vue.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

CLÉON, BÉLISE, ARAMINTE, FLORIMON, CARTON, ET LES AUTRES CONVIVES.

BÉLISE, à Cléon.

J'ai pour vous, à coup sûr, les mêmes sentiments,
Et vos peines pour moi deviennent des tourments...
D'un cœur trop généreux vous êtes la victime;
Mais vous aurez toujours ma plus parfaite estime.
Adieu... Consolez-vous.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

CLÉON, ARAMINTE, FLORIMON, CARTON, ET LES AUTRES CONVIVES.

CARTON, à Cléon.

Oui, oui, console-toi;
C'est le meilleur parti.

ARAMINTE, à Cléon.

Comptez toujours sur moi.

(Elle donne la main à Carton, et sort précipitamment avec lui, et elle est suivie de tous les autres convives, excepté de Florimon.)

SCÈNE XV.

CLÉON, FLORIMON.

CLÉON.

Comment, dans mon malheur, voilà donc ma ressource?
On me fait compliment, et puis on prend sa course...
Ah, mon cher Florimon! n'es-tu pas consterné
De ce que tu vois?

FLORIMON.

Non... Chacun est prosterné
Devant les gens heureux. Sont-ils dans la misère,
On les plaint tout au plus; et l'on croit beaucoup faire.

CLÉON.

Ce sont là les amis qu'on espère trouver:
Tu m'as dit qu'au besoin je pourrais t'éprouver...

FLORIMON, l'interrompant brusquement.

Tu m'éprouves aussi. Je m'en vais.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

CLÉON.

Ah, le traître!
Avec quelle impudence il ose méconnaître
Un ami toujours prêt à l'aider!... Quelle horreur!
Sont-ils donc tous d'accord pour me percer le cœur?

SCÈNE XVII.

LE COMTE, CLÉON.

CLÉON, allant au-devant du comte, qui veut l'éviter.

Cher ami, savez-vous jusqu'où va ma disgrâce?
Déjà de mon malheur tout le monde se lasse.
Je n'ai plus d'amis.

LE COMTE, en souriant.

Quoi! pensiez-vous en avoir?

CLÉON.

Ah! que je m'abusais!... J'en suis au désespoir.

LE COMTE.

Modérez, croyez-moi, cette douleur profonde.
Ce qui se passe ici n'est que le train du monde.
Vous vous êtes trompé jusqu'à ce triste jour,
En vous imaginant qu'on vous faisait la cour.
Ce n'était point à vous, c'était à vos richesses;
On voulait partager vos plaisirs, vos largesses.
On trouvait tout chez vous : on n'y trouve plus rien;
Et l'on perd ses amis en perdant tout son bien...
Le monde est fait ainsi, j'en ai l'expérience.
Suivez donc le torrent, et prenez patience.

CLÉON.

Étiez-vous donc aussi de ces amis trompeurs?

LE COMTE.

Moi!... j'étais comme un autre au rang de vos flatteurs...
Mais vous n'en aurez plus. Grâce à votre misère,
Chacun à votre égard va devenir sincère.

CLÉON.

Hé quoi! m'attendiez-vous à cette extrémité,

Pour m'oser librement dire la vérité?

LE COMTE.

On ne se fait aimer que par les complaisances...
Mais ne vous plaignez plus des fausses apparences.
Si ce qu'on dit est vrai... je ne suis pas un sot...
On m'a berné pourtant comme un franc idiot...
Les plus fins sont trompés; et cette indigne veuve,
Qui vous a tout ravi, m'en fait faire l'épreuve.

CLÉON.

Comment?

LE COMTE.

Je l'adorais. Sur un espoir flatteur,
J'ai tâché par vos dons de m'acquérir son cœur.
Je les sollicitais, de concert avec elle;
Mais ils ne m'ont acquis qu'une haine mortelle,
Et l'indignation, les rebuts, les mépris,
Des efforts que j'ai faits viennent d'être le prix.
Je vous en fais l'aveu, pour vous faire connaître
Que le cœur le plus faux, le plus dur, le plus traître,
Le plus intéressé que le ciel ait formé,
Est celui de l'objet dont vous étiez charmé.
L'ardeur de s'enrichir est tout ce qui l'occupe,
Et j'ai la rage au cœur de me trouver sa dupe.
Êtes-vous donc surpris, si vous l'avez été,
Comme de vos amis? Tout n'est que fausseté.
Qui croit s'en garantir grossièrement s'abuse;
Elle règne partout, et voilà mon excuse...
Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

CLÉON.

Je ne dis rien, car je suis confondu.

SCÈNE XIX.

PASQUIN, entrant d'un air affligé; CLÉON.

CLÉON.

Que viens-tu m'annoncer?

PASQUIN.

Que vous êtes perdu...

Ce fripon d'intendant, pour consommer l'ouvrage,
Avec tous vos effets vient de plier bagage,
Et n'a laissé chez lui que ce billet ouvert.

CLÉON.

(Prenant le billet.) (A part.)
Donne... Pour me trahir tout paraît de concert...
(Ouvrant le billet, et le parcourant des yeux.)
Lisons... C'est à Gripon que ce billet s'adresse.
Il est daté de Brest, et ceci m'intéresse...
Peut-être est-ce à mes maux un doux soulagement...
Ah! qu'il vient à propos en ce fatal moment!...
(Il lit.)
« Voici pour votre maître une triste nouvelle :
« Le vaisseau qui pour lui rapportait un trésor,
« Par une aventure cruelle,
« Vient de faire naufrage en approchant du port. »
(A part, après avoir lu.)
Tous les malheurs sont donc enchaînés sur ma tête?
Et mon dernier espoir périt dans la tempête...
Mer barbare et perfide, autant que mes amis!...
Que vais-je faire, ô ciel?

PASQUIN.

Me serait-il permis
De vous dire deux mots?

CLÉON.

Va-t'en trouver Julie
De ma part.

PASQUIN.

Oui, monsieur.

CLÉON.

Dis-lui que je la prie
De payer tous mes gens, et de les renvoyer.

PASQUIN, sanglotant.

L'affaire est faite, on vient de les congédier.

CLÉON.

Et toi?

PASQUIN.

Je ne sais point ce que l'on me destine...
Mais, qu'on me chasse ou non, mon pauvre cœur s'obstine
A ne vous point quitter; et, jusques à la mort,
Je suis bien résolu de suivre votre sort.

CLÉON.

Que feras-tu de moi?... je suis un misérable.

PASQUIN.

Le peu que je possède...

CLÉON, l'interrompant, à part.

Ah! ce trait-là m'accable!...
Voilà le seul ami qui me demeure... Ingrats!
Et cet exemple-là ne vous confondra pas!...
(A Pasquin.)
Va-t'en... Laisse-moi seul au fond du précipice...
Donne-moi ce fauteuil... C'est le dernier service
Que j'exige de toi.

PASQUIN, lui prenant la main, et la lui baisant.

Mon cher maître!

CLÉON.

Va, sors,
Et tu m'obligeras.

(Pasquin lui approche un fauteuil, et puis se retire.)

SCÈNE XX.

CLÉON, se jetant dans le fauteuil.

Inutiles remords!
Pourquoi me tourmenter?... O raison trop tardive!
Que ne prévenais-tu le malheur qui m'arrive?

SCÈNE XXI.

JULIE, entrant doucement, et écoutant d'abord dans le fond, CLÉON.

CLÉON, se croyant seul.

Je suis abandonné, trahi, déshérité;
Et, pour comble de maux, je l'ai bien mérité...
Compter sur des amis, quelle était ma folie!
Je leur pardonne à tous... Mais vous, mais vous, Julie,
Vous que j'ai tant aimée, et que j'adore encor,
Pouvez-vous me livrer aux rigueurs de mon sort?...
C'est là ce qui me tue!... Une fausse inconstance
A-t-elle mérité cette horrible vengeance?
Les fureurs d'un amant, par vous-même abîmé,
Devraient-elles...? Jamais vous ne m'avez aimé.
L'effet confirme trop un si juste reproche...

Jouissez de ma mort; je la sens qui s'approche...
(Il se lève, et tire son épée.)
Qu'elle vient lentement !... Il faut la prévenir;
Et, grâce à ma fureur, mes tourments vont finir...
(Il veut se frapper.)
JULIE, le retenant
Que faites-vous, Cléon?
CLÉON.
O ciel ! c'est vous, Julie?
C'est vous qui m'empêchez de m'arracher la vie?
Pourquoi ce soin?... Songez qu'il ne me reste rien.
JULIE.
Ingrat ! vous avez tout, puisque j'ai votre bien.
Lorsque vous m'accusiez d'une âme intéressée,
Que ne pouviez-vous lire au fond de ma pensée !
J'ai tâché de vous perdre, afin de vous sauver;
Et vous ai tout ravi, pour vous le conserver.
A votre aveuglement c'était le seul remède.
Vous êtes maître encor de ce que je possède.
Mon cœur, mon tendre cœur, vous l'offre avec transport !...
Il ne saurait sans vous goûter un heureux sort.
Vous êtes le seul bien qu'il estime, qu'il aime;
Il vous rend tout le vôtre, et se livre lui-même.
Recevez-le, Cléon, en recevant ma foi;
Vivez heureux, content, et vivez avec moi.
CLÉON, se jetant aux pieds de Julie.
Adorable Julie !... Ah ! vous me percez l'âme !
J'adorais vos appas, votre vertu m'enflamme.
Elle me fait mourir de honte et de regret !
JULIE, le relevant.
Levez-vous... Grâce au ciel, j'ai trouvé le secret
De guérir vos erreurs, de vous rendre à vous-même,
Et de vous faire voir à quel point je vous aime...
Allons chercher mon père... Instruit de mon dessein,
Il va vous assurer et mon cœur et ma main.
Votre oncle en est charmé... Mon frère rentre en grâce.
Le nos divisions la discorde se lasse;
Un ciel pur et serein nous présage un doux sort,
Et la tempête enfin nous a mis dans le port.

CLÉON, lui donnant la main.

Mon repos, mon bonheur, sont votre heureux ouvrage.
Pour comble de bienfaits, vous m'avez rendu sage;
Et je vais éprouver, dans les plus doux liens,
Qu'une femme prudente est la source des biens.

FIN DU DISSIPATEUR.

LA FAUSSE AGNÈS,

OU

LE POËTE CAMPAGNARD,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,
REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 12 MARS 1759.

PERSONNAGES.

LE BARON DE VIEUXBOIS.
LA BARONNE DE VIEUXBOIS.
ANGÉLIQUE, leur fille aînée.
BABET, leur fille cadette.
LÉANDRE, amant d'Angélique.
M. DES MASURES, autre amant d'Angélique.
LOLIVE, valet de Léandre.
LE COMTE DES GUÉRETS, gentilhomme campagnard.
LA COMTESSE DES GUÉRETS.
M. LE PRÉSIDENT.
LA PRÉSIDENTE, sa femme.

La scène est en Poitou, dans le château du baron.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, ANGÉLIQUE.

LE BARON.

Oh çà, ma fille, parlez-moi naturellement. Je m'aperçois, depuis quelques jours, que vous êtes triste et rêveuse; sans doute que vous regrettez le séjour de Paris?

ANGÉLIQUE.

Hélas!

LE BARON.

Voilà un hélas qui me fait voir que j'ai deviné juste. Tu t'ennuies ici, ma pauvre enfant?

ANGÉLIQUE.

Non, mon père, je ne m'y ennuie pas, et ce séjour aurait mille

agréments pour moi si on m'y laissait disposer de moi-même : mais à peine suis-je arrivée, qu'on parle de me marier, et avec qui? avec un provincial. Que dis-je, un provincial? un campagnard; et, qui pis est, un campagnard bel esprit. Quelle société pour une fille comme moi, élevée dans le grand monde, et accoutumée au commerce des gens de la cour et de Paris les plus polis et les plus spirituels!

LE BARON.

Ah, ma pauvre fille! l'éducation que ta tante t'a donnée te rendra malheureuse. Tu as trop d'esprit et de perfection pour ce pays-ci.

ANGÉLIQUE.

Eh! pourquoi voulez-vous donc m'y attacher?

LE BARON.

Moi, je ne veux rien; c'est ma femme qui veut.

ANGÉLIQUE.

N'êtes-vous pas le maître?

LE BARON.

Oui, corbleu! je le suis.

ANGÉLIQUE.

Mais ma mère vous engage toujours à être de son avis.

LE BARON.

Je n'ai point de honte de l'avouer : c'est une femme d'un mérite prodigieux, d'une raison et d'un jugement au-dessus de son sexe; une femme qui m'aime à l'adoration, quoiqu'il y ait vingt-cinq ans que nous sommes mariés.

ANGÉLIQUE.

Ah! s'il m'était permis de vous parler naturellement!

LE BARON.

Eh bien! que me dirais-tu?

ANGÉLIQUE.

Que ma mère abuse de votre facilité.

LE BARON.

Et en quoi, s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE.

En ce qu'elle vous fait rompre un mariage très-avantageux que ma tante avait ménagé pour moi à Paris, et vous force à me faire épouser un personnage qui ne me convient en aucune façon.

LE BARON.

Corbleu! madame votre mère a raison. Ce Léandre dont vous

êtes coiffée n'est point du tout votre fait. Il y a quatre cents ans que dans ma famille nous sommes gueux de père en fils, pour n'avoir pas voulu nous mésallier, et je refuserais pour mon gendre le plus riche parti de France, qui ne pourrait pas me prouver que ses ancêtres ont marché aux premières Croisades.

ANGÉLIQUE.

Quel entêtement! Le mérite se mesure-t-il à l'ancienneté des familles? Ah! mon père, souffrirez-vous qu'on m'arrache à ce que j'aime, pour me sacrifier à ce que je n'aimerai point?

LE BARON.

Ne te désespère pas, mon enfant; tu verras aujourd'hui monsieur des Masures, et je te réponds qu'il te charmera.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous réponds qu'il me paraîtra tel qu'il est, c'est-à-dire, le plus suffisant, le plus fat et le plus ridicule de tous les hommes.

LE BARON.

Ouais! mademoiselle de Vieuxbois, vous êtes bien délicate! Comment faut-il donc qu'un homme soit fait pour vous plaire?

ANGÉLIQUE.

Comme Léandre. Qu'il soit honnête homme, qu'il ait vécu dans le monde, et qu'il ait acquis cette politesse, ces manières aisées, nobles et gracieuses, qui ne tiennent rien de la sotte présomption, du ridicule et de l'affectation de la plupart des gens de province.

LE BARON.

Ah! si votre mère vous entendait raisonner de la sorte!...

ANGÉLIQUE.

Aidez-moi à la désabuser de monsieur des Masures. Je me jette à vos genoux pour obtenir cette grâce, et je me flatte que vous ne me la refuserez pas.

LE BARON.

Je vous aime, ma fille, et je ferai de mon mieux pour que l'on ne force point vos inclinations.

ANGÉLIQUE.

Daignez dire quelques mots en faveur de Léandre.

LE BARON.

Mais je ne le connais que de réputation. S'il était ici, je soutiendrais mieux sa cause.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, promettez-moi de prendre son parti, et je vous promets qu'il vous appuiera bientôt lui-même.

LE BARON.

Comment cela se peut-il, s'il est à Paris?

ANGÉLIQUE.

Il n'est pas si loin de vous que vous le croyez. Mais je ne puis vous en dire davantage à présent; voici ma mère.

SCÈNE II.

LE BARON, LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

LA BARONNE, tenant une lettre à la main.

Ah! ma fille, que vous allez être heureuse! monsieur des Masures sera ici dans un moment. Il me prévient sur son arrivée, par une lettre en vers que je trouve admirable. Tenez, mademoiselle, lisez-nous cette lettre, et apprenez-la par cœur. Vous, monsieur le baron, écoutez de toutes vos oreilles.

ANGÉLIQUE lit.

Pour vous voir au plus tôt, cousine incomparable,
J'accours et par monts et par vaux...

LA BARONNE.

C'est de moi qu'il parle, au moins.

ANGÉLIQUE.

Je le vois bien, madame.

LA BARONNE.

Cousine incomparable! En vérité, ce garçon-là écrit bien.

ANGÉLIQUE lit.

Pour vous voir au plus tôt, cousine incomparable,
J'accours et par monts et par vaux,
Brûlant d'être aux genoux du soleil adorable
Dont la possession guérira tous mes maux.

(Faisant la révérence.) Est-ce vous aussi, madame, qui êtes son soleil?

LA BARONNE.

Non, mademoiselle; cet article-là vous regarde.

ANGÉLIQUE.

Et de quels maux votre cousin veut-il que je le guérisse?

LA BARONNE.

Cela est bien difficile à deviner! Ces maux sont l'absence, l'im-

patience, les inquiétudes, les peines, les tourments de l'amour. N'est-il pas vrai, monsieur le baron?

LE BARON.

Cela s'entend, m'amour.

ANGÉLIQUE.

Comment puis-je lui causer tous ces maux, puisqu'il ne m'a jamais vue?

LA BARONNE.

Quelle absurdité pour une fille d'esprit! Sur le récit que nous lui avons fait, il s'est formé de vous une idée charmante : cette idée le presse, l'agite, le met tout en feu; et quand une personne est tout en feu, vous m'avouerez qu'elle n'est pas à son aise. Je sais ce que c'est que ces états-là. (Regardant tendrement le baron.) J'y ai passé, mon cher baron.

LE BARON, l'embrassant.

Et moi aussi, mon aimable baronne.

LA BARONNE, à Angélique.

Continuez.

ANGÉLIQUE lit.

L'Amour jour et nuit me lutine,
Et m'a tout criblé de ses traits;
Mais l'épouse qu'on me destine
Va me mettre à couvert de sa main assassine,
Sous le retranchement de ses divins attraits.

LA BARONNE.

Cet endroit-ci n'est pas clair; mais c'est ce qui en fait la beauté.

LE BARON.

Assurément. Quand je lis quelque chose, et que je ne l'entends pas, je suis toujours dans l'admiration.

LA BARONNE, à Angélique.

Achevez.

ANGÉLIQUE.

Dispensez-m'en, s'il vous plait.

LA BARONNE.

Achevez, vous dis-je. Il semble que vous ayez perdu le goût des bonnes choses.

ANGÉLIQUE lit.

La charmante Angélique est si spirituelle,
Qu'on est charmé, dit-on, de tout ce qu'elle dit.

Ainsi, puisque l'hymen va m'unir avec elle,
J'épouse non un corps, mais j'épouse un esprit.

LA BARONNE.

En vérité, voilà une pointe admirable.

LE BARON.

Oh ! cela est divin, cela est divin !

LA BARONNE.

Je voudrais bien savoir si vos beaux esprits de Paris sont capables de produire d'aussi jolies choses ?

ANGÉLIQUE.

Non, en vérité, madame; ils ont le goût trop simple pour cela.

LA BARONNE.

Vous m'avouerez qu'un homme de qualité qui fait de si beaux vers doit trouver bientôt le chemin de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Je vous jure qu'il n'en approchera pas, s'il n'a point d'autre mérite que celui-là.

LA BARONNE.

Il me paraît que l'air de Paris vous a donné bien de la suffisance.

ANGÉLIQUE.

Non, madame; il m'a formé le goût.

LA BARONNE.

Vous nous prenez donc pour des grues, nous autres gens de province ?

ANGÉLIQUE.

A Dieu ne plaise !

LA BARONNE.

Monsieur le baron, avez-vous donné ordre à votre notaire de dresser les articles du contrat ?

LE BARON.

Pas encore, madame la baronne; il n'y a rien qui presse.

LA BARONNE.

Il n'y a rien qui presse, monsieur le baron ! Ne sommes-nous pas convenus que nous signerions ce soir, et que nous ferions la noce tout de suite ?

LE BARON.

Cela est vrai, mais Angélique ne me paraît pas si pressée que nous. Donnons-lui le temps de connaître monsieur des Masures, de lui rendre justice, et de prendre du goût pour lui.

LA BARONNE.

Est-ce là votre avis, mon cœur?

LE BARON.

Oui, m'amour, et je vous prie que ce soit aussi le vôtre.

LA BARONNE.

Hélas! volontiers, si cela vous fait plaisir... Mais... (en lui faisant des minauderies) si vous vouliez bien ne me pas donner ce chagrin-là... je vous aurais tant d'obligation!

LE BARON.

Eh! quel chagrin cela peut-il vous causer?

LA BARONNE, en pleurant.

Quel chagrin, cruel que vous êtes! Si le mariage ne se conclut pas ce soir, vous m'enterrerez demain matin.

LE BARON.

Ah! je ne savais pas cela. Corbleu! il ne sera pas dit que ma femme soit morte pour avoir eu trop de complaisance pour moi. Je suis votre maître, mais je ne suis pas votre tyran. Je vous confie tous mes droits; ordonnez, ma chère baronne, ordonnez et faites bien valoir mon autorité.

ANGÉLIQUE, à part.

Ah! mon pauvre père, que vous êtes faible!

SCÈNE III.

LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

LA BARONNE, s'essuyant les yeux.

Oh çà, mademoiselle, vous voyez qu'on n'appelle point ici de mes volontés, et que dès que je me suis mis quelque chose en tête, il faut que cela passe. Ainsi point de raisonnement, et songez à m'obéir.

ANGÉLIQUE.

Daignez vous ressouvenir que vous êtes ma mère, et que la tendresse que j'ai lieu d'attendre de vous doit vous inspirer la bonté d'entrer un peu dans mes sentiments.

LA BARONNE.

Et le respect doit vous faire céder aux miens.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en éloignerai jamais que dans l'occasion dont il s'agit.

LA BARONNE.

C'est dans celle-ci précisément que j'exige de vous une parfaite obéissance, et vous épouserez dès ce soir monsieur des Masures. Mais quel bruit est-ce que j'entends? C'est le jardinier qui querelle son valet apparemment?

SCÈNE IV.

LA BARONNE, ANGÉLIQUE; LÉANDRE ET LOLIVE, déguisés en paysans.

LOLIVE, à Léandre.

Oh! oh! monsieur le paresseux, vous croyez donc que vous n'êtes ici que pour avoir les bras croisés, et vous donner du bon temps?

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il, maître Pierre?

LOLIVE.

De ce coquin-là, qu'il n'y a pas moyen de faire travailler. Tu prétends donc, maître ivrogne, manger le pain des honnêtes gens sans le gagner?

LÉANDRE.

Acoutez, maître Pierre, vous êtes un brutal, sauf correction: mais je le suis aussi quand je m'y boute.

LOLIVE.

Je suis un brutal, monsieur le maroufle! Si ce n'était le rêspect que j'ai pour madame...

ANGÉLIQUE.

En vérité, maître Pierre, il me semble que vous maltraitez un peu trop ce garçon-là.

LOLIVE.

Avec votre permission, mademoiselle, ce ne sont pas là vos affaires. (A Léandre.) Ah! je suis donc un brutal!

LÉANDRE.

Morgué!...

LOLIVE.

Morgué! tatigué! ventregué! tu n'es qu'un sot, entends-tu, Nicolas? un fainéant, un sac à vin, un...

ANGÉLIQUE.

Le pauvre garçon me fait pitié. Ne souffrez pas, madame, que maître Pierre le traite si rudement.

LA BARONNE, à Lolive.

Doucement, maître Pierre! pourquoi l'accables-tu d'injures, et veux-tu me donner mauvaise opinion de lui?

LOLIVE.

Morgué! c'est qu'il veut se mêler de jaser, au lieu de faire sa besogne.

LA BARONNE.

De jaser! et sur quoi?

LOLIVE.

Sur vous, sur monsieur le baron, sur mademoiselle Angélique.

LA BARONNE.

Ah! ah! ceci n'est pas mauvais! Et que dit-il de nous?

LOLIVE.

On le prendrait pour un innocent; mais, morgué, ne vous y fiez pas: c'est un songe-creux, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Mais encore, que dit-il de monsieur le baron?

LOLIVE.

Il dit...

LÉANDRE.

Ne l'écoutez pas, madame, je vous prie.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi; je suis bien aise de savoir vos pensées, monsieur Nicolas. Eh bien?

LOLIVE.

Eh bien! madame, quand monsieur le baron nous ordonne quelque chose, savez-vous bien ce que dit Nicolas?

LA BARONNE.

Quoi?

LOLIVE.

Morgué! ce dit-il, ça mérite confirmation.

LA BARONNE.

Comment, confirmation? Qu'est-ce que cela signifie?

LOLIVE.

Ça signifie qu'il se moque des ordres de monsieur, et qu'il ne veut jamais les suivre qu'après que vous les avez confirmés.

LA BARONNE.

Mais vraiment cela n'est point sot.

LOLIVE.

Ensuite il se met à parler de vous, et il n'y a pas moyen de le faire finir.

LA BARONNE.

A parler de moi ? Et quels sont ses discours ?

LOLIVE.

Par la ventregoi ! ce dit-il, la brave femme que c'te madame la baronne ! All' a pu d'esprit dans son petit doigt que monsieur le baron dans tout son corps. Morgué ! qu'alle a bon air ! qu'alle a bonne meine ! Que je sis aise quand je la vois !

LA BARONNE.

Ce pauvre Nicolas ! sa physionomie m'a plu d'abord.

LÉANDRE.

Grand merci, madame.

LA BARONNE, à Angélique.

Il n'est pas mal bâti, ce garçon-là.

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment, madame.

LÉANDRE, faisant des réverences niaises.

Ah ! vous vous moquez.

LA BARONNE.

Il a les yeux vifs, et le regard touchant.

ANGÉLIQUE.

Oui, je m'en aperçois.

LÉANDRE, tournant son chapeau.

Oh ! pour ce qui est d'en cas de çà...

LA BARONNE.

Que pense-t-il de ma fille ?

LÉANDRE.

Oh ! dispensez-moi de le dire en présence de mademoiselle.

LA BARONNE.

Non, je veux savoir à fond tous ses sentiments : cela me divertit.

LOLIVE.

Eh bien, madame ! puisqu'il faut vous déclarer tout, mademoiselle n'a pas le bonheur de lui plaire.

ANGÉLIQUE, en souriant.

Je suis fort malheureuse, monsieur Nicolas.

LÉANDRE, cachant son visage avec son chapeau.

Oh ! pardonnez-moi, mademoiselle.

LOLIVE.

Il dit, madame, qu'elle a l'air d'être votre mère, et que vous avez l'air d'être sa fille.

ANGÉLIQUE.

Il a raison.

LÉANDRE.

Ça vous plait à dire.

LOLIVE.

Et qu'il aimerait mieux épouser vingt femmes comme vous l'une après l'autre, que deux filles comme mademoiselle.

LA BARONNE.

Cela est réjouissant. Tiens, Nicolas, voilà de quoi boire à ma santé.

LÉANDRE.

Oh! madame.

LA BARONNE.

Prends, te dis-je. Maitre Pierre, je vous défends de maltraiter ce garçon-là, ni d'effets, ni de paroles.

LOLIVE.

Ça suffit.

LA BARONNE.

Je veux qu'on le ménage, qu'on ait des égards pour lui. A propos, il faut que j'aille donner mes ordres pour le dîner. Je prétends qu'il soit magnifique, et digne de la compagnie qui nous vient. Retournez à votre jardin, mes enfants. Un petit mot, Nicolas : je vous ordonne de m'apporter un bouquet tous les matins; n'y manquez pas, je vous en avertis.

LÉANDRE.

Oh! je n'ai garde.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, LOLIVE.

(Dès que la baronne est sortie, ils se mettent tous trois à rire, en regardant si on ne les écoute point.)

LOLIVE.

Eh bien! qu'en dites-vous, mademoiselle? Ne jouons-nous pas bien nos rôles?

ANGÉLIQUE.

A ravir, et vous m'avez extrêmement divertie l'un et l'autre ; il n'y a qu'une chose qui m'a choquée : c'est que tu traites ton maitre trop rudement.

LOLIVE.

C'est pour mieux cacher notre jeu. D'ailleurs, je vous avoue

que je ne suis pas fâché de prendre un peu ma revanche. Quel plaisir pour un valet de chambre d'appeler impunément son maître maroufle, ivrogne, coquin, paresseux! Je rends aujourd'hui à monsieur les belles épithètes dont il m'honore tous les jours.

LÉANDRE, riant.

Mon temps reviendra : laisse-moi faire. Mais supprimons les discours inutiles. Laissez-moi jouir, belle Angélique, de la liberté qui me reste encore de baiser cette main qu'on veut me ravir.

ANGÉLIQUE.

N'oubliez pas au moins de porter tous les matins un bouquet à ma mère.

LOLIVE

Vous n'y perdrez pas vos pas, Nicolas.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon, Léandre, n'êtes-vous pas flatté de cette commission?

LÉANDRE.

En vérité, je vous admire. Comment pouvez-vous être assez tranquille pour me plaisanter dans l'état où nous nous trouvons? Songez-vous que mon rival est sur le point d'arriver?

ANGÉLIQUE.

Et de m'épouser, qui pis est. Le danger est encore plus pressant que vous ne croyez. Ma mère veut qu'on signe aujourd'hui le contrat, et que la noce se fasse immédiatement après.

LÉANDRE.

Et c'est en riant que vous m'annoncez cette nouvelle! Ce sera donc en vain que je vous aurai suivie secrètement depuis Paris jusqu'ici; que nous nous y serons introduits Lolive et moi, lui en qualité de jardinier, moi comme son valet? Une intrigue aussi bien imaginée, si heureusement conduite, n'aura d'autre succès que de me rendre spectateur du triomphe de mon rival? C'est donc là la récompense de ma fidélité? Ce sont donc là les fruits de la foi que nous nous sommes donnée?

ANGÉLIQUE.

Ah! vous voilà monté sur le ton tragique! il vous sied fort bien, Léandre, et vous déclamez à merveille; mais je n'aime point ce ton-là. Rentrons dans le naturel. Le péril est pressant, je l'avoue; cependant il n'est pas inévitable. Léandre, je vous

aime plus que jamais, et je vous jure que je n'aimerai et n'épouserai jamais que vous. Voilà le premier point de mon discours.

LOLIVE.

Venons au second.

ANGÉLIQUE.

Monsieur des Masures arrive aujourd'hui pour m'épouser; et moi, j'ai deux moyens pour éviter ce malheur.

LOLIVE.

Primo?

ANGÉLIQUE.

De le dégoûter de ma personne, et de le forcer à rompre ses engagements.

LOLIVE.

Fort bien. *Secundo?*

ANGÉLIQUE.

De me sauver d'ici par la petite porte du jardin, dont j'ai la clef, et de m'aller jeter dans un couvent, si le premier expédient ne réussit pas.

LÉANDRE.

Eh! comment pourriez-vous réussir à dégoûter de vous mon rival? Cela est impossible, vous êtes trop parfaite.

ANGÉLIQUE.

Ne vous aveuglez point, et laissez-moi faire; mais il faut que de votre côté vous travailliez adroitement à faire revenir ma mère de ses préjugés pour lui.

LOLIVE.

Nous avons déjà concerté différents moyens pour cela.

ANGÉLIQUE.

Je connais à fond le personnage qu'on me destine. C'est un provincial très-fat, qui a la folie de se croire le plus grand génie de l'univers, et qui s'est mis en tête qu'une fille n'a de mérite qu'autant qu'elle a de science et d'esprit. Mon dessein est d'avoir au plus tôt quelques conversations particulières avec lui, et d'y affecter tant de naïveté, d'ignorance et de bêtise, qu'il ne puisse pas me souffrir.

LÉANDRE.

Rien n'est mieux imaginé. D'ailleurs il ne sera pas édifié des discours que nous lui tiendrons, Lolive et moi; et nous nous promettons...

ANGÉLIQUE.

Paix! voici ma petite sœur.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, LOLIVE, BABET.

BABET.

Ma sœur, ma sœur, je viens vous faire mon compliment.

ANGÉLIQUE.

Et sur quoi?

BABET.

Sur l'arrivée de votre prétendu.

ANGÉLIQUE.

Monsieur des Masures est ici?

BABET.

Je viens de le voir.

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse!

BABET.

Que vous êtes heureuse, au contraire! Vous allez être mariée. En vérité, les ainées ont un beau privilége, de passer comme cela devant leurs cadettes. Ah! c'est toi, maître Pierre? bonjour. Bonjour, Nicolas.

LÉANDRE.

Mademoiselle Babet, votre serviteur. Que vous êtes jolie!

BABET.

Vraiment oui, je le suis, je le sais bien; c'est ce qu'on me disait tous les jours à Paris, quand nous y demeurions, ma sœur et moi; mais ici il n'y a personne que toi qui me le dise.

ANGÉLIQUE, à Léandre.

Si vous la faites jaser, en voilà pour jusqu'à ce soir.

BABET.

Laissez-nous dire, et allez voir votre prétendu, qui vous attend avec impatience.

ANGÉLIQUE.

Enfin, le voilà donc arrivé?

BABET.

Et très-arrivé, je vous jure. Je l'ai vu descendre de carrosse. Ah! le beau carrosse! Je crois que c'est un fiacre de rencontre

qu'il a acheté à Paris. Les glaces en sont vitrées à petits carreaux, comme les fenêtres de ma chambre.

LOLIVE.

Cela est d'un goût tout nouveau.

BABET.

Ses trois chevaux sont encore plus étonnants que son carrosse.

ANGÉLIQUE.

Comment, il est venu à trois chevaux?

BABET.

Oui, en arbalète. Celui qui fait la pointe est noir, borgne, et boiteux.

LÉANDRE.

Fort bien.

BABET.

Le second est gris pommelé; le troisième est de toutes couleurs, et plus haut d'un pied que les deux autres, et si maigre, si maigre, que les os lui percent la peau.

ANGÉLIQUE.

Voilà le digne équipage d'un poëte de campagne.

LOLIVE.

Ma foi, il est encore mieux monté que ceux de Paris.

BABET.

Comment, maître Pierre, vous avez donc été à Paris?

LOLIVE.

Oh! voirement oui, mademoiselle; j'y ai exercé mon métier pendant plus de cinq ans.

BABET.

Je suis bien trompée, si je ne vous y ai vu.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis m'empêcher de rire de la description qu'elle vient de nous faire du char pompeux de monsieur des Masures.

BABET.

C'est une chose à voir. Croiriez-vous bien cependant que ces trois bêtes éclopées ont voituré ici cinq originaux, sans compter le cocher, et deux manants qui étaient derrière le carrosse? Aussi se sont-elles couchées en arrivant.

LOLIVE.

Les pauvres animaux n'en relèveront pas.

ANGÉLIQUE.

Et qui sont donc ces quatre personnes qui font cortége à monsieur des Masures ?

BABET.

Monsieur le comte et madame la comtesse des Guérets ; monsieur le président de l'élection, et madame sa chère épouse, car c'est ainsi qu'il l'appelle.

LOLIVE.

Et comment diable avaient-ils pu s'emballer tous ensemble ?

BABET.

Comme le carrosse ne peut tenir que trois personnes, madame la comtesse était sur les genoux de monsieur des Masures, et madame la présidente sur ceux de monsieur le comte. Ils disent que cela s'est fort bien passé, excepté qu'ils ont versé deux fois en chemin. Bêtes et gens, tout est crotté depuis la tête jusqu'aux pieds.

ANGÉLIQUE.

Et n'y a-t-il personne de blessé ?

BABET.

Personne.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! pas même monsieur des Masures ?

BABET.

Il en est quitte pour une bosse à la tête, et deux ou trois écorchures, parce que heureusement ils ont versé dans la boue.

ANGÉLIQUE.

Que n'ont-ils versé dans la rivière ?

BABET.

J'entends du bruit ; c'est apparemment la compagnie qui vient pour vous voir.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je m'en vais me cacher, pour la voir le plus tard que je pourrai. (A Léandre.) Suivez-moi, Nicolas.

BABET.

Maître Pierre, allons jaser dans le jardin.

SCÈNE VII.

LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRESIDENTE, M. DES MASURES.

(On ouvre les deux battants de la porte du théâtre, où l'on voit tous les personnages qui doivent entrer faire de grandes cérémonies.)

LA COMTESSE.

Madame la baronne.

LA BARONNE.

Ah! madame la comtesse, je suis dans mon château, et vous me permettrez d'en faire les honneurs.

LA COMTESSE.

Passez donc, s'il vous plaît, madame la présidente.

LA PRÉSIDENTE, d'un ton précieux.

Juste ciel! que me proposez-vous, madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Eh! de grâce, madame la présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, mais, en vérité, vous me rendez confuse, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Mais, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, madame.

LA COMTESSE.

Je m'en vais donc m'en retourner.

LA PRÉSIDENTE.

Et moi aussi, je vous assure.

M. DES MASURES, se mettant entre elles.

Je vois bien, mesdames, qu'il vous faut l'entremise d'un homme de tête, pour ajuster ce différend. Donnez-moi la main l'une et l'autre.

(Elles lui donnent la main, et il les tire toutes deux ensemble sur le théâtre, après quoi le comte et le président font les mêmes cérémonies à la porte, le baron et la baronne allant tantôt à l'un et tantôt à l'autre, pour les faire passer.)

LE COMTE.

Monsieur le président, j'espère que vous ne serez pas si cérémonieux que madame la présidente?

LE PRÉSIDENT.

Monsieur le comte, je sais aussi bien mon devoir que ma chère épouse.

LE COMTE, d'un ton brusque.

Oh! parbleu! vous passerez.

LE PRÉSIDENT, d'un ton doucereux.

Sur mon honneur, je ne passerai pas.

LE COMTE, s'appuyant d'un côté de la porte.

Je demeurerai donc ici jusqu'à ce soir.

LE PRÉSIDENT, s'appuyant de l'autre côté.

Et moi, je garderai mon poste jusqu'à demain matin.

LE COMTE.

Têtebleu! on m'assommera plutôt que de me faire démarrer d'ici.

LE PRÉSIDENT.

Et on m'écorchera tout vif, plutôt que de me faire faire un pas.

M. DES MASURES.

Vous verrez, messieurs, que je suis destiné à terminer ici toutes les disputes de civilité.

(Il sort, leur donne la main comme aux dames, pour les faire passer tous deux ensemble; ils résistent l'un et l'autre, et il les tire si fort qu'il fait un faux pas, et est près de tomber avec eux.)

C'est une belle chose que la politesse! Croiriez-vous bien qu'elle ne règne plus que dans les provinces? Vivent les provinces pour les manières! On se pique à Paris d'un petit air aisé qui est la grossièreté même.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez; je croyais que c'était à Paris que l'on apprenait les belles manières.

M. DES MASURES.

Eh! fi donc, avec votre Paris! On n'y a pas le sens commun. Le diable m'emporte, madame, si on y sait ce que c'est que cérémonie. Qu'un homme de qualité, comme moi, par exemple, passe dans vingt rues de suite, il ne se trouvera pas un faquin qui le regarde, ni qui s'avise de le saluer. Les conditions n'y sont point distinguées. Un petit commis de la douane y marche aussi fièrement qu'un colonel, et vous prendriez une procureuse au Châtelet pour une présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Pour une présidente! mais en vérité cela est monstrueux.

M. DES MASURES.

Je veux être un coquin, madame, si je n'en suis scandalisé jusqu'au fond du cœur. La première visite que je rendis à Paris, ce fut chez une dame de condition, qui a l'honneur d'être un peu de mes parentes. Vous jugez bien que je pris la précaution de me faire annoncer, afin qu'on me fît les civilités qui m'étaient dues. Je crus qu'au nom de monsieur des Masures, il s'allait faire un mouvement général, et que chacun se lèverait pour m'offrir sa place... .

LA BARONNE.

Cela était dans l'ordre.

M. DES MASURES.

Je veux être damné, si, de dix hommes et d'autant de dames qui jouaient dans la salle, une seule âme se leva pour me faire honneur. La dame du logis, sans quitter ses cartes ni souffrir que personne s'interrompît, se contenta de crier : Holà, quelqu'un, approchez un siége à monsieur. Ensuite, après m'avoir invité légèrement à m'asseoir, elle se remit à jouer sur nouveaux frais. Quand je sortis, je fis grand bruit, afin que tout le monde se levât pour me reconduire.

LE BARON.

Eh bien?

M. DES MASURES.

Bon! j'étais hors de la salle, qu'on ne s'était pas seulement aperçu que je me fusse levé. J'allai dans deux ou trois autres maisons : croiriez-vous bien que j'y fus reçu avec aussi peu de cérémonie?

LA COMTESSE.

En vérité, cela crie vengeance.

M. DES MASURES.

Oh! je m'en vengeai bien aussi.

LE BARON.

Et de quelle manière?

M. DES MASURES.

Parbleu! je ne restai que vingt-quatre heures à Paris, et j'en partis sans aller à la cour. Mais le feu de la conversation m'entraîne, et me fait oublier que mon soleil n'est point ici.

Ne puis-je savoir en quels lieux
Il fait briller le feu des rayons de ses yeux?

LA BARONNE.

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'il nous parle en vers.

LA COMTESSE.

Vraiment oui, madame; cela ne lui coûte rien.

M. DES MASURES.

La langue des dieux est ma langue maternelle.

LA COMTESSE.

Qu'il a d'esprit!

M. DES MASURES, d'un air de confiance.

Oh! madame!

LA PRÉSIDENTE.

Il en a plus qu'il n'est gros.

M. DES MASURES.

Mais, mais, madame.

LA BARONNE.

Il est toujours brillant, et toujours nouveau.

M. DES MASURES.

Oh! palsembleu! madame... Je m'en vais bien m'exercer avec le bel-ange qu'on me destine; car on dit que c'est un prodige.

LA BARONNE.

Écoutez, ce n'est pas parce qu'elle est ma fille; mais je vous avertis qu'elle vous surprendra.

LE BARON.

C'est une fille qui sait tout.

M. DES MASURES.

Parbleu! nous aurons de vives conversations! Que de saillies! que de pointes! que de fines équivoques!

Je brûle de voir cette belle
Qui va me donner le transport:
Déjà mon cœur ne bat plus que d'une aile;
A l'aide! je meurs, je suis mort.

LA COMTESSE, embrassant la baronne.

Ma chère baronne, c'est un impromptu.

LA BARONNE.

Qui n'est pas fait à loisir, je vous en réponds.

LE BARON, frappant de sa canne.

Corbleu! voilà un furieux génie!

LA PRÉSIDENTE.

C'est une source inépuisable.

LA COMTESSE.

Il surprend toujours.

LA BARONNE.

Il ne dit pas un mot qui ne mérite d'être imprimé.

(Pendant tous ces applaudissements, M. des Masures se mire et s'ajuste en sifflant.)

M. DES MASURES.

Je veux vous conter la dispute que j'ai eue avec deux beaux esprits de Paris, que je fis bien bouquer. Un jour...

LA BARONNE.

Vous nous conterez cela dans le jardin : allons y faire deux ou trois tours, en attendant qu'on ait servi.

M. DES MASURES.

Allons, mon tendre cœur à chaque instant s'enflamme :
Je brûle de trouver cet objet sans pareil;
Ses yeux remplis de feux vont pénétrer mon âme :
Comme l'aigle, les miens vont fixer le soleil.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, LÉANDRE, LOLIVE.

LÉANDRE.

Pargué! madame, je ne saurais deviner pourquoi vous nous querellez. J'avons eu dessein de faire honneur à votre gendre. Je l'y avons fait de biaux compliments, qu'il a pris pour des injures. Est-ce notre faute, s'il a l'esprit mal tourné? Il est fâché? eh bien! qu'il se défâche : je m'en gobarge.

LA BARONNE.

Ah! ah! ceci n'est pas mauvais. Vous faites l'entendu, monsieur Nicolas? mais ne le prenez pas sur ce ton-là, car je pourrais bien vous chasser, je vous en avertis.

LÉANDRE.

Eh bian! bian! si vous me chassez, je sais bian ce que je ferai.

LA BARONNE.

Et que ferez-vous?

LÉANDRE, mettant les mains sur ses côtés.

Je m'en irai.

LA BARONNE.

Le petit brutal! Et moi, je veux que vous restiez. Maître Pierre, faites-lui donc entendre qu'il me manque de respect.

LOLIVE.

Écoute, Nicolas, il n'y a qu'un mot qui sarve. Madame est fâchée contre toi; mais alle est fâchée d'être fâchée. Allons, demande-lui pardon bian tendrement, n'est-ce pas, madame?

LA BARONNE.

Tendrement, respectueusement, comme il voudra.

LÉANDRE.

Pardon! je n'en ferai rien; alle est trop affolée de son monsieur des Masures.

LA BARONNE.

Mais, dis-moi, tu n'approuves donc pas que je lui donne ma fille ?

LÉANDRE.

Non, morgué ! je ne l'approuve pas,

LOLIVE.

Ah ! vraiment il n'a garde. Depuis que vous voulez marier votre cousin à mademoiselle Angélique, Nicolas est devenu de si mauvaise himeur, qu'il n'y a pas moyan de vivre avec li.

LA BARONNE.

C'est admirable ! et de quoi vous mêlez-vous ?

LÉANDRE.

C'est que je sis amoureux...

LA BARONNE, en colère.

De ma fille ?

LÉANDRE.

Non ; de votre honneur. Tout le monde se moquera de vous, si vous faites ce mariage-là.

LA BARONNE, en riant.

Je vous dis qu'il faudra que je le consulte pour disposer de ma fille !

LÉANDRE.

Morgué ! vous n'en feriez pas pus mal. Si vous me consultiez, je sais bien à qui vous la bailleriez.

LOLIVE.

Et moi aussi.

LA BARONNE.

Et à qui ?

LÉANDRE.

A celui qu'alle aime, et non à celui qu'alle n'aime pas.

LA BARONNE.

Oh ! oh ! tu me parais bien instruit : est-ce que ma fille t'a choisi pour son confident ?

LÉANDRE.

Non ; mais je bouterais ma main au feu qu'alle est enragée d'épouser monsieur des Masures, et alle n'a pas tort.

LA BARONNE.

Elle n'a pas tort ?

LÉANDRE.

Non voirement. Il n'y a pas pus d'une heure que je connais votre

cousin, et je ne pis le souffrir, moi qui vous parle. Sa philosomie m'a choqué d'abord, je vous le dis tout net; et je me sis morgué bian aperçu que mademoiselle Angélique en était encore pus choquée que moi.

LA BARONNE.

Cela n'importe ; je veux qu'elle l'épouse.

LÉANDRE.

Oh! vous voulez, vous voulez ; ça est bien aisé à dire, mais ça n'est pas encore fait, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Non, mais cela sera fait ce soir indubitablement.

LÉANDRE.

Ça causera du charivari, je vous le prédis.

LA BARONNE.

Je me moque de tout; il faut qu'elle obéisse.

LÉANDRE.

Et si alle ne le peut pas? Ne m'avez-vous pas dit, maître Piarre, que vous li aviez entendu parler avec mademoiselle Babet d'un certain monsieur qu'alle aimait à Paris, et que sa tante voulait li bailler pour mari?

LOLIVE.

Oui, morgué! Alle en est bien assotée. Alle dit que c'est un homme noble, qui n'a pas plus de vingt-cinq ans, qui a biaucoup de bian, qui est colonel, qui est bian bâti, qui a de l'esprit, de l'esprit comme un enragé, et qui a été si fâché, si fâché quand alle est partie pour en épouser un autre, qu'il a juré son grand juron que, si ça se faisait, il viandrait ici tout exprès pour couper les oreilles à votre gendre.

LA BARONNE.

Pour lui couper les oreilles?

LÉANDRE.

Oui, et qu'il les attacherait à la grande porte de votre châquiau.

LA BARONNE.

Qu'il vienne, qu'il vienne, et qu'il se joue à monsieur des Masures, il trouvera à qui parler. Mon cousin est de mon sang, et cela lui suffit pour prêter le collet à tous les godelureaux de Paris. Mais le voici fort à propos. Demeurez; il faut que je l'avertisse de ce que vous venez de m'apprendre.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LÉANDRE, LOLIVE, M. DES MASURES.

LA BARONNE, allant au-devant de son cousin, qui rêve.

Mon cher cousin, je suis dans une alarme effroyable.

M. DES MASURES.

Comment? de quoi s'agit-il?

LA BARONNE.

Il s'agit de ce que vous courez risque de la vie.

M. DES MASURES.

Cousine incomparable, je crois que vous avez raison. Je suis en danger de mourir d'impatience. Je cherche partout mademoiselle votre fille; je la demande à tous les échos d'alentour; ils sont sourds à ma voix, et je ne puis trouver ma déesse. J'ai un torrent de belles pensées qui vont me suffoquer, si elle ne vient pas leur ouvrir le passage.

L'enthousiasme me possède :
Inhumaine, barbare, accourez à mon aide!

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu! trêve aux belles pensées. Je vous dis...

M. DES MASURES.

Angélique est un ange, et ses divins appas
Font dans mon tendre cœur un terrible fracas.

LA BARONNE.

Faites-moi là grâce de m'écouter.

LÉANDRE, à Lolive.

Quel original!

M. DES MASURES.

Oui, elle est toute charmante, autant que j'en puis juger pour l'avoir entrevue un instant.

LA BARONNE.

Nous en parlerons une autre fois : sachez...

M. DES MASURES.

Mais elle m'a piqué au vif, la petite friponne.

LA BARONNE.

Je vous dis...

M. DES MASURES.

Car je vois qu'elle me fuit, pour échauffer mon amour.

LA BARONNE.

Oh ! vous ne m'écoutez donc pas.

M. DES MASURES.

Vous avez beau dire, je comprends son adresse. Rien n'est plus délicat ni plus spirituel.

LA BARONNE.

Mon cousin, vous moquez-vous de moi ?

M. DES MASURES.

C'est vous qui me plaisantez. Mais que veulent dire toutes les mines que me fait ce nigaud-là ?

LA BARONNE.

Ne vous y trompez pas, il n'est pas si sot que vous le croyez.

M. DES MASURES.

Parbleu ! il en a pourtant bien la mine.

LÉANDRE.

Patience, monsieur des Masures, je vous ferons connaitre qui je sommes.

LOLIVE.

Il y a des gens dans ce bas monde qui pourront bian rabattre votre caquet.

M. DES MASURES, d'un air important.

Dites-moi un peu, messieurs les faquins, qui sont les gens qui rabattront mon caquet ?

LÉANDRE, le contrefaisant.

Je ne nommons parsonne.

LOLIVE, le contrefaisant aussi.

Rira bian qui rira le darnier.

M. DES MASURES.

Qui rira le dernier. Je crois, Dieu me le pardonne, que ces marauds-là me menacent. Sans le respect que j'ai pour vous, ma cousine, je leur apprendrais à parler à un homme de ma qualité.

LÉANDRE, lui frappant rudement sur l'épaule.

Ne vous échauffez pas, monsieur des Masures; ça pourrait avoir queuque mauvaise suite.

LOLIVE, faisant de même.

Ça est vrai, ça est vrai. Crachez des vars tout votre sou ; mais, par la ventregoi, ne gesticulez point, je vous en avartis.

M. DES MASURES.

Il est vrai que je me déshonorerais en châtiant moi-même une

si vile canaille ; mais, si j'appelle mes gens, je leur ferai donner les étrivières.

LOLIVE.

Vos gens sont-ils aussi vigoureux que vos chevaux?

LÉANDRE.

On voit bien qu'ils sont au service d'un poëte. Ils ont, morgué, les dents plus longues que les bras.

M. DES MASURES, mettant la main sur la garde de son épée. Léandre et Lolive se mettent à rire.

Il faut que j'anéantisse ces marauds-là.

LA BARONNE, l'arrêtant.

Que faites-vous, mon cousin? Seriez-vous assez emporté pour frapper mes gens devant moi?

M. DES MASURES, d'un ton tragique.

Rendez grâce au respect que j'ai pour la baronne;
Sortez, faquins, sortez! c'est moi qui vous l'ordonne.

(Léandre et Lolive se mettent à rire encore plus fort.)

LA BARONNE.

Retirez-vous, mes enfants, et songez aux égards que vous devez à un gentilhomme qui a l'honneur de m'appartenir.

LOLIVE.

Je sortons pour vous obéir; mais, tatigué! je varrons s'il nous fera bailler les étrivières.

LÉANDRE.

Je vous baisons les mains, monsieur des Masures; (d'un ton tragique, comme celui qu'a pris M. des Masures) venez promener vos belles pensées dans notre jardin, et je vous régalerons d'une salade.

(Ils s'en vont en se moquant de lui.)

SCÈNE III.

LA BARONNE, M. DES MASURES.

M. DES MASURES.

Voilà deux maroufles bien effrontés! il semble qu'on les ait payés pour m'insulter; mais s'ils continuent, ma belle cousine, je serai obligé en conscience de les faire assommer.

LA BARONNE.

Il y a quelque dessous de cartes que nous ne voyons pas. Ne serait-ce point ma fille qui ferait agir et parler ces gens-ci?

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, M. DES MASURES, qui lui fait de profondes révérences, qu'Angélique lui rend par des révérences ridicules.

M. DES MASURES, à part.

Pour une fille qui vient de Paris, voilà des révérences bien gauches. (Haut.) Je crois qu'il faut nous asseoir, mademoiselle, car nous avons bien de jolies choses à nous dire.

ANGÉLIQUE, d'un ton niais.

Tout ce qui vous plaira, monsieur.

M. DES MASURES, à part.

C'est la pudeur apparemment qui lui donne un air si déconcerté. (Haut.) Voulez-vous, mademoiselle, que nous parlions en vers?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, s'il vous plaît.

M. DES MASURES.

Eh bien! parlons donc en prose.

ANGÉLIQUE.

Encore moins; je n'aime point la prose.

M. DES MASURES.

Oh! oh! cela est nouveau! Comment voulez-vous donc que nous parlions?

ANGÉLIQUE.

Je veux que nous parlions... comme on parle.

M. DES MASURES.

Mais quand on parle, c'est en prose ou en vers.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon?

M. DES MASURES.

Eh! assurément.

ANGÉLIQUE.

Ah! je ne savais pas cela.

M. DES MASURES.

Allons, allons, vous badinez; prenons le ton sérieux. Je vais vous étaler les richesses de mon esprit, prodiguez-moi les trésors du vôtre. Je sais que c'est le Pactole qui roule de l'or avec ses flots.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon? mais vous me surprenez. (Lui faisant la révérence.) Qu'est-ce que c'est qu'un Pactole, monsieur?

M. DES MASURES, à part.

Pour une fille d'esprit, voilà une question bien sotte! (Haut.) Quoi! vous ne connaissez pas le Pactole?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas cet honneur-là.

M. DES MASURES, à part.

Elle n'a pas cet honneur-là. Par ma foi, la réponse est pitoyable. (A Angélique.) Ignorez-vous, mademoiselle, que le Pactole est un fleuve?

ANGÉLIQUE.

C'est un fleuve?

M. DES MASURES.

Oui, vraiment.

ANGÉLIQUE, en riant.

Ah! j'en suis bien aise.

M. DES MASURES, à part.

Oh! parbleu, je m'y perds. Si on appelle cela de l'esprit, ce n'est pas du plus fin assurément. (A Angélique.) Mademoiselle, vous me surprenez à mon tour; je vous croyais une virtuose.

ANGÉLIQUE.

Fi donc! monsieur, pour qui me prenez-vous? Je suis une honnête fille, afin que vous le sachiez.

M. DES MASURES.

Mais on peut être honnête fille, et être une virtuose.

ANGÉLIQUE.

Et moi je vous soutiens que cela ne se peut pas. Moi une virtuose!

M. DES MASURES.

Puisque ce terme vous choque, mademoiselle, je vous dirai plus simplement que je vous croyais une savante.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour savante, cela est vrai, cela est vrai.

M. DES MASURES, après l'avoir examinée.

Hum! c'est de quoi je commence à douter. Voyons cependant. Vous savez sans doute la géographie, la fable, la philosophie, la chronologie, l'histoire?

ANGÉLIQUE.

L'histoire? oui, c'est mon fort.

M. DES MASURES.

Oh çà, pour commencer par l'histoire, lequel aimez-vous mieux d'Alexandre ou de César, de Scipion ou d'Annibal?

ANGÉLIQUE.

Je ne connais point ces messieurs-là. Apparemment qu'ils ne sont pas venus ici depuis que je suis de retour de Paris.

M. DES MASURES, à part.

Ah! nous voilà bien retombés. (Haut.) Je vois que vous n'êtes pas forte sur l'histoire romaine. Peut-être savez-vous mieux celle de France. Combien comptez-vous de rois de France depuis l'établissement de la monarchie?

ANGÉLIQUE.

Combien?

M. DES MASURES.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Mille sept cents...

M. DES MASURES.

Ah! bon Dieu! mille sept cents rois!

ANGÉLIQUE.

Assurément.

M. DES MASURES.

Et qui vous a appris cela?

ANGÉLIQUE.

C'est ma nourrice.

M. DES MASURES.

Sa nourrice lui a appris l'histoire de France! Mademoiselle, cessez de plaisanter, je vous prie; car, ou votre père et votre mère m'ont trompé, ou certainement vous vous moquez de moi.

ANGÉLIQUE.

Moi, me moquer de monsieur des Masures! Ah! j'ai trop de respect pour lui.

M. DES MASURES.

Mais vous saviez, disiez-vous, l'histoire, la géographie, la chronologie, la fable, la philosophie?

ANGÉLIQUE.

Hélas! je le disais pour vous faire plaisir.

M. DES MASURES.

Vous ne savez donc rien?

ANGÉLIQUE.

Je sais lire passablement, et j'apprends à écrire depuis deux mois.

M. DES MASURES.

La peste! vous êtes fort avancée. Mais on me disait que vous aviez infiniment d'esprit?

ANGÉLIQUE.

Infiniment? cela est vrai. Je vous avoue tout bonnement que j'ai de l'esprit comme un ange.

M. DES MASURES.

Et vous le dites vous-même?

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non? Est-ce un péché que d'avoir de l'esprit?

M. DES MASURES.

Ma foi, si c'en est un, je ne crois pas que vous deviez vous en accuser.

ANGÉLIQUE.

Vous me prenez donc pour une bête?

M. DES MASURES.

Cela me paraît ainsi; mais, après ce qu'on m'a dit, je n'ose encore le croire. De grâce, ne me cachez plus votre mérite.

Beau soleil, adorable aurore,
Vous que j'aime, vous que j'adore,
Déployez cet esprit que l'on m'a tant vanté,
Et j'enchaîne à vos pieds ma tendre liberté.

Allons, imitez-moi; un petit impromptu de votre façon.

ANGÉLIQUE.

Oh! très-volontiers. Je vois qu'il faut vous contenter.

M. DES MASURES.

Je sentais bien que vous me trompiez. Courage, belle Angélique, étalez enfin toutes vos merveilles.

ANGÉLIQUE, feignant de rêver.

Un petit moment, s'il vous plaît.

M. DES MASURES.

Volontiers... Y êtes-vous?

ANGÉLIQUE.

Oui. Écoutez.

M. DES MASURES.

J'écoute de toutes mes oreilles.

ANGÉLIQUE, d'un air simple.

Monsieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté !
Je suis votre servante
Très-humble et très-obéissante.

M. DES MASURES, à part.

La peste soit de l'imbécile ! Ah ! madame la baronne, vous m'en donnez à garder !

ANGÉLIQUE.

N'êtes-vous pas content ?

M. DES MASURES.

Charmé, je vous assure.

ANGÉLIQUE.

Vous me ravissez.

M. DES MASURES.

Tout de bon ? J'ai donc le talent de vous plaire ?

ANGÉLIQUE, faisant une révérence courte à chaque question.

Oui, monsieur.

M. DES MASURES

Oh ! je n'en doute pas. M'aimez-vous, mademoiselle ?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

M. DES MASURES.

Et vous souhaitez que je vous épouse ?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

M. DES MASURES, à part.

Voilà une fille qui n'est point fardée... (Haut.) Mais on dit que j'ai un rival ?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

M. DES MASURES.

Que vous l'aimez de tout votre cœur ?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

M. DES MASURES, à part.

En voici bien d'une autre... (Haut.) Et que, si je vous épouse, je pourrai bien être...

ANGÉLIQUE, faisant une profonde révérence.

Oui, monsieur.

M. DES MASURES (à part.)

Au diable soit l'imbécile! Il n'y a plus moyen d'en douter: c'est une idiote. On voulait m'attraper; mais à bon chat, bon rat. (Haut.) Mademoiselle, je suis votre serviteur; si vous avez besoin d'un mari, vous pouvez vous pourvoir ailleurs. Ne comptez plus sur moi.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voulez plus m'épouser?

M. DES MASURES.

Non, sur ma foi.

ANGÉLIQUE.

Oh! vous m'épouserez.

M. DES MASURES.

Moi? moi? je vous épouserais?

ANGÉLIQUE, d'un ton vif.

Oui. Vous l'avez promis, et cela sera.

M. DES MASURES.

Voilà la preuve complète de sa bêtise.

ANGÉLIQUE, feignant de pleurer.

Que je suis malheureuse! Vous me méprisez, vous me désespérez; mais vous serez mon mari, ou... vous direz pourquoi...

M. DES MASURES.

Oh! cela ne sera pas difficile. Tubleu! quelle commère avec son innocence!

ANGÉLIQUE.

Allez, vous devriez mourir de honte de me faire un pareil affront. Je vais m'en plaindre à mon cher père. Ah! ah! ah!

(Elle feint de pleurer et de sangloter.)

M. DES MASURES.

A votre cher père? Allez, vous êtes bien sa fille, aussi spirituelle que lui, tout au moins.

SCÈNE V.

LE BARON, LA BARONNE, ANGÉLIQUE, M. DES MASURES.

LE BARON, à M. des Masures.

Eh bien! n'êtes-vous pas charmé de l'esprit d'Angélique?

M. DES MASURES.

Oh, oui! très-charmé; c'est un prodige : vous me l'aviez bien dit.

LA BARONNE.

Que vois-je? ma fille tout en pleurs!

M. DES MASURES, s'essuyant le front.

Et moi, tout en eau.

LE BARON.

Comment! qu'est-ce que cela veut dire?

M. DES MASURES.

Cela veut dire que je n'ai jamais été à pareille fête.

LA BARONNE.

De quelle fête parlez-vous? Ma fille pleure et soupire?

M. DES MASURES.

Je suis venu, j'ai vu, je me suis convaincu. Cela me suffit.

LA BARONNE.

Et de quoi vous êtes-vous convaincu?

M. DES MASURES.

Que vous me preniez pour un sot; mais je vous convaincrai, moi, que je ne le suis pas.

LA BARONNE.

Que veut-il dire, ma fille? expliquez-nous cette énigme.

ANGÉLIQUE, pleurant et sanglotant.

Hélas! je n'en ai pas la force. Tout ce que je puis vous répondre, c'est qu'il m'a dit cent impertinences, et qu'il soutient que je suis... que je suis... J'étouffe, je suffoque, et je me retire.

SCÈNE VI.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MASURES.

LE BARON.

Dire des impertinences à ma fille! Vous êtes un malavisé monsieur des Masures.

LA BARONNE.

Pour moi, je n'y comprends rien. Expliquez-vous. Quel défaut trouvez-vous en ma fille? Vous avez dû vous apercevoir d'abord que ses sentiments sont aussi élevés que son esprit.

M. DES MASURES.

Vous avez raison : l'un vaut l'autre.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela signifie, mon cousin ?

M. DES MASURES.

Eh fi ! ma cousine.

LA BARONNE.

Quoi ?

M. DES MASURES.

Fi ! vous dis-je; vous m'aviez vanté votre fille comme une personne admirable par ses grâces, par ses talents, et par son esprit.

LA BARONNE.

Sans doute.

M. DES MASURES.

Et moi je vous la donne, soit dit sans vous offenser, pour la plus gauche, la plus ignorante et la plus imbécile de toutes les créatures.

LA BARONNE.

Êtes-vous devenu fou, mon cousin, de parler ainsi d'une fille comme la nôtre ?

LE BARON.

Corbleu ! c'est votre portrait que vous faites, et non pas le sien.

M. DES MASURES.

Quoi ! vous me soutiendrez qu'Angélique a de l'esprit ?

LE BARON.

Cent fois plus que vous, et ce n'est pas trop dire.

LA BARONNE.

Personne n'en eut jamais plus qu'elle.

M. DES MASURES.

Oh ! il faut que vous ou moi nous radotions.

SCÈNE VII.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MASURES, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LE COMTE.

A quoi vous amusez-vous donc, vous autres ? Est-ce que nous ne dînerons point ?

M. DES MASURES, l'embrassant.

Ah ! mon cher comte, (il chante) j'ai perdu l'appétit ! O douleur sans pareille !

LE COMTE.

Parbleu! je l'ai donc trouvé, moi ; car je meurs de faim.

LE PRÉSIDENT, au baron.

Auriez-vous eu quelque altercation ? Vous me paraissez tous trois un peu altérés.

LE COMTE.

Altérés ! Ils le sont bien, s'ils le sont plus que moi.

LA PRÉSIDENTE.

Effectivement, je crois qu'il y a ici quelque dispute.

LE COMTE.

Il ne faut disputer qu'à qui boira le mieux.

LA COMTESSE.

Faites-nous confidence du fait, et nous vous ajusterons.

M. DES MASURES.

Le voici. Monsieur le baron et madame ma cousine me soutiennent que leur fille est un prodige de science et d'esprit ; et moi je leur soutiens que c'est un prodige d'ignorance et de bêtise.

LA BARONNE.

En vérité, j'ai honte que mon cousin, que j'avais vanté pour un homme d'esprit, en témoigne si peu dans cette occasion.

M. DES MASURES.

Et moi je suis honteux que ma cousine, que je croyais judicieuse et sensée, veuille s'aveugler jusqu'à ce point. Je me donne au diable si j'ai jamais rien vu de si stupide que ce prétendu miracle de perfection.

LE BARON.

Par la ventrebleu !...

LA BARONNE, au baron.

Point d'emportement, mon cœur. Il nous est facile de nous justifier. Ces messieurs et ces dames ont du monde et de l'esprit ; je les prends pour juges de notre différend.

LE PRÉSIDENT.

Volontiers. J'appointe la cause. Condamnons la demoiselle Angélique à comparaître devant la cour, pour exposer ses qualités et talents, perfections et imperfections, et se voir jugée définitivement. Défense au père, à la mère, et au futur conjoint, d'assister à l'audience en personne.

LE COMTE.

Ni par avocats. On se passera bien d'eux.

LE PRÉSIDENT.

Et ce, afin que ladite cour puisse prononcer sans partialité. Telle est notre sentence provisoire. Messieurs et mesdames, la confirmez-vous ?

LE COMTE.

Oui; mais à condition qu'avant que de juger, nous irons tous à la buvette.

LE BARON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

J'ajoute encore une clause : c'est que pendant tout le repas il ne sera question de rien, et que les procédures ne commenceront qu'après dîner.

LE BARON.

On ne peut pas mieux conseiller. Allons, le dîner nous attend.

M. DES MASURES, à la compagnie.

Messieurs et mesdames, un petit mot avant que de sortir.

Mes chers amis, que ne puis-je assez boire,
Pour oublier ma déplorable histoire !
Mais, grâce à mon malheur, mon sort est si fatal,
Que le divin jus de la treille,
Soit qu'il m'endorme ou qu'il m'éveille,
Ne saurait soulager mon mal.

LA COMTESSE.

Toujours de l'esprit, monsieur des Masures.

M. DES MASURES.

C'est mon défaut; je ne saurais m'en corriger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, LOLIVE.

LÉANDRE.

Non, je n'ai jamais rien entendu de si plaisant que le récit de votre conversation avec monsieur des Masures. Comment avez vous pu si bien contrefaire l'innocente, ayant autant d'esprit que vous en avez?

ANGÉLIQUE.

On a raison de dire que l'amour est un grand maitre, et qu'il vient à bout de tout ce qu'il entreprend.

LÉANDRE.

Il nous le prouve d'une façon bien nouvelle.

LOLIVE.

Avouez, mademoiselle, qu'il n'a pas fait ce miracle-là tout seul, et que la malice y a autant de part que l'amour.

ANGÉLIQUE.

J'en demeure d'accord. Ce m'est un plaisir bien vif de faire mon possible pour me conserver à ce que j'aime; mais c'en est un pour moi bien piquant de berner un fat que je hais, et de lui jouer un tour qui le rendra ridicule à jamais.

LOLIVE, à Léandre.

Je ne me trompais pas, comme vous voyez. Je connais les femmes.

ANGÉLIQUE.

Il n'en est pas quitte, et je lui réserve un autre plat de mon métier.

LÉANDRE.

Et quel est ce nouveau ragoût dont vous allez le régaler?

ANGÉLIQUE.

Je vais feindre en sa présence, et devant toute la compagnie, que le désespoir où je suis d'être forcée de l'épouser me donne des vapeurs noires et me fait devenir folle. Je dirai, je ferai tant

d'extravagances, qu'il désirera bien moins d'être mon mari que je n'ai envie d'être sa femme : c'est le coup de grâce que je lui prépare.

LÉANDRE.

Rien n'est mieux imaginé, et vous avez tout l'esprit qu'il faut pour bien jouer ce personnage.

LOLIVE.

De notre côté, nous lui préparons un petit compliment qu'il trouvera fort incivil.

ANGÉLIQUE.

Léandre m'a confié ce projet, et je l'approuve. Il est question maintenant d'agir en conséquence de ce qui s'est passé entre mon père, ma mère, et monsieur des Masures.

LÉANDRE.

Que s'est-il donc passé? Et comment, n'étant point restée à table, avez-vous pu pénétrer...

ANGÉLIQUE.

J'ai su par Babet, que j'ai mise aux écoutes, qu'on doit me juger, et qu'on a nommé pour commissaires monsieur le comte, madame la comtesse, monsieur le président et sa chère épouse.

LÉANDRE.

Tout de bon?

ANGÉLIQUE.

Cela me fait naître une idée. Pour mieux brouiller monsieur des Masures avec mon père et ma mère, bien loin de faire l'imbécile en présence de mes juges, je vais prendre devant eux un ton si sublime, que mon phébus leur fera croire que je suis le plus bel esprit du monde. Ils soutiendront à monsieur des Masures qu'il s'est trompé sur mon sujet; et comme Babet, que j'ai instruite, doit l'avoir confirmé dans l'opinion que je suis une idiote, cela va former un embrouillement dont s'ensuivra la rupture.

LÉANDRE.

Nos affaires prennent un bon tour.

ANGÉLIQUE.

Je vous en réponds. Mais j'entends un grand bruit. On se lève de table. Voici mes juges. Retirez-vous.

SCÈNE II.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

LE PRÉSIDENT, à la comtesse.

Oh ! oh ! ce n'est point là l'abord d'une imbécile.

LA COMTESSE, au président.

Ni d'une personne aussi maussade qu'on nous l'a dépeinte.

LA PRÉSIDENTE.

Au contraire, elle a tout à fait bon air; écoutons ce qu'elle va dire.

ANGÉLIQUE.

On m'ordonne de comparaître devant mes juges, et j'obéis avec soumission. Vous êtes ici, monsieur et mesdames, pour porter un jugement sur mon esprit ?

LE PRÉSIDENT.

Oui, nous nous y sommes engagés.

ANGÉLIQUE.

L'entreprise est un peu hardie, monsieur le président. Vous, dont la profession est de juger, ne sentez-vous pas qu'elle est bien scabreuse, et qu'elle expose à d'étranges bévues ?

LE PRÉSIDENT, à la comtesse.

Voilà une question qui m'embarrasse et me surprend.

ANGÉLIQUE.

Et vous, mesdames, vous qui voulez aussi juger des autres, parlez : pourriez-vous bien juger de vous-mêmes ?

LA PRÉSIDENTE, à la comtesse.

Quelle innocente ! Qu'en dites-vous, madame ?

LA COMTESSE.

Que jamais idiote ne fit une pareille apostrophe.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez juger de moi ! mais, pour juger sainement, il faut une grande étendue de connaissances : encore est-il bien douteux qu'il y en ait de certaines.

LE PRÉSIDENT, à la comtesse.

Je tombe de mon haut.

LA COMTESSE.

Et moi des nues.

ANGÉLIQUE.

Avant donc que vous entrepreniez de prononcer sur mon sujet,

je demande préalablement que vous examiniez avec moi nos connaissances en général, les degrés de ces connaissances, leur étendue, leur réalité; que nous convenions de ce que c'est que la vérité, et si la vérité se trouve effectivement. Après quoi nous traiterons des propositions universelles, des maximes, des propositions frivoles, et de la faiblesse ou de la solidité de nos lumières.

LE PRÉSIDENT.

Mademoiselle, dispensez-vous de cette discussion. Tout se réduit à un point fort simple : savoir, si vous avez de l'esprit, ou si vous n'en avez pas.

ANGÉLIQUE.

Eh! comment le connaîtrez-vous? Définissez-moi l'esprit premièrement; et si je suis contente de votre définition, je verrai si vous êtes capable de juger si j'ai de l'esprit, ou si je n'en ai pas : car il ne suffit pas de dire des mots, il faut leur attacher des idées, et convenir de celles qui leur sont propres; mais c'est ce que la plupart des hommes négligent. De là procède la témérité, la fausseté de leurs jugements. Ils apprennent les mots, à la vérité; mais, ignorant les vraies idées avec lesquelles ces mots ont leur liaison, ils forment des sons vides de sens, et parlent comme des perroquets. Quoi! vous me regardez tous trois sans rien dire?... Qu'avez-vous à me répondre?

LE PRÉSIDENT.

Qu'il faut que monsieur des Masures ait perdu l'esprit, puisqu'il ose dire que vous êtes une bête.

LA COMTESSE.

Je le croyais un grand homme; mais me voilà bien désabusée.

LA PRÉSIDENTE.

Pour moi, je suis saisie d'étonnement.

ANGÉLIQUE.

Peu de chose vous étonne, à ce que je vois... Mais si je vous disais...

LE PRÉSIDENT.

Je prononce, sans aller aux voix, que vous avez infiniment d'esprit, et que vous êtes très-savante.

LA PRÉSIDENTE.

Je prononce de même.

LA COMTESSE.

Et moi, je le soutiendrai contre toute la terre.

ANGÉLIQUE.

Vous m'accordez l'esprit, vous m'accordez la science, c'est me faire bien de l'honneur ; mais je serais bien plus flattée si vous m'accordiez le jugement et la raison, heureuses et rares qualités !

LA PRÉSIDENTE.

Vous les avez aussi : nous n'en doutons pas.

ANGÉLIQUE.

Dites que je les avais, mais que je les ai perdues.

LA COMTESSE.

Cela ne nous paraît point.

ANGÉLIQUE.

Vous ne vous en apercevrez peut-être que trop tôt. Si vous me voyiez dans mes noires vapeurs...

(Elle se met à rêver.)

LA COMTESSE, à part.

Oh ! oh ! la voilà tombée dans une profonde rêverie. (Haut.) Pourrait-on savoir, mademoiselle, à quoi vous pensez si sérieusement?

ANGÉLIQUE, feignant de sortir de sa rêverie.

Ne pourrais-je point, tandis que je suis seule, me fixer à l'un de ces deux différents systèmes de la physique moderne ?

LA PRÉSIDENTE.

Tandis qu'elle est seule ?

LA COMTESSE.

Il y a du dérangement dans cet esprit-là.

ANGÉLIQUE.

J'aime les tourbillons ; mais j'ai peine à résister à l'attraction. Descartes me ravit, et Newton m'entraîne.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, laissez ces matières abstraites, et songez que nous sommes avec vous.

ANGÉLIQUE, feignant de la surprise.

Ah ! c'est vous, madame la comtesse : vous venez à propos pour me déterminer, et je suivrai votre avis. Le système des tourbillons vous paraît-il préférable à celui de l'attraction ?

LA COMTESSE.

Oh ! je suis furieusement pour l'attraction. J'aime tout ce qui attire.

ANGÉLIQUE.

Je m'en étais doutée. Et madame la présidente?

LA PRÉSIDENTE.

Pour moi, je me jette à corps perdu dans les tourbillons. (Au président.) Je ne sais ce que je dis, mais il faut lui répondre.

LA COMTESSE, à la présidente.

Vous faites bien. Je me trompe fort, si cette aimable personne n'extravague pas de temps en temps.

LA PRÉSIDENTE, à la comtesse.

Je crois qu'à force d'étudier, elle s'est brouillé la cervelle.

ANGÉLIQUE, après avoir rêvé.

Non, je ne reviens point de ma surprise et de mon indignation.

LE PRÉSIDENT, à la comtesse.

Voici quelque autre idée qui lui passe par la tête.

ANGÉLIQUE.

La bile me domine, j'entre en fureur.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! bon Dieu! prenons garde à nous.

ANGÉLIQUE.

Oui, je deviens furieuse lorsque je pense qu'un original comme des Masures ose se flatter d'effacer de mon cœur le digne objet de mon estime et de mon amour. Écoutez tous le serment que je fais. Je jure par le Styx que, s'il ne se désiste pas de sa prétention, il ne mourra jamais que de ma main.

LA COMTESSE.

Sa cervelle s'échauffe. Je crois qu'il est temps de nous retirer.

ANGÉLIQUE.

Il dit que je suis gauche. Prenez garde à ces révérences. (Elle fait des révérences de très-bonne grâce.) Que je marche mal. Voyez de quel air j'entre dans une chambre; avec quelle grâce je m'y prends. (Elle chante, et danse seule.) Allons, monsieur le président, un petit menuet avec moi.

LE PRÉSIDENT.

Excusez-moi, mademoiselle, je ne danse jamais.

ANGÉLIQUE.

Vous ne dansez jamais? Oh parbleu! nous danserons ensemble.

LA PRÉSIDENTE, au président.

Dansez bien ou mal; il ne faut pas l'irriter.

ANGÉLIQUE chante, et de temps en temps s'interrompt pour parler au président.

Allons gai, monsieur le président; tenez-vous droit, monsieur le président. Tournez donc. En cadence, monsieur le président. Ah! que la justice a mauvaise grâce!

SCÈNE III.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MASURES.

LA BARONNE.

Que vois-je? monsieur le président qui danse avec ma fille!

LE PRÉSIDENT.

Au moins, c'est elle qui l'a voulu.

LA BARONNE.

Êtes-vous folle, ma fille, de faire danser un grave magistrat? Que veut dire ceci?

LA PRÉSIDENTE.

Ne la tourmentez point, madame.

LA BARONNE.

Comment! que je ne la tourmente point?

LA COMTESSE.

Non, vraiment. Ne voyez-vous pas qu'elle est dans ses vapeurs?

M. DES MASURES.

Mademoiselle a des vapeurs! Voilà une nouvelle perfection dont je ne m'étais pas aperçu.

LA BARONNE.

Finissons ce badinage, je vous prie, et venons au fait. Avez-vous entretenu ma fille, et la trouvez-vous une idiote?

LE PRÉSIDENT.

Je prononce qu'elle a tout l'esprit qu'on peut avoir.

LA PRÉSIDENTE.

C'est un prodige de science.

LA COMTESSE.

Sa science et son esprit sont ornés de toutes les grâces qu'on admire dans les personnes les plus charmantes. Paris et la cour ne peuvent rien offrir de plus parfait.

M. DES MASURES.

Oh! vous me feriez devenir fou. Je sais bien ce que j'ai vu;

je sais bien ce que j'ai entendu ; je ne rêvais point, et je ne rêve point encore.

LA BARONNE.

Voilà une opiniâtreté que je ne puis plus soutenir. Allez, monsieur, vous ne méritez pas l'estime que j'avais pour vous, et je commence à me repentir...

M. DES MASURES.

Oui, oui, fâchez-vous, fâchez-vous : je ne suis point dupe, je vous en avertis ; vous avez beau vous entendre tous tant que vous êtes, on ne m'en donne point à garder.

LA BARONNE.

Oh ! c'est pousser ma patience à bout.

M. DES MASURES.

Approchez, Angélique ; il n'est plus question de garder le silence : voyons si vous êtes une bête.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! je ne sais plus ce que je suis.

LA BARONNE.

Comment donc ? Parlez, parlez : faut-il tant presser une fille de parler ?

ANGÉLIQUE.

Que vous dirai-je ? Tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis au désespoir.

LA BARONNE.

Au désespoir ! et pourquoi ?

ANGÉLIQUE.

Je suis dans une tristesse, dans une mélancolie qui m'arrache des larmes. (Elle pleure.)

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu ! qu'a-t-elle donc ?

LA PRÉSIDENTE.

Elle rentre dans ses vapeurs.

LA BARONNE.

Vous vous moquez de moi, avec vos vapeurs.

ANGÉLIQUE.

Oui, quand je vois ce monsieur des Masures, je le trouve si plaisant, si original, si comique, que je ne puis m'empêcher de rire : ah ! ah ! ah ! (Elle rit démesurément.)

LA BARONNE.

Oh ciel ! est-ce que l'amour lui aurait tourné l'esprit ?

ANGÉLIQUE, prenant M. des Masures par la main.

Ne vous désespérez pas, mon cher Léandre.

M DES MASURES.

Moi, Léandre!

ANGÉLIQUE.

Ne vous désespérez pas, vous dis-je. Il lève les yeux au ciel! la rage est peinte sur son visage! Que va-t-il faire? il tire son épée! il veut se percer le cœur! Ah cruel! ah barbare! perce donc le mien, avant que de te priver du jour. Oui, je veux expirer sous tes coups. (Il s'éloigne d'elle.) Mais l'ingrat me fuit, il m'échappe, pour exécuter son dessein tragique. Non, non, je ne t'en donnerai pas le loisir; je te suivrai partout; j'arrêterai ton bras, ou ton bras nous assassinera l'un et l'autre. Veux-tu que je vive apres toi, pour me livrer à des Masures? Non, donne-moi cette épée dont tu veux te servir pour me priver (elle arrache l'épée de M. des Masures) de ce que j'aime. J'en veux faire un meilleur usage, et je vais percer le cœur de ton rival. (Elle court après le président, qui fuit devant elle.)

LE PRÉSIDENT.

Arrêtez, mademoiselle! vous me prenez pour un autre : je ne suis point le rival de Léandre; je suis un grave magistrat, un président de l'élection.

(Angélique le laisse, et va se jeter dans un fauteuil toute hors d'haleine.)

LA PRÉSIDENTE.

Ah! mon cher époux, êtes-vous mort?

LE PRÉSIDENT.

Je crois que non, ma chère épouse; mais je n'en vaux guère mieux.

M. DES MASURES.

Parbleu! j'allais faire un beau mariage. Épouser une bête enragée. Je vous baise les mains, madame la baronne.

LA BARONNE.

Hélas! mon cousin, attendez un moment, que nous voyions ce que ceci deviendra.

M. DES MASURES.

Je suis votre valet. Si elle m'allait reconnaitre?

LA BARONNE.

Eh bien! tâchez de lui ôter votre épée.

M. DES MASURES.

Dieu m'en préserve! Je lui en fais présent du meilleur de mon cœur.

LA BARONNE.

Ma fille, ma chère Angélique, rappelez vos sens, reconnaissez-moi.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon cher père! mon cher père!

LA BARONNE.

Hélas! elle me prend pour monsieur le baron.

ANGÉLIQUE, se jetant aux pieds de sa mère.

En quel état me réduisez-vous! Ayez pitié de ma faiblesse: je ne vous l'ai point cachée; mes larmes et mes soupirs vous en avaient instruit, avant que ma bouche vous l'eût confirmé; mais vous m'avez abandonnée à l'autorité d'une mère inflexible, qui veut que sa volonté règle les mouvements de mon cœur, et qui m'arrache au plus aimable de tous les hommes, pour me sacrifier à l'objet de mon aversion. (Elle se lève.) Je ne puis vous toucher, vous voulez tous deux ma mort; il faut vous satisfaire.

LA BARONNE désarme sa fille, et remet l'épée à M. des Masures.

Ah! quel égarement! Ma chère fille, ouvre les yeux, reconnais ta mère. L'état où je te vois ranime toute la tendresse que j'ai eue pour toi. Malheureuse que je suis! c'est moi qui ai causé son extravagance.

M. DES MASURES.

Dites-moi, madame, ces accès-là lui prennent-ils souvent?

LE PRÉSIDENT.

Nous nous étions aperçus de sa maladie.

LA BARONNE.

Pour moi, je vous jure que voilà la première fois que je l'ai vue en cet état. Apparemment que c'est l'aversion dont elle s'est prise pour mon cousin, qui lui a tourné la cervelle.

SCÈNE IV.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MASURES, LOLIVE.

LOLIVE.

Ne pourriez-vous point me dire, par aventure, où je pourrai trouver l'original que je cherche?

M. DES MASURES.

Et qui est cet original, mon ami?

LOLIVE.

Pargué! c'est vous-même.

M. DES MASURES.

Insolent! sans le respect que j'ai pour la compagnie, je t'apprendrais à parler; je t'en dois aussi bien qu'à ton camarade.

LOLIVE.

Eh morgué! ne vous fâchez pas; je vous apporte un petit billet doux qui vous divartira peut-être.

M. DES MASURES.

Un billet doux! et de qui est-il?

LOLIVE.

D'un biau monsieur tout galonné que je ne connais point; j'ai pris bravement deux louis d'or qu'il a boutés dans ma main, et vlà son billet que je boute dans la vôtre gratis.

LA BARONNE.

Je soupçonne d'où il vient. Lisez haut, je vous prie.

M. DES MASURES lit en tremblant.

« Avant que vous épousiez Angélique, je suis curieux de sa-
« voir si vous la méritez mieux que moi. Je vous attends dans le
« petit bois pour décider cette affaire. Venez m'y trouver au plus
« vite, sinon j'irai vous chercher, fussiez-vous au fond des en-
« fers.

« LÉANDRE. »

LA COMTESSE.

Voilà une affaire sérieuse, et je me persuade que vous vous en tirerez galamment.

M. DES MASURES.

Très-galamment, je vous jure. Mon ami, va-t'en dire à celu qui t'a chargé de ce billet que nous ne nous battrons point pour savoir à qui Angélique demeurera, et que je la lui cède de tout mon cœur.

(Lolive sort.)

SCÈNE V.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DES MASURES, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE.

M. DES MASURES.

Moi, m'aller battre pour une folle! Je n'ai point de gorge à couper pour elle.

LA BARONNE.

Si bien donc, monsieur, que vous rompez tous les engagements que nous avions ensemble?

M. DES MASURES.

Très-solennellement. Ce monsieur et ces dames seront témoins que je vous rends votre parole : rendez-moi la mienne.

LA BARONNE.

Volontiers, je vous jure ; et je voudrais ne l'avoir jamais reçue.

ANGÉLIQUE, se levant brusquement, ce qui effraye M. des Masures et le président.

Parlez-vous sérieusement, madame?

LA BARONNE.

Ah! elle me reconnaît. Oui, ma chère fille, du plus profond de mon cœur.

ANGÉLIQUE.

Me promettez-vous aussi devant la compagnie de ne plus vous opposer à mon mariage avec Léandre?

LA BARONNE.

Que le ciel me punisse, si j'y apporte le moindre obstacle!

ANGÉLIQUE.

J'embrasse vos genoux pour vous remercier de cette grâce, et pour vous demander mille pardons des alarmes que je vous ai causées. Grâce au ciel, je ne suis ni bête ni folle.

LE PRÉSIDENT.

Oh! oh! voici bien un autre incident.

ANGÉLIQUE.

Mais j'ai affecté de le paraître pour dégoûter de moi monsieur des Masures. Pardonnez à l'amour l'artifice qu'il m'a suggéré, et dont je me suis servie avec tant de succès.

M. DES MASURES.

Ce n'est plus une bête qui parle.

LA PRÉSIDENTE.

Ni une folle non plus, sur ma parole.

M. DES MASURES

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'elle a de l'esprit par acces.

LA BARONNE.

Quoi! ma fille, est-il bien possible que vous ayez pu vous contrefaire à ce point!

ANGÉLIQUE.

Je n'en rougis que par rapport à vous. Trop heureuse, si ma soumission vous touche, et vous engage à combler mes vœux!

LA BARONNE.

Je vous confirme la parole que je vous ai donnée de ne me plus opposer à vos inclinations. Vous voyez à présent, monsieur, si ma fille est une sotte!

M. DES MASURES.

J'enrage de l'avoir cru. C'est moi qui suis le sot présentement.

LA BARONNE.

Où est Léandre?

ANGÉLIQUE.

Je crois qu'il est allé se jeter aux genoux de mon pere.

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MASURES, LE BARON, LE COMTE.

LE COMTE

Je suis très-content de ce garçon-là, et je veux qu'il soit ton gendre.

LE BARON.

Oui, corbleu! il le sera, puisque je lui ai donné ma parole.

LE COMTE.

C'est le fils d'un de mes meilleurs amis, et je te le recommande.

LE BARON.

C'est une affaire faite. Monsieur des Masures, votre serviteur; je suis bien aise de vous voir. Quand vous en retournerez-vous?

M. DES MASURES.

Tout au plus tôt, je vous jure, car je pars.

SCÈNE VII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LE BARON, LA BARONNE; LÉANDRE, en habit de cavalier; LOLIVE, en habit de valet de chambre.

LE BARON.

Approchez, mon gendre, approchez.

LA BARONNE.

Que vois-je? Si je ne me trompe, c'est Nicolas en habit de cavalier.

LOLIVE.

Et voilà maître Pierre en habit de valet de chambre, fort à votre service.

LÉANDRE.

Vous voyez, madame, que l'amour cause ici bien des métamorphoses..

LA BARONNE.

Je ne m'étonne plus, monsieur Nicolas, si vous étiez si prévenu contre mon cousin.

LÉANDRE.

Daignez excuser mon déguisement, madame, et confirmer la cession que me fait monsieur des Masures.

LA BARONNE.

Je l'ai confirmée avec serment; ainsi je ne puis plus m'en dédire, quand même je le voudrais. Soyez mon gendre, puisqu'il faut que j'en passe par là.

LE BARON.

Eh bien! ma fille, vous voyez que je suis le maître, et je vous ordonne d'accepter Léandre pour votre mari, sous peine de ma malédiction.

ANGÉLIQUE.

Je vous proteste, mon père, que je suis trop scrupuleuse pour m'exposer à ce malheur. J'obéirai quand il vous plaira.

FIN DE LA FAUSSE AGNÈS.

FAGAN.

LA PUPILLE

COMÉDIE.

NOTICE SUR FAGAN.

Christophe-Barthélemi Fagan est né à Paris en 1702. Son père était premier commis au grand bureau des consignations : il y eut lui-même un emploi commode, qui lui laissait tout le loisir nécessaire pour s'occuper de littérature et de théâtre. Quoiqu'il fût marié et qu'il passât pour être un bon mari, il préférait les mauvais lieux à l'intérieur de son ménage, et les plaisirs faciles à ceux que procure la bonne compagnie. Son esprit et son talent se sont ressentis de ce travers; car, bien qu'il eût le génie de la scène, des nombreuses pièces qu'il a composées quatre sont restées au répertoire, et deux seulement ont été jouées de nos jours, *la Pupille* et *les Originaux*.

La première de ces comédies est un charmant petit acte qu'on a tort de ne plus offrir aux amateurs; la seconde est une de ces pièces à tiroir qui doivent leur succès aux acteurs qui les jouent. Préville, et, après lui, Dugazon, y étaient inimitables.

Fagan a composé pour le théâtre de la Foire, en société avec Panard, quelques opéras-comiques. Il a fait encore une parade intitulée *Isabelle grosse par vertu*, qui est une des meilleures facéties de ce genre.

Fagan mourut en 1755, à l'âge de cinquante-trois ans.

LA PUPILLE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 5 JUIN 1734.

PERSONNAGES.

ARISTE.
JULIE.
ORGON, ami d'Ariste.
VALÈRE, neveu d'Orgon.
LISETTE, suivante de Julie.

La scène se passe dans l'appartement d'Ariste.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORGON, VALÈRE.

ORGON.

Valère, encore un coup, songez à ce que vous me faites faire.

VALÈRE.

Que je sois anéanti, mon oncle, si je voulais, pour toute chose au monde, vous engager dans une fausse démarche! Faut-il vous le répéter cent fois? Je vous dis que je suis avec elle sur un pied à ne pouvoir pas reculer.

ORGON.

Mais ne vous flattez pas : êtes-vous bien sûr d'être aimé?

VALÈRE.

Si j'en suis sûr? Premièrement, quand je viens ici, à peine ose-t-elle me regarder, preuve d'amour; quand je lui parle, elle ne me répond pas-le mot, preuve d'amour; et quand je parais vouloir me retirer, elle affecte un air plus gai, comme pour me dire : Pourquoi me fuyez-vous, Valère? Craignez-vous de me sacrifier quelques moments? Restez, petit volage, restez; je vais vaincre le trouble où me jette votre présence, et vous fixer par mon enjouement. Mon esprit va briller aux dépens de mon cœur. J'aime mieux que vous me croyiez moins tendre, et vous paraitre plus

aimable. Demeurez, mon cher Valère, demeurez... Je pourrais vous en dire davantage; mais vous me permettrez de me taire là-dessus.

ORGON.

Ces preuves-là me paraissent assez équivoques. Au surplus, Ariste, est trop judicieux et trop mon ami pour s'opposer à ce mariage, si sa pupille y consent. Je le vois sortir de son appartement. Retirez-vous.

VALÈRE.

Y a-t-il quelque inconvénient que je reste? Vous porterez la parole, il donnera son consentement, je donnerai le mien, on fera venir Julie: ce sera une chose faite.

ORGON.

Les affaires ne se mènent pas si vite. Retirez-vous, vous dis-je.

VALÈRE.

Cependant...

ORGON.

Retirez-vous.

VALÈRE.

Allons donc. Je reviendrai quand il sera question d'épouser.

SCÈNE II.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

Bonjour au seigneur Ariste.

ARISTE.

On vient de me dire que vous étiez ici, Orgon. Je suis charmé de vous voir.

ORGON.

Je suis charmé, moi, de voir la santé dont vous jouissez. Sans flatterie, vous ne paraissez pas trente-cinq ans; et... vous en avez bien dix par delà.

ARISTE.

La vie tranquille et réglée que je mène depuis quelque temps me vaut ce peu de santé dont je jouis.

ORGON.

Ma foi, une femme vous siérait fort bien.

ARISTE.

A moi? Vous plaisantez, Orgon.

ORGON.

Ah! il est vrai que vous avez toujours été un peu philosophe, et par conséquent peu curieux d'engagements.

ARISTE.

Il y a eu, dans ce qu'on appelle philosophes, des gens qui ne se sont point mariés, et peut-être ont-ils bien fait. Mais, selon moi, le célibat n'est point essentiel à la philosophie, et je pense qu'un homme sage est un homme qui se résout à vivre comme les autres; avec cette seule différence qu'il n'est esclave ni des événements ni des passions. Ce n'est donc point par philosophie, mais parce que j'ai passé l'âge de plaire, que je vous demande grâce sur cet article-là.

ORGON.

Ce que je vous dis est par forme de conversation. Parlons-en donc pour un autre. Votre dessein n'est-il pas de pourvoir Julie?

ARISTE.

Oui. C'est dans cette vue que je l'ai retirée du couvent.

ORGON.

Je crois même vous avoir entendu dire que son père, en vous la confiant, vous avait recommandé de lui faire prendre un parti dès qu'elle serait en âge.

ARISTE.

Cela est encore vrai; et je m'y détermine d'autant mieux, que je compte faire un bon présent à quiconque l'épousera; car elle a des sentiments dignes de sa naissance : elle est douce, modeste, attentive : en un mot, je ne vois rien de plus aimable, ni de plus sage. Il y a peut-être un peu de prévention de ma part.

ORGON.

Non : elle est parfaite assurément; mais il se passe quelque chose dont vous n'êtes peut-être pas instruit.

ARISTE.

Comment! que se passe-t-il donc?

ORGON.

J'ai un neveu de par le monde.

ARISTE.

Je le sais. Ne se nomme-t-il pas Valère?

ORGON.

Tout juste.

ARISTE.

Je l'ai vu quelquefois au logis.

SCÈNE III.

VALÈRE, qui s'était caché; ARISTE, ORGON.

VALÈRE, se jetant entre Orgon et Ariste.

Oui, monsieur, je viens vous avouer et vous expliquer ce que mon oncle ne vous dit que confusément. Il est vrai que Julie...

ORGON, à Valère.

Hé, que diable! laissez-nous.

VALÈRE, à Ariste.

Monsieur, excusez. Mon oncle ne s'est jamais piqué d'être orateur, et... vous me voyez. Je vous demande grâce pour Julie. Je vous la demande pour moi-même. Nous sommes coupables de vous avoir caché... Mais je vois que le feu s'allume dans les yeux de mon oncle; je ne veux point l'irriter.

ORGON, à Valère.

Je vous promets que si vous paraissez avant que je vous le dise, je...

VALÈRE.

Je ne crois pas que ce que je fais soit hors de sa place. N'importe, il faut céder; je me retire.

SCÈNE IV.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

Il est tant soit peu étourdi, comme vous voyez; aussi me suis-je longtemps tenu en garde contre ses discours : mais enfin il m'a parlé d'une façon à me persuader que la pupille et lui ne sont point mal ensemble.

ARISTE.

J'en reçois la première nouvelle. Si cela est, je ne conçois pas pourquoi Julie m'en a fait un mystère, car je l'ai vingt fois assurée que je ne gênerais jamais son inclination; et je m'opposerais encore moins à celle qu'elle pourrait avoir pour une personne qui

vous appartient. Une si grande réserve de sa part me pique, je vous l'avoue, et me surprend en même temps.

ORGON.

Une première passion est un mal que l'on voudrait volontiers se cacher à soi-même. La voilà, je crois, qui paraît. Elle est, ma foi, aimable!

SCÈNE V.

JULIE, LISETTE, ARISTE, ORGON.

JULIE, à Lisette.

Ariste parle à quelqu'un. N'avançons pas, Lisette.

LISETTE.

Vous êtes la première personne jeune et jolie qui craignez de vous montrer.

ARISTE

Approchez, Julie: vous êtes, sans doute, instruite du sujet qui amène monsieur ici. Il me fait une proposition à laquelle je souscris volontiers, si elle vous touche autant que l'on me le fait entendre.

JULIE, troublée.

J'ignore, monsieur, de quoi il est question.

ARISTE.

Ne dissimulez pas davantage. J'aurais lieu de m'offenser du peu de confiance que vous auriez en moi. Rassurez-vous, Julie: votre penchant n'est point un crime, et je ne vous reproche rien que le secret que vous m'en avez fait.

JULIE.

En vérité, monsieur... Lisette!

LISETTE.

Hé bien, Lisette! Je gage qu'on veut vous parler de mariage. Cela est-il si effrayant? Il y a cent filles qui, en pareil cas, seraient intrépides.

ARISTE, à Orgon, à part.

Elle s'obstine à se taire. Il faut lui pardonner cette timidité. Je fais réflexion que je lui parlerai mieux en particulier. Laissons-la revenir de l'embarras que tout ceci lui cause, et soyez persuadé que je m'emploierai tout entier pour que la chose aille selon vos désirs.

ORGON.

Je vous en suis obligé. (Regardant Julie.) Elle a une certaine grâce, une certaine modestie, qui me ferait souhaiter d'être mon neveu.

SCÈNE VI.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

Vous vous êtes ennuyée au couvent; vous êtes sourde aux propositions de mariage. Oserais-je vous demander, mademoiselle, ce que vous comptez devenir? Orgon que vous venez de voir est oncle de Valère, qui, selon les apparences, a fait faire des démarches auprès d'Ariste.

JULIE.

Ah! ne me parle point de Valère.

LISETTE.

Pourquoi donc? Parce qu'il a la tête un peu folle, qu'il est grand parleur, prévenu de son mérite, et même un peu menteur? Bon, bon. Il est jeune et vous aime. Cela ne suffit-il pas? Le commerce tomberait, si on y regardait de si près.

JULIE.

Je connais quelqu'un à qui on ne saurait reprocher aucun de ces défauts, qui est humble, sensé, poli, bienfaisant, qui sait plaire sans les dehors affectés et les airs étourdis qui font valoir tant d'autres hommes.

LISETTE.

Oui-dà! Cette peinture est naïve. Serait-ce l'esprit seul qui l'aurait faite?

JULIE.

Non, Lisette, puisqu'il faut l'avouer.

LISETTE.

Hé! que ne parlez-vous? Quelle crainte ridicule vous a fait garder le silence si longtemps? Vous êtes trop bien née pour avoir fait un choix indigne de vous. Vous avez un tuteur qui porte la complaisance au delà de l'imagination, et qui ne vous contraindra pas. Quelle difficulté vous reste-t-il donc à vaincre?

JULIE.

La difficulté est d'en instruire celui que j'aime.

LISETTE.

La difficulté est de l'en instruire? Cette personne-là est donc peu intelligente. J'en croirais, moi, vos yeux sur leur parole.

JULIE.

Quand mes yeux parleraient beaucoup, je ne sais si on les entendrait encore. Mais j'ai soin qu'ils n'en disent pas trop; car, Lisette, voici l'embarras où je suis. Quoique je sois jeune et que l'on me trouve quelques charmes, quoique j'aie du bien et que celui que j'aime et moi soyons de même condition, je crains qu'il n'approuve pas mon amour; et s'il m'arrivait d'en faire l'aveu, et que j'essuyasse un refus, j'en mourrais de douleur.

LISETTE.

Je vous suis caution que jamais homme usant et jouissant de sa raison ne vous refusera. Qui pourrait le porter à agir de la sorte?

JULIE.

Son excès de mérite.

LISETTE.

Je ne conçois rien à cela. Mais, attendez. Que ne m'en faites-vous la confidence à moi? Vous me demanderez le secret, je vous promettrai de le garder, je n'en ferai rien : il transpirera, fera un tour par la ville, viendra aux oreilles du monsieur en question; et quand il sera instruit, selon l'air du bureau, vous aurez la liberté d'avouer ou de nier.

JULIE.

Non, je ne puis te le nommer. Outre cette crainte dont je viens de te parler, outre une certaine pudeur qui me ferait souhaiter qu'on me devinât, je crains de passer dans le monde pour extraordinaire, pour bizarre; car mon choix est singulier... Mais pourquoi m'en faire une honte? L'impression qu'un caractère vertueux fait sur les cœurs est-elle donc une faiblesse que l'on n'ose avouer?

LISETTE.

Oh! ma foi, mademoiselle, expliquez-vous mieux, s'il vous plaît. Vous craignez de passer pour extraordinaire, et franchement vous l'êtes. O ciel! je renoncerais plutôt à toutes les passions de l'univers, que d'en avoir une d'une nature à n'en pouvoir pas parler.

SCÈNE VII.

ARISTE, JULIE.

ARISTE.

Lisette, retirez-vous. (A part.) Elle m'a quelquefois entendu parler de Valère comme d'un homme peu formé; elle craint, sans doute, que je ne la désapprouve.

JULIE, à part.

Quel parti prendre avec un homme trop modeste pour rien entendre?

ARISTE.

Je ne devrais point, Julie, paraître en savoir plus que vous ne voulez m'en dire; mais enfin les soins que j'ai pris de votre enfance, et l'amitié que je vous ai toujours témoignée, me font prétendre à ne rien ignorer de ce qui vous touche. Quelques amis m'ont parlé en particulier. Ce n'est pas tout. Depuis un temps je vous trouve rêveuse, inquiète, embarrassée. Il faut que vous en conveniez, Julie; quelqu'un a su vous toucher.

JULIE.

J'en conviendrai, monsieur. Oui, quelqu'un a su me plaire; mais ne tenez point compte de ce qu'on a pu vous dire, et ne me demandez point qui est celui pour qui je me sens du penchant; car je ne puis me résoudre à vous le déclarer.

ARISTE.

Auriez-vous fait un choix?...

JULIE.

Je ne pouvais pas mieux choisir : la raison, l'honneur, tout s'accorde avec mon amour.

ARISTE.

Et quand cet amour a-t-il commencé?

JULIE.

En sortant du couvent, quand je commençai à vivre avec vous.

ARISTE.

Mes soupçons ne peuvent tomber que sur peu de personnes... Encore une fois, Julie, je sais ce qui se passe; et, d'avance, je puis vous répondre que votre amour est payé du plus tendre retour, que l'on désire de vous obtenir avec l'ardeur la plus vive et la plus constante.

JULIE.

Si vous deviniez juste, mon sort ne saurait être plus heureux.

ARISTE.

Je ne crois pas me tromper; mais, après les assurances que je vous donne, quelle raison auriez-vous encore de me taire son nom? N'est-ce pas une chose qu'il faut que je sache tôt ou tard, puisque mon consentement vous est nécessaire?

JULIE.

Ce serait à vous à le nommer; je vois bien que vous ne m'entendez pas.

ARISTE.

Je vous entends sans doute; et je le nommerais, si je n'avais pas mérité d'avoir plus de part à votre confidence.

JULIE.

Vous l'auriez, cette confidence, si je n'étais pas certaine que vous combattrez mes sentiments.

ARISTE.

Moi, les combattre! Suis-je donc si intraitable? Pouvez-vous douter de mon cœur? Croyez que je n'aurai point de volonté que la vôtre. J'en ferai serment, s'il le faut.

JULIE.

Puisque vous le voulez, je vais donc tâcher de m'expliquer mieux.

ARISTE.

Parlez...

JULIE.

Mais je prévois qu'après je ne pourrai plus jeter les yeux sur vous.

ARISTE.

Cela n'arrivera pas, car je serai de votre sentiment.

JULIE.

Non; après un tel aveu, permettez-moi que je me retire.

ARISTE.

Volontiers; mais ne craignez rien encore un coup, nommez-le-moi. Vous me verrez aller, de ce pas, assurer de mon consentement celui que vous avez choisi.

JULIE.

Vous le trouverez aisément; je vais vous laisser avec lui. Représentez-lui qu'il est peu convenable à une fille de se déclarer la

première ; déterminez-le à m'épargner cette honte. Je vous laisse avec lui. C'est, je crois, vous le faire connaître d'une façon à ne pas vous y méprendre.

(Julie veut se retirer, mais elle voit venir Valère, ce qui la fait rester.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, VALÈRE.

ARISTE, à part.

Ne sommes-nous pas seuls? Que penser de ce discours?

VALÈRE, à part, au fond du théâtre.

Je les trouve fort à propos ensemble.

JULIE, à part.

Que vient faire ici Valère? Le fâcheux contre-temps!

VALÈRE, à Julie.

Je vous retrouve donc, divine personne. (A Ariste.) Hé bien! seigneur Ariste, mon oncle m'a rapporté que vous agissiez en galant homme. Tout est convenu, sans doute?

ARISTE, à part.

Je ne l'avais pas vu d'abord. Mais voilà l'énigme expliquée.

VALÈRE.

Mais quel présage funeste! L'un parle tout seul et ne me répond pas; l'autre détourne la tête et me fait un clin d'œil. Comment interpréter tout ceci?

JULIE.

Un clin d'œil? Qui? moi, monsieur?

VALÈRE.

Oui, ma charmante. Qu'en dois-je augurer? Mon oncle m'aurait-il fait un faux rapport? Aurait-on juré de traverser nos feux? Parlez. Ah! seigneur Ariste, dissipez une inquiétude mortelle.

JULIE, à part.

Que je suis malheureuse!

ARISTE.

Vous avez lieu d'être tous deux contents : rien ne s'oppose à vos désirs. La volonté de Julie est une loi pour moi; et à votre égard, monsieur, l'amitié que j'ai toujours eue pour votre oncle est trop intime pour que je ne consente pas volontiers à ce qui peut en resserrer les nœuds.

VALÈRE.

Vous nous rendez la vie. Vous êtes un homme charmant, divin,

adorable. Je vous sais bon gré de n'avoir pas d'entêtement ridicule, et de connaître que je vaux quelque chose.

ARISTE.

Vous appartenez à de trop honnêtes gens pour ne pas espérer que vous rendrez une femme heureuse.

VALÈRE.

Écoutez donc : nous sommes jeunes, riches, nous nous aimons : il faudrait qu'une influence bien maligne tombât sur nous pour nous rendre malheureux. Il est vrai que le diable s'en mêle quelquefois.

ARISTE.

Je vais trouver Orgon, et lui apprendre que tout va selon ses intentions. Nous reviendrons bientôt pour prendre les arrangements nécessaires. Monsieur voudra bien vous tenir compagnie, Julie, pendant le peu de temps que je suis obligé de vous quitter.

VALÈRE.

Allez, allez, monsieur ; je me charge de ce soin.

SCÈNE IX.

JULIE, VALÈRE.

VALÈRE, à demi-voix.

Voilà une petite personne bien contente !

JULIE.

Tout à fait, monsieur. Je vous prie de vouloir bien me dire ce que tout ceci signifie ?

VALÈRE.

Comment, vous le dire ? La chose est, je crois, assez claire. On comble nos vœux, on nous marie.

JULIE.

On nous marie ? Dites-moi donc quel rapport, quelle liaison il y a entre vous et moi.

VALÈRE.

Je ne sais si je me trompe ; mais je me suis flatté qu'il y en avait tant soit peu.

JULIE.

Et vous auriez osé faire parler à Ariste sur cette confiance ?

VALÈRE.

Assurément ; en êtes-vous fâchée ? Je ne le crois pas. Je sais que

c'est à l'amant à faire des démarches. Une fille aimerait passionnément, qu'une bienséance mal entendue lui prescrit de se taire; aussi, quand on est instruit du bel usage, on lui épargne la peine de se déclarer. Vos yeux ont trop su me parler, pour que je demeurasse dans l'inaction; et si vous voulez m'ouvrir votre cœur, vous conviendrez que vous m'en saurez quelque gré.

JULIE.

En vérité, monsieur, un pareil discours me semble bien extraordinaire.

VALÈRE.

Oh çà, si vous voulez que nous soyons amis, il faut vous défaire de cette retenue hors de saison. Que diable, quand on se convient, et que les tuteurs, les oncles et tous ces animaux-là consentent, à quoi bon se contraindre ?

JULIE.

Si l'on consent de votre côté, je puis vous assurer qu'il n'en est pas de même du mien.

VALÈRE.

Quoi ! votre tuteur ne vient pas dans le moment de me témoigner le plaisir que lui fait notre union ?

JULIE.

Il est dans l'erreur ; et je l'en aurais déjà désabusé, si la surprise où je suis me l'avait permis.

VALÈRE.

Quel est donc votre dessein ? Avez-vous envie qu'il s'oppose à ce que vous désirez vous-même ?

JULIE.

Mais, encore une fois, sur quel fondement vous êtes-vous imaginé ce désir de ma part ?

VALÈRE.

La question est charmante. Savez-vous bien qu'à la fin je me fâcherai ?

JULIE.

Mais, vraiment, vous vous fâcherez si vous voulez. Soyez persuadé que je n'ai de ma vie pensé à vous.

VALÈRE.

C'est une façon de parler.

JULIE.

Non, vous pouvez prendre ce que je dis à la lettre.

VALÈRE.

Allons, allons, je sais ce que j'en dois croire.

JULIE.

Ne poussez pas, croyez-moi, plus loin l'extravagance.

VALÈRE.

Ne soyez pas plus longtemps cruelle à vous-même.

JULIE.

Finissons, de grâce.

VALÈRE.

Franchement, vous croyez donc ne me point aimer?

JULIE.

Je le crois, et rien n'est plus certain.

VALÈRE.

Je vous permets de me haïr toujours de même.

JULIE.

Je ne puis plus soutenir un pareil entretien.

VALÈRE.

Un cœur qui ne sent point son mal est dangereusement atteint.

JULIE.

La fatuité est un ridicule bien insupportable.

VALÈRE.

Cette fille prend plaisir à se donner la torture.

SCÈNE X.

ARISTE, ORGON, JULIE, VALÈRE.

ORGON, à Ariste.

Ce que vous me dites là me fait un grand plaisir. Les voilà ces pauvres enfants. Que l'on passe d'heureux moments à cet âge!

ARISTE, à Orgon.

Je ne perds point de temps, comme vous voyez. (A Valère.) Mon empressement vous prouve combien je suis sensible à cet honneur.

ORGON.

Je suis d'avis que l'on dresse le contrat aujourd'hui. L'idée d'une noce me ragaillardit; et quoique la mode des violons soit passée, il faut en avoir, et suivre la manière bourgeoise. Mais il me semble que nos amants se boudent. Qu'as-tu donc, Valère? te voilà tout rêveur.

VALÈRE.

Une bagatelle, mon oncle.

ARISTE.

Et vous, Julie, quel est le trouble où je vous vois?

JULIE.

Vous êtes dans l'erreur à mon égard. Je vous ai laissé, parce que je n'ai point cru que les conséquences en seraient si promptes ni si sérieuses. Mais je me trouve forcée de vous dire que vous ne m'avez point entendue.

ARISTE.

Comment donc?

ORGON.

Qu'est-ce que cela veut dire?

VALÈRE, à Julie.

Il n'est pas mal de le prendre sur ce ton; et c'est bien à vous à vous plaindre, vraiment! (Aux autres.) Il est bon que vous sachiez que nous avons eu quelques petites altercations ensemble. Mademoiselle, sur un mot, se révolte et fait la méchante.

ORGON.

Oh! n'est-ce que cela? Bon! bon : ce sont là des orages qui mènent les amants au port.

ARISTE, à Julie.

Ne vous repentez point de vous être déclarée. Il ne faut point, ma chère Julie, passer si promptement d'un sentiment à un autre. Votre querelle est une querelle d'amitié.

VALÈRE, à Ariste.

Faites-lui un peu sa leçon, je vous prie, monsieur.

ORGON.

Allons, allons, mes enfants, raccommodez-vous.

JULIE.

Laissez-moi, de grâce. Vous prenez un soin inutile.

ARISTE.

Julie, je vous en conjure, faites cesser ce mystère.

JULIE.

Non, monsieur. Contre toute raison, j'ai fait voir le faible de mon cœur; j'ai fait connaître celui pour qui je me déclarais; mais ces interprétations fausses, la conduite qu'il observe avec moi, m'avertissent assez que je n'en ai que trop dit.

(Elle rentre.)

SCÈNE XI.

ARISTE, ORGON, VALÈRE.

ORGON, à Valère.

Pourquoi donc vous attirer ces reproches? Il faut que vous lui ayez donné des sujets violents de se plaindre.

VALÈRE.

Non, cela m'étonne : la brouillerie est venue sur ce qu'elle m'a dit qu'il n'y avait jamais eu de liaison sincère entre elle et moi, et qu'il ne fallait point compter sur les discours des jeunes gens aimables.

ORGON.

Entre nous, tu as un air libertin qui ne me persuaderait point si j'étais fille.

VALÈRE.

Que voulez-vous, mon oncle? je ne me referai point. On a des façons aisées, on a du brillant; tout cela est naturel. Mais quant à Julie, je la demande en mariage : n'est-ce pas assez lui prouver que je l'aime? Il faut qu'un joli homme soit furieusement épris, pour former une pareille résolution.

ORGON.

A la vérité, je ne conçois pas qu'une fille puisse désirer quelque chose au delà du mariage. Mais que dites-vous à tout cela, Ariste?

ARISTE.

Franchement, je ne sais. Il me vient différentes idées qui se détruisent les unes les autres. Ce que je vois, ce que j'entends semble se contredire, et... (A Valère.) Mais ce ne peut être que vous qu'elle aime.

VALÈRE.

Eh! vraiment non. Je le sais bien.

ARISTE.

Elle craint, comme vous dites, que votre passion pour elle ne soit pas sincère, et que vous ne soyez aussi inconstant que la plupart des jeunes gens qui font profession de l'être.

VALÈRE.

Tout juste.

ARISTE.

Et elle s'exhale en reproches, parce que vous n'avez pas été assez prompt à la rassurer.

VALÈRE.

Je lui ai pourtant répété cent fois que nous étions faits l'un pour l'autre. Mais il ne faut pas que cela vous surprenne : c'est le tourment d'un cœur bien épris, de toujours douter de son bonheur.

ORGON.

Il est vrai qu'elle ne le croit pas où elle le voit.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LISETTE.

LISETTE, à Ariste.

Que s'est-il donc passé ici, monsieur, et qui peut avoir si fort chagriné Julie ? Elle est dans une tristesse que je ne puis vous exprimer ; elle parle de retourner au couvent. Je la questionne, elle ne me répond que par des soupirs. Enfin, elle m'envoie vous demander si, avec la permission de ces messieurs, elle pourrait encore vous entretenir un moment.

ARISTE.

Je l'entendrai tant qu'il lui plaira.

VALÈRE, chantant.

Divin Bacchus.. la, la, la.

ORGON.

Je donnerais, je crois, mon bien, pour être aimé de la sorte. Tu ne sens pas ton bonheur, mon neveu.

LISETTE.

Il faut bien que M. votre neveu lui ait donné quelque sujet de mécontentement ; car elle s'est écriée plusieurs fois : Ah ! dans quel trouble me jette ce Valère ! qu'il me cause d'embarras et de peine ! quel supplice d'aimer sans retour !

ORGON.

La pauvre enfant !

VALÈRE.

Je suis fâché qu'elle ne me croie pas sur ma parole.

LISETTE.

Allez, cela est mal à vous, monsieur. Les hommes sont bien ingrats et bien insensibles. Hélas ! elle avait beau me dire qu'elle ne vous aimait pas, j'ai toujours bien remarqué, moi, ce qui en était ; et cela n'est que trop vrai pour elle.

VALÈRE.

Crois-moi, mon enfant, elle n'est pas la premiere.

ORGON.

Écoutez, Valère. Je suis d'avis que vous alliez trouver cette aimable personne, que vous lui juriez encore que vous êtes pénétré de sa beauté et de son mérite; enfin, que vous ne la laissiez pas dans un trouble que vous pouvez dissiper.

VALÈRE.

Ah! que me demandez-vous? Faut-il que je redise un million de fois la même chose? Non, je ne le puis. Je suis piqué aussi, de mon côté.

ORGON.

Quoi! vous faites le cruel?

LISETTE, à part.

Peste soit du fat!

ARISTE, à Valère.

Julie étant forcée par son ascendant à se déclarer pour vous, il ne vous sied pas, monsieur, d'user de rigueur. Être aimé est un bien digne d'envie, et le plus bel apanage de l'humanité; mais c'est en abuser que de manquer d'égards pour les personnes qui nous rendent hommage, et de ne pas épargner à un sexe plein de charmes jusqu'à la moindre inquiétude.

ORGON.

C'est aussi mon sentiment.

VALÈRE.

Je sais comme on doit conduire une passion.

ARISTE.

Lisette, dites à Julie que je l'attends ici.

ORGON, à Ariste.

Puisqu'elle veut vous parler en particulier, nous allons vous laisser libres. Tâchez, dans cet entretien, de lui remettre l'esprit, et de l'assurer que mon neveu est bien son petit serviteur.

VALÈRE.

Oui, l'on peut toujours compter sur moi. On y peut compter. Nous reviendrons savoir de quoi elle vous aura entretenu. Adieu, Lisette.

LISETTE, à part.

Est-il possible que l'impertinence soit un titre pour être aimé!

SCÈNE XIII.

ARISTE, seul.

L'homme le plus en garde contre la présomption est encore bien faible de ce côté-là. J'ai pu interpréter deux fois en ma faveur les paroles de Julie. Oui, Ariste, tu as beau rougir, il t'est venu deux fois en idée qu'on te faisait une déclaration d'amour, à toi, à toi. Oh! quelle extravagance!

Quelque mystérieuse que soit sa conduite, je n'en saurais douter, ce neveu d'Orgon a su lui plaire. Il y a bien quelque chose à dire contre lui; et, parmi tant de jeunes gens aimables que le hasard présente à Julie, j'avoue qu'elle aurait pu mieux choisir. Elle a assez d'esprit pour s'en apercevoir elle-même, et c'est, si je ne me trompe, un combat de raison et d'amour qui cause en elle tant d'indécision. Mais la voilà.

SCÈNE XIV.

ARISTE, JULIE.

JULIE.

Vous me voyez revenir, monsieur, quoique je vous aie quitté avec assez de vivacité. J'ai fait réflexion que ce pouvait être un sage motif, dans celui que je veux avoir pour époux, qui le fait douter de mon penchant. Je voudrais répondre aux objections qu'il pourrait me faire, et l'assurer combien il est digne de mon estime.

ARISTE.

Je n'ai pas bien compris quelle espèce de dispute il pouvait y avoir entre vous et Valère; mais je ne puis que vous engager tous deux à vous réconcilier au plus tôt. La sympathie est une loi impérieuse à laquelle on veut en vain se soustraire; et, quelques réflexions que la raison nous inspire, il faut céder au trait qui nous a frappé, quand le destin le veut.

JULIE, à part.

Il est toujours dans l'erreur, et je n'ose encore l'en tirer.

ARISTE.

Me sera-t-il permis de le dire? Je sens bien ce qui fait votre peine. Vous craignez que le monde ne soit pas aussi convaincu du mérite de Valère que vous l'êtes; et, à mon égard, il faudrait qu'il

fût plus parfait pour qu'il me parût digne de vous : mais enfin le penchant que vous avez pour lui me le fait respecter, et le justifie devant moi de tous ses défauts.

JULIE.

Vous me conseillez donc de le prendre pour époux ?

ARISTE.

Je vous conseille, comme j'ai toujours fait, de ne consulter que votre cœur.

JULIE.

Si vous me conseillez de ne consulter que mon cœur, je suivrai votre avis. Je suis pour la dernière fois résolue de découvrir mes véritables sentiments ; mais comme il en coûte toujours infiniment à les déclarer, je cherche quelque innocent stratagème, et je pense qu'une lettre m'épargnerait une partie de ma honte.

ARISTE.

Eh bien ! écrivez. Il est permis d'écrire à un homme que l'on est sur le point d'épouser. Une lettre effectivement expliquera ce que vous n'auriez peut-être pas la force de dire de bouche ; et l'explication est nécessaire après le petit démêlé que vous avez eu ensemble.

JULIE.

J'exigerais encore de votre complaisance que vous l'écrivissiez pour moi.

ARISTE.

Volontiers.

JULIE.

Je suis prête à la dicter.

ARISTE.

Voilà sur ce bureau tout ce qu'il faut pour cela. (A part.) Valère, après tout, est homme de condition ; et s'il a quelques défauts, l'âge l'en corrigera.

JULIE, à part.

Que je suis émue !

ARISTE.

Allons, dictez ; me voilà prêt.

JULIE dicte.

« Vous êtes trop intelligent pour ne pas savoir le secret de mon « cœur.

ARISTE, répétant.

De mon cœur.

JULIE.

« Mais un excès de modestie vous empêche d'en convenir.

ARISTE.

Bon.

JULIE.

« Tout vous fait voir que c'est vous que j'aime.

ARISTE.

Fort bien.

JULIE.

« Oui, c'est vous que j'aime. » M'entendez-vous?

ARISTE.

J'ai bien mis.

JULIE.

« Je vous suis déjà attachée par la reconnaissance.

ARISTE, à part.

De la reconnaissance à Valère?

JULIE.

Écrivez donc, monsieur.

ARISTE.

Allons, par la reconnaissance. (A part.) Il faut écrire ce qu'elle veut.

JULIE.

« Mais j'y joins un sentiment désintéressé.

ARISTE.

Désintéressé.

JULIE.

« Et, pour vous prouver que vous devez bien plus à mon pen-
« chant...

ARISTE.

Après?

JULIE.

« Je voudrais n'avoir point reçu de vous tant de soins généreux
« dans mon enfance. »

ARISTE, troublé.

Y pensez-vous, Julie? (A part.) L'ai-je entendu ou si c'est une illusion?

JULIE, à part.

Pourquoi ai-je rompu le silence? Je me doutais bien qu'il recevrait mal un pareil aveu.

ARISTE.

Julie?

JULIE.

Ariste.

ARISTE.

A qui donc écrivez-vous cette lettre ?

JULIE.

C'est à Valère, sans doute.

ARISTE.

Il ne faut donc point parler des soins de votre enfance. Ce serait un contre-sens.

JULIE.

J'ai tort, je l'avoue ; et cela ne saurait lui convenir.

ARISTE.

C'est donc par distraction que cela vous est échappé ?

JULIE.

Assurément. Les bienfaits n'étant point à lui, il n'en doit pas recueillir le salaire.

ARISTE.

Voyez donc ce que vous voulez substituer à cela ?

JULIE.

J'en ai assez dit pour me faire entendre.

ARISTE.

En ce cas, il ne s'agit donc que de finir le billet par un compliment ordinaire, et de l'envoyer de votre part.

JULIE.

Envoyez-le de ma part, puisque vous croyez que je doive le faire.

ARISTE, troublé.

Holà, quelqu'un... Portez ce billet.

(Il échappe à Julie un geste, comme pour empêcher qu'Ariste ne donne la lettre.)

(A Julie.) N'est-ce pas à Valère ?

JULIE, d'un ton piqué et revenant à elle.

Oui, monsieur, encore une fois. Qui peut vous arrêter ?

ARISTE, au laquais.

Tenez donc... portez cette lettre à Valère.

(Le laquais rentre.)

JULIE, à part.

De quel trouble suis-je agitée ?

ARISTE.

Quels coups redoublés attaquent ma raison !

JULIE, à part.

Je ne puis prendre sur moi d'en dire davantage.

ARISTE, à part.

Toute ma prudence échoue.

JULIE, à part.

Il désapprouve la passion la plus pure. Je meurs de confusion.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LISETTE.

LISETTE, à part.

La conversation me paraît terminée. (A Ariste.) Orgon, qui est là-dedans, monsieur, est impatient de savoir le résultat de votre entretien, et demande s'il peut paraître à présent.

ARISTE, à part.

Ce n'est qu'en me retirant que je puis cacher ma défaite.

(Il rentre.)

LISETTE.

Ah, ah, voilà qui est singulier! (A Julie.) Pourquoi donc, mademoiselle, se retire-t-il ainsi sans me répondre?

JULIE, à part.

Son mépris pour moi est-il assez marqué!

(Elle rentre.)

SCÈNE XVI.

LISETTE, seule.

Fort bien, autant de raison d'un côté que de l'autre. D'où cela peut-il provenir? Il me vient dans l'esprit... N'aimerait-elle pas Valère? Aurait-elle fait à Ariste l'aveu de quelque passion bizarre, que le bon monsieur, malgré sa complaisance, n'aura pas pu approuver? Quelle honte que je ne sois pas mieux instruite! Suivante, et curieuse autant et plus qu'une autre, je ne saurai pas le secret de ma maîtresse? Oh! je le saurai assurément. C'est un affront que je ne puis plus endurer... Ariste revient, plongé dans une profonde rêverie... Je ne laisse plus Julie en repos, qu'elle ne m'ait avoué son faible. Elle m'en fera la confidence, ou me donnera mon congé.

(Elle rentre.)

SCÈNE XVII.

ARISTE, seul.

Non, à rappeler de sang-froid ce qui s'est passé, son intention n'était pas d'écrire à Valère. Mais quelle conséquence en tirer? Quoi! Julie, il serait possible qu'Ariste eût obtenu quelque empire sur vous? Ah! Julie, Julie, si ma raison ne m'eût soutenu contre l'effet de vos charmes, pensez-vous que je n'eusse pas été le premier à me déclarer pour vous? Avez-vous cru que je vous visse impunément? Non, non. Mais plus votre mérite m'a paru accompli, et plus j'ai trouvé de motifs d'étouffer dans mon cœur la passion que vous y faisiez naître... Ciel! quelle est ma faiblesse! Oserais-je croire qu'elle pense à moi? Allons, rendons-nous justice une bonne fois, et convenons que, pour quelques apparences, il y a cent raisons qui détruisent une idée aussi ridicule.

SCÈNE XVIII.

ARISTE, ORGON.

ARISTE.

Je vous attends, Orgon, pour vous dire que les choses me paraissent moins avancées que jamais.

ORGON.

Que diable est-ce que tout ceci? On n'a guère vu d'amants plus difficiles à accorder. Dites-moi donc de quoi il est question. Il faut que votre conversation n'ait pas été du goût de Julie; car je l'ai vue passer tout à l'heure : le dépit était peint sur son visage; mais, ma foi, elle n'en était que plus belle.

ARISTE.

Ce que je puis vous dire, c'est qu'après bien des réflexions, je ne crois pas que Valère soit aussi bien auprès d'elle qu'il vous l'a fait entendre.

ORGON.

Oui! Attendez donc, ceci mérite examen. Si les choses sont ainsi, je voudrais savoir à propos de quoi les démarches qu'il me fait faire? Me prend-il pour un benêt, un sot? Parbleu...

ARISTE.

Un homme tel que lui est excusable de se croire aimé.

ORGON.

Je suis votre serviteur.

ARISTE.

Il est enjoué, bien fait, d'âge...

ORGON.

Oh ! d'âge tant qu'il vous plaira. Son âge est l'âge où l'on fait le plus d'impertinences. Et je prétends, ne vous déplaise...

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, LISETTE.

LISETTE.

A la fin je triomphe, et l'on ne m'en donnera plus à garder. Messieurs, vous pouvez parler devant moi, je sais le secret aussi bien que vous. Je sais quel est le Médor de notre Angélique.

ORGON, à Lisette.

As-tu débrouillé le mystère ?

LISETTE.

Comment? (A Ariste.) Est-ce qu'elle ne vous l'a pas dit à vous, monsieur ?

ARISTE.

Elle ne m'a rien dit de décisif.

LISETTE.

Tant mieux. Quelle félicité de savoir un secret, et de le savoir seule ! on a le plaisir de l'apprendre à tout le monde. Je l'ai tant pressée de m'avouer sur qui elle avait jeté les yeux pour en faire son époux, qu'elle a cédé à mes instances, et m'a répondu qu'il était triste pour elle de ne pouvoir se faire entendre, quoiqu'elle eût parlé assez clairement; que l'on devait s'être aperçu qu'elle n'aimait pas Valère.

ORGON.

Eh bien ?

LISETTE.

Qu'elle avait en général une antipathie mortelle pour les airs suffisants; que l'on ne trouvait qu'inconsidération dans la plupart des jeunes gens; et que celui qui l'avait fixée était d'un âge mûr.

ORGON.

Oui dà ?

LISETTE.

Que les amants pris dans leur automne étaient plus affectionnés, plus complaisants, plus conformes à son humeur.

ORGON.

Elle a raison.

LISETTE.

Comme enfin elle s'est déclarée ouvertement contre le neveu, je me suis avisée de parler de l'oncle...

ORGON.

De moi?

LISETTE.

On ne m'en a pas dédit : un regard même m'a fait entendre ce qui en était, et un soupir m'en a rendue certaine.

ORGON.

Comment diable! quoi, je...? Lisette, tu badines assurément.

LISETTE.

Non, monsieur; j'ai eu beau lui dire sur-le-champ (car cela m'est échappé) que rien n'était si singulier qu'un pareil choix; que de même qu'un malade attendait la santé, et un homme en santé la maladie, un jeune devenait sage, mais qu'un sage suranné n'attendait que la caducité et la démence : j'ai eu beau lui dire que personnellement vous étiez mal fait, cacochyme, goutteux; tout cela n'a rien fait, elle a pris son parti.

ORGON.

Vous pouviez vous dispenser de lui dire cela.

ARISTE.

Sans doute. Je suis persuadé que l'esprit, la sagesse, la conduite, sont les seules qualités qui puissent plaire à Julie; et elle les trouve parfaitement rassemblées chez Orgon.

ORGON.

Écoutez donc, j'ai toujours été assez bien venu des femmes, moi. Mais elle ne m'a pas nommé : je suis d'ailleurs plutôt dans mon hiver que dans mon automne. Par cet homme mûr, n'entendrait-elle pas parler de vous, Ariste?

ARISTE.

De moi?

LISETTE.

Bon! S'il s'agissait de monsieur, il n'y a pas d'apparence qu'après tant d'entretiens secrets il l'ignorât. Qui plus est, je vous ai nommé, et on ne m'a pas démentie. Non, vous dis-je, c'est vous, monsieur Orgon : la bizarrerie de son étoile la fait déclarer pour vous.

ORGON.

Que diantre vous et Lisette venez-vous donc me conter ?

LISETTE.

Je n'y conçois rien.

ORGON.

Ni moi.

ARISTE, après avoir hésité.

Ni moi.

VALÈRE.

On vous expliquera aisément tout cela dans un moment; on vous l'expliquera. Eh bien ! notre cher oncle, êtes-vous anéanti, pétrifié ?

ORGON.

Il faut voir jusqu'au bout.

SCÈNE XXI.

JULIE, ARISTE, ORGON, VALÈRE, LISETTE.

JULIE, à Ariste.

Je ne puis m'empêcher de vous demander, monsieur, pour quelle fête on a assemblé ici ce nombre infini de musiciens ?

VALÈRE.

C'est moi qui les ai amenés, mademoiselle, pour célébrer le plus beau de nos jours; mais on me tient ici des discours étranges. Je vous prie d'éclaircir hautement le fait. On dit qu'un autre que moi est le héros de la fête. (En riant.) Ah ! rassurez-moi, de grâce...

ORGON.

Écoutons.

JULIE.

Les discours que l'on tient à présent me touchent peu. Je renonce à tout engagement. Mais il est vrai qu'un autre que vous avait quelque empire sur mon cœur.

ORGON, à part.

Ha, ha.

JULIE.

C'est un empire qu'il méprise; je ne prends plus le change sur sa conduite. La fierté et la modestie gardent également le silence.

ORGON, à part.

J'entends bien le reproche.

VALÈRE, à Julie.

Quoi ! déguiserez-vous toujours ce que vos yeux m'ont répété tant de fois, et ce que votre main vient de me confirmer ?

ORGON.

Chanson.

JULIE, à Valère.

A l'égard de la lettre, votre erreur est excusable. Aussi n'est-ce pas ma faute si elle vous a été envoyée. Cependant vous devez avoir vu clairement qu'elle n'était pas écrite pour vous.

ORGON, à Valère.

Cela est positif.

VALÈRE.

Voilà un petit caprice aussi bien conditionné, et poussé aussi loin. Oh ! qu'on me définisse à présent les femmes.

ORGON, à Valère.

Allez, allez, mademoiselle n'a point de caprices. (A Julie.) Vos attraits sont si brillants, adorable personne, et si fort au-dessus de tout ce que l'histoire et la fable nous vantent, qu'il n'était pas naturel qu'un homme de soixante et dix ans...

VALÈRE.

Qu'est-ce que dit mon oncle ? Est-ce qu'il perd l'esprit ?

ORGON, continuant.

Il était, dis-je, peu naturel qu'un homme septuagénaire regardât ces attraits comme un bien qui pût lui devenir propre ; mais de même qu'Éson fut rajeuni par les charmes de Médée, vos charmes enchanteurs...

VALÈRE.

Ah, miséricorde ! quoi, mon oncle a des prétentions ? Il y a de quoi mourir de rire.

JULIE, à Orgon.

L'âge même aussi avancé que le vôtre n'est point un défaut, selon moi, monsieur.

ORGON.

Vous êtes bien obligeante.

JULIE.

Mais ce n'est pas non plus un mérite assez recommandable,

pour qu'il me tienne lieu de l'inclination que je n'ai point pour vous.

ORGON.

Comment?

LISETTE.

Que veut dire ceci?

VALÈRE.

Cela est positif, mon oncle, et très-positif.

ORGON, à Julie.

Excusez mon erreur. (A part.) Cette fille-là a quelque chose d'extraordinaire.

VALÈRE, riant.

Ha, ha, ha.

ARISTE.

Ce que je vois, et le souvenir de ce qui s'est passé, me forcent à rompre le silence.

VALÈRE

Qu'est-ce que c'est?

ARISTE.

Ah! Julie, refusez donc aussi Ariste, qu'une passion sincère oblige à se jeter à vos genoux; qui jusqu'à présent n'a osé se livrer à un espoir trop flatteur, ni vous découvrir ses sentiments, parce qu'il se croit cent fois indigne de vous, mais qui de tous les hommes est le plus passionné.

VALÈRE, éclatant.

Ah, monsieur veut aller sur mes brisées! Mais, mais, l'aventure devient trop bouffonne.

LISETTE, à part.

Notre tuteur amoureux!

JULIE, à Ariste.

J'ai dit que je renonçais à tout engagement...

VALÈRE.

Oui. Et, dans le fond, il n'en est rien.

JULIE, à Ariste.

Je viens de refuser Orgon et Valère: l'un m'accuse de caprice, l'autre de singularité. (En souriant.) Un troisième refus m'attirerait, sans doute, un reproche plus sensible: j'accepte votre main, Ariste.

ARISTE.

C'est un bonheur inattendu, auquel je me livre tout entier.

ORGON.

Parbleu, j'en suis ravi, et pour cause.

LISETTE.

Qui s'en serait douté? Voilà de part et d'autre un amour bien discret.

ORGON.

Eh bien! mon cher neveu, êtes-vous content du personnage que vous m'avez fait jouer ici?

VALÈRE, à Orgon.

Que voulez-vous, monsieur, que je vous dise? le dépit a fait faire des choses plus extraordinaires. (Aux musiciens.) Mais, avancez, messieurs les musiciens, avancez; que la fête aille son train. Il y a dans tout ceci moins de changement qu'on ne se l'imagine.

ORGON.

Ma foi, je crois qu'après sa sottise il prend le meilleur parti; et je veux, comme lui, être du divertissement.

DIVERTISSEMENT.

Air chanté par Ariste.

La saine philosophie,
Sévère sur nos désirs,
Nous porte à passer la vie
Loin des turbulents plaisirs;
Mais les jeux, enfants de la tendresse,
Peuvent être admis dans sa cour;
Et je préfère la sagesse
Qui se pare des traits de l'Amour.

(On danse.)

VAUDEVILLE.

ARISTE.

Du jeune et malheureux Atys
Cybèle enviait la conquête.
Anacréon, aux cheveux gris,
De myrtes couronnait sa tête.
En vain un tendre sentiment
D'Hébé semble être le partage;
Tant qu'on respire on est amant,
L'amour est de tout âge.

ORGON.

Je suis si vieux : j'ai si longtemps
Près du beau sexe fait tapage,
Que je me croyais hors des rangs;
Mais, plus entreprenant qu'un page,
Dans le moment il m'a suffi
D'entendre parler mariage;
Mon cœur acceptait le défi.
L'amour est de tout âge.

LISETTE.

Je n'avais pas encor dix ans,
Qu'un espiègle du voisinage,
En dépit de ses surveillants,
Accourait pour me rendre hommage.

Que se passait-il entre nous?
Rien qu'un innocent badinage;
Mais, ô grand Dieu, qu'il était doux!
L'amour est de tout âge.

VALÈRE.

Si dans un cercle je parais,
La grande maman la plus sage
Gémit de n'avoir plus d'attraits,
La mère affecte un doux langage:
La fille à marier rougit,
Et laisse tomber son ouvrage;
Celle à la bavette sourit.
L'amour est de tout âge.

JULIE.

Le vieillard est plein de bon sens;
Mais il est jaloux et sauvage.
Si le jeune a des agréments,
Il est fou, bizarre et volage.
Qu'il est difficile, en ce temps,
D'avoir un époux qui soit sage!
S'ils peuvent l'être à quarante ans,
Le mien est du bon âge.

FIN DE LA PUPILLE.

LES ORIGINAUX,

COMÉDIE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉE EN 1737.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE.
LE MARQUIS, fils de la Marquise.
LE CHEVALIER.
LE SÉNÉCHAL, ignorant.
LE BARON, ivre.
FROSINE, médisante.
M. DE BRETANVILLE, faux brave.
M. BAMBINI, maître de langue.
M. PETITPAS, maître à danser.
UN LAQUAIS.
UN MAITRE D'HOTEL.

La scène se passe dans le cabinet du Marquis.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Les mesures que j'ai prises, madame, ont si bien tourné et le hasard m'a si bien servi, qu'assurément le marquis verra ici des originaux de toutes les espèces; et s'il est vrai que, pour bien sentir le ridicule de nos défauts, il soit nécessaire de les considérer dans les autres, je vous réponds qu'il pourra prendre aujourd'hui une leçon des plus complètes.

LA MARQUISE.

Il faut, chevalier, être aussi complaisant que vous l'êtes, pour vous donner tant de soins, et pour venir écouter sans cesse, de la part d'une mère, des plaintes qui devraient vous être indifférentes.

LE CHEVALIER.

Vos conversations ont un charme qu'en vérité, madame, je préfère sans peine à toute autre sorte de plaisir. Cependant il me semble que vous prenez la chose un peu trop à cœur. On ne peut,

après tout, reprocher au marquis votre fils que quelques traits de jeunesse qui ne doivent point détruire l'espérance que vous en aviez conçue.

LA MARQUISE.

Si vous aviez autant d'intérêt que moi à désirer qu'il fût parfait, vous verriez en lui ce que je crois y voir. Je vous l'ai déjà dit, chevalier, esclave de faux airs, adorateur des travers les plus outrés, il adopte si avidement les ridicules que nos jeunes gens mettent à la mode, qu'il semble que lui seul les aurait tous créés, si, pour le malheur de la société, on ne l'eût dès longtemps prévenu. Du ridicule au vice la pente est bien facile; et ce que vous appelez trait de jeunesse, n'est que trop souvent un mauvais présage pour les mœurs.

LE CHEVALIER.

Les exemples seront plus forts que toutes les leçons que l'on pourrait lui donner. La légère indisposition qui le retient ici est une occasion favorable. Il verra de sang-froid des ridicules que tous les jours l'ivresse où le jettent les plaisirs l'empêche d'apercevoir, et sera tranquille spectateur de scènes qui souvent ne lui ont paru aimables que parce qu'il en était le principal acteur.

LA MARQUISE.

Enfin, vous espérez donc....?

LE CHEVALIER.

Je crois avoir pris toutes les précautions nécessaires, et je vais songer à l'exécution : mais j'aperçois votre fils; ayez seulement soin, madame, de le déterminer à recevoir quelques visites, que vous lui direz être occasionnées par la nouvelle de son prochain mariage.

LA MARQUISE.

Il suffit.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, le jeune MARQUIS.

LE MARQUIS, sans voir sa mère.

Il faut se sauver, malgré qu'on en ait. Hortense me deviendra insupportable si son séjour ici dure encore quelque temps. Quoi! toujours des reproches, et exiger de ma part de la raison? Oh! parbleu, c'en est trop.

LA MARQUISE.

Vous faites en peu de mots, mon fils, votre éloge.

LE MARQUIS.

Ah! madame, il n'est pas bien de me surprendre de la sorte. Ne croyez point, je vous prie, que ce que vous avez pu m'entendre dire soit sérieux; vos ordres me sont trop chers, pour que je n'aie pas pour Hortense, et pour le mariage même, un respect et un amour infinis.

LA MARQUISE.

Du ton dont vous faites cet aveu, je ne le crois pas bien sincère.

LE MARQUIS.

Mais, à parler franchement, pourquoi vous plaisez-vous à avilir vous-même votre ouvrage? Que vaudrai-je de plus quand je serai au nombre des maris? Le lien conjugal me rendra le plus lugubre personnage du monde; et j'ai l'honneur de vous assurer d'ailleurs que, de bon compte, je sais trente personnes qui se tiendront fort offensées de me voir prendre un engagement.

LA MARQUISE.

Je crois ces personnes-là fort délicates en sentiments.

LE MARQUIS.

Assurément.

LA MARQUISE.

Oui, mon fils, je le crois, le mauvais choix de ces personnes si délicates est cependant au rang des défauts que j'ai à vous reprocher.

LE MARQUIS.

A moi des défauts?

LA MARQUISE.

Croyez-vous donc n'en point avoir?

LE MARQUIS.

Non pas, madame; je sais que communément chacun a les siens.

LA MARQUISE.

Ce serait grand hasard que les vôtres vous eussent échappé: car, à vous parler aussi avec franchise, vous êtes, mon fils, emporté, intempérant, peu instruit; votre maître de langue italienne dit que vous ne faites aucun progrès; votre maître à danser vous néglige: ajoutez à cela, indiscret, orgueilleux, volage, moqueur et médisant.

LE MARQUIS.

La peinture est un peu chargée, ce me semble; mais il y a plusieurs de ces défauts-là que je serais fâché de ne point avoir. Par exemple, médisant?

LA MARQUISE.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Il faut l'être, madame.

LA MARQUISE.

Il faut l'être?

LE MARQUIS.

N'en doutez point. Comment être reçu dans le monde, si vous ne savez pas médire agréablement? Quelle ressource aurez-vous pour plaire? Comment faire sa cour à quelqu'un? Est-il possible d'élever les uns sans rabaisser un peu les autres? La médisance est une ombre au tableau, et c'est elle qui fait valoir presque toutes les louanges que nous donnons.

LA MARQUISE.

Et ces nuits où triomphe l'ivresse?...

LE MARQUIS.

Ne parlez point d'ivresse, madame; si elle m'avait jamais surpris, je vous jure que ce n'aurait point été mon dessein : j'étudie avec trop de soin tout ce qui peut me former. Je bois beaucoup, mais je bois bien : et l'on m'a assuré qu'incessamment je pourrais tenir tête au buveur le plus aguerri.

LA MARQUISE.

La belle étude!...

LE MARQUIS.

Cette étude-là? elle peut être plus utile que celle que l'on fait de tant de vieilles morales et de tant de préceptes rebattus. Il faut connaître le monde, madame, et...

LA MARQUISE.

La connaissance du monde vous est sans doute nécessaire. Mais, monsieur, quand vous entrez dans ce monde, dépourvu de principes et de lecture, l'apprentissage que vous y faites est bien dur, et ce monde vous connaît et vous juge souvent bien plus tôt que vous ne le connaissez. Mon fils, quelque chose que vous disiez, j'ose me flatter que votre mariage avec Hortense se terminera incessamment; je vous prie même de ne pas refuser les visites que la

nouvelle de ce mariage ne manquera pas de vous attirer aujourd'hui. Je vous laisse. Voici des livres avec lesquels je voudrais bien que vous pussiez vous entretenir.

LE MARQUIS, lui baisant les mains.

On ferait assurément pour vous plaire des choses plus difficiles.

(Il la reconduit.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, seul.

Mon mariage avec Hortense? Je fais vœu, morbleu, de n'en rien faire. Vous n'avez qu'à écouter une mère, vous deviendrez un joli garçon!

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, annonçant.

Monsieur le chevalier, et monsieur de Bretanville.

LE MARQUIS.

Monsieur de...?

LE LAQUAIS.

Bretanville.

LE MARQUIS.

Ils peuvent entrer quand ils voudront.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, M. DE BRETANVILLE, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

Monsieur le marquis, voici monsieur de Bretanville que je vous présente, dont j'ai fort connu et fort estimé le père; c'était assurément un excellent juge. (On se salue.) Monsieur n'a pas embrassé la même profession, comme vous voyez, et il est venu me consulter ici sur une affaire qui lui est survenue; mais, quoique j'aie servi pendant quinze ans, j'avoue que sur le point d'honneur il y a certain cérémonial, certaines pratiques dont je n'ai pas fait une étude bien profonde : j'ai cru que vous pourriez en être mieux instruit que moi, et que vous voudriez bien aider monsieur de vos conseils.

LE MARQUIS.

C'est m'obliger assurément. Je dirai naturellement à monsieur ce que je pense sur son affaire.

M. DE BRETANVILLE, assis.

Avant tout, messieurs, il faut convenir que la bravoure est une belle chose!

LE MARQUIS.

C'est assurément la vertu des grandes âmes; et on peut dire qu'il se trouve des occasions où elle est aussi utile que glorieuse.

M. DE BRETANVILLE.

Oh! belle, monsieur, belle! Est-il rien de comparable à la fermeté d'un homme que jamais les dangers les plus pressants n'ont pu épouvanter; qui, toujours prêt à parer ou à porter des coups mortels, ose se vanter de n'avoir jamais plié devant personne?

LE CHEVALIER.

Je fais aussi grand cas de la bravoure, mais quand elle est réglée, et suivant l'objet qu'elle se propose. Par exemple, je souhaiterais qu'avec la fermeté que fait paraître monsieur de Bretanville, il se fût mis dans le service.

M. DE BRETANVILLE.

Tout beau, monsieur, le combat singulier fut de tout temps la pierre de touche du vrai brave.

LE MARQUIS.

Il est certain que le combat d'homme à homme est de tous le plus périlleux.

M. DE BRETANVILLE.

Le plus périlleux sans doute, et le plus excellent : c'est là que l'adresse, l'agilité du corps, la présence d'esprit, le coup d'œil, sont mis en usage. Que peuvent, dites-moi, les plus beaux faits d'armes contre un coup de canon? il n'y a pas de parade à cela.

LE CHEVALIER.

Je vous entends; mais vous conviendrez que d'un côté l'objet est bien plus grand que de l'autre, et qu'il y a quelque chose de plus généreux à venger sa patrie par devoir, qu'à venger une injure personnelle par ressentiment.

M. DE BRETANVILLE, faisant comme s'il poussait une botte.

Rien n'est au-dessus de cela : ah!

LE MARQUIS.

Ma foi, monsieur le chevalier, qui est lent à venger une injure

personnelle est quelqu'un de bien équivoque quand il s'agit des intérêts de sa patrie.

LE CHEVALIER.

La faiblesse et l'extrême vertu peuvent quelquefois avoir la même apparence; mais ne pourrait-on pas trouver des hommes aussi redoutables aux ennemis de la patrie que faciles à pardonner à leurs ennemis particuliers? et ne serait-ce pas le comble de l'honneur et de la raison?

M. DE BRETANVILLE, poussant une autre botte.

On ne peut rien comparer à ceci : ah!

LE CHEVALIER.

Pour moi, si monsieur de Bretanville s'en tenait à mon avis, il chercherait à accommoder l'affaire qu'il vient consulter aujourd'hui. Je ne conseillerai jamais à personne de risquer sa vie et sa fortune pour une gloire fort douteuse, et qui n'existe que dans notre imagination.

M. DE BRETANVILLE, faisant une feinte.

Vous avez encore ceci : ah! ah!

LE MARQUIS.

Votre sang-froid, monsieur le chevalier, me désespérerait en vérité. (Haussant la voix et frappant du pied.) Eh! morbleu, pourquoi donc...?

M. DE BRETANVILLE, mettant la main à son épée.

Qu'est-ce?

LE MARQUIS, à M. de Bretanville.

Ce n'est rien. (Au chevalier.) Pourquoi donc attaque-t-on votre réputation quand vous n'acceptez pas?...

LE CHEVALIER.

Hé! monsieur, point de colère; et croyez que par mon sentiment je ne prétends point réformer celui des autres.

LE MARQUIS.

Respectons, croyez-moi, des usages que la nécessité a établis, et venons, s'il vous plaît, à l'affaire de monsieur.

M. DE BRETANVILLE.

Messieurs, quel parti pensez-vous que doit prendre un homme qui, amoureux d'une demoiselle, a longtemps fréquenté dans une maison, et qui trouve en son chemin quelqu'un qui se licencie jusqu'à lui défendre de continuer ses visites?

LE MARQUIS.

Le procédé est vif.

LE CHEVALIER.

Quand on est bien amoureux, cela n'est pas facile à digérer.

M. DE BRETANVILLE.

Aussi n'est-il pas douteux que j'en tirerai raison.

LE MARQUIS.

Je ferais comme vous.

LE CHEVALIER.

Je ne sais trop quel parti je prendrais.

M. DE BRETANVILLE.

Mais ce n'est pas là la grande question. Comme celui de qui j'ai reçu l'insulte est extrêmement vieux et cassé, et qu'à peine il peut se tenir sur ses jambes; avant que de lui demander qu'il me satisfasse, je veux savoir si je suis absolument obligé de lui faire quelque avantage, comme, par exemple, de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

LE CHEVALIER.

S'il est effectivement vieux, je crois que cela rendrait la partie plus égale.

LE MARQUIS.

Mais il faut qu'un homme aussi infirme que vous le dépeignez soit bien téméraire pour oser entrer en rivalité avec vous, et pour vous défendre de fréquenter dans cette maison?

M. DE BRETANVILLE.

Il n'y a point de rivalité.

LE MARQUIS.

Quoi! il ne compte pas épouser?

M. DE BRETANVILLE.

Point du tout.

LE MARQUIS.

Dans quelle vue vous insulte-t-il donc, s'il n'a pas sur celle que vous aimez quelque dessein?

M. DE BRETANVILLE.

Il ne peut pas en avoir.

LE MARQUIS.

Il ne peut pas en avoir?

M. DE BRETANVILLE.

Eh non! il est le père de celle que j'aime.

LE MARQUIS.

Le père!

M. DE BRETANVILLE.

Oui. Imaginez-vous un homme qui, un beau matin, me vient bercer de mauvaises raisons, et qui me fait entendre qu'il faut rompre tout commerce.

LE CHEVALIER.

Je réfléchis sur votre question; et, à votre place, je ne sais si je lui ferais la grâce de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

M. DE BRETANVILLE.

Je ne crois pas y être absolument obligé; mais cela se peut faire par déférence pour le père d'une personne que l'on estime.

LE CHEVALIER.

Je ne sais que vous dire.

LE MARQUIS.

Le père! Mais, monsieur de Bretanville, les statuts de la bravoure engagent-ils à une pareille querelle? Un père n'est-il pas le maître de sa fille? et, sans vous insulter, ne peut-il pas vous empêcher de la voir?

M. DE BRETANVILLE.

Examinez bien la chose; vous conviendrez qu'il y a insulte, et que la querelle est bien faite.

LE CHEVALIER, paraissant rêver.

Les avis pourraient être partagés.

M. DE BRETANVILLE, au chevalier.

Ils ne peuvent point l'être, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Il me semble avoir entendu décider...

M. DE BRETANVILLE.

Non. Tous les avis se réunissent là-dessus; et j'ai l'honneur de vous assurer... Ah! je suis au désespoir.

LE CHEVALIER.

De quoi?

M. DE BRETANVILLE.

Je crois que ce qui vient de m'échapper est une espèce de démenti que je vous ai donné.

LE CHEVALIER.

A moi?

LE MARQUIS.

Comment?

M. DE BRETANVILLE se levant.

Oui, monsieur, je vois bien que j'ai eu le malheur de vous donner un démenti.

LE MARQUIS.

Vous vous moquez, monsieur de Bretanville.

M. DE BRETANVILLE.

Pardonnez-moi, le démenti y est : toutes les excuses que je pourrais faire à monsieur ne seraient pas suffisantes. Je suis dans le cas de lui en faire une réparation dans les formes.

LE CHEVALIER, à part.

Je n'avais pas compté sur celui-là.

LE MARQUIS, à M. de Bretanville.

Je vous dis, parbleu, que vous rêvez; et...

M. DE BRETANVILLE.

Non, ne me flattez point, de grâce. Monsieur était ami de feu mon père, et est d'ailleurs trop estimable pour que je manque à ce que je lui dois, et pour que je balance à lui en donner satisfaction. Il n'a qu'à avoir la bonté d'indiquer le lieu et le temps.

LE CHEVALIER.

Puisque je suis offensé, je compte que monsieur le marquis voudra bien me laisser faire; et voici le lieu et le temps que je choisis...

(Il met l'épée à la main, et tombe sur M. de Bretanville, qui met aussi l'épée à la main.)

LE MARQUIS.

Je ne souffrirai pas une pareille incartade. Arrêtez donc, il y a de l'extravagance.

(Ils se battent pendant quelque temps, jusqu'à ce que le marquis vient à bout de les séparer.)

M. DE BRETANVILLE, ayant remis son épée.

Tout aurait pu se passer un peu plus dans les règles; mais je crois que je viens de réparer suffisamment ma faute. Adieu, messieurs; votre décision est donc qu'à la rigueur je ne suis point obligé de lui faire aucun avantage.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Quel original m'avez-vous donc amené?

LE CHEVALIER.

Je n'imaginais pas, je vous l'avoue, qu'il porterait la folie jusqu'à ce point; mais je le connaissais pour un faux brave, et je ne me repentirais point de l'avoir fait paraître devant vous, si vous sentiez le ridicule d'une certaine espèce de bravoure dont je vous ai ouï souvent faire l'apologie.

(Il rentre.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, seul.

Moi, faire l'apologie d'un travers aussi impertinent! Serait-il possible que j'eusse quelque ressemblance à ce que je viens de voir? Si cela était, je serais bien haïssable. Mais que vois-je? c'est le baron, je pense.

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON, ivre.

Oui, mon ami, c'est moi-même.

LE MARQUIS, le regardant.

Comment! je crois qu'il est ivre. Ah! il est adorable, il est charmant.

LE BARON.

Il y a huit jours que c'était ton tour; c'est aujourd'hui le mien... Mais, il ne faut pas mentir... j'ai passé une des plus jolies nuits... Hé bien! rien n'est plus commode; vous vous trouvez le matin tout habillé, et vous êtes tout porté pour faire vos affaires.

LE MARQUIS.

Quoi! depuis vingt-quatre heures tu ne t'es pas couché?

LE BARON.

Me coucher? Non, je sais trop ce que je te dois. Embrasse-moi, mon ami! Comme j'allais me mettre au lit chez le président où la

scène s'était passée, il m'est revenu... par ma foi, je ne sais pas par qui, ni comment... bref, j'ai su que tu étais indisposé : j'ai dit... : Il faut absolument que je le voie, car j'ai pour toi une estime tout à fait cordiale.

LE MARQUIS.

Je te suis obligé. Mon indisposition est peu de chose.

LE BARON.

Dans ces changements de saison-ci, c'est le diable ; vous ne pouvez pas avoir un moment de santé.

LE MARQUIS.

Il n'y a que lui pour ces choses-là, pour pousser une partie de plaisir jusqu'à l'extrémité. Il ne faut pas demander si vous étiez bonne compagnie, si les propos ont été délicieux, et s'il y a eu bien des rasades versées.

LE BARON.

Cela est innombrable. Mais laisse-moi, je te prie, un moment. Ne me parle pas.

LE MARQUIS.

Que je ne te parle pas?

LE BARON, d'un air riant.

Non. Tel que tu me vois, j'ai du chagrin.

LE MARQUIS.

Toi, du chagrin?

LE BARON.

Oui, mon ami ; j'en ai tant... que j'en crève.

LE MARQUIS.

Où diable le chagrin va-t-il se loger avec toi? Il a sûrement affaire à forte partie.

LE BARON.

Je voudrais te pouvoir conter tout cela par ordre ; mais il y a un peu de confusion. Il faut que je te quitte.

LE MARQUIS, le retenant.

Qu'est-ce que c'est?

LE BARON.

Tu sais bien l'homme avec qui j'étais tous les jours?

LE MARQUIS.

Qui? Léandre?

LE BARON.

Léandre.

LE MARQUIS.

Il devait, ce me semble, te faire avoir l'agrément...

LE BARON.

Lui-même. Il était du souper.

LE MARQUIS.

Te serais-tu brouillé avec lui?

LE BARON.

Pas autrement. Il s'est mis dans la tête de nous éclaircir une certaine anecdote que tout le monde ne sait pas, je puis dire cela. Je lui ai représenté fort poliment que je ne croyais pas que la chose fût tout à fait comme il nous la donnait; il m'a répliqué aussi fort poliment qu'il en était très-bien instruit; j'ai insisté avec la même politesse : de façon que de politesse en politesse, je lui ai fait voler mon assiette à la tête.

LE MARQUIS.

Ciel!

LE BARON.

Oui. Heureusement que la colonne d'air... la colonne, tu entends bien?

LE MARQUIS.

Et quelle a été la suite?

LE BARON.

La suite? Il y a eu un grand bruit, on a couru aux armes; (en riant :) nous devions nous égorger cent fois pour une; mais je ne sais par quel enchantement tout a été pacifié, et nous nous sommes retrouvés tous le verre à la main. Voilà qui est admirable, cela, par exemple?

LE MARQUIS.

Et tu penses qu'il n'aura point de ressentiment de ce procédé?

LE BARON.

J'ai quelque soupçon que cela le refroidira à mon sujet.

LE MARQUIS.

Pour moi, je le crois fort.

LE BARON.

Que veux-tu? tous les moments ne peuvent pas se ressembler... Le plaisir a ses révolutions... et les choses d'ici-bas...

LE MARQUIS.

Voilà une affaire fâcheuse.

LE BARON.

Point du tout. *Verba volant*, mon ami.

LE MARQUIS.

Il est à souhaiter...

LE BARON, chantant.

Que servent les faveurs que nous fait la fortune?

Tu es mon roi, tu me tiens lieu de tout. Que je t'embrasse mille fois...

LE MARQUIS.

C'est fort bien. Mais en vérité, baron, je crois que tu devrais éviter de boire.

LE BARON.

Éviter de boire? Ah! ne hasarde plus de ces discours-là, marquis; car tu te ferais siffler de tout le monde. Adieu. Je vais me jeter dans ma chaise. Ah! la belle nuit, l'aimable nuit! ah, la charmante nuit! (Il sort.)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, seul.

Voilà qui est affreux! il est épouvantable qu'un garçon naturellement si sociable et si doux se soit emporté jusqu'à cet excès.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, annonçant.

Votre maître de langue italienne.

LE MARQUIS.

Qu'il entre.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, M. BAMBINI.

LE MARQUIS.

Ah! buon giorno, signor Bambini. Sono molto contento di vedervi.

BAMBINI.

Comment diable! mais voilà une phrase parfaitement bien faite et bien prononcée : *Sono molto contento di vedervi.* Eh bien, monsieur, vous voyez pourtant ce que c'est que d'avoir un maître qui est plus occupé d'avancer ses écoliers que de prolonger ses leçons.

LE MARQUIS.

Ma mère, cependant, me reproche tous les jours que je ne fais pas de progrès.

BAMBINI.

Vous me surprenez. Quand elle vous fera ce reproche, il faut lui dire, avec ce respect qu'un fils bien né ne doit jamais perdre devant celle qui lui a donné l'être, et qui lui a prodigué ses soins maternels depuis sa tendre enfance, qu'il était tout petit, tout petit, tout petit... perquoi, monsiou, je ne vous montre pas seulement la langue italienne, ma je me permets d'y prendre quelques préceptes d'une saine morale. Je lui dirais donc : Ma tendre mère, *che va piano va sano, che va sano va lontano.* Ce petit adage italien lui fera voir qu'elle se trompe.

LE MARQUIS.

Je vous assure que je profiterai de vos avis.

BAMBINI.

Çà, voyons; commençons la *vostra lezione. Dove vos cahiers.*

LE MARQUIS.

Oh! ma foi, je ne sais pas où tout cela est fourré.

BAMBINI.

Eh bien! voyons, prenons du papier pour en faire un autre.

LE MARQUIS.

Du papier? en voilà un gros rouleau dans votre poche.

BAMBINI.

Ceci, ça n'est pas du papier : c'ést un cornet de macaroni que je porte à un de mes écoliers, perquoi depuis quelque temps je fais un petit commerce de macaronis, de lasagnes, de mortadella, *della polenta, di maraschino verdolino,* de *parmigiano* et de saucissons de Bologne. Je vous prierai d'en faire part à vos connaissances : et si vous souhaitez, je vous en ferai aussi une petite provision, si vous aimez les macaronis.

LE MARQUIS.

Vous me ferez grand plaisir : je les aime beaucoup.

BAMBINI.

Allons, prenons votre grammaire. Voilà du papier, faites-vous un petit cahier. A quoi en sommes-nous restés la dernière fois?

LE MARQUIS.

A la conjugaison.

BAMBINI.

Non-seulement je vous en ferai avoir d'excellents, véritables napoli, et jé vi vi enseignerai la manière de les accommoder. Prenez la plume, écrivez. *Amarvi*, *lodarvi*, *stimarvi*. Perquoi, monsieur, il y a quantité de gens à Paris qui ont du macaroni, mais qui ne savent point l'apprêter. Avez-vous écrit?

LE MARQUIS.

Oui : *amarvi*, *lodarvi*, *stimarvi*.

BAMBINI.

Ajoutez du parmesan, perquoi sans parmesan il n'y a point de bon macaroni. Indicatif présent. On les fait cuire à l'eau; mais au bouillon ils sont plus délicats, attendu qu'à l'eau... Imparfait. Quand votre macaroni est bien cuit, vous mettez un lit de macaroni, un lit de parmesan, quantité suffisante de beurre... Parfait défini. Si vous y mettez du jus...

LE MARQUIS.

Mais, monsieur Bambini, vous m'avez promis de me faire traduire.

BAMBINI.

Doucement, monsieur; il faut d'abord bien connaître vos conjugaisons et tous les diminutifs de la langue, car elle est très-riche. Vous autres Français, vous êtes obligés de périphraser continuellement, de surcharger d'adjectifs; vous dites un grand chapeau... En italien, monsieur, vous avez *cappel* et *cappellone* : c'est comme qui dirait un parapluie sur la tête. *Cappellino*, ce sont des petits chapeaux que vous voyez, que toutes les femmes nouent sous le menton... Et vous ne laissez pas trop votre macaroni sur le feu. *Cappellacio*, tenez, monsieur (lui montrant son chapeau), cela dit tout.

LE MARQUIS.

Mais, monsieur Bambini, un mot que je ne trouve point dans la langue italienne, qui est, comme vous dites, très-riche, c'est le mot *joli*.

BAMBINI.

Vous avez *molto ragione, signor*. Perquoi ce matin nous avons fait un déjeuner à trois maitres de langues, et nous avons cherché à accaparer ce mot *joli*, que nous ne trouvons dans aucune langue, et qui est vraiment national; car cette nation savante, valeureuse, philosophe, aimable, polie, ne peut pas se formaliser de ce qu'on

dit, Cette jolie nation ; car ce mot *joli*, vous l'employéz au féminin et au masculin. On dit : C'est un joli homme. Cela ne veut pas dire qu'il ait cinq pieds six pouces, qu'il soit blond ou brun ; il est joli. On dit, Voilà une jolie femme ; et ici nous disons : Voilà de jolies femmes. On dit, Voilà un joli vin ; et quand je vous aurai accommodé ces macaronis, vous direz : Voilà de jolis macaronis... Ah ! çà, voilà une bonne leçon ; il ne faut pas trop fatiguer la mémoire. Prenez-en souvent comme ça, et vous traduirez Pétrarque, l'Arioste et le Tasse avant peu. Tenez, voilà l'heure du dîner ; voulez-vous que je passe à l'office et que je vous accommode ce cornet de macaronis ? Nous les conjuguerons ensemble à dîner.

LE MARQUIS.

Volontiers : mais à condition que vous nous ferez un sonnet là-dessus.

(Bambini dit, Un sonnet ! et sort.)

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, seul.

Quel original ! que de maîtres à Paris lui ressemblent, et montrent à leurs écoliers tout autre chose que ce que leur état les oblige d'enseigner !

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, FROSINE.

LE MARQUIS.

Eh ! c'est toi, ma chère Frosine ! Que ne te faisais-tu annoncer plus tôt ?

FROSINE.

J'ai attendu que monsieur le marquis fût seul, pour le prier de me rendre un grand service.

LE MARQUIS.

Volontiers : de quoi s'agit-il ?

FROSINE.

Je sais avec quelle facilité vous faites des couplets ; je fus témoin de l'attendrissement de toute l'assemblée, quand vous chantâtes ceux que vous fîtes à la fête de madame votre mère. C'est demain celle de ma nouvelle maîtresse ; et si monsieur le marquis voulait lui peindre ma reconnaissance, mon attachement, et le

désir que j'aurais de passer ma vie auprès d'elle, il ajouterait à toutes les bontés dont il ne cesse de m'honorer.

LE MARQUIS.

Ce serait avec plaisir; mais je connais peu ta nouvelle maîtresse. Que veux-tu que je dise de madame la comtesse ? à moins que tu ne me donnes quelque connaissance de ses goûts, de son caractère, de ses vertus, de son esprit.

FROSINE.

Très-volontiers, monsieur. D'ailleurs, je ne vous demande que deux ou trois couplets; une attention de ma part.

LE MARQUIS.

Eh bien, nous dirons qu'elle ajoute au bonheur de son époux...

FROSINE.

Oh! monsieur, ne parlez pas de cela, je vous prie! Je suis témoin tous les jours de scènes affreuses : elle est jalouse et colère, elle croirait... Oh!... non... non... Que les couplets soient jolis, et vous pouvez...

LE MARQUIS.

Parlons de sa tendresse maternelle; les soins qu'elle donne à l'éducation de sa fille.

FROSINE.

Monsieur veut rire ? La pauvre enfant est abandonnée. Oh ! elle est trop coquette pour songer à donner des maîtres à sa fille : elle dit que cela coûte trop, qu'ils sont trop chers. Si, dans la pension où elle était il y a deux ans, on ne lui avait pas appris à lire et à écrire, le mauvais exemple que sa mère lui donne, c'est tout ce qu'elle apprendrait auprès d'elle. Mais que les couplets...

LE MARQUIS.

Que me dis-tu ? Quoi ! sa mère est...

FROSINE.

Joueuse, coquette, dépensière, acariâtre... Mais vous pouvez toujours faire quelques petits couplets, jolis, gais. Moi, je suis bien aise de me l'attacher : elle est riche; et d'ailleurs vous avez tant de facilité ! Tenez, vous n'avez qu'à prendre la plume.

LE MARQUIS.

Nous pouvons chanter sa générosité, dire qu'elle sait adoucir les désagréments de la servitude par ses bienfaits; qu'elle a de vieux serviteurs qui depuis longtemps...

FROSINE.

Gardez-vous-en bien! elle change de domestiques tous les huit jours : elle a pris trois cochers dans un mois. Personne n'y peut tenir; il faut ma patience et mon désintéressement, car elle est avare à tel point : tenez... crêpes, rubans, gazes, robes, elle fait tout reteindre, reblanchir, retourner, et revend en cachette ce qu'elle ne peut plus faire servir. Mais que les couplets soient tendres, doux : vous avez tant d'esprit!

LE MARQUIS.

Mais, Frosine, que diable veux-tu que je fasse et que je dise sur une femme qui n'est ni bonne mère ni tendre épouse, et mauvaise maîtresse, avare, méchante? A-t-elle au moins des amis? l'amitié pourrait fournir à des couplets de sentiment.

FROSINE.

Oh! pour des amis, elle n'en a point : elle dit du mal de tout le monde; aussi ne l'épargne-t-on pas. Mais, je vous en prie, ne me refusez pas quelques couplets gais, aimables, tels que vous les faites.

LE MARQUIS.

Et sur quoi? Au moins, aime-t-elle la table? la bonne chère? le bon vin? Est-elle gourmande? quelques couplets bachiques pourraient...

FROSINE.

Bachique et gourmande! Ah! grand Dieu, voilà bien madame la comtesse. Bachique et gourmande! mais quel esprit, quelle sagacité! Bachique et gourmande! mais vous êtes sorcier : en cent mille ans personne n'eût jamais trouvé cela. Bachique et gourmande! Les couplets seront délicieux. Que je vous remercie, monsieur le marquis! Vous savez que je ne dis jamais de mal de mes maîtres, que je ne cherche qu'à les louer, à les fêter, à les chanter; et je viendrai ce soir chercher mes couplets. Bachique et gourmande! quel homme vous êtes! Oh! bachique!... ma reconnaissance... Ah! gourmande est..... ha.. ha... sans bornes, divin, délicieux... A ce soir. Ah! que je suis heureuse, que je suis heureuse! Bachique et gourmande!

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, seul.

Je n'en reviens pas. Voilà pourtant le monde : il faut tous les

jours prodiguer la louange et chanter les vertus de ceux qui en ont le moins. Oh ! pour cette fois, je jure que madame la comtesse bachique et gourmande se passera de mes couplets.

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL.

Monsieur, votre très-humble serviteur. Vous ne me remettez peut-être pas ? Je viens pourtant très-souvent rendre mes devoirs à madame la marquise votre mère.

LE MARQUIS.

Je me souviens parfaitement d'avoir eu l'honneur de voir monsieur le sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

Pour vous, on vous trouve rarement, soit ici, soit à la ville. vous êtes un coureur... qui courez toujours.

LE MARQUIS.

Hélas ! c'est souvent malgré moi.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi qu'il en soit, je viens vous faire mon compliment sur votre mariage, si tant est qu'on en doive faire sur une pareille matière.

LE MARQUIS.

Cela est fort équivoque, entre nous.

(Il fait signe au sénéchal de s'asseoir.)

LE SÉNÉCHAL.

Après vous, s'il vous plait. Qu'est-ce donc que vous faisiez là ? Vous étiez dans la lecture ?

LE MARQUIS.

Ah ! je n'y étais pas bien profondément, je vous jure.

LE SÉNÉCHAL.

Je le crois bien. Quels bouquins sont-ce là ?

LE MARQUIS, d'un air moqueur.

L'Histoire de France, Télémaque.

LE SÉNÉCHAL.

Té-lé-maque, maque ? Qu'est-ce que ce Télémaque ?

LE MARQUIS.

Eh ! que voulez-vous que je vous dise ? C'est un malheureux qui cherche son père par terre et par mer. Je me souviens d'en avoir

lu le premier livre il y a trois ans. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de Télémaque dans vos études?

LE SÉNÉCHAL.

Mes études? Oh! ma foi, je n'ai jamais voulu me fatiguer l'imagination de tout cela : je n'aime point ce qui me gêne. L'an passé, quand je fus reçu dans ma charge, il me fallait réciter un discours qui avait de grands mots qui m'embarrassaient. Ma foi, je dis tout haut : Que celui qui l'a fait le récite lui-même, s'il veut : pour moi, je n'en ferai rien.

LE MARQUIS.

Il faut dans de semblables occasions parler de tête, monsieur. Rien n'est si plat qu'un discours préparé.

LE SÉNÉCHAL.

Oui ; mais il faut fourrer là du latin à tort et à travers; et vous entendez bien que... Est-ce que vous parlez latin, vous?

LE MARQUIS.

Que le ciel m'en préserve!

LE SÉNÉCHAL.

Ma foi, c'est bien assez de parler correctement sa langue ; et je connais mille gens qui ne se soucissent pas d'en savoir davantage.

LE MARQUIS.

(A part.) Soucissent!... Vous êtes marié depuis peu, je pense? Avez-vous trouvé un parti riche?

LE SÉNÉCHAL.

Pas extraordinairement. C'est une famille qui s'est réfugiée en France, et qui est originairement de province.

LE MARQUIS.

De province?

LE SÉNÉCHAL.

Oui, c'est un roman que tout cela; et le grand-père de ma femme était, je crois... bourgmestre en Espagne.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE SÉNÉCHAL.

En Espagne ou dans un autre endroit, je ne vous l'assurerai pas. Elle a aussi des parents en Angleterre, qu'elle me presse beaucoup d'aller voir. Elle prétend qu'en s'embarquant à une certaine ville, c'est un fort petit voyage; mais, ma foi, si j'y vais, j'aime mieux

être plus longtemps en chemin, et aller par terre; car je crains les rivières comme le diable.

LE MARQUIS.

Vous ne pouvez, ce me semble, jamais arriver en Angleterre que par mer ?

LE SÉNÉCHAL.

Tout comme il vous plaira. Mais après tout je ne crois pas qu'on m'y voie. Il y a des dangers par terre comme par mer, et il faut, je pense, de ces côtés-là, passer par de certains endroits où les hommes sont tout à fait sauvages.

LE MARQUIS.

Où avez-vous trouvé cela?

LE SÉNÉCHAL, prenant un air suffisant.

Comment donc? ne savez-vous pas qu'il y a des gens, comme les Turcs, par exemple, qui égorgent les hommes, et qui les mangent?

LE MARQUIS.

Il y a de ces gens-là; mais ce n'est assurément ni dans l'Europe ni dans l'Asie.

LE SÉNÉCHAL.

Peut-être est-ce dans la Bohême : il se peut bien que je me trompe. Mais laissons là les choses savantes, et changeons de conversation. Êtes-vous content d'épouser celle qu'on vous destine?

LE MARQUIS.

Je l'aimerais volontiers, monsieur le sénéchal; mais je vous avoue que de s'engager pour toute sa vie à une seule personne qui vous désespère, et qui se croit en droit de se venger si vous rendez quelque hommage ailleurs, c'est porter un joug bien rigoureux et se mettre dans des entraves bien étroites.

LE SÉNÉCHAL.

Eh! morbleu, pourquoi ne nous est-il plus permis d'épouser plusieurs femmes? Que ne sommes-nous nés il y a... deux ou trois cents ans? Nous en aurions eu tant que nous aurions voulu.

LE MARQUIS.

Deux ou trois cents ans? Vous vous moquez.

LE SÉNÉCHAL.

Comment?

LE MARQUIS.

Votre chronologie n'est pas plus exacte que votre géographie.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi donc? n'y a-t-il pas eu un temps où il était permis d'avoir plusieurs femmes?

LE MARQUIS.

Je ne me rappelle pas positivement par quelle loi ni dans quel temps cela était permis; mais, sur mon honneur, je n'ai de ma vie entendu choses pareilles à toutes celles que vous me dites.

LE SÉNÉCHAL.

Ma foi, je ne m'en souviens pas non plus; mais c'est le bon sens qui dicte toutes ces choses-là. Adieu : je vais retrouver madame votre mère; nous allons voir à quoi nous nous amuserons. Elle m'a déjà proposé plusieurs sortes de jeux, mais je n'en sais aucun : heureusement que j'ai la conversation assez amusante. Au revoir, monsieur le marquis.

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, seul.

Cet homme-là est cruellement ignorant! disons plutôt qu'il est sot. Quand un homme de cette espèce aurait lu tous les livres du monde, il n'en parlerait pas mieux. Mais n'importe, je sens que ma mère a raison : il est impossible de justifier tous les ridicules que je viens de voir; et je dois suivre ses conseils, épouser Hortense, et quitter un genre de vie qui ferait à la fois son malheur et le mien.

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, qui entend les derniers mots.

Il me paraît que notre stratagème a fait quelque effet sur lui... Mon fils, je vous annonce un dîner charmant, une fête...

LE MARQUIS.

Ah! madame, la plus belle pour moi sera de pouvoir, par mes regrets, obtenir le pardon des travers qui ont pu justement vous irriter contre moi; de n'être plus opposé à moi-même, de me dégager de tout ce qui m'éloignait de vous, de vous rendre enfin un fils qui, longtemps victime des faux airs, n'a jamais cessé un instant de vous adorer; d'épouser Hortense, et mériter sa tendresse et la vôtre.

LA MARQUISE.

Hortense est généreuse, mon fils, elle oublie le passé. Je l'attends : le chevalier s'est chargé de l'amener avec ses parents ; ce soir nous signerons...

LE MARQUIS.

Ah ! ma mère ! que de bontés ! Oui, je vous devrai mon bonheur ; et c'est en faisant celui d'Hortense que je pourrai reconnaître tant de bienfaits.

SCÈNE XVIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Votre maître à danser.

LA MARQUISE.

Ah ! qu'il revienne : mon fils ne prendra pas sa leçon aujourd'hui.

LE LAQUAIS.

Je ne le crois pas en état d'en donner, madame ; il est en grand deuil, et paraît pénétré de chagrin. Il demande à présenter ses respects à monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Madame, permettez-vous ?

LA MARQUISE.

Faites entrer. Vous faites très-bien, mon fils : il faut toujours avoir pour les artistes les égards...

SCÈNE XIX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, M. PETITPAS.

LA MARQUISE.

Eh ! mon Dieu, monsieur Petitpas, quel événement malheureux est la cause... ?

PETITPAS.

Hélas ! madame, le plus cruel qui puisse jamais déchirer une âme sensible... Une perte irréparable... vous voyez... (montrant ses pleureuses :) voilà la cause de mon absence... j'ai le cœur navré. Pardon, monsieur, si depuis huit jours je vous ai négligé ; mais je suis bien excusable.

LE MARQUIS.

Vous n'avez point d'excuses à me faire ; votre situation me touche, je prends part...

LA MARQUISE.

Je n'ose vous interroger... C'est peut-être madame votre mère ?...

PETITPAS.

Le ciel me l'a conservée.

LE MARQUIS.

Votre père, sans doute ?...

PETITPAS.

Il y a trois ans qu'il est mort.

LA MARQUISE.

Et qui peut donc causer la douleur où je vous vois ?

PETITPAS.

C'est mon épouse, madame... C'est mon épouse que j'ai perdue en huit jours, d'une fluxion de poitrine. (Il ôte son chapeau, son épée, et fait des battements.)

LA MARQUISE.

Je prends part à votre douleur, et partage votre affliction. Mon fils ne prendra pas de leçon ; ce serait abuser...

PETITPAS.

Hélas ! madame, je suis pénétré de toutes vos bontés ; mais il faut que je fasse mon état : j'ai des enfants, il faut les nourrir ; je dois sacrifier ma douleur à leur existence. Allons, monsieur, placez-vous : le cou sur les épaules ; les épaules sur les hanches ; les pectoraux en avant ; vos pieds à la troisième position. Partez. (Il chante.) La, la, la, la.

LA MARQUISE.

Comment, on n'a pas pu la sauver ? A son âge ?

PETITPAS.

Hélas ! madame, j'ai tout employé : j'avais le plus habile médecin de Paris, chirurgien, garde-malade. Moi et mon compère l'apothicaire nous n'avons pu empêcher... La glissade, chassez ; la, la, la, la, la, la, la, la, la.

LA MARQUISE.

Qu'il est cruel, surtout lorsqu'on ne s'y attend pas, qu'on n'y est point préparé...

PETITPAS.

Oh ! je l'étais, madame ; le docteur, le troisième jour, me fit

comme cela : Pch, pch, Petitpas, Petitpas ! — Qu'est-ce que c'est, docteur? — Écoutez, mon ami, aimez-vous votre femme? — Oh! ce n'est pas là le mot, je l'adore, mon ami. — Vous l'adorez? Eh bien! touchez là; c'est une affaire faite, vous ne la verrez plus... La promenade : la la la la, tra la la la la la la. Je suis inconsolable.

LA MARQUISE.

Ah! je le crois; une femme jeune, aimable...

PETITPAS.

Et vertueuse! l'exemple de son sexe, élevant ses enfants avec un soin... modeste, économe, rangée... Les pauvres petits innocents me déchirent le cœur : Papa, papa, où est maman? — Vous n'avez plus de mère. Les deux mains; la la la...

LA MARQUISE.

Elle a dû être bien regrettée!

PETITPAS.

Ah! madame, si quelque chose pouvait adoucir mes regrets, c'est le spectacle que j'ai vu chez moi : parents, amis, connaissances, étrangers, artistes; c'était un monde... On ne pouvait se retourner dans la maison : mon voisin m'a prêté deux chambres. Si vous aviez vu tout ce monde-là suivre son convoi, fondant en larmes, le mouchoir à la main, et tous faisant... Le pas du Zéphyre : la la la la...

LA MARQUISE.

Ah! c'est déchirant! Quel tableau!

PETITPAS.

Croyez-vous que cette infortunée a conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment? Dans la force de l'âge, la nature luttait contre la maladie; elle ne voulait rien prendre que de ma main, elle tendait son petit bras blanc. Voici ses dernières paroles : Mon ami, donne-moi, donne-moi... La queue du chat : la la la la la.

LA MARQUISE, tirant son mouchoir.

Ah! je n'y tiens plus : arrêtez, je vous prie.

SCÈNE XX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, M. PETITPAS, UN MAITRE D'HOTEL.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Madame est servie.

LA MARQUISE.

Mon fils, retenez monsieur à dîner; nous tâcherons d'adoucir ses chagrins...

PETITPAS.

J'accepte volontiers; car il n'y a que le moment où je prends un peu de nourriture qui apporte quelque soulagement à ma douleur.

FIN DES ORIGINAUX.

BOISSY.

LES DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR.

NOTICE SUR BOISSY.

Louis de Boissy, né à Vic en Auvergne, le 26 novembre 1694, vint à Paris à l'âge de vingt ans. Sans fortune, sans état, sa plume fut son unique ressource, et il l'employa d'abord à composer des satires. Ce début lui fit un grand nombre d'ennemis. On nia son talent, on entrava ses succès; et trente années de persévérance et de lutte lui suffirent à peine pour expier la faute passagère de ses premiers écrits.

Quoique Boissy fût un des poëtes dramatiques les plus féconds de son époque, quoiqu'il eût plus de succès que de revers, il vécut toujours misérable. Il aggravait son infortune en s'efforçant de la cacher aux yeux sous un extérieur d'opulence; et un mariage, où l'inclination seule fut consultée, vint y mettre le comble. Bientôt sa femme et lui, privés des aliments les plus nécessaires, résolurent de mettre un terme à leurs souffrances et d'en finir avec la vie : des voisins charitables arrivèrent à temps pour les empêcher d'exécuter cet affreux projet. Enfin la fortune cessa de persécuter Boissy. A l'âge de soixante ans, en 1754, il obtint à l'Académie la place vacante par la mort de Destouches, et il fut chargé de la rédaction de la *Gazette de France* et de celle du *Mercure :* mais il ne put jouir longtemps de sa prospérité, car il mourut le 15 avril 1758.

Boissy a écrit toutes ses comédies en vers, à l'exception du *Français à Londres*. Sa facilité pour rimer était prodigieuse, il laissait courir sa plume sans défiance; ce qui fait que son style est sans concision, et que l'expression y manque souvent de propriété. Son dialogue étincelle de jolis mots et de détails charmants; mais rien n'y révèle la connaissance approfondie du cœur humain. On prétend que Boissy était quelquefois chargé par ses confrères de mettre en vers leurs pièces.

Les Dehors trompeurs et *le Babillard* sont les seules comédies de Boissy qui soient restées au théâtre. La première réunit toutes les qualités solides et brillantes qui seules rendent le succès durable : il y a de l'intrigue, de l'intérêt, des caractères, des situations, des peintures de mœurs et des détails comiques. La seconde est également pleine de mérite.

Boissy s'attachait à peindre les ridicules du moment; il flattait la malignité de ses contemporains, pour obtenir forcément leurs suffrages : aussi la plupart de ses ouvrages sont-ils tombés dans un grand discrédit, même de son vivant. Ajoutons qu'il employait trop fréquemment l'allégorie, et qu'en faisant converser la Bagatelle, la Critique, la Médisance, l'Honneur, l'Intérêt, la Banqueroute, le Je ne sais quoi, etc., il se condamnait à des triomphes éphémères. Cependant il obtint un immense succès au Théâtre Italien, avec sa comédie héroïque intitulée *la Vie est un songe*. J.-J. Rousseau a dit que le héros de cette pièce était le véritable misanthrope. La conception en est extraordinaire, et l'exécution ne manque ni de noblesse ni de force.

LES DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS. — 1740.

ACTEURS.

LE BARON.
LE MARQUIS, amant aimé de Lucile.
M. DE FORLIS, ami du Baron.
LUCILE, fille de M. de Forlis, et promise au Baron.
CÉLIANTE, sœur du Baron.
LA COMTESSE,
LISETTE, suivante.
CHAMPAGNE, valet du Marquis.
UN LAQUAIS.

La scène est à Paris, chez le Baron.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Je suis, je suis outrée!

CÉLIANTE.

Eh! pourquoi donc, Lisette ?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frère nous traite.
Il vient injustement de chasser Bourguignon.
Si cela dure, il faut déserter la maison.

CÉLIANTE.

Va, Bourguignon a tort si le baron le chasse.

LISETTE.

Non, un discours très-sage a causé sa disgrâce.
C'est pour l'appartement que monsieur de Forlis
Occupe dans l'hôtel, quand il est à Paris.

Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,
Vient d'y mettre un abbé qu'il ne connaît qu'à peine.
Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement
Hasarder là-dessus son petit sentiment :
« Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,
« Avouer que je suis dans une crainte extrême
« Que monsieur de Forlis ne soit scandalisé
« De se voir déloger ainsi d'un air aisé.
« C'est un homme de nom, c'est un vieux militaire,
« Gouverneur d'une place, et que chacun révère.
« Vous lui devez, monsieur, un respect infini ;
« Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,
« Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre,
« Pour couronner vos feux et vous faire son gendre. »
A peine a-t-il fini, que son zèle est payé
D'un soufflet des plus forts et de trois coups de pié.
Révolté de se voir maltraiter de la sorte,
Il veut lui répliquer ; il est mis à la porte.
Moi, je veux, par pitié, parler en sa faveur ;
Mais, loin de s'apaiser, monsieur entre en fureur.
A moi-même il me dit les choses les plus dures.
Mon oreille est peu faite à de telles injures.
J'ai lieu d'être surprise, et j'ai peine à penser
Qu'un homme si poli les ait pu prononcer.

CÉLIANTE.

Un tel rapport m'étonne.

LISETTE.

Il est pourtant fidèle.
Son service est trop dur. Sans vous, mademoiselle,
Dont la bonté m'attache, et m'arrête aujourd'hui,
Je ne resterais pas un moment avec lui.

CÉLIANTE.

Mais mon frère est si doux !

LISETTE.

Oui, rien n'est plus aimable
Son commerce est charmant, son esprit agréable,
Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison ;
Mais il n'est plus le même au sein de sa maison.
Cet homme, qui paraît si liant dans le monde,
Chez lui quitte le masque ; on voit la nuit profonde

Succéder sur son front au jour le plus serein,
Et tout devient alors l'objet de son chagrin.
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempte.

CÉLIANTE.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'est pire que lui, quand il se montre en laid.

CÉLIANTE.

Tu dois...

LISETTE.

Pour l'épargner je suis trop en colère.
Il est fort mauvais maître, et n'est pas meilleur frère;
Le nom d'ami suffit pour en être oublié.
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié;
Et la jeune Lucile en est un témoignage.
En amant qui veut plaire, il lui rendait hommage,
Quand ses yeux, au parloir, contemplaient sa beauté.
Mais depuis que l'hymen entre eux est arrêté,
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
Et que dans ce logis elle fait sa demeure,
Près d'elle il a changé de langage et d'humeur.
D'un mari, par avance, il fait voir la froideur;
Et, comme il manque au père, il néglige la fille.

CÉLIANTE.

Ils sont tous deux censés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

CÉLIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial,
L'usage le permet, l'amitié l'en dispense,
Et monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.
Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parents.
Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite;
Et, depuis quelque temps, elle est triste et muette.

CÉLIANTE.

Lisette, c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faisait voir beaucoup plus de gaieté.

CÉLIANTE.

Son penchant naturel est d'aimer à se taire,
Et la simplicité forme son caractère.
L'air du couvent, d'ailleurs, rend sotte.

LISETTE.

Sotte, soit.
Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit;
Et, pour mieux en juger, regardez-la sourire :
Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne saurait dire.
Son souris, aussi fin qu'il paraît gracieux,
Nous apprend qu'elle pense, et sent encore mieux.
Monsieur, d'enfant la traite, et la brusque sans cesse.
A de franches guenons il fera politesse,
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.
Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.
Son changement pour elle est un mauvais présage :
Ajoutez à cela le nouveau voisinage
De la comtesse.

CÉLIANTE.

Elle est d'un âge à rassurer.

LISETTE.

Elle est encore aimable, elle peut inspirer...

CÉLIANTE.

Elle est folle à l'excès.

LISETTE.

On plaît par la folie.

CÉLIANTE.

Il faut du sérieux.

LISETTE.

Par malheur il ennuie.
La comtesse est fort gaie, et l'enjouement séduit.
Avec l'air du grand monde, elle a beaucoup d'esprit.
Votre frère, entre nous, goûte fort cette veuve,
Et ses regards pour elle en sont même une preuve.
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel,
Leur estime s'accroît.

CÉLIANTE.

Et n'a rien de réel.
Comme ils sont répandus, que c'est là leur manie,
Le même tourbillon les emporte et les lie;

Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien;
Il paraît les serrer, et ne tient presque à rien.
L'un et l'autre se cherche à dessein de paraître,
Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connaître;
Commerce extérieur, union sans penchant,
Que fait naître l'usage et non le sentiment.
L'esprit vole toujours sur la superficie,
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.
Tel est, au vrai, le monde et sa fausse amitié:
C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié;
Et voilà ce qui fait que je fuis, que j'abhorre
Ce monde, presque autant que mon frère l'adore.

LISETTE.

Oh! quoi que vous disiez, il a son beau côté;
Et je trouve qu'il a de la réalité.
Mais la comtesse vient.

CÉLIANTE.

Tant pis!

LISETTE.

Elle est suivie
D'un beau jeune seigneur.

CÉLIANTE.

Sa visite m'ennuie.

SCÈNE II.

CÉLIANTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE.

Nous cherchons le baron avec empressement;
J'ai même à lui parler très-sérieusement.
Qu'on aille l'avertir, je ne saurais attendre.

CÉLIANTE.

J'irai, si vous voulez, le presser de descendre,
Madame?

LA COMTESSE.

Non, restez, je vous prie, avec nous;
Lisette aura ce soin.

CÉLIANTE, à Lisette.

Vite, dépêchez-vous.

(Lisette sort.)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, bas, au marquis.

Son air est emprunté.

LE MARQUIS, à la comtesse.

Mais il est noble et sage.

LA COMTESSE.

Je veux l'apprivoiser, elle est un peu sauvage.

CÉLIANTE, à part.

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE, à Céliante.

Mais vous fuyez le monde, et l'on ne vous voit pas.
Dans votre appartement, quoi! toujours retirée?
Jeune, et formée en tout pour être désirée,
Quel injuste penchant vous porte à vous cacher?
Il faut donc, pour vous voir, qu'on vienne vous chercher?
Je prétends vous tirer de cette nuit profonde,
Vous inspirer l'amour et l'esprit du grand monde.
Se tenir constamment recluse comme vous,
C'est exister sans vivre, et n'être point pour nous.

CÉLIANTE.

Vos soins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Trêve de modestie.

CÉLIANTE.

Vos bontés...

LA COMTESSE.

Laissons là mes bontés, je vous prie.

CÉLIANTE.

L'obscurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CÉLIANTE.

Pour suivre votre essor et l'esprit qui vous guide,
Ma raison est trop faible, et mon cœur trop timide.
Les préjugés communs me tiennent sous leurs lois;
Et je soutiendrais mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes demoiselle, et faite pour paraître,
Et vous ne brûlez pas de vous faire connaître?
Vous flatter, vous nourrir de cet unique soin,
Pour vous est un devoir, je dis plus, un besoin;
Et celui de dormir et de se mettre à table
N'est pas plus fort chez nous que celui d'être aimable.
La nature, à mon sexe, en a fait une loi.
Se répandre et briller, c'est respirer, pour moi.

CÉLIANTE.

Je mets, pour moi, qui n'ai nulle coquetterie,
A fuir surtout l'éclat, le bonheur de la vie;
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur,
Non dans l'esprit d'autrui, mais au fond de mon cœur.

LE MARQUIS, à la comtesse.

Au sein de la raison sa réponse est puisée.
J'en suis édifié.

LA COMTESSE, au marquis.

Moi, très-scandalisée.
(à Céliante.
Mais il faut donc, par goût, que vous aimiez l'ennui?

CÉLIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE, à part.

Qu'elle est sotte à mes yeux!

CÉLIANTE, à part.

Qu'elle est extravagante!

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE, à Lisette.

Le baron viendra-t-il? car je m'impatiente.

LISETTE.

Madame, il est sorti.

LA COMTESSE.

Bon! je m'en doutais bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.

Où sera-t-il?

CÉLIANTE.

Je vais moi-même m'en instruire;
Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire
Que madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur.

(Céliante sort.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Se peut-il du baron que ce soit là la sœur?
Comment la trouvez-vous? Parlez.

LE MARQUIS.

Très-estimable.

LA COMTESSE.

Son esprit est brillant!

LE MARQUIS.

Mais il est raisonnable.

Et le bon sens, madame...

LA COMTESSE.

Est chez vous déplacé.
Il sied bien à vingt ans, monsieur, d'être sensé!

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah! quel travers extrême!
Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon sens; et, bien loin d'en rougir,
J'ai le front de le dire et de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous prisez le bon sens! O ciel! puis-je le croire?
Un jeune homme de cour peut-il en faire gloire?
C'est un être nouveau qui n'avait point paru.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON.

LA COMTESSE, au baron.

Ah! baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vu,
Et qui ne peut passer même pour vraisemblable :
Un marquis de vingt ans prudent et raisonnable,
Qui l'ose déclarer, et qui n'en rougit point!

LE BARON.

C'est un modèle.

LA COMTESSE.

A fuir. Mais brisons sur ce point.
Un soin intéressant m'a chez vous amenée.
Je viens vous retenir pour cette après-dînée.
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant.

LE BARON.

On le vante beaucoup.

LA COMTESSE.

C'est le plus surprenant,
Le plus fort violon de toute l'Italie.
Pour l'entendre avec vous j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propose un plaisir bien flatteur;
Mais je suis chez le duc engagé, par malheur.

LA COMTESSE.

Partout on le souhaite, et chacun se l'arrache.
Je vous l'ai dit, marquis, heureux qui se l'attache!

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

LE BARON.

L'un et l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut vous dégager. J'attends la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable et douce violence
Cependant...

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi, je l'exige de vous.

LE BARON, à la comtesse.

Vous l'exigez!

LA COMTESSE.

Sans doute; et vos rigueurs m'étonnent.

LE BARON.

Je ne résiste plus, quand les dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent
Vous parler sur un point tout à fait important.
Il court de vous un bruit qui m'étonne et m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je;
Il m'alarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'effrayez:
Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment, c'est là la cause?

LA COMTESSE.

Oui. Dit-on vrai?

LE BARON.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais...

LE BARON.

Il en est quelque chose.

LA COMTESSE.

Tant pis!

LE MARQUIS.

L'hymen est donc bien terrible à vos yeux?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je suis l'exemple, et je cède à l'usage.
C'est un joug établi, que subit le plus sage.

LA COMTESSE.

Je vous connais, baron, il n'est pas fait pour vous.
Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.
L'hymen en vous va faire un changement extrême;
Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-même
La moitié, tout au moins, du prix que vous valez.
Être couru, fêté partout où vous allez;
Être aimable, amusant, et ne songer qu'à plaire,
Voilà votre état propre, et votre unique affaire.
L'homme du monde est né pour ne tenir à rien;
L'agrément est sa loi, le plaisir son lien;
S'il s'unit, c'est toujours d'une chaîne légère,
Qu'un moment voit former, qu'un instant voit défaire;
Il fuit jusques au nœud d'une forte amitié:
Il est toujours liant, et n'est jamais lié.

LE BARON.

Le ciel pour tous les rangs m'a formé sociable.

LA COMTESSE.

Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable
Doit aigrir la douceur dont vous êtes pétri,
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

LE MARQUIS.

Monsieur ne doit pas craindre un changement semblable.
Pour l'éprouver, madame, il est né trop aimable.
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris, surtout, conseil de la raison.

LA COMTESSE.

Conseil de la raison! Juste ciel! quel langage!

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au marquis d'oser me la citer;
Mais vous et moi, monsieur, devons-nous l'écouter?

Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimère.

LE MARQUIS.

La raison, chimère!

LA COMTESSE.

Oui!

LE MARQUIS.

L'idée est singulière.

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnais une saine raison.
Loin d'être un préjugé, madame, elle s'occupe
A détruire l'erreur dont le monde est la dupe;
Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,
Épure les vertus, corrige les défauts;
Est de tous les états comme de tous les âges,
Et nous rend à la fois sociables et sages.

LA COMTESSE.

Moi, je soutiens qu'elle est elle-même un abus,
Qu'elle accroît les défauts et gâte les vertus,
Étouffe l'enjouement, forme les sots scrupules,
Et donne la naissance aux plus grands ridicules;
De l'âme qui s'élève arrête les progrès,
Fait les hommes communs, ou les pédants parfaits;
Raison qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,
Qu'on appelle bon sens, et qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs.

Chacun a sa raison, qu'il peint de ses couleurs.
La comtesse a beau dire, elle-même à la sienne.

LA COMTESSE.

J'aurais une raison, moi?

LE BARON.

La chose est certaine;

Sous un nom opposé vous respectez ses lois.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison, qu'à peine je conçois?

LE BARON.

Celle du premier ordre, à qui la bourgeoisie

Donne vulgairement le titre de folie ;
Qui met sa grande étude à badiner de tout,
Est mère de la joie, et source du bon goût :
Au milieu du grand monde établit sa puissance,
Et de plaire à ses yeux enseigne la science;
Prend un essor hardi, sans blesser les égards,
Et sauve les dehors jusque dans ses écarts;
Brave les préjugés et les erreurs grossières,
Enrichit les esprits de nouvelles lumières,
Échauffe le génie, excite les talents,
Sait unir la justesse aux traits les plus brillants;
Et se moquant des sots, dont l'univers abonde,
Fait le vrai philosophe, et le sage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuse découverte! Adorable baron,
Vous venez pour le coup de trouver la raison;
Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embellie
De tous les agréments de l'aimable folie.
Le marquis à ses lois ne se soumettra pas;
A la vieille raison il donnera le pas.

LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même :
Je cède, comme vous, à son pouvoir suprême.

LA COMTESSE, montrant le baron.

Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés;
Il accorde d'un mot les partis opposés.
Quel liant dans l'esprit et dans le caractère!
Adieu; j'ai ce matin des visites à faire.
A trois heures chez moi je vous attends tous deux.
Vous, baron, renoncez à l'hymen dangereux :
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.
La raison, qu'aujourd'hui vous me faites connaître,
Vous parle par ma bouche, et vous fait une loi
De vivre indépendant et libre comme moi.
Soyons toujours en l'air : des choses de la vie
Prenons la pointe seule et la superficie.
Le chagrin est au fond, craignons d'y pénétrer.
Pour goûter le plaisir, ne faisons qu'effleurer.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, monsieur : il faut que mon cœur s'ouvre,
Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçus,
La façon d'obliger que je mets au-dessus ;
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.
Votre intérêt, monsieur, me touche vivement ;
Et, puisque vous allez prendre un engagement,
Instruisez-moi, de grâce, et que de vous j'apprenne
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.
C'est sur vos sentiments que je veux me régler ;
Je m'y conformerai : vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.
Je vous connais, monsieur, depuis fort peu de temps,
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.
Ma rapide amitié se forme en deux journées,
Et les instants chez moi font plus que les années.
Un mérite d'ailleurs frappant et distingué...

LE MARQUIS.

Ah ! monsieur...

LE BARON.

Je dis vrai ; vous m'avez subjugué.
Mon cœur, autant par goût que par reconnaissance,
Va donc de ses secrets vous faire confidence.
Aux yeux de la comtesse il vient de se cacher,
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.
Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, sage,
Et sa première vue obtient un prompt hommage.
Il n'est point de regard aussi doux que le sien.
Elle a de la naissance, elle attend un grand bien.
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chère,
Une longue amitié m'unit avec son père.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis ! Je puis présentement
Vous témoigner combien...

LE BARON.

Arrêtez; doucement.
Vous croyez, sur les dons que je viens de décrire,
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire.
Détrompez-vous, marquis; apprenez qu'un seul trait
En corrompt la douceur, et gâte le portrait.
Cet objet si charmant dont mon âme est éprise,
Sous un dehors flatteur cache un fond de bêtise :
Je ne sais de quel nom je le dois appeler.
C'est un être qui sait à peine articuler :
Triste sans sentiment, rêveuse sans idée,
C'est par le seul instinct qu'elle paraît guidée.
Dans le temps qu'elle lance un coup d'œil enchanteur,
Un silence stupide en dément la douceur.
D'aucune impression son âme n'est émue,
Et je vais épouser une belle statue.

LE MARQUIS.

Le temps et vos leçons l'apprendront à penser.

LE BARON.

Non, il n'est pas possible, et j'y dois renoncer.
Auprès d'elle il n'est rien que n'ait tenté ma flamme :
Tous mes efforts n'ont pu développer son âme.
Trompé par le désir, mon amour espérait
Qu'au sortir du couvent elle se formerait.
Près d'être son époux, et brûlant de lui plaire,
Je l'ai prise chez moi, de l'aveu de son père;
Elle est avec ma sœur, qui seconde mes soins :
Mais, inutile peine! elle en avance moins.
Son esprit chaque jour s'affaiblit, loin de croître;
Je la trouvais encor moins sotte dans le cloître :
Elle montrait alors un peu plus d'enjouement,
De petites lueurs perçaient même souvent;
Elle répondait juste à ce qu'on voulait dire,
Et quelquefois du moins on la voyait sourire.
A peine maintenant puis-je en tirer deux mots!
Un non, un oui, placés encor mal à propos,
A sa stupidité chaque moment ajoute :
Son âme n'entend rien, quand son oreille écoute.
Jugez présentement si mon bonheur est pur,
Et de mes sentiments si je puis être sûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés, et chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.
Pour cet objet fatal je passe tour à tour
Du désir au dégoût, du mépris à l'amour.
Je la trouve imbécile, et je la vois charmante :
Son esprit me rebute, et sa beauté m'enchante.
Pour nous unir, son père arrive incessamment :
Je tremble comme époux, je brûle comme amant.
Quel bien de posséder une amante si belle !
Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle
Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,
Sans âme, sans esprit, dont le cœur ne sent rien ;
Pour un homme qui pense, et né surtout sensible,
Quel supplice, marquis, et quel contraste horrible !

LE MARQUIS.

Je plains votre destin ; mais quoiqu'il soit fâcheux,
Je connais un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas ; mon malheur est extrême.
Qui peut en éprouver un plus grand ?

LE MARQUIS.

C'est moi-même.

LE BARON.

Vous, marquis ?

LE MARQUIS.

Moi, baron ; et, pour vous consoler,
Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.
Apprenez un secret ignoré de tout autre :
Ma confiance est juste, et doit payer la vôtre.
Notre choix a d'abord de la conformité.
J'adore, comme vous, une jeune beauté
Que j'ai vue au couvent, dont la grâce ingénue
Frappe au premier abord, intéresse, et remue.
Le doux son de sa voix, et ses regards vainqueurs,
Sont d'accord pour porter l'amour au fond des cœurs.
La nature a tout fait pour cette fille heureuse,
Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.
Votre amante, baron, n'a que les seuls dehors ;
La mienne réunit seule tous les trésors.

Ses yeux, et son souris où règne la finesse,
Annoncent de l'esprit et tiennent leur promesse;
Elle parle fort peu, mais pense infiniment :
A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment,
Il s'attache, il est fait exprès pour la tendresse;
Et pétri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui, je crois l'être autant que je suis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux, et je vous porte envie.

LE MARQUIS.

Attendez, mon histoire encor n'est pas finie;
Vous ignorez le point critique et capital.
Obligé d'entreprendre un voyage fatal,
J'ai perdu malgré moi ma maîtresse de vue :
Je ne sais, qui plus est, ce qu'elle est devenue.
Nous nous sommes écrit d'abord exactement,
Et ses lettres suivaient les miennes promptement :
Mais elle a tout à coup cessé de me répondre.
J'ai pressé mon retour, je suis parti de Londre;
Et mes feux empressés, d'abord en arrivant,
M'ont fait, pour la revoir, voler à son couvent.
Vain espoir! on m'a dit qu'elle en était sortie;
C'est tout ce que j'en sais. Une main ennemie,
Que je ne connais pas, l'arrache à mon amour,
Et ce coup à mes yeux l'enlève sans retour.

LE BARON.

Vous possédez son cœur.

LE MARQUIS.

Douceur cruelle et vaine!
Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches, vos soins, pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non, je n'espère plus d'y pouvoir réussir;
Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.
J'ai mis depuis huit jours tous mes gens en campagne,
Mais inutilement : ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien :
Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la posséderez; c'est un bien qui console.
Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit :
Plus l'objet est parfait, et plus sa perte aigrit.
Je suis le plus à plaindre; et mon cruel voyage...

LE BARON.

Ne nous disputons plus un si triste avantage;
Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.
Marquis, goûtons l'unique et funeste douceur
D'être les confidents mutuels de nos peines,
Et mêlons sans témoins vos douleurs et les miennes.
Le secret de nos cœurs est un bien précieux
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble.
Le malheur nous unit, et le goût nous rassemble.
Que nos revers communs, excitant la pitié,
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié!

LE BARON.

Presque autant que le mien votre sort m'intéresse.
Adieu; c'est à regret qu'un moment je vous laisse.
Je vais écrire au duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours, monsieur, m'informer de ce pas
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.
Je vous rejoins après : quoi que j'apprenne d'elle,
Un ami si parfait, que j'acquiers dans ce jour,
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

Parle, as-tu rien appris? Champagne, instruis-moi vite.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi! tu sais sa demeure?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en suis éclairci.
La belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici, dans cet hôtel?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même;
Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême!

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement:
Sachez qu'on la marie, et même incessamment.

LE MARQUIS.

O ciel! me dis-tu vrai?

CHAMPAGNE.

Très-vrai; je suis sincère.
Pour conclure, monsieur, on n'attend que son père.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu! Mais à qui l'unit-on?

CHAMPAGNE.

Au maître de céans, à monsieur le baron.

LE MARQUIS.

Au baron?

CHAMPAGNE.

A lui-même, et la chose est très-sûre.

LE MARQUIS.

Grand Dieu, la singulière et fatale aventure!
Mais elle n'est pas vraie, on vient de l'abuser :
La personne qu'il aime et qu'il doit épouser
Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépourvue;
C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma vue :
Et celle que j'adore est accomplie en tout,
A l'extrême beauté joint l'esprit et le goût.

CHAMPAGNE.

J'ignore quel portrait il a fait de sa belle,
S'il vous l'a peinte sotte, ou bien spirituelle :
Mais je suis bien instruit, et par mes propres yeux,
Que celle qu'il épouse, et qui loge en ces lieux,
Est justement la même à qui votre émissaire
A porté vingt billets, gages d'un feu sincère.
C'est la fille, en un mot, de monsieur de Forlis;
Et j'en ai pour garant tous les gens du logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, et ce nom seul m'éclaire;
Mon esprit à présent débrouille le mystère.
Le baron, pour bêtise et pour stupidité
Aura pris son air simple et sa timidité :
Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte;
Cet effroi s'est accru par la dure contrainte
De former un lien qui force son penchant,
Et par l'effort de taire un si cruel tourment.
Oui, le chagrin secret de voir tromper sa flamme
(Et j'aime à m'en flatter) a jeté dans son âme
Ce morne abattement, cette sombre froideur,
Qui choquent le baron, et causent son erreur.
Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avantage
De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ouvrage
Et le garant flatteur de son amour pour moi,
Et qu'à regret d'un père elle subit la loi.

CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui console la vôtre
Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

LE MARQUIS.

Il est vrai, j'en frémis : c'est un bien sans effet.
Sa funeste douceur ajoute à mon regret ;
Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance
Est un nouveau malheur quand on perd l'espérance.
Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,
C'est de tous les revers le plus grand en amour ;
Et se voir enlever ce trésor qu'on adore
Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore,
Y met encor le comble, et le rend plus affreux.
Je me plaignais tantôt de mon sort rigoureux,
Quand mes soins ne pouvaient découvrir sa demeure :
J'aurais beaucoup mieux fait de craindre et de fuir l'heure
Où je devais apprendre un secret si cruel.
Pour moi sa découverte est un arrêt mortel :
Je serais trop heureux d'être dans l'ignorance,
Et du baron du moins j'aurais la confidence ;
Je pourrais dans son sein épancher ma douleur.
Hélas ! j'ai tout perdu, jusqu'à cette douceur.
Quel état violent ! O ciel ! que dois-je faire ?
Dois-je fuir ou rester ? m'expliquer ou me taire ?
Que dirai-je au baron ? Pourrai-je l'aborder ?
Ah ! d'avance mon cœur se sent intimider.
Je ne pourrai jamais soutenir sa présence ;
Mon trouble... Juste Dieu ! je le vois qui s'avance.

(Champagne sort.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

J'étais impatient déjà de vous revoir.
Eh bien ! n'avez-vous rien à me faire savoir ?
Répondez-moi, marquis. Vous évitez ma vue ;
Je vois sur votre front la douleur répandue.
Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton et votre air
M'assurent le contraire, et vous m'êtes trop cher

Pour vous laisser garder un si cruel silence.
Manqueriez-vous pour moi déjà de confiance?
Ouvrez-moi votre cœur, parlez donc.

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.
Qu'avez-vous découvert? que venez-vous d'apprendre?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulais.

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre,
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez:
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.
Dans l'état où je suis, souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non, arrêtez, marquis; vous prétendez en vain
Que je vous abandonne à votre noir chagrin.
Vous ne sortirez pas, quoi que vous puissiez faire,
Que je n'aie arraché de vous l'aveu sincère
Du sujet qui vous trouble, et qui vous porte à fuir.

LE MARQUIS.

Dispensez-moi, baron, de vous le découvrir;
Et laissez-moi...

LE BARON.

Marquis, la résistance est vaine,
Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne!
Où me vois-je réduit!

LE BARON.

Cédez donc à l'effort
D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains...

LE BARON.

Vous avez tort.
Les destins, qui tantôt vous cachaient votre amante,
Ont-ils pu vous porter d'atteinte plus sanglante?

LE MARQUIS.

Oui, puisque ce secret par vous m'est arraché,
Je voudrais que son sort me fût encor caché :
Mes gens de sa demeure ont fait la découverte,
Mais pour rendre mes feux plus certains de sa perte.
Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris ?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvais en apprendre de pis.
J'ai su que sa famille au plus tôt la marie ;
Pour comble de chagrin, je vais la voir unie
Au destin d'un ami qui m'enchaîne le bras.

LE BARON.

Ce coup est affligeant ; mais il n'égale pas,
Quoi que puisse opposer votre douleur extrême,
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime :
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,
Beaucoup moins malheureux qu'il n'était ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, monsieur, ma disgrâce présente ;
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante
Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti :
Toute voie est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous très-simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle ?

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, monsieur, que je la vois
Promise à mon ami dont son père a fait choix ?
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse ;
L'honneur et le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir ni d'honneur ;
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment, mettez-vous à ma place,
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse :

L'amour vous ferait-il manquer à l'amitié?

LE BARON.

Oui, marquis; sur ce point je serais sans pitié :
Le scrupule est sottise en pareille matière,
Et je ne ferais pas grâce à mon propre père.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me sens pas tant d'intrépidité;
Et quand même j'aurais cette témérité,
Que puis-je espérer ?

LE BARON.

Tout, monsieur, puisqu'on vous aime :
Vous devez réussir, j'en répondrais moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourraient-ils aboutir?

LE BARON.

Mais à rompre un hymen qui doit mal l'assortir.

LE MARQUIS.

Il est trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avoue à son père
Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractère,
D'un esprit trop craintif, pour tenter ce moyen,
D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien.
Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance :
Le remords que je sens...

LE BARON.

Le remords? Pure enfance!
Ayez pour mes conseils plus de docilité,
Et le succès...

LE MARQUIS.

J'en vois l'impossibilité;
Car son hymen, vous dis-je, est près de se conclure :
Demain, ce soir peut-être, et ma disgrâce est sûre.

LE BARON.

Je veux que cela soit : mettons la chose au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors?

LE BARON.

Ce que fait tout marquis;

Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle manière?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami ferais-je un affront si sanglant?

LE BARON.

Sur cet article-là votre scrupule est grand!
A son plus haut degré c'est porter la sagesse.
Si vos pareils avaient cette délicatesse,
Et marquaient tant d'égards pour messieurs les maris,
Je plaindrais la moitié des femmes de Paris.
Ne tenez pas ailleurs un langage semblable;
Il vous ferait, marquis, un tort considérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainsi, c'est sur le ton badin;
Je forme et je veux suivre un plus juste dessein:
A mes sens révoltés quelque effort qu'il en coûte,
Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute.
De l'erreur d'un ami j'abuse trop longtemps;
Je veux la dissiper dans ces mêmes instants,
Et je vais sans détour, à quoi que je m'expose,
De mon trouble secret lui dévoiler la cause.

LE BARON.

Ah! gardez-vous-en bien! vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juste ciel! est-ce vous qui devez m'arrêter?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre une extrême imprudence:
Mais a-t-on jamais fait pareille confidence?

LE MARQUIS.

Hé quoi! voulez-vous donc que je trompe en ce jour
Un homme que j'estime, et qui m'aime à son tour?

LE BARON.

Oui, trompez-le, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le encore un coup, trompez-le, c'est l'usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez?

LE BARON.

Très-fort; et je fais plus,
Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus.

LE BARON.

Mais dans vos procédés je ne puis vous comprendre!
Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre;
Et, portant à son cœur le coup le plus mortel
Par un aveu choquant autant qu'il est cruel,
Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse.
Si quelqu'un s'avisait de m'en faire un égal,
Par moi son compliment serait reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche, et changent ma pensée:
Mon ardeur, puisqu'enfin elle s'y voit forcée,
Va suivre le parti que vous lui proposez:
Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez,
Que vous êtes, monsieur, garant de ma conduite,
Que vous deviendrez seul coupable de la suite;
Et que si trop avant je me laisse entraîner,
C'est vous, et non pas moi, qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoi qu'il puisse arriver, je prends sur moi la chose.
Sur ma parole: osez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc, et j'ose.

LE BARON.

Avant que vous sortiez, je serais curieux
Que vous vissiez l'objet... Mais il s'offre à nos yeux.

SCÈNE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, à part.

Quel trouble! En la voyant j'ai peine à me contraindre.

LUCILE, d'un air timide, au baron.

Je cherchais votre sœur.

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre,
Et faites politesse à monsieur le marquis.
Vous ne sauriez trop bien recevoir mes amis.
Quoi! vous voilà déjà toute déconcertée?
Vous changez de couleur, vous êtes empruntée!
Mais rassurez-vous donc. Devant le monde ainsi
Faut-il être étonnée?

LUCILE.

Et monsieur l'est aussi.

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle
Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vu mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vue ailleurs! Où, Marquis?

LE MARQUIS.

Au couvent;
Précisément au même où j'allais voir souvent,
Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.
La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.
L'estime et l'amitié les liaient de si près,
Que l'une et l'autre alors ne se quittaient jamais;
C'est cet attachement qu'elles faisaient paraître
A qui je dois, monsieur, l'honneur de la connaître.

LE BARON, à part, au marquis.

Mais rien de plus heureux pour vous que ce coup-là!
Auprès de son amie elle vous servira.
Elle est simple à l'excès; mais on peut la conduire.
Sait-elle votre amour?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en instruire:
J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur,
Et, comme ma maîtresse, elle connaît mon cœur.

LE BARON.

Tant mieux! j'en suis charmé, la chose ira plus vite.

LE MARQUIS.

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,
Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

LE BARON.

A répondre je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS.

Non, je veux sans contrainte apprendre de sa bouche
Quels sont les sentiments de l'objet qui me touche.
Parlez, belle Lucile, ils vous sont connus tous,
Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous;
Et vous devez souvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprends une des plus cruelles:
Ses parents, m'a-t-on dit, veulent la marier.

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel! quel oui funeste! et qu'il doit m'effrayer!

LE BARON.

Rassurez-vous; je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS, à Lucile.

L'approuve-t-elle?

LUCILE.

Non.

LE BARON, au marquis.

Pour vous l'heureux présage!

LE MARQUIS.

Comment se trouve-t-elle à présent?

LUCILE.

Mal et bien.

LE MARQUIS.

Pense-t-elle...?

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours! Parlez mieux, qu'on puisse vous entendre.

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sait les comprendre;

J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON.

Vous devez donc goûter sa conversation.

LE MARQUIS.

Infiniment, monsieur.

LE BARON.

C'est par là qu'elle brille :
Mal et bien, rien, beaucoup : la singulière fille!
Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi.
(A Lucile.)
Ma maîtresse à mon sort est-elle bien sensible?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible;
Moi, qui connais son cœur, je puis vous l'assurer.

LE BARON.

Prodige! la voilà qui vient de proférer
Deux phrases tout de suite.

LE MARQUIS, à part.

A peine suis-je maître
De mes sens agités.

LUCILE.

J'en ai trop dit peut-être,
Et je m'en vais.

LE BARON.

Bon!

LE MARQUIS, à Lucile.

Non, c'est moi qui vais sortir.
(A part.)
Mon transport à la fin pourrait me découvrir.

LE BARON, au marquis.

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, adieu; songez-bien, je vous prie,
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

Je ne vous conçois pas! vous êtes étonnante!

Vous paraissez toujours interdite et tremblante;
Vous vous présentez mal, et vous n'épargnez rien
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien;
Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réduite,
C'est par monosyllabe, et sans aucune suite.
Répondez; est-ce gêne? est-ce obstination?
Est-ce peu de lumière? est-ce distraction?
Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Eh! sur le pied d'éloge
Prenez-vous mon discours?

LUCILE.

Mais comme il vous plaira.

LE BARON.

Le moyen de tenir à ces répliques-là?

LUCILE.

Mais j'ai mal dit, je crois.

LE BARON, à part.

Que ce *je crois* est bête!

LUCILE.

Excusez, mais votre air m'intimide et m'arrête.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible?

LUCILE.

Oui, vraiment.

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant!

LUCILE.

Mais il est naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue.

LUCILE.

Oh! beaucoup.

LE BARON.

Abrégeons; son entretien me tue!
Laissons, mademoiselle, un discours superflu.
Il faut que le marquis soit par vous secouru.

LUCILE.

Secouru!

LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc, je vous prie ?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie.
S'il n'était question que d'une folle ardeur,
Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur,
Je vous le défendrais ; mais son amour est sage,
Et pour elle il s'agit d'un très-grand mariage,
Où tout en même temps se trouvent réunis,
La naissance, le bien, avec l'âge assortis.
Son bonheur en dépend ; ainsi, mademoiselle,
C'est remplir le devoir d'une amitié fidèle.
Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a ;
Dites-lui qu'il se meurt.

LUCILE.

Elle le sait déjà.

LE BARON.

N'importe, exagérez son mérite et sa flamme.
Près d'elle employez tout pour attendrir son âme,
Et de son prétendu dites beaucoup de mal :
Peignez-le dissipé, fat, inconstant, brutal.

LUCILE.

Je n'ose pas tout haut dire ce que j'en pense.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh ! sans la bienséance...

LE BARON.

Pour l'homme en question point de ménagement.

LUCILE, riant.

Quoi ! vous me l'ordonnez ?

LE BARON.

Oui, très-expressément.
Quand je vous parle ainsi, qui vous oblige à rire ?
C'est une nouveauté : mais j'y trouve à redire ;
Ce rire maintenant est des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, monsieur, que vous pensez.

LE BARON, à part.

Ces imbéciles-là, gauches en toute chose,
Ou ne vous disent mot, ou ricanent sans cause.
(A Lucile.)
Quoi qu'il en soit, songez à ce que je vous dis :
Disposez votre amie en faveur du marquis.
Ce que j'attends de vous veut de la diligence.
Il faut...

LUCILE.

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma sœur ! Le personnage est fort intéressant,
Et digne d'interrompre un discours important.

SCÈNE V.

LUCILE, CÉLIANTE, LE BARON.

LE BARON, à Lucile.

Représentez surtout (exprès je le répète)
Que l'ardeur du marquis est sincère et parfaite.

LUCILE.

C'est la troisième fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh ! pour le bien graver au fond de votre esprit,
Morbleu ! je ne saurais assez vous le redire.
Je suis...

LUCILE.

Vous vous fâchez, monsieur; je me retire.

SCÈNE VI.

CÉLIANTE, LE BARON.

CÉLIANTE.

Vous la traitez, mon frère, avec trop de hauteur,
Et vous l'étourdissez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous ? La douceur est charmante !

CÉLIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous représente
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit,
Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit;
Qu'elle sent...

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe,
Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se trompe.

CÉLIANTE.

Elle s'est plainte à moi; je dois vous informer...

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'alarmer.

CÉLIANTE.

Mais vous allez bientôt voir arriver son père.
Pour son appartement comment allez-vous faire?
Ma sincère amitié...

LE BARON.

Se donne trop de soins;
Et, pour notre repos, aimez-nous un peu moins.

CÉLIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable! Il faut autrement me conduire.
J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

CÉLIANTE.

Pour moi votre mépris augmente chaque jour.

LE BARON.

Et puisque vous aimez les choses agréables,
Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables :
Je louerai votre esprit, votre air, votre enjouement.

CÉLIANTE.

Ah! ne me raillez pas aussi cruellement.

LE BARON.

Céliante, pour vous je viens de me contraindre;
Je vous dis des douceurs, et vous osez vous plaindre!

CÉLIANTE.

Moi, je vous dois ici dire vos vérités,
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.

Encore des avis!

CÉLIANTE.

Vous êtes fort aimable.

LE BARON.

Le début est flatteur.

CÉLIANTE.

Prévenant, doux, affable

Pour les gens du dehors que ménage votre art;
A vos civilités le monde entier a part,
Parce qu'il est, monsieur, l'objet de votre culte,
Et l'oracle constant que votre esprit consulte;
Mais mon frère chez lui sait se dédommager
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.
Il dépouille en entrant sa douceur politique :
Méprisant pour sa sœur, dur pour son domestique,
Fâcheux pour sa maîtresse et froid pour ses amis,
Il prend une autre forme, et change de vernis.
Tout craint dans sa maison, et tout fuit sa rencontre :
Le courtisan s'éclipse, et le tyran se montre.

LE BARON, d'un ton irrité.

Ma sœur!

CÉLIANTE.

Le trait est fort, mais vous me l'arrachez;
Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous fâchez.
Je l'ai fait toutefois dans une bonne vue :
Profitez-en; ou bien si l'erreur continue,
Des vôtres redoutez le funeste abandon;
Craignez de vous trouver seul dans votre maison,
Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole,
Dont un souffle détruit l'estime qui s'envole.

SCÈNE VII.

LE BARON.

Je serais trop heureux de me voir délivré
De ces espèces-là dont je suis entouré.
Mais sortons; il est temps de faire ma tournée,
Et de régler l'essor de toute la journée.
Passons chez la marquise et chez le commandeur;
Voyons la Présidente, et puis mon rapporteur.

SCÈNE VIII.

LE BARON, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, je viens...

LE BARON.

Allez...

LISETTE.

Mais daignez me permettre,
Monsieur...

LE BARON.

Mes gens au duc ont-ils porté ma lettre?

LISETTE.

Je pense que Lafleur est sorti pour cela.

LE BARON.

Je pense est merveilleux; et ces animaux-là
Répondent, la plupart, aussi mal qu'ils agissent.
Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

LISETTE.

Mais monsieur de Forlis...

LE BARON.

Quoi, monsieur de Forlis?

LISETTE.

Arrive en ce moment. Je vous en avertis,
Pour que vous descendiez.

LE BARON.

Je vous suis redevable
De venir m'avertir; le terme est admirable!

LISETTE, à part.

Quel homme! Mais, monsieur...

LE BARON.

Allez, parlez plus bas;
Annoncez désormais, et n'avertissez pas.

(Lisette rentre.)

SCÈNE IX.

LE BARON.

Forlis, pour arriver, a mal choisi son heure :
J'allais sortir, il faut que pour lui je demeure.
C'est mon ami, je vais l'embrasser simplement,
Et le quitter après le premier compliment;
Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

SCÈNE X.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, embrassant M. de Forlis.

Votre santé, monsieur?

M. DE FORLIS.

Assez ferme. Et la tienne,
Baron?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux! J'ai voulu me hâter
Pour t'unir à ma fille, et, par là, cimenter
L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON.

Je suis vraiment charmé que ce nœud nous assemble.

M. DE FORLIS.

Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial!
Je suis très-éloigné du cérémonial;
Mais je veux qu'un ami, quand il me voit, s'épanche,
Et me marque une joie aussi vive que franche.
Dix ans de connaissance ont ôté de mon prix,
Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis;
La mienne est, par bonheur, d'avoir de l'indulgence.

LE BARON.

Pardon, mais je me vois dans une circonstance
Qui, malgré moi, monsieur, me force à vous quitter.
Je vous laisse le maître, et je cours m'acquitter
D'un devoir...

M. DE FORLIS.

Quand j'arrive...!

LE BARON.

Il est indispensable.

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi me paraît préférable,
Et j'ai besoin de toi pour tout le jour entier:
Si c'est une corvée, il la faut essuyer.

LE BARON.

J'ai trente affaires.

M. DE FORLIS.

Va, trente de ces affaires
Ne doivent pas tenir contre deux nécessaires.

LE BARON.

Je ne puis différer, et j'ai promis d'honneur.

M. DE FORLIS.

De ces promesses-là je connais la valeur.

LE BARON.

Ce sont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tiens, je vais en six phrases
Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphases.
Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris
La dorure et l'éclat d'un nouveau vis-à-vis;
Éclabousser vingt fois la pauvre infanterie,
Qui se sauve, en jurant, de la cavalerie;
De toilette en toilette aller faire sa cour,
Apprendre et débiter la nouvelle du jour;
Puis au Palais-Royal joindre un cercle agréable,
Et lier pour le soir une partie aimable;
Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement,
Pour sabler du Champagne à souper largement;
Faire l'après-midi mille dépenses folles,
En deux médiateurs perdre huit cents pistoles;
Sur une tabatière, ou bien sur des habits,
Dire ton sentiment, et ton sublime avis;
Conduire à l'Opéra la duchesse indolente,
Médire ou bien broder avec la présidente;
Avec le commandeur parler chasse et chevaux;
Chez le petit marquis découper des oiseaux:
Voilà le plan exact de ta journée entière,
Tes devoirs importants, et ta plus grave affaire.

LE BARON.

Monsieur le gouverneur, vous nous blâmez à tort:
On ne vit point ici comme dans votre fort.
Nous devons y plier sous le joug de l'usage;
Ce qui paraît frivole est dans le fond très-sage.
Tous ces aimables riens qu'on nomme amusement
Forment cet heureux cercle et cet enchaînement
De qui le mouvement journalier et rapide
Nous fait, par l'agréable, arriver au solide.
C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,
Qu'on acquiert les amis et les protections;
Au sein des jeux riants on perce les mystères:
Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires;
Le succès en dépend, tout y va, tout y tient,
Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS.

Il donne en habile homme un bon tour à sa cause,
Et je sens dans le fond qu'il en est quelque chose.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands,
Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prends sur le temps.
Pour rendre à mes regards ta conduite louable,
Emploie en ma faveur ce crédit favorable.
L'occasion est belle, et voici le moment :
Fais agir tes amis pour le gouvernement
Qu'à la place du mien à la cour je demande;
Tu sais, pour l'obtenir, que mon ardeur est grande;
Qu'il doit, outre l'honneur, grossir mes revenus,
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus :
Par plusieurs concurrents cette place est briguée;
Du royaume, baron, c'est la plus distinguée.
Un homme bien instruit m'a marqué de partir;
De mettre tout en œuvre il vient de m'avertir.
Un motif si pressant, joint à ton mariage,
M'a fait prendre la poste et hâter mon voyage.
As-tu sollicité? Depuis près de deux mois
Je t'en ai, par écrit, prié plus de vingt fois :
Tu m'as promis de voir le ministre qui t'aime;
L'as-tu fait? Puis-je bien m'en fier à toi-même?

LE BARON.

Oui : mais permettez...

M. DE FORLIS.

Non, je te connais trop bien.
Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un seul instant.

M. DE FORLIS.

Non, rien.
Je ne te ferais pas grâce d'une seconde.
Si tu prends une fois ton essor dans le monde,
Crac, te voilà parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez, et qu'il le faut enfin,
Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare et sublime!
Sacrifice étonnant! grande preuve d'estime!

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet, sans façon,
Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.
Je crains ces dîners-là : j'aime la bonne chère;
Et traite-moi plutôt en personne étrangère :
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,
Et l'appétit chez moi se fait sentir déjà.
Le chemin que j'ai fait est très-considérable,
Et me fait aspirer au moment d'être à table.
En attendant, passons dans mon appartement,
Nous parlerons ensemble.

LE BARON.

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc! Que veut dire un discours de la sorte?

LE BARON.

Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe?
Je puis m'y reposer.

LE BARON.

Non, monsieur.

M. DE FORLIS.

Et pourquoi?

LE BARON.

C'est qu'il est occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te moques de moi.
Et par qui donc l'est-il?

LE BARON.

Par un fort galant homme.

M. DE FORLIS.

La chose est toute neuve! Et cet homme se nomme?

LE BARON.

Son nom m'est échappé.

M. DE FORLIS.

Rien n'est plus ingénu.
Mon logement est pris, et par un inconnu!

LE BARON.

C'est un abbé, monsieur.

M. DE FORLIS.

Un abbé!

LE BARON.

Mais, de grâce...

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un militaire, passe:
Mais un petit collet me déloger ainsi!

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir si tôt ici;
Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes
Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes.

LE BARON.

Mais si vous le voulez, monsieur, absolument,
Vous pourrez aujourd'hui prendre mon logement;
Ou bien, comme l'abbé part dans l'autre semaine,
Et que de nos façons il faut bannir la gêne,
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entends, baron:
Et pour le coup je vais coucher dans le donjon.

LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante!
Mais tout mon dépit cède à ma faim, qui s'augmente.
Viens: dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger,
Loge-moi vite...

LE BARON.

Où donc?

M. DE FORLIS.

Dans ta salle à manger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Le Forlis, par bonheur, fait la méridienne;
Je respire. Entre nous, son amitié me gêne.
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé de vos soins généreux.

LE BARON.

L'affaire est en bon train.

LE MARQUIS.

Il est vrai; je commence
A me flatter, monsieur, d'une douce espérance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

LE MARQUIS.

La joie enfin succède au plus affreux souci.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte :
On n'imagine point jusqu'où va...

LE BARON.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Non, non, vous ignorez combien il est flatteur.
Je ne sais quoi pourtant m'arrête au fond du cœur.

LE BARON.

Comment! votre âme encore est-elle intimidée?

LE MARQUIS.

Oui, tromper un ami révolte mon idée,
Et je sens que je blesse au fond la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup, cessez d'être agité;
Elle n'est point blessée en des choses semblables.

LE MARQUIS.

En est-il où ses droits ne soient point respectables?
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas?

LE BARON.

Non, marquis, sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place :
Elle y serait de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe!

LE BARON.

J'ai plus d'expérience, et dois vous éclairer.
La droiture est un frein que l'on doit révérer
(Du monde ce sont là les maximes constantes)
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,
Devoirs essentiels de la société,
Dont ils sont les liens et comme le traité.
On la doit consulter surtout dans l'exercice
Des charges de l'État d'où dépend la justice;
Dans ce qui parmi nous est de convention,
Et forme par degré la réputation :
Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle
Du nom de badinage, ou bien de bagatelle;
Pour tout ce qu'on regarde universellement
Sur le pied de plaisir ou de délassement.
Dans un tendre commerce elle n'est plus admise,
Et même s'en piquer devient une sottise.
L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement,
Où l'on est convenu de tromper finement,
D'être dupe ou fripon, le tout sans conséquence;
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens, d'où dépend notre paix,
Peut-il être avili jusques à cet excès?
Le monde est étonnant dans sa bizarrerie.
Le joueur qui friponne est couvert d'infamie,
Et le perfide amant qui trompe et qui trahit
Devient homme à la mode, et se met en crédit.
Quel travers dans les mœurs, et quel affreux délire!
Aussi grossièrement peut-on se contredire?

LE BARON.

C'est l'idée établie, il faut s'y conformer.

LE MARQUIS.

Mon âme à penser faux ne peut s'accoutumer.
Le jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,
Fondé sur l'intérêt, la fraude et l'avarice,
S'est rendu, par l'usage, un lien révéré :
Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré.
A ses engagements le fier Honneur préside;
Et ses dettes, surtout, sont un devoir rigide :
Au jour précis, à l'heure, il faut, pour les payer,
Vendre tout, et frustrer tout autre créancier;
Et l'amour tendre et pur devient un nœud frivole,
Où l'on est dispensé de tenir sa parole.
Le joug de l'amitié n'est pas plus respecté;
On veut qu'ils soient tous deux exempts de probité :
Leurs devoirs sont remplis les derniers; et leurs dettes
Ou ne s'acquittent pas, ou sont mal satisfaites.
Mais rendez-moi raison d'un tel égarement,
Vous, profond dans le monde et son digne ornement.

LE BARON.

Je conviens avec vous, marquis, et je confesse
Que l'esprit qui l'agite est souvent une ivresse.
Du sein de la lumière il tombe dans la nuit,
De ses écarts souvent l'injustice est le fruit;
Mais il est notre maître, et nous devons le suivre;
Nous sommes, par état, tous deux forcés d'y vivre.
Pour y plaire, y briller, pour avoir ses faveurs,
Il faut prendre, marquis, jusques à ses erreurs.
Dès qu'ils sont établis, préférer ses usages,
Quelque choquants qu'ils soient, aux raisons les plus sages.
Quoi qu'il en coûte, on doit se mettre à l'unisson,
Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.
Sitôt qu'il le condamne, il faut fuir tout scrupule,
Et même les vertus qui rendent ridicule.

LE MARQUIS.

N'en déplaise au bon ton, dont je suis rebattu,
Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre âme elle se développe;
Mais il faut vous résoudre à vivre en misanthrope.
Vous devez renoncer à tout amusement,
Aller dans un désert vous enterrer vivant;

On de cette vertu tempérer les lumières,
L'habiller à notre air, la faire à nos manières.
J'avouerai franchement que vous me faites peur.
Orné de tous les dons de l'esprit et du cœur,
Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,
Vous donner un travers en entrant dans le monde,
Vous perdre exactement par excès de raison,
Et d'un Caton précoce acquérir le surnom,
Choquer les mœurs du temps; et, par cette conduite,
Vous rendre insupportable à force de mérite.

LE MARQUIS.

Vos discours dans mon cœur font passer votre effroi.
Ce monde que je blâme a des attraits pour moi.
Je ne puis vous cacher que, né pour y paraître,
Je l'aime, et brûle, en beau, de m'y faire connaître.
Son commerce est un bien dont je cherche à jouir,
Et m'en faire estimer est mon premier désir.
J'ai, pour vivre content, besoin de son suffrage.
Dans ce juste dessein si je faisais naufrage,
Je ne pourrais, baron, jamais m'en consoler.
La crainte que j'en ai me fait déjà trembler.
Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse,
Je demande et j'attends votre aide généreuse.
Daignez donc me guider de la main et de l'œil;
Et, pour m'en garantir, montrez-moi chaque écueil.

LE BARON.

Vous me charmez; je suis tout prêt de vous instruire,
Et vous n'avez, marquis, qu'à vous laisser conduire.
Je veux choisir pour vous le jour avantageux,
Saisir, pour vous placer, le point de vue heureux;
A vos dons naturels joindre les convenances,
Y répandre des clairs, y mettre des nuances;
Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,
L'homme vraiment aimable, et le héros du jour.
Je ne m'en tiens pas là. Non, marquis, je vous aime;
Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même.
Mon amitié, dans peu, compte en venir à bout:
Votre amante en répond, elle a pour vous du goût;
C'est le point principal, et qui rend tout facile:
Mais point de sot scrupule, et montrez-vous docile.
Me le promettez-vous?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avais pris ce parti. J'ai même ici ma lettre ;
Mais je ne sais comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez... Il s'agit d'un établissement,
Et cet hymen, pour vous, est un coup important.

LE MARQUIS.

Oui, par mille raisons, c'est un bien où j'aspire ;
Et c'est pour l'en presser que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi, j'imagine un moyen...
Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE BARON.

Sans blesser la sagesse elle peut la lui rendre,
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.
D'autres la commettraient.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je crains.
On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre, elle sera rendue,
Et je vais en charger ma jeune prétendue.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrais, lui donnant mon billet,
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous serez satisfait.
Attendez un moment.

(Il rentre.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS.

Il sert trop bien ma flamme.
Mais chassons, après tout, cet effroi de mon âme ;

Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.
Le baron, dans ce jour (il me l'a fait trop voir),
Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne;
Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas digne :
De sa grâce naïve il méconnaît le prix.
Elle aurait un tyran; et l'hymen, j'en frémis !
Pour elle deviendrait une chaîne cruelle.
Je dois l'en garantir, moins pour moi que pour elle.
L'amour, la probité, la pitié, la raison,
Tout me fait une loi de tromper le baron.
Employer l'artifice en cette conjoncture,
C'est servir la vertu, non trahir la droiture.
Lui-même, qui plus est, me conduit par la main.
Je la vois, sa présence affermit mon dessein.

SCÈNE III.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON, à Lucile.

Oui, le marquis attend de vous un grand service
Et vous seule pouvez lui rendre cet office.
Songez qu'il le mérite, et qu'il est mon ami.

LUCILE.

Monsieur...

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE, au marquis.

De quoi s'agit-il donc, monsieur?

LE MARQUIS.

C'est une lettre
Que j'ose vous prier instamment de remettre...

LUCILE.

A qui?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, à cet objet charmant
Dont vous êtes l'amie, et dont je suis l'amant.
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

LUCILE, prenant la lettre.

Je ne manquerai pas, monsieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien, je suis content de ce procédé-là :

Peut-être, avec le temps, mon soin la formera.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue?

LUCILE.

Mais je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue,
Puis-je encore espérer qu'elle me répondra?

LUCILE.

Oui, monsieur, je le crois, dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oserai-je, pour moi, compter sur votre zèle?

LUCILE.

Mais je ferai, monsieur, mon possible auprès d'elle.

LE BARON.

Elle répond, vraiment, beaucoup mieux que tantôt.
Il se fait déjà tard, et partons au plus tôt.
Votre âme est à présent dans une douce attente.
Volons chez la comtesse, elle est impatiente :
Voilà l'heure; et d'ailleurs je dois voir en passant
Le commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant.
C'est un point capital oublié dans ma lettre.
Mademoiselle...

LUCILE.

Eh bien! monsieur?

LE MARQUIS.

Sans la commettre,
Si dans cette journée, et par votre moyen,
Je pouvais obtenir un moment d'entretien!

LUCILE.

Elle ne sort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, mademoiselle,
Trouver l'occasion de lui parler chez elle;
Et c'est, pour tous les deux, un point bien essentiel.

LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,
Qui, faussement paré d'une douceur trompeuse,
L'intimide, et la tient dans une gêne affreuse.

LE BARON.

Son cœur à le tromper doit avoir plus de goût,
Et ne rien épargner pour en venir à bout.
Il faut à ses dépens jouer la comédie,
Et je veux le premier être de la partie.

LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que monsieur le veut,
Convenez qu'on le doit, et songez qu'on le peut.

LE BARON, au marquis.

Profitons des moments où son père sommeille;
Dépêchons-nous, partons avant qu'il se réveille.

(Lucile rentre.)

SCÈNE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS, arrêtant le baron.

Je t'arrête au passage, et bien m'en prend, parbleu!

LE BARON.

Mais, monsieur, j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.

SCÈNE V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, au baron.

Comment donc! est-ce ainsi que l'on se fait attendre?
Moi-même il faut, chez vous, que je vienne vous prendre :
Cet oubli me surprend, surtout de votre part,
Vous, prévenant, exact.

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, monsieur, vous reconnaître.

LE BARON.

De sortir de chez moi je n'ai pas été maître;
Et je suis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc?

M. DE FORLIS.

C'est par moi, madame : absolument
J'ai besoin du baron pour cette après-dînée.

LA COMTESSE.

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le respect que je dois vous porter,
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaise à l'espoir dont votre esprit se flatte,
Vous venez un peu tard ; je suis première en date.

LE BARON, à M. de Forlis.

Vous voyez bien, monsieur, que je n'impose point.

M. DE FORLIS.

Mais vous savez qu'au mien votre intérêt est joint.
L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pressante.

LA COMTESSE.

Oh ! celle qui m'amène est plus intéressante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, et le sien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'est un phénomène, et Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plus tôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour, mes pas seront perdus.

LA COMTESSE.

Passé ce soir, monsieur, on ne l'entendra plus ;
Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc ? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce violon fameux que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi ! c'est un violon qui balance mes droits ?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, monsieur, pour la dernière fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indispensable ?

Je tombe de mon haut!

LA COMTESSE.

C'est un homme admirable,
Et qui tire des sons singuliers et nouveaux.
Ses doigts sont surprenants, ce sont autant d'oiseaux.
Doux et tendre, d'abord il vole terre à terre;
Puis, tout à coup bruyant, il devient un tonnerre.
Rien n'égale, en un mot, monsieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, madame, ou Tapagimini,
Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personnage
Qui mérite sur moi d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh! qui donc êtes-vous, pour jouter contre lui?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que monsieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent, et beaucoup de mérite :
Mais vous ne partez pas apparemment si vite.
On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS.

Comment!

LA COMTESSE.

Oui : quel est votre fort, monsieur, précisément?
La musette, la flûte, ou le violoncelle?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de musette? Ah! la chose est nouvelle.
La bagatelle seule occupe vos esprits :
Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle est donc cette affaire et si grave et si grande?

M. DE FORLIS.

C'est un gouvernement qu'à la cour je demande.

LA COMTESSE.

Un gouvernement?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi! ce n'est que cela?
Oh! rien ne presse moins; si ce n'est celui-là,
Vous en aurez un autre, et la chose est facile.

Mais pour l'homme divin qui part de cette ville,
Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné :
Il faut, il faut saisir le moment fortuné.
Si le baron manquait cet instant favorable,
Il n'en trouverait pas dans dix ans un semblable.

LE BARON.

Oui, madame a raison, et j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi ! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter ?
Un ancien ami n'a pas la préférence ?

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connaissance.
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier,
C'est toujours pour celui qu'il connaît le dernier.

LA COMTESSE, au baron.

Le plaisir que j'attends me transporte d'avance.
Donnez-moi donc la main, partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

LE MARQUIS, à M. de Forlis.

Monsieur, je vous promets de vous le ramener.

LA COMTESSE.

Non, c'est flatter monsieur d'un espoir téméraire :
J'enlève le baron pour la journée entière.
Je ne dérange rien dans les plans que je fais.
Au sortir du concert je le mène aux Français,
Où j'ai depuis huit jours une loge louée,
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée ;
Et de là nous devons être d'un grand souper,
Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper ;
Puis de la table au bal, où, déguisée en Flore,
Je ne rendrai Zéphyr qu'au lever de l'Aurore.

LE BARON, à M. de Forlis.

Je reviendrai, monsieur, et ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr, j'accompagne tes pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIANTE, M. DE FORLIS.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frère,
Monsieur ?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire :
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,
Je ferais hautement éclater mon dépit ;
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CÉLIANTE.

Eh ! quel nouveau sujet, monsieur, vous indispose ?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.
Je le suis au concert, j'entre, et je l'aperçoi.
Jusqu'à lui je pénètre à travers la cohue :
Mon abord l'embarrasse ; à peine il me salue.
Je lui parle, il se trouble, il répond à demi,
Et je le vois enfin rougir de son ami.
Je sens qu'il me regarde en son impertinence,
Comme un provincial dont il craint la présence.
Au milieu du grand monde il me croit déplacé ;
Et, dans le même temps qu'il est pour moi glacé,
Il se montre attentif, il fait cent politesses
A des originaux de toutes les espèces.
Auprès d'eux tour à tour on le voit empressé :
Et le plus ridicule est le plus caressé.

CÉLIANTE.

Je voudrais excuser un procédé semblable,
Mais je sens qu'envers vous mon frère est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,
Quelques instants après le sort l'en a puni :
Ce violon divin, et qui se voit l'idole

De Paris qui le court, a manqué de parole ;
L'opulent financier qui tout fier l'attendait,
Et chez qui, sans mentir, toute la France était,
Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.
Le concert est rompu ; l'aventure est cruelle :
C'est un coup dont il est si fort humilié,
Qu'il en paraît moins fat, mais plus sot de moitié :
Il voit fuir les trois quarts des spectateurs, qui pestent ;
La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.
Pour vingt jeux différents vingt autels sont dressés ;
Les sacrificateurs en ordre sont placés.
Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.
Du dieu qui les reçoit les mains sont des abîmes,
Par qui dans un moment tout se voit englouti :
Un seul particulier, dans une après-midi,
Perd des sommes d'argent qui forment des rivières,
Et feraient subsister dix familles entières.
Le baron, qui se laisse emporter au courant,
Malgré tous mes efforts suit alors le torrent :
De dépit je le quitte, et cours pour mon affaire ;
Ensuite je reviens dans le moment contraire
Que par un as fatal il se voit égorgé ;
Il perd, outre l'argent dont il était chargé,
Plus de neuf cents louis joués sur sa parole :
Mais il cède en héros au revers qui l'immole ;
Sous un front calme il sait déguiser sa douleur,
Et s'acquiert, en partant, le nom de beau joueur.

CÉLIANTE.

Mais il paye assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprends, il croit que je l'ignore ;
Sa disgrâce me fait oublier mon dépit,
Et, plus que mon affaire, occupe mon esprit.
L'amitié me ramène en ce lieu pour l'attendre,
Et, selon l'apparence, il va bientôt s'y rendre
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui,
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.
Je ne me trompe pas ; le voilà qui s'avance.

CÉLIANTE.

Je rentre ; vous seriez gênés par ma présence.

(Elle s'en va.)

SCÈNE II.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON, sans voir M. de Forlis.

Je cache la fureur de mon cœur éperdu,
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu,
Mais je ne croyais pas que Forlis fût si proche.
Déguisons. Vous venez pour me faire un reproche ?

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien, le temps serait mal pris;
Quand ils sont malheureux j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc ?

M. DE FORLIS.

Devant moi cesse de te contraindre.
Je sais ton infortune, en vain tu prétends feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit... ?

M. DE FORLIS.

Mais yeux en ont été témoins,
Et tu perds d'un seul coup neuf cents louis au moins.

LE BARON.

Puisque vous le savez, il faut que je l'avoue;
C'est un tour inouï que le hasard me joue.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi ?

LE BARON

Je n'ai que mille écus;
J'ai fait pour en trouver des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connais tant de monde !

LE BARON.

Inutile ressource !
Ceux que j'ai vus n'ont pas dix louis dans leur bourse ;
Ils manquent tous d'espèce.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi.
Tiens, en voilà huit cents; je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah ! je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite

Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquitte.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine, et j'en suis plus heureux.
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence :
Tu vas chercher ailleurs, et tu sembles rougir
De t'adresser au seul qui peut te secourir,
Et qui goûte un bien pur à te rendre service,
Loin que ton sort le gêne ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas...

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi,
Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi ;
J'en serai trop payé si je t'enseigne à l'être,
Et si mes procédés t'apprennent à connaître
Celui qui l'est vraiment dans les occasions,
Non par de vains propos, mais par des actions,
D'avec ceux qui n'en ont que la fausse apparence,
Qui méritent au plus le nom de connaissance,
Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir,
Ardents à te promettre, et froids à te servir.

LE BARON.

Je connais tous mes torts, et vous demande grâce.

M. DE FORLIS.

S'il est sincère et vrai, ton remords les efface.
Pour mieux les réparer, baron, voici le jour
Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour.
Pendant que tu jouais, j'ai pris soin de m'instruire
Et d'agir fortement pour la place où j'aspire :
J'ai su d'un secrétaire (et dans un autre temps
Je t'en ferais ici des reproches sanglants),
J'ai su que tu n'as fait, malgré ma vive instance,
Pour ce gouvernement aucune diligence ;
Et qu'enfin si pour moi tu l'avais demandé,
Indubitablement on te l'eût accordé.

LE BARON.

La cour n'est pas si prompte à répandre ses grâces ;
Il faut longtemps briguer pour de pareilles places ;

Et ce n'est pas, monsieur, l'ouvrage d'un moment.

M. DE FORLIS.

Ce gouvernement-ci toutefois en dépend;
Et j'ai tantôt appris du même secrétaire
Qu'il est sollicité par un fort adversaire;
Qu'il faut tout mettre en œuvre et tout faire mouvoir,
Ou que mon concurrent l'emportera ce soir;
Mon plan est arrangé, mes mesures sont prises
Pour parler au ministre à six heures précises;
Pour le voir, pour agir, voilà les seuls instants:
Si tu veux près de lui me seconder à temps,
Nos efforts prévaudront, et j'obtiendrai la place.
Je sais qu'à ta prière il n'est rien qu'il ne fasse,
Et tu possèdes l'art de le persuader:
Mais il faut employer ton crédit sans tarder,
Et venir avec moi chez lui dans trois quarts d'heure;
C'est le temps décisif: promets-moi...

LE BARON.

Que je meure,
Si j'y manque, monsieur!

M. DE FORLIS.

Ne va pas l'oublier;
Et songe...

LE BARON.

Je ne sors que pour aller payer
La somme que je dois, et je reviens vous prendre.
Vous n'aurez pas, monsieur, la peine de m'attendre:
On doit pour ses amis tout faire, tout quitter;
Vous m'en donnez l'exemple, et je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu seras accompli si tu tiens ta promesse.

(Le baron sort.)

SCÈNE III.

M. DE FORLIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE.

Mon frère auprès de vous a perdu sa tristesse;
Et j'en juge, monsieur, par l'air gai dont il sort.

M. DE FORLIS.

Je crois qu'il est content: pour moi, je le suis fort.

Adieu, mademoiselle. Attendant qu'il revienne,
Je vais voir Lisimon, qu'il faut que j'entretienne.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CÉLIANTE.

Il a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait,
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

SCÈNE V.

CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Apprenez un secret que je ne puis vous taire.
Lucile, Lucile aime; et monsieur votre frère
A, comme il est trop juste, un rival préféré.

CÉLIANTE.

Quelle idée!

LISETTE.

Oh! mon doute est trop bien avéré.

CÉLIANTE.

Sur quoi donc le crois-tu?

LISETTE.

Je viens de la surprendre
Dans le temps que sa main ouvrait un billet tendre
Qu'elle a vite caché sitôt que j'ai paru :
Et par là mon soupçon s'est justement accru.

CÉLIANTE.

Va, c'est apparemment la lettre d'une amie.

LISETTE.

Non, non, je n'en crois rien; sa rougeur l'a trahie :
Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent,
On est moins empressé, et le trouble est moins grand.
On attribue à tort à son peu de génie
Son humeur taciturne et sa mélancolie :
L'amour est seul l'auteur de ce silence-là;
Et j'en mettrais au feu cette main que voilà.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pensée :
La curiosité dont je me sens pressée
M'a fait étudier ses moindres mouvements.
D'un cœur qui de l'absence éprouve les tourments

J'ai connu qu'elle avait le symptôme visible;
Et j'ai sur ce mal-là le coup d'œil infaillible :
Je porte encor plus loin ma vue à son sujet,
Et de ses feux cachés je devine l'objet.

CÉLIANTE.

Bon!

LISETTE.

Depuis qu'au baron le marquis rend visite,
Sur son front satisfait on voit la joie écrite.
J'ai, qui plus est, surpris certains regards entre eux,
Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux :
C'est lui, mademoiselle; et j'en fais la gageure.

CÉLIANTE.

Tu prends dans ton esprit ta folle conjecture.

LISETTE.

Ils s'aiment en secret, je ne m'y trompe pas.
Mais, tenez, la voilà qui porte ici ses pas;
Pour lire le billet elle y vient, j'en suis sûre.
Cachons-nous toutes deux dans cette salle obscure.

CÉLIANTE.

Non, viens, rentre avec moi; respectons son secret :
Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.

(Elles rentrent.)

SCÈNE VI.

LUCILE.

Enfin me voilà seule! et, bannissant la crainte,
Je puis donc respirer, et lire sans contrainte
La lettre d'un amant qui règne dans mon cœur!
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur.
(Elle lit.)

« Non, belle Lucile, il n'est point de situation plus singulière que « la nôtre, ni d'amant plus malheureux que moi. Je vous vois à toute « heure sans pouvoir m'expliquer. Je m'aperçois qu'on vous mé- « prise, et qu'on vous croit sans esprit et sans sentiment, vous qui « pensez si juste, et dont le cœur tendre et délicat égale la sensibi- « lité du mien, et c'est tout dire. Vous êtes à la veille d'en épouser « un autre, et je n'ose me plaindre. Je pourrais me consoler, si votre « mariage ne faisait que mon malheur; mais il va combler le vôtre; « je le sais, je le vois, et je ne puis l'empêcher : c'est là ce qui rend

« mon désespoir affreux. Sans une prompte réponse, j'y vais suc-
« comber. »

(Après avoir lu.)

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.
Ma peine et mon plaisir ne sauraient se comprendre.
Non, mon état n'est fait que pour être senti!
J'ai là tout ce qu'il faut. Vite répondons-y.

(Elle écrit en s'interrompant.)

Cher amant, si les traits de l'ardeur la plus vive,
Si d'un parfait retour l'expression naïve
Peuvent te consoler et calmer tes esprits,
Tu seras satisfait de ce que je t'écris.
Les maux que tu ressens font mon plus grand martyre.

SCENE VII.

LUCILE, LE BARON.

LE BARON.

Je viens de m'acquitter. Grâce au ciel, je respire!
Mais que vois-je? Lucile a l'esprit occupé:
Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé.
Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire?
Parbleu! voyons un peu de son style, pour rire.
(A Lucile.)
Puis-je, sans me montrer curieux, indiscret,
Vous demander pour qui vous tracez ce billet?

LUCILE, avec surprise.

Ah!

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne.
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne.
Ce sont des mots sans suite, et mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier.
Ne me refusez point, lorsque je vous en prie.

LUCILE, à part.

Le cruel embarras!

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

J'orthographie...
Et peins trop mal, monsieur... Jamais je n'oserai.

LE BARON.

Pourquoi? vous avez tort, je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture;
Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis trop sûre.

LE BARON.

Bon! vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je suis de bonne foi.
Je sais l'opinion que vous avez de moi;
Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah! mauvaises défaites!
Donnez, pour mettre fin aux façons que vous faites.
(Il lui prend la lettre des mains, et lit.)

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, dans le fond du théâtre.

J'aperçois le baron, et ma chère Forlis.
Mais il lit un billet: ciel! l'aurait-il surpris?

LE BARON, après avoir lu, à Lucile.

Je doute si je veille, et je ne sais que dire!
Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire?

LUCILE.

Oui.

LE BARON.

Mais de ma surprise à peine je reviens!
Je n'ai rien vu d'égal au billet que je tiens!
Plus je la lis, et plus cette lettre m'étonne:
Le sentiment y règne, et l'esprit l'assaisonne.
Belle indolente, Hé quoi! sous cet air ingénu,
Vous me trompez ainsi! qui l'aurait jamais cru?
(Il relit tout haut.)

« Je sais qu'on me croit sans esprit; mais ce n'est que pour vous « seul que je voudrais en avoir. »

(Il s'interrompt.)

Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.

Je sens toute la force et la délicatesse
Du reproche fondé que cache ce billet;
Et je vois par malheur que j'en suis seul l'objet.
Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes.
Mes fautes, j'en rougis, y sont trop bien dépeintes :
Voilà le résultat de tous nos entretiens,
Et tous vos sentiments y répondent aux miens.

LUCILE, à part.

La méprise est heureuse! et mon âme respire!

LE MARQUIS, à part.

Fort bien! il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

LE BARON.

Cet embarras charmant, cette aimable rougeur
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS, à part.

Ou son erreur.

LE BARON.

Quelle joie! elle m'aime, elle sent, elle pense!
Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence!
Ah! pourquoi si longtemps me cacher ces trésors,
Et les ensevelir sous de trompeurs dehors?
Mais n'accusons que moi; c'est ma faute, et ma vue
Devait lire à travers cette crainte ingénue :
Je devais démêler son cœur et son esprit.
Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit;
Et ces traits, dont mon âme est confuse et ravie,
Font ma satire autant que son apologie.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS, a part.

Je jouis d'un plaisir tout nouveau;
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON, au marquis, qui s'avance.

Ah! marquis, vous voilà! ma joie est accomplie.
C'est ici le moment le plus doux de ma vie.
Mon bonheur est au comble, et je viens de trouver
Tout ce qui lui manquait, et qui peut l'achever.
Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime.
Je veux que votre oreille en soit juge elle-même;
Écoutez ce billet que Lucile m'écrit :
Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

(Il lit.)

« Je sais qu'on me croit sans esprit, mais ce n'est que pour vous « seul que je voudrais en avoir; et si je pouvais réussir à vous per- « suader que je suis aussi spirituelle que tendre, peu m'importerait « que le reste du monde me donnât le nom de sotte et de stupide. « L'abattement où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous a dû « donner de moi cette idée; et depuis que je vous vois ici, votre pré- « sence me jette dans un trouble qui sert à la confirmer. Je sens que « mon cœur fait tort à mon esprit. Il m'ôte jusqu'à la liberté de « m'exprimer, et je suis trop occupée à sentir, pour avoir le loisir « de parler. »

(Après l'avoir lu.)

Mais est-il rien, marquis, qui soit plus adorable?
Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE, au baron.

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non, non, mon repentir égale ma surprise;
Je dois à vos genoux expier ma méprise.
Pardon: je vous croyais, il faut trancher le mot,
Sans esprit, et c'est moi qui suis vraiment un sot.

LUCILE, relevant le baron.

Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.
C'est par mille respects, par un culte flatteur,
Que je puis désormais réparer mon erreur.
Vous êtes accomplie, et je n'en puis trop faire.
Vous, marquis, prenez part à mon transport sincère.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux,
Si comme moi, mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh! je le suis déjà.

LE BARON.

Comment donc! votre amante
Votre aurait-elle écrit?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchante !
Votre ravissement n'égale pas le mien.
C'est à mademoiselle à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON.

Nous sommes tous contents comme je le désire.
Désormais mon hôtel, qui m'était odieux,
Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.
Vous seule me rendrez son séjour agréable.
Pour vous plaire, je veux m'y montrer plus aimable ;
Et, goûtant sans mélange un destin bien plus doux,
Je vais me partager entre le monde et vous.

SCÈNE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Pardon si j'interromps, monsieur ; mais la duchesse
Demande à vous parler pour affaire qui presse :
Elle est dans son carrosse, et ne peut s'arrêter.
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais, sans plus hésiter,
Qu'il entre donc.

SCÈNE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, madame vient vous prendre,
Et sans tarder vous prie instamment de descendre.

LE BARON.

Il suffit, je vous suis.

(Le laquais sort.)

SCÈNE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS, au baron.

Vous allez donc partir?

LE BARON.

Non, je vais l'assurer que je ne puis sortir;
A monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.
La fille me rappelle, et j'ai promis au père;
Rien ne peut m'arrêter quand je dois le servir.
Je ne suis qu'un instant, et je vais revenir.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Il ne reviendra pas si tôt, mademoiselle;
Et la duchesse va l'emmener avec elle.
La comtesse est là-bas qui lui sert de renfort:
Le moyen qu'il résiste à leur commun effort?

LUCILE.

Le soin qui les conduit sans doute est d'importance?

LISETTE.

Oui, l'affaire est vraiment des plus graves. Je pense
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon.

LISETTE.

Et de mettre d'accord la Chine et le Japon.
Mais le carrosse part, et voilà qu'on l'emmène:
Moi-même je descends, pour en être certaine.
(A part.)
Ils s'aiment, je le vois, et je plains leur ennui;
Monsieur les laisse seuls, et je fais comme lui.

(Elle rentre.)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

Je puis enfin, au gré du penchant qui m'entraîne,
Vous voir et vous parler sans témoin et sans gêne.
Que cet instant m'est doux! que je suis enchanté!
Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité?
Vous ne répondez rien, et votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire:

Le discours est trop faible, et je n'en puis former.
Marquis, me taire ainsi, n'est-ce pas m'exprimer?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile! il n'est point d'éloquence
Qui vaille et persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit;
Dans ceux de mon amant un autre ciel me luit:
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître,
Et l'amour près de lui me donne un nouvel être.
Mon âme n'était rien quand il était absent;
Sa vue et son retour la tirent du néant.

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée...

LUCILE.

Non, sans vous, loin de vous, je n'ai point de pensée.
Je suis stupide auprès du monde indifférent,
Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.
Le mien ne brille point dans une compagnie:
Le sentiment l'échauffe, et non pas la saillie.
Celui que l'amour donne à deux cœurs bien épris
Est le seul qui m'inspire, et dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah! c'est le véritable, et n'en ayons point d'autre:
Comme il sera le mien, qu'il soit toujours le vôtre.
Ne puisons notre esprit que dans le sentiment.
Vous m'aimez?

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement:

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encore le répète!
Vous avez, à le dire, une grâce parfaite.

LUCILE.

Oui, marquis, je vous aime, et je n'aime que vous.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore!

LUCILE.

O retour qui m'est doux!

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces instants pleins de charmes!
Mon bonheur est troublé par de justes alarmes;

Et je suis près de voir le baron possesseur
D'un bien que sa poursuite enlève à mon ardeur :
J'ai frémi, quand j'ai vu qu'il lisait votre lettre.

LUCILE.

Moi-même de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains.

LUCILE.

N'en soyez point jaloux :
Vous savez qu'elle n'est écrite que pour vous.

LE MARQUIS.

D'accord ; mais, pour vous plaire, il redevient aimable ;
Ses grâces à mes yeux le rendent redoutable.

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne, il n'avancera rien :
Je le verrai toujours, à l'examiner bien,
Comme un tyran caché qui, sous un faux hommage,
Me prépare le joug du plus dur esclavage ;
A qui l'hymen rendra sa première hauteur,
Et qui me traitera comme il traite sa sœur.
A son sort, par ce nœud, je tremble d'être unie :
Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie.
Si l'aveugle amitié que mon père a pour lui
N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui,
J'aurais déjà, j'aurais forcé mon caractère,
Et je serais tombée aux genoux de mon père :
Ma bouche eût déclaré mes sentiments secrets,
Plutôt que d'épouser un homme que je hais,
Et que mes yeux verraient même avec répugnance,
Quand je n'aurais pour vous que de l'indifférence.
Jugez combien ce fonds de haine est augmenté,
Par l'amour que le vôtre a si bien mérité !
Jugez combien il perd dans le fond de mon âme,
Par la comparaison que je fais de sa flamme
Avec le feu constant, tendre et respectueux
D'un amant jeune et sage, aimable et vertueux !
Vous possédez, marquis, le mérite solide :
Il n'en a que le masque et le vernis perfide ;
Il ne songe qu'à plaire, et ne veut qu'éblouir :
Vous seul savez aimer, et vous faire chérir.
De tout Paris son art veut faire la conquête ;

A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.
Il est, par ses dehors et par son entretien,
Le héros du grand monde, et vous êtes le mien.

LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme en même temps m'afflige ;
A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige :
Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas.

(Il lui baise la main.)

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Continuez, monsieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel ! c'est Lisette !

LISETTE.

Là, n'ayez aucune alarme.
Pour vous je m'intéresse, et votre amour me charme.
Il est entièrement conforme à mon souhait ;
J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.
Mais il est en main sûre ; et, bien loin de vous nuire,
Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire.
C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous.
Pardonnez si je trouble un entretien si doux :
Mais ayant vu de loin revenir votre père,
Je viens pour vous donner cet avis salutaire.
Je crois que j'ai bien fait, et qu'il n'est pas besoin
Que de vos doux transports son œil soit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, et je rentre bien vite.

LE MARQUIS.

Vous partez donc ?

LUCILE.

Adieu. Malgré moi je vous quitte.

(Elle rentre.)

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

Mon cœur reconnaîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous sers tous les deux par inclination.
Monsieur de Forlis vient, un autre soin m'appelle.
Avec lui je vous laisse, et suis mademoiselle.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

Où donc est le baron ? je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint... ?

LE MARQUIS.

Une affaire imprévue.
La duchesse, monsieur, elle-même est venue
Le prendre en son carrosse : il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,
Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse!

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole, il fera bien de ne pas l'oublier ;
S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS.

Il faut, en sa faveur, que j'agisse moi-même :
Je le puis par mon oncle ; il fera tout, il m'aime ;
Son crédit est puissant : hâtons-nous de le voir.
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir,
De ma secrète ardeur faisons-lui confidence ;
Du baron, s'il se peut, réparons l'indolence.
A monsieur de Forlis je dois un tel appui ;
Et je sers mon amour en travaillant pour lui.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'ai votre confiance, et je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien ; mais je suis inquiète.
Mon père et le baron sont absents de ces lieux ;
Le marquis devrait bien se montrer à mes yeux,
Et profiter du temps que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui, ce sont des instants très-chers ; mais sa tendresse
Peut-être est occupée ailleurs utilement.
De mon maître, pour vous, je crains le changement.
Il pourra balancer son penchant pour la mode,
Et le rendre assidu ; partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler. J'aime mieux sa froideur.

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur.
Son amour à présent vous voit spirituelle,
Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.
J'entends marcher quelqu'un. C'est le pas d'un amant.

LUCILE.

Oui, le marquis arrive avec empressement :
C'est lui. Le cœur me bat.

LISETTE.

Émotion charmante !

LUCILE.

Ah ! ciel ! c'est le baron.

LISETTE.

La méprise est piquante.
La comtesse en ces lieux accompagne ses pas.

(Lisette sort.)

SCÈNE II.

LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, au baron.

Non, quoi que vous disiez, je ne vous quitte pas.

LE BARON, à Lucile.

Je n'ai pu m'échapper des mains de la duchesse :
Je suis au désespoir. La cruelle comtesse
A secondé si bien son désir obstiné,
Qu'à la pièce nouvelle elles m'ont entraîné.
Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge ;
Mais en vain des acteurs elles ont fait l'éloge,
Au théâtre et partout je n'ai rien vu que vous.
Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux :
Il jette tous mes sens dans une aimable ivresse;
Et voilà désormais le seul qui m'intéresse.

LA COMTESSE.

Qu'entends-je? il prend le ton d'un amant langoureux!

LE BARON.

Je le suis en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux?

LE BARON.

Oui, beaucoup.

LA COMTESSE.

Je frémis du transport qui l'entraîne.

LE BARON, à Lucile.

De notre hymen ce soir je veux former la chaîne,
Et votre père va...

LUCILE, d'un air troublé.

Monsieur, l'avez-vous vu?

LE BARON.

Empressement flatteur ! Je ne l'ai jamais pu;
J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée.

LA COMTESSE.

Mais c'est un vrai délire, et j'en suis étonnée!
Si vous continuez, il faudra vous lier.
C'est cent fois pis, monsieur, que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur est parfaite.

LA COMTESSE.

Ah! des ardeurs parfaites!
Mais étant amoureux, et du ton dont vous l'êtes,
Adorant et brûlant pour l'objet le plus doux,
Que voulez-vous, monsieur, que l'on fasse de vous?
Le monde va bientôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non, tout amant l'ennuie.
L'amour et lui, monsieur, sont brouillés tout à fait.
L'un est vif, amusant; l'autre sombre et distrait.
Le monde d'un butord fait un homme passable,
Et l'amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'amour n'est pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel ange, il est peint plus charmant dans vos yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'amour polit nos âmes.

LA COMTESSE.

C'est l'ouvrage plutôt du commerce des dames.
Pour valoir quelque chose, il faut nous voir vraiment,
Avoir du goût pour nous, mais point d'attachement,
Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avais cru jusqu'ici que nous valions la peine
Qu'on s'attachât à nous particulièrement.

LA COMTESSE.

Je vois que la petite est fille à sentiment.
Volontiers je fais grâce à l'erreur qui l'occupe.
Elle n'a que seize ans : c'est l'âge d'être dupe,
L'âge par conséquent de se représenter
L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.
Moi-même à quatorze ans j'ai douné dans le piége;
Moi, baron, qui vous parle. Oui, j'ai, vous l'avouerai-je?
J'ai soupiré, langui pour un jeune écolier,
Mais langui constamment, pendant un mois entier.

LE BARON.

Une telle constance est vraiment admirable!

LA COMTESSE, à Lucile.

L'amour vous paraît donc bien beau, bien adorable?

LUCILE.

A mon âge, l'on doit se taire là-dessus,
Madame; et je m'en vais, de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,
Un homme moins couru, mais qui soit de votre âge.
Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE, à part.

C'est une folle au fond qui conseille fort bien.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Non, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute.
Je passe chez l'abbé pendant une minute,
Et vais lui demander certain livre nouveau
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau.
Ensuite je reviens, je vous le signifie,
Pour rompre votre hymen, ou le nœud qui nous lie.
Si votre amour l'emporte, adieu, plus d'amitié,
D'estime ni d'égards pour un homme noyé.
Paris, dont vous allez vous attirer le blâme,
Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.
A votre porte même on vous fera l'affront
De l'afficher, monsieur; et les passants liront:
« Ci-gît dans son hôtel, sans avoir rendu l'âme,
« Le baron enterré vis-à-vis de sa femme. »

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE BARON.

Sa menace est fondée, et j'en suis alarmé.
Mais non, belle Forlis, j'aime, et je suis aimé.
Pour unir à jamais ta fortune et la mienne,
J'attends dans ce moment que ton père revienne.
Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,
J'obtiendrai son suffrage, au lieu de son mépris.

D'avoir tant retardé je me fais un reproche:
Je devais... Mais je vois mon ami qui s'approche.

SCÈNE V.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Je vous attends ici, monsieur, pour vous prier...

M. DE FORLIS.

Et moi, je viens exprès pour te remercier.
Tu m'as servi si bien et de si bonne grâce,
Que par tes heureux soins un autre obtient la place.
Le ministre me l'eût accordée aujourd'hui,
Si pour me seconder j'avais eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

DE FORLIS.

Dis, de la négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, monsieur, en ma puissance.
Un contre-temps fatal a retenu mes pas;
J'étais prêt à voler...

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle;
Et j'étais...

M. DE FORLIS.

Je le sais, fort tranquille au spectacle.

LE BARON.

Oui, mais...

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne saurait s'excuser.
Du nœud qui nous unit tu ne fais qu'abuser.
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie,
J'en remplis les devoirs, et ton cœur les oublie.
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement;
J'en ai seul tout le poids, et toi tout l'agrément.

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zèle.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidèle.

M. DE FORLIS.

Pour un autre j'ai cru la chose décidée.

LE MARQUIS.

La place était promise, et non pas accordée.
Mon oncle, qui parlait pour votre concurrent,
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.
Il lui fait obtenir, monsieur, à mon instance,
La vôtre, qui se trouve être à sa bienséance;
Et d'une pension on y joint le bienfait,
De l'autre en même temps vous avez le brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne saurais, monsieur, dans cette circonstance,
Vous marquer trop ma joie et ma reconnaissance.

LE BARON, à M. de Forlis.

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,
Et monsieur du passé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non, au marquis tout seul je dois ce bien suprême.

LE BARON.

Mais il est mon ami, cela revient au même.

M. DE FORLIS.

Loin de parler pour vous, son procédé plutôt
Fait du vôtre, monsieur, la critique tout haut.
Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zèle;
Le sien m'a prévenu : voilà votre modèle.

SCÈNE IX.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'hymen est-il rompu, baron infortuné?

M. DE FORLIS.

Non; mais je le voudrais.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné!
Je vois de mon côté passer le cher beau-père.

LE BARON.

Sa fille, qui paraît, me sera moins contraire.

SCÈNE X.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS.

Ma fille, approche-toi, viens; c'est ici l'instant
Pour toi le plus critique et le plus important.
J'apprends que le baron a su toucher ton âme.
Je ne puis te blâmer, ni condamner ta flamme.
Par mon choix j'ai moi-même autorisé tes feux,
Prononce : je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais c'est parler vraiment en père raisonnable.

LE BARON, à Lucile.

J'attends de votre bouche un arrêt favorable.
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS, à part.

Quoique sûr d'être aimé,
Je n'ai pas son audace, et je suis alarmé!

LE BARON.

Que vois-je! vous restez dans un profond silence,
Quand vous pouvez d'un mot combler notre espérance?
Eh quoi donc! cet aveu doit-il tant vous coûter?
Vous n'avez simplement ici qu'à répéter
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,
Et ce que je ne puis me lasser de relire
Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.
Ah! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi, de la voir je suis impatiente.

(Elle prend la lettre, et la lit.)

M. DE FORLIS.

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux.
L'homme à qui tu l'écris...

LE BARON, à Lucile.

Est seul digne de vous.

N'en convenez-vous pas, ainsi que votre père.

LUCILE.

Oui, monsieur, j'en conviens.

LE BARON.

Par cet aveu sincère,
Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé ; vous vous trompez, monsieur.

LE BARON.

Hé quoi ! n'est-ce pas moi que vous venez d'élire ?
Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire ?

LA COMTESSE, après avoir lu.

Mais, qu'il n'est pas pour vous. C'est pour un homme absent.

LE BARON.

Madame...

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, écoutez un moment :

(Elle lit haut.)

« L'abattement où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous « a dû donner de moi cette idée. »

(Au baron, en s'interrompant.)

« Oubliée » ! Est-ce vous, qui l'obsédez sans cesse ?

LE BARON.

Pardon, j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

LA COMTESSE, lui présentant le billet.

« J'ai donné lieu ! » Tenez, répondez à ceci.

(Elle lit.)

« Depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un « trouble qui sert à la confirmer. »

(En s'interrompant.)

Est-ce pour vous ? « Depuis que je vous vois ici. »
Vous radotez, mon cher !

LE BARON.

Le marquis sait lui-même...

LA COMTESSE.

Qu'il parle donc : il montre un embarras extrême.

M. DE FORLIS.

Ma fille, le marquis saurait-il ton secret ?

Réponds-moi sans détour.

LUCILE.

Oui, mon père, il le sait.

LA COMTESSE, au marquis.

Puisque vous le savez, il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à mademoiselle; et je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle réserve est fort peu de saison.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon :
La petite convient qu'il sait tout le mystère;
Il se trouble comme elle, et s'obstine à se taire;
Je gagerais qu'il est cet amant fortuné.
C'est lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrais.

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment! ce n'est pas moi!

LUCILE.

Non, c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre...

LUCILE.

Était pour lui. Vous me l'avez surprise.

LE BARON.

Le coup est foudroyant!

LISETTE, à part.

Il l'a bien mérité.

LA COMTESSE, embrassant le baron.

Vous n'êtes pas aimé! mon cœur est enchanté!

M. DE FORLIS, à Lucile.

Que ton choix est louable, et digne de me plaire!
En faisant ton bonheur il acquitte ton père;
(Il montre le marquis.)
La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main, pouvais-je faire moins?

LE BARON.

Ah! marquis, deviez-vous me jouer de la sorte,

Vous, à qui j'ai marqué l'estime la plus forte?

LE MARQUIS.

Vous avez malgré moi combattu mes raisons,
Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

LA COMTESSE.

De joie en ce moment je ne tiens point en place.
Votre hymen est rompu! Quelle heureuse disgrâce!

M. DE FORLIS, au marquis et à Lucile.

Sortons de cet hôtel, tout doit nous en bannir.
Venez, mes chers enfants, je m'en vais vous unir.
(Au baron.)
Vous, vous n'avez plus rien qui retienne votre âme;
Et vous pouvez, monsieur, aller avec madame
Entendre concertos, sonates, opéra,
Et les Vacarminis autant qu'il vous plaira.

(Il sort avec le marquis et sa fille; Lisette rentre en même temps.)

SCÈNE XI.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Croyez-en ses conseils; venez, suivez mes traces;
Fuyez votre maison, et reprenez vos grâces.
Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant;
Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant.

FIN DES DEHORS TROMPEURS.

PIÈCES

CONTENUES DANS LE TOME QUATRIÈME.

DESTOUCHES.

Le Philosophe marié.
Le Glorieux.
Le Dissipateur.
La fausse Agnès.

FAGAN.

La Pupille.
Les Originaux.

BOISSY.

Les Dehors trompeurs, ou l'Homme du jour.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

CANCELLED

3214491

APR 1 1 H